La Revue Populaire

Vol. 12, No 7 8 — Août — Montréal, Juillet 1919

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis:
Un An: $1.75 — Six Mois: - - - 90 cts
Montréal et Etranger:
Un An: $2.40 — Six Mois: - - - $1.20

Paraît tous les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edteurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de haque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

GLOIRE DE L'ETE

"Si vous naissez dans l'Août,
Saison du cantaloup,
De pêche rose et blonde,
Serez mère féconde;
Croissez multipliez.
Vous aurez un collier
De perles de Golconde. "

Voilà, lectrices, un horoscope qui, bien que datant du temps jadis, n'en est pas moins de tous les temps, surtout et plus que jamais de notre époque. Car, il en faut des mères fécondes pour combler tous les vides creusés par la grande boucherie mondiale, et les perles de Golconde qui composeront votre collier, ô mères canadiennes, auront des têtes brunes ou blondes, des yeux mélancoliques ou rieurs, des lèvres pour les baisers et les serments, et des coeurs pour chérir la langue et le sol, l'héritage des aïeux.



Août, c'est le sol rural recouvert d'une toison d'or; les faucheuses ont rasé le blé mûr, mais d'autres épis s'élèvent encore sur leurs tiges altières; dans les vergers et potagers, c'est la gloire des melons sur lesquels le soleil distille une glace fondante et parfumée; c'est la pêche, soleil en miniature, dont le velours cramoisi attire les gourmands tout comme les rayons de Phoebus attirent les astres; c'est la prune rouge, jaune ou verte, qui se fendille lorsqu'elle est mûre; c'est la terre nourricière plus maternelle et plus prodigue de ses biens.



En août, il reste encore de beaux jours pour le pêcheur à la ligne qui, en attendant que ça morde, rêve aux chasses prochaines. En août, la baigneuse de nos plages, plus habituée et moins frileuse, trouve l'eau meilleure et plus hygiénique. En août, les couchants radieux incendient les cimes et les flots, dans la musique des Angelus, alors que nos coeurs s'élèvent vers les beautés infinies, aux approches de la fête de l'Assomption.

Et, dans les soirs plus frais, sous le calme de la lampe, la famille, plus heureuse, lit le magazine favori.

Gustave Comte.



Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la *Revue Populaire*, pour chaque jour du mois.)



JUPITER OLYMPIEN

VOTRE HOROSCOPE

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Basé sur les influences astrales conformes aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Populaire")

CLEF EXPLICATIVE—(a) Influences astrales combinées.—(b) Ce que sont les personnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de faire.



LE TEMPLE de JUPITER

AOUT

1. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes ayant bon coeur, beaucoup de générosité et possédant un rare magnétisme; aiment leur foyer et leur famille et ne tolèrent pas qu'on disent quoique ce soit contre les leurs; ont des aptitudes pour les positions responsables; donnent des conseils d'une manière générale, mais ont horreur des détails; sont parfois paresseuses et oublient de rendre ce qu'elles ont emprunté; aiment la bonne nourriture et même le luxe dans le confort; (c) Doivent apprendre à connaître la valeur du silence; doivent toujours suivre leur première pensée; ne doivent pas abuser des mets qui excitent trop à l'amour; doivent réfléchir sérieusement avant de contracter un mariage et ne doivent pas se marier trop tôt; (d) ne savent pas toujours inspirer un amour véritable et ne sont pas toujours constantes; ne sont pas ordinairement très robustes sans être maladives; ne sont pas toujours stables dans leurs opinions; ne soignent pas assez leur estomac; (e) Doivent éviter de céder à leur tempérament souvent trop bouillant, éviter les abus dans les parfums et les fleurs; doivent éviter de se laisser conduire exclusivement par le coeur; doivent user de leur jugement.

2. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Personnes d'humeur mélancolique et souvent inégale; rigides dans leurs opinions et même fanatiques; ne sont pas toujours heureuses au milieu du tumulte des villes; se plaisent à contredire et avancent parfois des opinions qu'elles seraient en peine de prouver; ont cependant une grande indépendance de caractère; (c) Doivent se montrer laborieuses et patientes; doivent rechercher la bonne société et les endroits gais et ensoleillés; doivent épouser de préférence des personnes nées en septembre, octobre ou décembre; (d) Ne sont pas toujours calmes en face des situations compliquées; ne savent pas toujours apprécier les gens à leur juste valeur; ne sont pas très travailleuses mais lorsqu'elles entreprennent quelque chose elles font bien ce travail, et jusqu'au bout; manquent de confiance dans leur prochain; (e) Doivent éviter les discussions trop sérieuses et les recherches sur les grands problèmes métaphysiques, parce que portées à la superstition; doivent éviter les excès d'indépendance ou de faux orgueil; doivent éviter de se montrer trop incrédules au sujet de leurs amis véritables.

3. — (a) Apollon, Vénus et Mars. (b) Personnes ayant une démarche souvent altière comme leur caractère; ont une individualité bien distincte et savent en imposer; leur fierté leur occasionne

beaucoup d'ennemis tout d'abord, mais elles savent en triompher; aiment les voyages à pied, la contemplation; sont sobres et très souvent artistes; (c) Doivent toujours se montrer dignes et ne jamais rien demander; doivent cultiver leur penchant pour la lecture, la poésie, les arts; doivent montrer une grande largeur de vue et faire preuve d'une manière de voir vraie; les femmes peuvent porter toutes les teintes, du vert au brun, qui leur vont à ravir; (d) Ne sont pas toujours heureuses dans leurs affections; ne sont pas toujours douces mais s'apaisent vite; n'acceptent pas assez facilement la critique et n'écoutent pas assez les conseils des amis; ne sont pas assez sur leurs gardes et souvent méjugent ceux qui veulent leur rendre service; (e) Doivent éviter les excès d'orgueil, de suffisance; éviter de s'entourer de flatteurs et de nuages; doivent éviter de dépenser trop libéralement leur argent et les emballements irréfléchis.

4. — (a) Lune, Vénus et Mars. (b) Personnes égoïstes, capricieuses et changeantes lorsque l'influence de la lune est trop prédominante; alors elles sont froides mélancoliques et peu portées à l'amour; mais lorsque l'influence de Vénus et de Mars agit plus directement, elles deviennent actives, souvent généreuses, affectueuses surtout pour leur famille; ont du talent pour les arts et la littérature et font de bons chefs de famille; les femmes sont souvent excellents cordons bleus; (c) Doivent surveiller leur tempérament trop lymphatique, s'exercer à l'action et à la résistance; doivent avoir plus de confiance en elles-mêmes, plus de persévérance; doivent se marier plutôt tard, et se montrer aussi généreuses en action qu'en paroles; (d) Ne sont pas belliqueuses ni persévérantes et sont souvent injustes envers elles-mêmes, par un manque de confiance naturel; ne font pas d'excès dans le boire et le manger. (e) Doivent éviter de s'alarmer tout le temps sur leur état de santé ;éviter aussi de se décourager trop vite lorsque le succès ne répond pas du premier coup à leurs efforts; doivent aussi éviter les extravagances dans leurs toilettes et de trop croire aux songes et aux pressentiments.

5. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes marchant la tête haute, ayant parfois de grands gestes et le verbe haut; d'un caractère pétulant et dominateur, possédant de l'ascendant sur leurs interlocuteurs; plusieurs orateurs et tribuns sont nés à cette date et sous l'influence directe de Mars; les femmes sont de bonnes mères de famille, mais sont parfois autoritaires; ces personnes sont assez robustes et peuvent vivre longtemps, si elle évitent les maux de tête persistants et les brûlements d'estomac dus aux excès dans le manger; (c) Doivent conserver leur sang-froid et attacher plus de prix à la vie; doivent se fier à leur intuition et entreprendre de bonne heure des travaux sérieux; doivent s'entraîner à contrôler leur caractère emporté et souvent passionné; doivent rechercher le bonheur dans leur famille et avoir confiance dans le dimanche comme jour de chance; (d) Ne sont pas calmes et n'aiment pas les choses et spectacles simples; n'endurent pas la contradiction; ne sont pas prêtes pour le succès définitif tant qu'elles n'ont pas acquis assez d'empire sur elles-mêmes; (e) Doivent éviter de se laisser aveugler par leur propre suffisance; éviter de faire leur propre éloge; éviter de manger avec voracité et surtout les viandes saignantes; éviter trop de hardiesse dans leurs entreprises amoureuses ou autres.

6. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes douces et aimables ayant une

grande supériorité surtout dans les affaires commerciales; douées d'une conception rapide et ouvertes aux grandes idées et aux vastes projets; sont cependant accapareurs et se laissent gagner par l'envie et la jalousie; deviennent facilement des chefs, mais manquent parfois de délicatesse en vue du succès rapide à atteindre; sont persévérantes et ont confiance dans leur étoile; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers le commerce; se laisser aller à leur caractère enjoué etgai; doivent aimer leur famille et surtout leurs enfants; doivent étudier les sciences et peuvent se marier jeunes; les femmes peuvent porter de préférence des rubis, des diamants ou du jaspe; (d) Les femmes nées ce jour ne sont pas toujours sincères en amour mais son douées d'un rare pouvoir fascinateur; ces personnes ne sont pas très robustes, mais ne manquent pas d'énergie ce qui leur procure de l'endurance; (e) Doivent éviter de dessimuler leur âge puisque Mercure conserve longtemps la jeunesse; doivent éviter d'épouser des personnes plus âgées qu'elles; doivent éviter de blesser les autres dans leur conversation et éviter de ne se laisser guider que par le calcul dans les affaires de sentiment.

7. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes aimant surtout le confortable et le plaisir et ayant une grande confiance en elles-mêmes; ont de l'entrain et recherchent les festins, les fêtes, les réunions agréables ou joyeuses; sont orgueilleuses, ont de belles manières, de la générosité et du prestige; les femmes aiment beaucoup les enfants et ont un charme naturel qui rayonne autour d'elles de bonne heures; (c) Aider aux leurs à parvenir; doivent chercher à garder leurs amis; plusieurs femmes peuvent avoir de grands succès dans les beaux arts, le théâtre, la musique, la littérature; en amour elles ont un grand nombre d'admirateurs; (d) Personnes pas assez humbles pour comprendre les besoins de leur entourage; en matière religieuse se laissent plus impressionner par les pompes et le déploiement que par la vérité fondamentale; aiment souvent trop à paraître et sacrifient parfois leur bien être pour contenter cette disposition de leur tempérament; (e) Doivent éviter les mouvements de trop grand orgueil et les mouvements de rancune et de colère; doivent éviter de trop manger car sont sujettes à l'embonpoint causé par l'excès de bonne chair; doivent éviter de se montrer trop ambitieux ou égoïstes.

8. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes aimant la mise élégante, les vêtements clairs, portées surtout à l'amour; sont bonnes, douces, affables et souvent naïves; en musique, préfèrent la mélodie à l'harmonie et partant aiment mieux ce qui paraît que ce qui pourrait être plus durable mais qui exigerait un effort; aiment la parure, et quelques hommes aiment à porter trop de bijoux; personnes possédant le don de charmer; (c) Doivent songer à agir plutôt que de trop parler de ce qu'elles ont l'intention de faire; doivent être plus constants et plus confiants; se marier plutôt tard, se montrer gais et enjoués; les hommes comme les femmes ont principalement le rubis comme pierre de chance; (d) Personnes n'ayant pas toujours l'énergie voulue en face des difficiultés; ne font pas toujours pleurer ou rêver parce qu'elles ne sont pas toujours sincères dans leurs affections; ne savent pas toujours apprécier les sentiments d'autrui à leur juste valeur; ne sont pas au-dessus de la superstition et du qu'en dira-t-on; (e) Les hommes doivent éviter de se laisser entraîner trop aisément par des conquêtes trop faciles; les femmes doivent éviter l'abus de leur charme; elles doivent aussi

éviter les commérages, les mouvements du coeur irréfléchis et éviter surtout de se marier trop jeunes après un premier emballement.

9. — (a) Saturne, Mars et Vénus. (b) Personnes ayant un goût prononcé pour la vie sérieuse et l'étude; parfois esclaves de leur devoir, mais manquant de confiance dans leur entourage et même en elles; sont laborieuses, patientes, peu voluptueuses et peu sensibles à l'amour; rient rarement et cherchent souvent trop la solitude; (c) Doivent chercher à combattre leur mélancolie naturelle, par des amusements, des exercices physiques, du mouvement; aussi combattre leur entêtement et leur caractère soupçonneux; doivent épouser des personnes nées sous l'influence de Mercure et d'Apollon; (d) Ne sont pas d'une santé florissante; ne sont pas exemptes de rhumatismes; ne sont pas assez confiantes ni assez communicatives; ne savent pas quand prendre un repos nécessaire; sont rarement amusantes ou divertissantes; sont cependant constantes en amour; (e) Doivent éviter la rigidité et le fanatisme dans leurs opinions; doivent éviter l'isolement, les méditations trop prolongées; éviter aussi les endroits trop sombres où le soleil ne pénètre que rarement; doivent éviter les maux d'oreille car prédisposées à la surdité; enfin doivent éviter de se marier trop jeunes.

10. — (a) Apollon, Vénus et Mars. (b) Types d'inventeurs, imitateurs, perfectionneurs, acteurs, acrobates; possèdent un verbe décidé; fort souvent artistes mais fortement enclins à un immense orgueil; ont cependant le culte de leur famille et ne craignent pas de se dévouer; grâce à leurs aptitudes bien marquées, la renommée leur sourit vite; (c) Doivent diriger leurs aspirations vers leurs aptitudes particulières, et agir plutôt que se contenter de parler; doivent prêcher d'exemple; doivent dominer leur excès de fierté et prendre la nature pour meilleur guide; (d) Types peu superstitieux, ne sont pas tristes en société; ne sont pas méchants mais leur tendance à l'excentricité leur crée souvent des inimitiés initiales; ne sont pas toujours travailleurs mais sont enthousiastes et conduisent à bonne fin le labeur entrepris; (e) Doivent éviter l'imitation servile et se fier à leur originalité native; doivent aussi se méfier de leur enthousiasme surtout dans les entreprises amoureuses; doivent éviter de s'attacher trop vite et trop facilement.

11. — (a) Lune, Mars et Vénus. (b) Personnes fort dévouées mais manquant de constances et de résistance; trahissent souvent sans le vouloir, plutôt par curiosité que par amour; aiment à rendre service plus en paroles qu'en action; ne sont pas très actives, et n'ont pas un amour outré de leur famille; ont souvent le tempérament incertain et peu belliqueux; aiment les voyages sur mer; (c) Doivent s'entraîner à la constance, affermir leurs décisions; combattre leur indolence par les marches et l'exercice; apprendre à surmonter leur égoïsme et leur langueur; doivent porter de préférence du jaspe comme pierre de chance; (d) Ne sont pas irascibles ni violentes; ne sont pas même assez fermes; ne cherchent pas toujours l'amour dans le mariage et ne font pas souvent ce qu'il faut faire pour éviter la critique; ne sont pas aptes à donner un grand effort; (e) Doivent éviter de se laisser conduire par leur intuition magnétique, éviter de vivre dans les nuages et de se montrer trop nonchalentes ou lympatiques; doivent éviter d'épouser des personnes nées sous une étoile aussi paresseuse que la leur, lorsque cette dernière influence n'est pas contrebalancée par celle de Mars et de Vénus.

12. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes

aimant le panache, les couleurs voyantes, le bruit, le mouvement, l'odeur de la poudre, les discussions à haute voix; s'emportent facilement, sont sujettes à l'orgueil et à la violence, mais ont bon coeur et ont parfois des élans sincères de magnanimité; ont de la puissance fascinatrice, et les hommes hardis auprès du beau sexe, savent vite s'en faire aimer; (c) Doivent chercher à contrôler les débordements de leur tempérament; doivent attacher un peu plus de prix à leur conversation; doivent se montrer généreuses et magnanimes et surtout chercher à se rendre aimables sans tomber dans les excès contraires; (d) Ne sont pas lentes à comprendre et à analyser une situation; ne sont pas faibles de corps et ne sont pas souvent malades; ne sont pas cependant assez prudentes dans le boire, le manger et leurs fréquentations; ne sont pas toujours soigneuses dans leur mise et ne recherchent pas toujours l'amour profond autour d'elles; (e) Doivent éviter de parler constamment de leurs exploits; éviter de manger des mets trop épicés; éviter les professions ou métiers qui font couler le sang, tels que la chirurgie, la boucherie; éviter d'agir sans réflexion, sous l'effet d'une simple passe d'enthousiasme.

13. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes nées sous une charmante étoile, leur donnant une grande vivacité de conception et de gestes; sont prêtes à rendre service mais ne perdent jamais de vue leur intérêt ni celui des leurs; d'une grande souplesse de caractère, ne sont pas toujours scrupuleuses sur les moyens à prendre, lorsqu'il s'agit du but à atteindre; (c) Doivent cultiver leurs aptitudes vers le commerce ou vers les occupations pour lesquelles elles se sentent le plus portées; doivent chercher à se montrer plus sentimentales et moins égoïstes dans le partage de leur chance; doivent se marier de bonne heure avec des types moins nerveux qu'elles, mais qui semblent destinées à se laisser diriger; (d) Ne manquent pas de coeur ni de générosité, mais ne sont pas toujours scrupuleuses sur les moyens à apprendre pour s'approprier la gloire ou le succès des autres; ne craignent pas de dépenser de fortes sommes mais ne les risquent jamais sans avoir obtenu de bon tuyaux; ne sont pas ennemis des mariages d'amour, mais elles préfèrent l'amour avec du bien avec; (e) Doivent éviter de chercher à tromper les autres; éviter les jeux de hasard où elles se sentiraient vite portées à tricher; les femmes doivent éviter de jouer avec les coeurs; doivent éviter de se donner du mal pour plaire, puisqu'elles savent y parvenir sans paraître empruntées.

14. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes ayant beaucoup d'entrain en société; recherchées pour leur bon caractère, leurs bons mots, leurs dimers, leurs réceptions, leur générosité et leurs belles manières leur attirent un grand nombre d'amis et d'admirateurs; les femmes sont altières, aiment la toilette, le plaisir; plusieurs sont galantes et même volages; aiment les processions, les démonstrations, les manifestations pacifiques; (c) Doivent se lancer de bonne heure dans la politique, la diplomatie et même les affaires publiques; doivent aider leur famille; doivent soigner et protéger leurs amis et connaissances, mais se défier des flatteurs; doivent se méfier aussi de leur enthousiasme et ne pas épouser des têtes chaudes d'un caractère, leurs bons mots, leurs dîners, sont pas assez modestes, et ne sont pas toujours aussi clairvoyantes qu'elles devraient l'être; n'aiment pas la critique et endurent mal les reproches; au jeu sont souvent de mauvais perdants; (e) Doivent éviter les transpirations de la

tête car leur tempérament les porte aux enthousiastes trop soudains; doivent éviter de se trop fier aux apparences; de trop construire de châteaux d'Espagne, et ne pas poursuivre trop loin leurs aventures amoureuses; éviter surtout les mauvais conseils des flatteurs.

15. — (a) Vénus et Mars. (b) Les personnes nées sous l'influence de Vénus ont souvent la peau blanche, fine douce et rosée; ont la mise élégante et aiment la richesse et la splendeur dans le vêtement et dans leur foyer; sont affables, douces, bonnes, mais souvent naïves; leur première pensée est ordinairement bonne; sont trop confiantes et sont souvent trompées; font de l'amour leur grande préoccupation; (c) Doivent apprendre de bonne heure toute la valeur du silence; doivent se montrer charitables et se méfier de la médisance et de la calomnie; doivent aussi se méfier de leur tempérament passionné; doivent manger peu, de préférence des mets n'excitant pas à l'amour; les hommes doivent surveiller leurs oeillades et les femmes ne pas abuser de leur amour du luxe; (d) Ne sont pas toujours assez confiantes en elles-mêmes; ne se désolent pas pour des riens, mais ne sont pas toujours heureuses en amour; n'inspirent pas toujours un sentiment profond, mais savent s'attirer de véritables amis; (e) Les femmes ne doivent pas abuser de leurs charmes pour causer des malheurs autour d'elles; doivent éviter les rêveries prolongées qui les portent aux plaisirs pimenté-s; éviter de se laisser conduire uniquement par leur coeur; surtout éviter de porter les toilettes et parures lascives; les hommes doivent éviter de porter des bijoux.

16. — (a) Saturne, Vénus et Jupiter. (b) Personnes dont le caractère est souvent inquiet, triste, mécontent, soupçonneux; aimant cependant le travail et les lectures aux heures tardives; sont rigides et fanatiques dans leur manière de voir; souvent elles aiment discuter sans même connaître à fond leur sujet: font cependant d'excellents chefs de bureau ou d'atelier et savent gagner la confiance de leurs patrons: rient rarement et manquent d'originalité; (c) Types devant rechercher les vêtements clairs, surveiller leur caractère entêté et parfois révolté; doivent étudier les sciences et les arts où le succès les attend souvent; doivent prendre soin de leur santé et ne pas chercher les endroits humides à cause des rhumatismes; (d) Ne sont pas portées à attirer les amis fidèles en grand nombre mais ne sont non plus dépourvues de quelques amis dévoués; ne sont pas réfractaires aux amusements et à l'amour, mais ont besoin de stimulants ou de l'entraînement de leur entourage; (e) Doivent éviter les salles de jeu de hasard parce que peu chanceuses; doivent aussi éviter les endroits où l'on boit, parce qu'elles ont l'ivresse taciturne et souvent méchante; doivent éviter de perdre de vue qu'elles sont organisées pour diriger les autres et éviter les soupçons injurieux et inutiles.

17. — (a) Apollon, Mars et Vénus. (b) Personnes souvent d'une grande beauté physique; bien faits avec des yeux langoureux ou vainqueurs; sont souvent fort aimables et sympathiques, mais n'ont pas toujours le don de provoquer la fidélité et la constance autour d'eux; aiment les amusements en plein air et excellent souvent avec abus dans les sciences occultes; (c) Doivent commencer leurs entreprises de bonne heure, se fier à leur intuition; marier des personnes nées en septembre, octobre et décembre; doivent porter des diamants, surtout des rubis; (d) Ne sont pas assez humbles et causent souvent des mécontentements par leur prétention; ne sont pas quémandeurs; pas assez pru-

dentes au sujet de leur santé; pas assez discrètes et leurs confidences, souvent mal placées leur font manquer nombre d'occasions; (e) Doivent éviter de s'entourer uniquement d'étrangers et de croire que la véritable amitié ne se trouve que dans la splendeur, le luxe et la richesse; on doit éviter de donner trop tôt aux enfants le goût des belles toilettes, de la parure, de la suffisance de la domination.

(a) Lune, Vénus et Mars. (b) Personnes au coeur bon et dévouées; sont douces et aimantes, mais parfois changeantes et capricieuses; ont même parfois une sérieuse dose d'égoïsme; sont nonchalentes, parfois peu soigneuses dans leur intérieur; ne sont pas toujours capables d'un grand effort; ont souvent des rêves prophétiques et des pressentiments qui ne se réalisent pas souvent; (c) Ne doivent pas se contenter de parler, mais agir, et réfléchir mûrement avant de se lancer dans le mariage; doivent s'adonner aux beaux arts à la musique, et écouter parfois leur imagination qui leur donne de l'inspiration; (d) Ne sont pas très actives ni très attirées vers la vie de famille; ne sont pas assez promptes de caractère et préfèrent parfois subir une injustice plutôt que se donner la peine de plaider une cause; ne sont pas non plus foncièrement méchantes, mais sont forcément enclines à l'égoïsme; (e) Doivent éviter de se laisser aller à des excès de langueur; éviter de céder aux personnes trop entreprenantes qui les fréquentent; éviter de prendre des songes creux pour des réalités; éviter de suivre immédiatement leur première idée, parce que la plupart du temps elle est trop imprécise et nuageuse; éviter de se détacher trop facilement de leur foyer.

19. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes généreuses et magnanimes, mais d'une grande méprisant le danger qu'un faible prix à la vie; ont une grande force de persuasion et savent entraîner les autres au bien; mais aiment trop le jeu, parfois l'orgie et les gestes de matamore; bon coeur mais tête chaude; (c) Doivent éviter de vouloir toujours dominer dans les réunions; doivent apprendre de bonne heure à contrôler leur tempérament bouillant; s'entraîner à la douceur et à la patience; doivent se marier avec des personnes d'une nature plus pacifique que la leur; (d) Pas égoïstes, mais aiment parfois à faire trop étalage de leurs bienfaits; n'aiment pas la critique de leurs actes et ne sont ni assez réservées ou prudentes dans leurs entreprises sentimentales; ne sont pas vouées à l'insuccès à cause de leur promptitude, mais doivent se laisser guider par leur expérience personnelle ou par des personnes plus pondérées; (e) Ces personnes doivent éviter les sujets de contradiction, les assemblées tapageuses, les endroits où l'on boit; elles doivent éviter de se cramponner à leurs opinions et ne pas fermer leurs oreilles aux arguments; elles doivent surtout éviter d'épouser des personnes nées sous la même influence qu'elles, si elles tiennent à la paix de leur intérieur.

20. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes d'ossature plutôt délicate, mais d'une grande vivacité de corps et d'esprit; très habiles aux exercices d'adresse; ont une conception rapide et une décision prompte; sont appelées à de grands succès en affaires; plusieurs sont d'admirables organisateurs ou des chefs écoutés; Napoléon était un type Mercurien influencé par Mars, Apollon et Jupiter; (c) Ces personnes doivent étudier toutes choses avec conscience et persévérance; doivent se surveiller dans les affaires et ne pas donner trop libre cours à leur penchant à la rapacité;

font de bons chefs de famille; (d) Ne sont pas exemptes de rancunes ni à l'abri de la calomnie et de la médisance; ne sont pas toujours sincères en amour ou en affaires; ne sont pas aussi aptes aux beaux arts et sciences abstraites qu'aux sciences positives; (e) Doivent éviter de se donner beaucoup de mal pour plaire; les femmes doivent éviter d'abuser des manières engageantes et de regards provocants; doivent aussi éviter de se laisser entraîner à l'égoïsme.

21. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes ordinairement de taille moyenne, mais élégantes et sachant porter la toilette; sont cependant sujettes à l'obésité; ont une individualité bien distincte et ont aussi un idéal relevé; aiment le calme et la paix, et sont souvent des mangeurs et buveurs intrépides; aiment le luxe et le confort chez eux; (c) Doivent agir d'abord et ne pas se contenter de parler de leurs projets; doivent commencer leurs entreprises en janvier particulièrement; peuvent se marier de bonne heure parce qu'elles ont un grand amour de la famille et des enfants; les femmes peuvent porter des toilettes pâles qui vont bien à leur teint plutôt clair; (d) Ne sont pas assez simples et modestes; ne savent pas assez éviter les manifestations coûteuses et sont rarement économes; n'aiment pas la critique et n'écoutent pas assez souvent les conseils de ceux qui leur veulent du bien; (e) Doivent éviter de toujours céder à leurs penchants extravagants; doivent éviter de se laisser guider seulement par le coeur et se souvenir qu'elles ont le pouvoir d'exercer un jugement sain et averti.

22. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes aimant les festins et les réunions joyeuses mais plutôt pour la table elle-même que pour la compagnie qui s'y trouve; ne sont pas égoïstes mais se laissent trop facilement entraîner aux penchants amoureux; elles recherchent les applaudissements mais plus par besoin de plaire que par celui de briller; (c) Doivent fuir les endroits trop tristes, se montrer gais, charitables et doivent surveiller leurs penchants amoureux, qui, à cause de l'influence tapageuse de Mars, peut vent les entraîner à des coups de tête et à des excès; (d) ne sont pas toujours sincères dans leurs sentiments, même envers elles-mêmes; ne sont pas souvent capables de faire pleurer même si elles savent inspirer de grandes passions; ne sont pas assez soigneuses au point de vue de leur santé; ne sont pas assez décidées quand il s'agit de situations quelque peu compliquées; (e) Doivent éviter d'abuser de leur pouvoir magnétique et charmeur; doivent aussi éviter de s'aveugler lorsqu'il y va de leur intérêt personnel; doivent éviter de cultiver leur penchant à l'inconstance.

23. — (a) Saturne, Mars et Vénus. (b) Personnes fréquemment tourmentées dans le but de trouver les motifs initiaux de chaque chose; sont portées aux longues rêveries et à la mélancolie, même aux accès de neurasthénie et de spleen; en amour sont souvent jalouses sans raison; ont un orgueil trop grand qui leur fait craindre le ridicule; (c) Doivent rechercher la compagnie gaie; aimer la musique gaie et entraînante; doivent chercher à combattre leur tempérament indépendant et avoir plus confiance en eux et dans leur prochain; (d) Ne sont pas souvent d'une santé robuste mais ne sont pas nécessairement des éternels malades ou des malades imaginaires; ne sont pas volages en amour et font d'excellents époux, à cause de leurs aptitudes pour l'ordre et le travail; (e) Doivent éviter avant tout l'excès de solitude, les fréquentations trop sérieuses, les réunions où l'on prê-

che les réformes violentes, où l'on parle de spiritisme et de mysticisme, parce que trop portées à la superstition; doivent éviter d'épouser des personnes nées sous la même influence qu'elles; les types d'Apollon et de Mercure leur conviennent plus que les autres.

24. — (a) Apollon, Vénus et Mars. (b) Personnes destinées à souffrir dans leurs inclinations; ont souvent des ennemis mais savent en triompher au point de les transformer en amis dévoués; atteignent la perfection dans plusieurs entreprises et arrivent souvent à la renommée; sont sobres et souvent artistes; aiment leur famille et lui veulent du bien; excellents pour tirer des plans pour les autres, mais n'aiment pas à entrer dans les détails; (c) Peuvent s'adonner aux sciences occultes parce que peu portées vers la superstition; doivent se montrer bons, d'humeur égale; doivent aimer l'exercice, mais principalement les voyages à pied; doivent surveiller leurs yeux, car sont prédisposées aux maladies de la vision; (d) Ne cherchent pas uniquement le bonheur dans leur propre foyer, et ne sont pas toujours fidèles en amour; n'aiment pas la critique à cause d'un orgueil inné, mais ont assez de tact pour respecter leurs contradicteurs; n'arrivent pas au succès avant d'avoir été mûris par l'expérience; (e) Doivent éviter les querelles; éviter de s'abaisser à des besognes indignes d'elles; doivent éviter de gaspiller leur argent et de montrer trop de confiance dans les flatteurs qui rayonnent autour d'elles; doivent aussi éviter de prendre tous leurs désirs pour des réalités.

25. — (a) Lune, Vénus et Mars. (b) Personnes passant une notable partie de leur vie à s'alarmer au sujet de leur santé; sont souvent lourdes et se fatiguent par les longues marches rapides; s'occupent beaucoup des affaires des autres et manquent parfois d'ambition; ont cependant du goût pour les beaux arts; en amour elles sont d'un tempérament plutôt réfractaire et froid; ont l'amour des voyages et des déplacements; (c) Doivent avoir plus de confiance personnelle, plus d'initiative, plus de persévérance dans les travaux entrepris; doivent se montrer plus religieux que mystiques et ne pas chercher l'oubli dans les excès de sommeil; (d) Ne sont pas toujours prêtes à se documenter suffisamment avant d'aborder une discussion; elles n'offrent pas un caractère solide et résistant devant les difficultés; (e) Doivent éviter de se désintéresser dès le début d'une entreprise qui offre d'abord certains obstacles; doivent aussi éviter de se laisser uniquement guider par leur égoïsme et ne pas craindre de laisser se manifester les élans de leur coeur; doivent surtout éviter de se plaindre trop souvent pour des bobos insignifiants.

26. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes généreuses, magnanimes, d'une grande prodigalité; d'un caractère plus turbulent que violent à cause de l'influence directe et unique de Vénus; les femmes aiment leur foyer et sont ordinairement d'admirables cordons bleus et maîtresses de céans; ces personnes aiment le jeu, les conversations animées, tout ce qui aide à passer agréablement le temps; sont de joyeux compagnons bien que parfois exagérés dans leurs récits; (c) Doivent surveiller leurs gestes brusques et leur enthousiasme parfois irréfléchi; peuvent se montrer galantes mais sans pousser cette galanterie jusqu'à l'effronterie ou la hardiesse; doivent surtout chercher à maîtriser leur tempérament trop bouillant et s'entraîner à bien réfléchir avant d'agir; (d) Ne sont pas assez calmes et prudentes, et bien qu'elles aiment à critiquer les autres elles n'acceptent pas facilement

la critique à leur endroit; ne sont pas toujours sincères en amour, mais elles regrettent vite leurs petites trahisons et savent faire l'impossible pour se faire pardonner; (e) Doivent éviter de parler constamment d'elles-mêmes et de leurs exploits; doivent fuir les cafés, les lieux de réunion où il y a des liqueurs fortes; doivent éviter toutes les occasions de mettre à l'épreuve la trop grande vivacité de leur caractère; doivent éviter de se marier trop tard, alors que les caprices ont pris le dessus sur elles.

27. — (a) Mercure, Vénus et Mars. (b) Personnes souvent petites de taille mais très alertes, vives, courageuses, enjouées; d'une pensée rapide et fort diplomates; pas toujours scrupuleuses quant aux moyens de parvenir; les femmes sont très souvent habiles comédiennes et parfois fatales; les hommes en affaires, sont fins, perspicaces et toujours rusés; (c) Doivent se servir de leur intelligence pour faire le bien, et ne pas abuser de leurs aptitudes à saisir plus vite le véritable sens des situations; doivent se marier de bonne heure avec des personnes nées en septembre, octobre et décembre, de préférence; les entreprises commencées en octobre leur portent chance d'ordinaire; (d) Ces personnes, du moins quelques unes, ne sont pas toujours droites en affaires, car Mercure jouissait d'une réputation douteuse dans l'Olympe; mais elles ne sont pas destinées à rester les dernières dans les administrations; elles manquent parfois de système; (e) Elles doivent éviter de se montrer trop coquettes, maniérées, car les femmes de Mercure sont de beaucoup plus plaisantes au naturel; doivent éviter surtout de sacrifier leur coeur à l'intérêt et ne pas viser uniquement les mariages d'argent.

28. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Types ambitieux, aptes aux affaires, s'occupant beaucoup d'administration publique; vifs, parfois colère mais ne conservent pas de fiel; de taille plutôt grande, ils savent dominer les foules; les hommes aiment les luttes électorales et sont souvent choisis comme députés ou maires; les femmes, surtout dans la société, aiment à dominer dans leur salon; au boudoir elles pêchent parfois par excès de galanterie; (c) Doivent préférer les actes aux discours; doivent apprendre de bonne heure à vaincre leurs penchants; doivent aussi savoir se courber sur les humbles et chercher à exercer la charité dont leur caractère n'est pas dépourvu; (d) Ne sont pas toujours véridiques envers eux-mêmes; ne souffrent pas les reproches ou les simples remarques; ne sont pas fort travailleurs mais sont habiles et savent accomplir une tâche du moment qu'elle s'impose; (e) Doivent éviter de se laisser aveugler par une prétention déplacée, sans perdre pour cela de vue qu'ils ont tout ce qu'il faut pour diriger les autres; doivent éviter de donner leur argent trop libéralement; doivent éviter de se confier à des amis de passage.

29. — (a) Vénus et Mars. (b) Types d'une très grande beauté physique surtout chez les femmes, mais sachant tirer parti de cet avantage; elles aiment la parure parfois d'une manière déraisonnable; ont beaucoup de goût pour les jolies choses, et savent par intuition discerner le vrai du faux; sont confiantes et souvent trompées; (c) Doivent rechercher plus de simplicité dans leur manière de vivre et dans les toilettes; les hommes doivent s'efforcer de paraître moins efféminés; doivent manger peu et des mets n'excitant pas trop à l'amour; ne pas abuser des parfums et des fleurs; (d) Ne sont pas constantes ni sincères en amour, dans bien des cas; ne réfléchissent pas assez avant d'agir,

ordinairement; ne sont pas assez sur leurs gardes et ont trop confiance en leur puissance fascinatrice; ne savent pas toujours reconnaître les vrais amis; (e) Doivent éviter de s'entourer de flatteurs; éviter les châteaux d'Espagne; les réunions trop mondaines; éviter surtout de s'imaginer que toute la vie n'est qu'un vaste théâtre où l'on ne joue que les grandes vedettes; éviter de se montrer insensibles aux douleurs ambiantes.

30. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Personnes se défiant de tous et encore plus d'elles-mêmes; ayant tellement d'orgueil et de crainte du ridicule qu'elles s'abstiennent parfois de demander même des choses urgentes; sont parfois révoltées indépendantes, incrédules et même superstitieuses; sont peu sensibles à l'amour, mais lorsqu'elles aiment elles sont constantes; sont laborieuses et cherchent trop la solitude et la mélancolie; (c) Doivent rechercher les endroits ensoleillés et gais, les distractions, les jeux, les exercices physiques, les bals, les soirées, le théâtre; doivent combattre le spleen par tous les moyens possibles; doivent se laisser porter vers leurs penchants amoureux, mais surveiller leur jalousie native; doivent commencer de bonne heure des entreprises personnelles; (d) Peu enthousiastes excepté pour les causes contraires à l'ordre; ne sont pas tranquilles tant qu'elles n'ont pas trouvé une cause de trouble; ne sont pas boudeuses sur le travail et font d'excellents chefs d'atelier ou de bureau; (e) Doivent éviter les isolements trop prolongés, l'obscurité, les endroits humides et sombres; éviter aussi les soupçons non motivés, les excès de jalousie et surtout le surmenage dans leurs travaux et leurs recherches; doivent prendre garde aux rhumatismes dont ces types sont menacés.

31. — (a) Apollon, Vénus et Mars. (b) Personnes aimant la contemplation, la poésie, la lecture, les beaux tableaux, les fêtes et les dignités; arrivent souvent à la renommée; sont éloquentes et fières, se laissent souvent séduire par la beauté des formes; aptes aux sciences occultes et y excellent; sont aussi artistes et parfois penseurs émérites; (c) Doivent s'entraîner vers une logique large et une manière de voir vraie; doivent se montrer cléments pour les faiblesses d'autrui ;doivent viser à faire de beaux mariages mais ne pas perdre de vue le côté sentimental; doivent se méfier des louanges directes; (d) Ne sont pas assez perspicaces, ne sont pas superstitieuses et ne sont pas dépourvues du courage nécessaire aux grandes entreprises; ne prennent pas toutes les précautions requises au sujet de leur estomac, car elles aiment trop la bonne chair; (e) Elles doivent éviter de succomber toujours à un premier mouvement provoqué par un excès d'enthousiasme ou de confiance en soi; éviter de se montrer trop prodigues dans l'unique but d'éclipser les autres; éviter de croire qu'elles sont supérieures à tout leur entourage; éviter de vouloir toujours dominer en amour et dans leur ménage.

Personnages célèbres nés en août.

Napoléon Bonaparte, Walter Scott, la reine Wilhelmine, Emma Eames.

L'horoscope de septembre dans le prochain No de la Revue Populaire.

——:o:——

Jadis un nommé Diogène avait élu domicile dans un tonneau; aujourd'hui, on est moins difficile, on vit dans les cercles.

——:o:——

UN DERAPAGE EMOUVANT

Un hasard extraordinaire a sauvé d'une mort certaine deux automobilistes au fameux champ de courses de Brookland, Angleterre. En approchant un tournant à une vitesse approximative de 119 milles à l'heure un des pneus de l'autombile explosa; le chauffeur pût cependant maintenir sa machine sur



une longueur de 240 pieds, puis l'auto dérapa et fit deux tours successifs sur elle-même. Précisément à ce moment l'auto arrivait au deuxième tournant de la piste, le chauffeur rassemblant toute son énergie fit machine en arrière; l'auto partit en sens inverse à une vitesse maximum faisant encore deux tours sur elle-même.

Le pneu crevé s'enchevêtra dans la chaîne de marche et l'auto alla finalement s'arrêter dans un champ labouré des environs sans que les occupants eussent reçu aucune blessure.

———o———

Il se consomme, journellement, dans tous les pays d'Europe, deux milliards d'allumettes, et que pour la confection de celles-ci, on emploie par an 480,000 verges de bois et 450,000 livres de phosphore. Il est établi que, en admettant qu'il faille une seconde pour faire prendre une allumette, on obtient le chiffre énorme de 555,555 heures, soit 63 ans, 5 mois, 2 jours, 7 heures et 20 secondes, que les habitants de l'Europe passent tous les jours à frotter des allumettes!



LE GLORIEUX 22ème ET SA FORMATION A MONTREA

RACONTÉE PAR UN TÉMOIN

A L'HEURE où j'écris ces lignes, il est pratiquement décidé que le glorieux 22ME bataillon canadien-français restera dans nos murs comme unité permanente. La chose, bien que méritée cent fois, ne s'est pas fait du premier coup, mais il ne fallait pas que le nom de ce bataillon fameux allât à l'oubli, et enfin, les autorités militaires ont compris que ceux de notre sang qui s'étaient le plus illustrés sur les champs de bataille, avaient droit à une survivance prolongée devant l'histoire qu'ils avaient écrite du sang de leurs frères d'armes tombés à l'ennemi. On sait aussi l'émotion intense que produisit le défilé de ces hhéros, dans les rues pavoisées de Montréal.

Tous se souviennent encore de l'enthousiasme délirant de notre population, lors du retour de ces héros, dont la démobilisation ,avait-on craint un temps, devait s'effectuer dans un autre endroit que celui de sa base de formation. Or, quoiqu'on ait pu dire ou prétendre de par ailleurs, c'est bien à Montréal même que fut formé le glorieux 22ME, et c'est à nous, Montréalais, de réclamer l'honneur d'avoir produit initialement cette pléiade de héros.

J'en sais quelque chose, puisque, de par mes fonctions de journaliste, j'ai assisté à cette formation dès ses débuts Le lieutenant colonel Gaudet, le premier commandant, venait du district de Québec, mais ce fut à Montréal qu'il fît d'abord appel pour recruter les premiers éléments de son unité. L'idée fut lancée alors par la *Presse*, et l'on voyait à la tête du mouvement, entre autres citoyens de marque, le colonel Arthur Mignault, qui a tant fait plus tard, et qui, par ses démarches, a obtenu des autorités militaires britanniques, que l'hôpital qu'il avait fondé, fut offert généreusement à la France.

Il y eut alors une énorme assemblée au parc Sohmer où la grande voix du regretté Sir Wilfrid Laurier fut entendue de milliers et de milliers de personnes. Et l'appel aux armes du grand Canadien fut si vibrant et si chaleureux, que dès le lendemain, à l'arsenal de l'avenue des Pins, les enrôlements volontaires abondaient.

J'ai suivi de très près cet enrôlement, et je suis en mesure d'affirmer et de prouver que des jeunes gens trop jeunes se présentaient en grand nombre, et que d'autres venaient signer leur feuille à l'insu même de leurs parents. Que de noms m'ont ainsi été fournis par le major A.-V. Roy, et les lieutenants d'alors, Lefebvre, Sylvestre et Brosseau, ce dernier, mon propre cousin-

germain, tous tués glorieusement par les boches.

Et, j'appuie sur ces derniers détails afin de montrer à ceux qui, imitant le pitre Harry Lauder, ont essayé de salir notre race en l'accusant de lâcheté. Non, dans aucun bataillon du Canada, il ne s'est manifesté autant d'enthousiasme pour l'enrôlement, autant de générosité et de bravoure pour la grande cause de la liberté et de la civilisation.

Presque tout le 65ME bataillon canadien-français fut versé "*volontairement*" dans le 22ME, en quelques jours, et grâce au recrutement des civils de Montréal et des environs, en moins de trois semaines, la nouvelle unité était assez considérable pour prendre ses cantonnements à Saint-Jean d'Iberville. Voilà qui prouve amplement que la formation initiale du 22ME était bien d'essence montréalaise. Et, c'était un plaisir et une légitime fierté de voir les jeunes soldats faire la manoeuvre au parc Lafontaine.

Enfin, pour montrer davantage l'enthousiasme des nôtres pour le 22ME, il suffira de dire que nombreux aussi furent les recrues qui vinrent des confins de la province, même des autres provinces et de l'ouest canadien pour signer leur feuille d'enrôlement. Je tiens également à déclarer que le district de Québec a fourni un grand nombre d'hommes au glorieux 22ME, mais la majeure partie de ces derniers s'enrôlèrent successivement et un peu plus tard.

Car, il ne faut pas oublier, qu'à l'instar du Princesse Patricia, le 22ME ne compte qu'un nombre restreint de survivants de la première heure. Il ne s'est maintenu continuellement au front, où il s'est si héroïquement illustré, que par les renforts qu'on lui fournissait à même les autres bataillons en formation, ou incomplets quant à leurs cadres. Des officiers de Québec ont pu avoir leur tour de commandement, mais le noyau principal et initial du 22ME était de Montréal, où, du reste, il laissa ses drapeaux avant son départ pour la grande épopée.

Le 22ME devait donc être démobilisé à Montréal, puis reconstitué en unité permanente locale. Il avait assez fait pour l'embellissement de notre histoire, pour mériter cet honneur.

Je ne saurais terminer cette mise au point susceptible d'intéresser plus d'un de nos lecteurs, sans résumer ci-dessous quelques-uns des principaux détails concernant ce bataillon, depuis sa formation à Montréal, à l'automne de 1914, jusqu'à quelques semaines avant la fin des hostilités, en novembre 1918.

"En mars, 1915, au moment de quitter St. Jean, pour Amherst, N. E., eut lieu la bénédiction des couleurs du 22ME., offertes par les dames de Montréal, et confiées, au départ, à l'église de Notre-Dame.

"Le 14 mars, 1915, Amherst voyait arriver, assez indifférente, ce bataillon canadien-français, qui devait y compléter son entraînement. Mais le 20 mai suivant alors, qu'au matin, il défilait pour le train d'Halifax, ce fut au milieu de la ville tout entière, entouré des plus grandes démonstrations d'amitié et aux acclamations enthousiastes de toute la population réunie à la gare. Même scène d'enthousiasme lorsque, le soir, il quittait Halifax pour l'Angleterre.

"Le 30 mai, heureuse arrivée, après une joyeuse traversée, et le premier juin au petit jour, un dimanche, le train le déposait en une gare improvisée près du camp de Scandling, qui est à quelque distance de Folkestone. En quelques mois fut parfait l'entraînement qui prépare les bataillons de lignes. Très aptes aux divers travaux mais spécialement d'infanterie, les Canadiens-Français surent se distinguer dans ces exercices de l'entraînement intense et, lors de leur départ pour la France, ils étaient fort bien préparés.

"Le 15 septembre, 1915, la deuxième di-



Soldats du 22E se désaltérant, dans un village en France, en route pour les tranchées

vision canadienne passait en France. Le 22me après arrêt à Boulogne, par St. Omer et Hazebroeck, s'en va camper à Locre, le secteur du Kemmel. Là les Canadiens connaissent les émotions de la guerre. Entrés aux tranchés dès le 20 septembre, ils sont bientôt familiers avec ces nouvelles demeures et volontiers ils dressent la nuit, des embuscades. Très heureux dans les coups de main et excursions dans les tranchées ennemies, ils surent manifester les plus belles qualités de bravoure.

"En avril 1916, la deuxième division tient St. Eloi, célèbre par la violence de deux combats: l'enjeu était des cratères; pendant plusieurs jours le 22me sut les occuper et les défendre et finalement la position fut gagnée.

"Le 28 août les Canadiens quittaient les Flandres pour la Somme. Le 15 septembre 1916, sous le commandement du colonel Tremblay, le 22me bataillon enlevait d'assaut le village de Courcelette, se faisant une réputation telle que les récits de ce combat sont légendaires. Là, pour la première fois, ces monstres de nos guerres modernes, les Tanks, firent leur apparition. Cette arme a depuis attiré toute une compagnie de jeunes Canadiens-Français.

"Le 22me fut aussi à l'assaut des meurtrières tranchées de "Kenora" et "Régina". Puis avec les Canadiens il reprit la route du secteur paisible alors de Notre-Dame-de-Lorettes, où il tint la tranchée jusqu'en février 1917. A Divion, au repos, eut lieu la préparation de l'attaque au secteur de Vimy: le 9 avril, 1917, le 22me eut, en effet, une part importante, dans la prise de la fameuse colline de Vimy. A Arleux, à la côte 70, à Lens et Passchendale, le 22me sut maintenir sa réputation. Et lorsque vint l'heure de retourner à la Somme pour la grande avance d'août, 1918, officiers et soldats du régiment Candiens-Français marchaient joyeusement au poste d'attaque."

Gustave Comte.

BICYCLETTE POUR CINQ PERSONNES

Un fabricant de bicyclettes de Cleveland, Ohio, a lancé sur le marché américain, l'an dernier, une bicyclette reposant sur sept roues et pouvant transporter cinq personnes à la fois.



Chaque passager fait mouvoir sa propre roue, toutes les roues sont indépendantes les unes des autres et agencées de façon à ce qu'une des roues puisse passer sur un obstacle quelconque sans que la commotion ressentie sur cette roue soit sensible sur les autres.

Chaque cadre est lié à son voisin par une tige d'acier qui repose sur les deux roues d'avant de la bicyclette. Une seule personne conduit la bicyclette.

Cette bicyclette n'est pas plus large qu'une auto ordinaire et peut faire autant de vitesse.

Ce genre de tandem est de beaucoup préférable aux anciens modèles, où tous les passagers étaient placés les uns devant les autres.

———o———

Un malheur est d'autant plus grand qu'il a été mêlé de ridicule. La tache alors est ineffaçable.

———:o:———



UNE BOITE D'ALLUMETTES ETANCHE

Rien n'est plus choquant, pour un pêcheur, que de laisser tomber sa boîte d'allumettes à l'eau, de la retirer



toute mouillée et d'attendre pendant deux heures qu'elle soit sèche pour pouvoir enfin allumer une bonne pipe.

Rien n'est plus facile pourtant que de se fabriquer une boîte parfaitement étanche et qui ne craindra pas plus l'eau des rivières que la pluie des nuages. Il suffit de couper un morceau de bambou en ayant soin de laisser un des noeuds pour en former une extrémité, un bon bouchon de liège à l'autre et voilà une boîte hermétique, ne coûtant pratiquement rien.

En promenade, à la chasse, à la pêche, elle rendra d'appréciables services, d'autant plus que si par maladresse, on la laisse tomber à l'eau, son poids léger la maintiendra à la surface où il sera facile de la repêcher.

POUR COUPER LE VERRE

On coupe le verre assez facilement au moyen de ciseaux ordinaires mais il faut prendre pour cela certaines précautions.

Il faut agir sous l'eau, dans une grande bassine et en procédant par fragments successifs. Si l'on veut, par exemple, découper une rondelle, il ne faut pas essayer de la tailler comme



on ferait pour un morceau de carton mais enlever les morceaux par coupes droites aussi nombreuses qu'il est nécessaire.

En suivant ces recommandations, on utilisera ainsi bien des morceaux de vitres que l'on jetait auparavant et qui serviront à la confection de cadres pour photographies ou à celle d'autres petits objets divers.

UNE EPINGLE ORNEMENTEE



Voulez-vous fabriquer à très peu de frais une jolie épingle de sûreté? Ce n'est pas difficile. Un peu de fil de fer solide ou de fil d'acier doux, quelques perles, voilà tout le matériel nécessaire; comme outils des pinces ordinaires et c'est suffisant.

Enfilez vos perles sur le fil en mettant la plus grosse au milieu, disposez-les de manière à leur donner une belle apparence suivant leurs couleurs.

Pliez ensuite votre fil de fer en forme de crochet à une extrémité, aiguisez l'autre bout que vous recourberez et vous aurez un bijou très peu dispendieux mais qui aura pour vous le charme d'être votre ouvrage.

Avec un peu de goût, il est facile de varier presque à l'infini les modèles de ces sortes d'épingles.

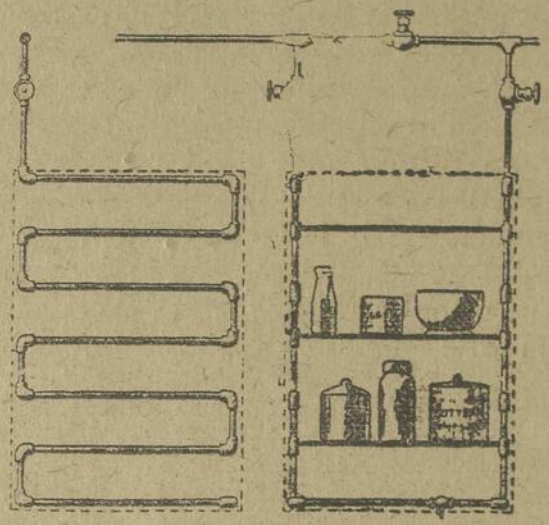
UNE GLACIERE SANS GLACE

La conservation des aliments pendant l'été nécessite une dépense de glace parfois importante et qu'il est facile d'éviter.

Chacun peut se construire, à peu de frais, une glacière d'un modèle tout spécial et n'utilisant pas de glace. Il faut toutefois dire que l'installation qui va suivre est surtout pratique pour ceux qui possèdent une cave.

La fraîcheur des aliments est maintenue à l'aide de la circulation de l'eau de la maison dans des tuyaux spécialement disposés et formant le squelette d'une boîte à plusieurs étages.

Pour des dimensions intérieures de 18 pouces de largeur, deux pieds de



profondeur et trois pieds de hauteur, ce qui est suffisant dans la généralité des cas, il faut comme tuyaux:

14 morceaux de 24 pcs de longueur
14 morceaux de 1½ pcs de longueur
2 morceaux de 12 pcs de longueur
2 morceaux de 18 pcs de longueur.

Tous ces morceaux filetés à chaque bout afin de pouvoir être vissés.

En plus:
24 joints en forme de coude.
2 bouchons à vis.
3 valves à deux ouvertures.
1 valve d'échappement (drip-cock).

Notre gravure donne, mieux que toutes les explications possibles, la manière de faire le montage de tous ces morceaux ainsi que leur fixation à la conduite d'eau de l amaison. La première partie de la gravure représente l'assemblage vu de côté et la 2e partie, la glacière mise en place, vue de face, et munie de 3 planches reposant sur les tuyaux et formant les étages.

Pour compléter le tout, on recouvre avec une gaîne de toile cirée semblable à celle des tables de cuisine ; cette toile cirée enferme le système de tuyaux complètement mais on a soin, naturellement, de ne coudre la partie d'avant que dans le haut de façon à former une porte.

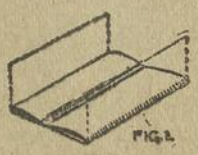
Le prix de revient d'une installation semblable, faite par soi-même, c'est-à-dire en ne payant que le prix des matériaux est d'environ une dizaine de piastres, laquelle dépense est faite une fois pour toutes.

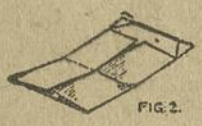
Il n'y a, en effet, nullement besoin de glace dans cet appareil; la fraîcheur naturelle des tuyaux d'eau est entretenue par la circulation presque continuelle causée par les besoins de l'eau pour la maison.

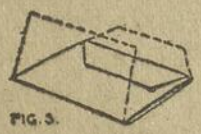
Le modèle représenté ici n'est qu'une indication et si l'on veut un meilleur résultat encore, il est facile d'augmenter le nombre des tuyaux.

———o———

QUAND ON N'A PAS D'ENVELOPPES


FIG. 1.


FIG. 2.


FIG. 3.

Eh bien, on s'en passe et on envoie quand même sa lettre. Si vous voulez savoir comment vous y prendre, faites comme ceci :

Pliez d'abord comme dans la figure 1 en rabattant la feuille de chaque côté ; ensuite, (fig. 2) coupez le papier suivant le pointillé, enfin (fig. 3) pliez le bas et le haut et collez.

Vous n'avez plus ensuite qu'à écrire l'adresse, à timbrer et à confier à la poste.

LE CHAPEAU "BUNGALOW"

Un ouvrier ingénieux vient d'inventer un nouveau chapeau qui protège de la pluie et des intempéries de certaines saisons.

Ce chapeau est partiellement fait de bois, il est maintenu au-dessus de la tête de l'ouvrier par des courroies et des fers qui s'adaptent aux épaules.



L'inventeur de ce chapeau est un ouvrier de Portland, Orégon.

Le but unique de ce chapeau est de protéger contre la pluie l'ouvrier proposé à la vérification des colis dans les gares de chemins de fer. Il mesure 35½ pouces de longueur, 21 de largeur et 12 pouces de hauteur.

Ce "chapeau Bungalow" est construit de telle sorte que la tête est complètement dégagée et libre de se mouvoir en tous sens.

———o———

La popularité des pierres précieuses est comme suite : la perle d'abord, le rubis ensuite et le diamant en troisième.



AMUSEMENTS ET JEUX DIVERS DE SOCIÉTÉ



Il faut bien se distraire un peu; la vie serait trop monotone et trop bête sans cela. Parmi les distractions, cependant il y en a de bien des façons; les plaisanteries, les tours que l'on joue à un ami ne sont pas toujours recommandables et risquent d'atteindre un but opposé à celui que l'on désirait. Pareil inconvénient n'existera pas avec les quelques farces que l'on trouvera dans ce département de la Revue Populaire et qui compléteront ou remplaceront les tours de magie en Famille.

UN TOUR D'EQUILIBRE



Est-il possible de mettre une tasse pleine de thé — ou de ce que vous voudrez — en équilibre sur la point d'un couteau?

Celui à qui vous poseriez la question vous répondrait non et pourtant il aurait tort. La chose est faisable mais à condition, cela va sans dire, de procéder avec précaution.

Insérez un bouchon dans l'anse de votre tasse mais ne le forcez pas au point de casser cette anse. Enfoncez une fourchette à quatre dents dans le bouchon, deux dents de chaque côté de l'anse. Cet arrangement abaisse le centre de gravité de la tasse et permet de placer la tasse sur la pointe du couteau.

Toutefois, agissez avec précaution et ne lâchez la tasse que lorsque vous êtes certain de son parfait équilibre.

Si vous êtes trop nerveux vous-même, confiez l'exprience à quelqu'un ayant la main sûre; cela vaudra mieux pour le tapis et pour la tasse elle-même.

LES ANNEAUX DE FUMEE



Il y a d'adroits fumeurs qui produisent à volonté des anneaux de fumée fort bien réussis et qui flottent dans l'air pendant plusieurs secondes en s'élargissant.



Il faut pour cela, non pas un tour de main mais un "tour de gueule" assez difficile et la fabrication d'anneaux de fumée n'est pas possible au premier venu.

Il y a cependant un moyen de les réussir mais pour cela il faut construire le petit appareil ci-après. Prenez une boîte de carton cylindrique et faites une petite ouverture ronde dans le couvercle.

Remplissez cette boîte de fumée et,

ensuite, frappez-en le fond d'un coup sec avec un bâton ou quelque autre objet. Vous verrez alors les anneaux sortir à chaque fois et s'étaler gracieusement à faire pâlir de jalousie le fumeur le plus expert dans cette sorte d'amusement.

L'ARBRE ET LA BORNE

On trace au crayon une ligne sinueuse; à son extrémité gauche on figure un arbre, à son extrémité droite une borne; et l'on pose la question suivante, de préférence à un bon calculateur:

—Ceci est une route ayant 1,391 pieds de longueur. Un homme, dont chaque enjambée est de 30 pouces, la parcourt entièrement, et, en arrivant au bout, touche la borne du pied droit. De quel pied est-il parti?

L'interrogé sue sang et eau, se livre à une sarabande effrénée de divisions et de multiplications, ne trouve rien de juste, et finit par y renoncer.

Alors, tranquillement, on lui donne la solution:

—Il est parti du pied de l'arbre.

LE SAUT DE LA CANNE

Vous prenez une canne, vous la posez à terre, dans une chambre, et pariez avec une personne quelconque qu'elle ne sautera pas par-dessus. Le bâton restera à terre et vous ne retiendrez en aucune façon votre interlocuteur, vous ne lui direz même pas un mot.

Il accepte le défi.

Alors vous prenez la canne et allez la ranger le long du mur.

Impossible de la franchir.

Ensuite, priez-le de vous indiquer sur le mur la hauteur d'un chapeau haut de forme, à partir du sol.

Posez ensuite le chapeau par terre, sous la marque qu'il aura faite. Il se trompera considérablement en trop.

LES TROIS AS

C'est stupide. Aussi faut-il beaucoup de mise en scène et de paroles.

Vous faites mettre bien en vue sur la table: un as de coeur; puis, dessus, un as de pique, puis, dessus, un as de carreau.

Vous retroussez vos manches; vous vous faites donner une canne, une épingle à cheveux et un verre vide—qui ne vous serviront absolument à rien, mais qui attirent l'attention. Vous placez ces objets, à votre fantaisie, en prenant des distances méticuleuses, non loin des cartes, et vous pariez de faire changer de place, de retirer du milieu, où il est, l'as de pique, sans le toucher.

Puis, avec des précautions infinies, vous prenez l'as de carreau, vous le mettez délicatement sous celui de coeur, et vous avez réussi: l'as de pique n'est plus au milieu: il est dessus.

LA GLACE

Vous avez une belle occasion d'épouvanter quelqu'un et de lui faire passer un quart d'heure bien désagréable.

Avec un bout de savon noir pointu, vous tracez un trait assez fin, et de la longueur que vous voulez, dans un angle, ou même au beau milieu d'une glace. Pour quiconque n'est pas dans le secret, elle est brisée.

Trouvez un prétexte pour amener, dans la pièce où est survenu le pseudo-accident, la propriétaire du miroir, et vous assisterez à une jolie scène.

Lorsqu'elle se sera suffisamment lamentée, vous passerez un linge

mouillé sur la cassure pour rire, et il n'y paraîtra plus.

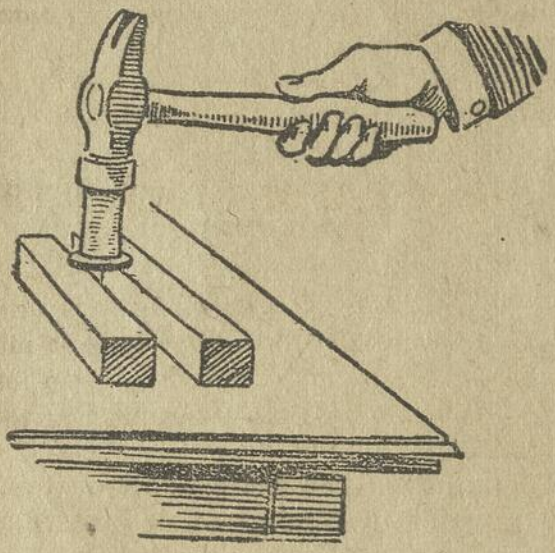
L'illusion est complète.

La grande malice est d'opérer chez une vieille avare et de lui donner à entendre que c'est son gendre qui l'a fait exprès.

On n'explique la chose qu'après leur dispute.

LE SOU PERCE

On dit qu'un sou percé porte bonheur. S'il en est ainsi, vous pouvez vous procurer ce talisman à bon compte et en même temps, faire à vos amis, une petite démonstration qui les surprendra.



Vous leur annoncez que vous allez percer un sou avec une aiguille sur laquelle vous frapperez avec un marteau.

Incrédulité générale... du moins pour ceux qui ne connaissent pas le tour.

Choisissez alors un bouchon de la même longueur que votre aiguille ; enfoncez l'aiguille dans le bouchon de façon à ce qu'elle disparaisse entièrement. Placez ensuite ce bouchon sur le sou et le tout sur deux supports solides qui laisseront un peu d'espace entre eux.

Vous pouvez maintenant y aller carrément de votre coup de marteau. Frappez un seul coup, net et franc et vous constaterez que l'aiguille a traversé le sou, cela sans se briser.

Si vous suivez exactement ces instructions, vous êtes sûr du succès.

D'OU CELA VIENT-IL?

Voici un verre parfaitement vide, puis un mouchoir que vous secouez dans tous les sens afin de bien faire voir qu'il ne contient rien, vous pouvez même le faire examiner par ceux qui vous regardent.

Vous placez délicatement le mouchoir sur le verre, vous soufflez ou vous marmottez quelque boniment in-



compréhensible, vous ôtez le mouchoir et, dans le verre, il y a un beau 5 piastres que vous montrez triomphalement.

Comment cela s'est-il fait?

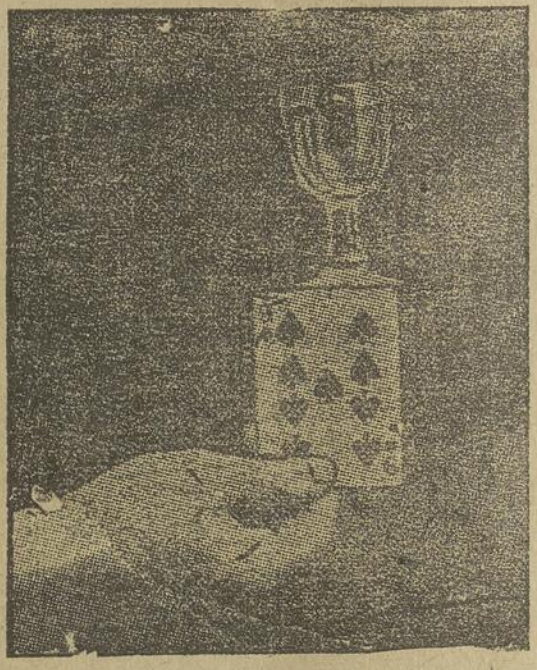
D'une façon fort simple. Le 5 piastres était déjà dans le verre mais on ne le voyait pas grâce à un petit miroir placé devant lui verticalement comme on peut le constater dans la gravure. Le miroir, en réflétant les parois du verre le faisait paraître vide et il n'y a eu qu'à le pincer des doigts et le retirer en enlevant le mouchoir.

Pour quelques cents, le premier vitrier venu vous taillera fort bien un morceau de miroir s'adaptant au verre destiné à cette expérience.

——:o:——

LE VERRE EN EQUILIBRE

Voulez-vous surprendre vos amis par un tour d'adresse en apparence peu ordinaire?



Prenez un verre de moyenne grandeur et que vous remplirez de liquide; d'autre part, montrez à l'assistance une carte à jouer, placez le verre sur la carte comme l'indique la gravure et faites quelques pas sans crainte, le verre ne tombera pas.

Ce que vous n'expliquerez pas avant de faire le tour, cependant, c'est que votre carte qui paraît simple est en éalité double. Elle se compose de deux cartes collées ensemble sur la moitié de leur longueur; tout en plaçant le verre vous écartez adroitement les deux parties non collées et vous obtenez ainsi un support présentant toute sécurité.

Par exemple, montrez toujours votre carte de face et non pas par côté si vous voulez connaître les joies du succès.

Après quoi, si vous avez réussi et que votre verre soit plein de vin, buvez-le pour vous récompenser de votre habileté.

——o——

DES OREILLES DANS LES PATTES

On entend dire souvent que les araignées ont un goût particulier pour la musique, parce qu'il suffit de jouer d'un instrument dans leur voisinage pour les voir s'agiter et quitter leur toile. Or, si l'on connaît à l'araignée quatre paires d'yeux placées en deux rangées sur son front, on ne lui a jamais vu d'oreilles. La vérité, c'est que les vibrations musicales transmises par l'air produisent dans la toile des trépidations qui inquiètent l'animal; elle les sent sous ses pattes. Il y a là une sorte de communication qu'elle perçoit par le toucher, comme le pourraient faire des sourds-muets, et sans être plus qu'eux en état d'entendre, encore moins d'apprécier la musique.

——:o:——

Le meilleur moyen de ne pas s'endormir sur ses lauriers, c'est de coucher sur le champ de bataille.



Comme la production maraîchère est intense ce mois-ci, nos petits amis nous sauront sans doute gré de leur offrir un poney et une voiture, à découper. Cet attelage est tout indiqué pour le transport des légumes au marché, même pour la promenade. La première chose à faire, après avoir enlevé cette page de la Revue, c'est de la coller sur un carton assez résistant, puis de découper le tout, en suivant soigneusement les lignes indiquées. Faites une fente, en suivant la ligne pointillée du chapeau du cheval, et coupez au ciseau la ligne courbe pointillée des bras de la voiture. Le chapeau protégera la tête du cheval contre les rayons du soleil et lorsque la course sera finie, mettez au cheval sa couverture, dont les gances auront été pliées, afin qu'il n'attrape pas un refroidissement.



LES VRAIS POETES

PIECE A DIRE EN SOIREE OU A LA CAMPAGNE

Afin de répondre au désir d'un grand nombre de nos lecteurs et lectrices qui nous demandent de publier un joli monologue gai, pouvant être dit en soirée ou à la campagne, nous leur offrons aujourd'hui Les noisettes, de Paul Bilhaud. L'auteur est passé maître dans l'art d'écrire des pièces, et celui que nous publions obtient toujours le plus grand succès.

LES NOISETTES

Par Paul Bilhaud

Vous rappelez-vous quelques fois
Le temps où vous étiez fillette ?
Vous alliez alors dans les bois,
Dans les bois cueillir la noisette.

Mais quand on est seule, cela
Engendre la monotonie;
Quand vous partiez, j'allais par là
Et je vous tenait compagnie.

Vous passiez toujours par hasard,
Ainsi que moi par aventure;
Nous nous retrouvions quelque part,
Dans quelque recoin de verdure.

A chacun de ces rendez-vous,
Convenus sans une parole,
Nous nous écriions: "Tiens, c'est vous ?
"Quelle rencontre? Oh! c'est très drôle."

Drôle? Mon Dieu, je n'en sais rien,
Et c'est un point très discutable;
En tout cas, ce que je sais bien,
C'est que c'était fort agréable.

Vous arriviez à petits pas,
La mine grave, étudiée ;
Sûre de me trouver là-bas,
N'est-il pas vrai, sous la feuillée?

Et quand je vous voyais, de loin,
Car j'étais toujours à l'écoute,
Je me blottissais dans mon coin,
Certain d'être sur votre route.

Et voilà comme, au temps heureux
Dont je parle et que je regrette,
Nous nous retrouvions tous les deux
Pour aller cueillir la noisette.

Et nous partions, sans trop savoir
Où nous allions; le grand bois sombre
S'entr'ouvrait pour nous recevoir
Dans ses petits sentiers plein d'ombre.

Les oiseaux, quand nous arrivions,
S'égosillaient sur notre tête ;
Toutes les fleurs que nous trouvions
Nous semblaient en habit de fête.

Craintifs les petits lézards verts
Nous considéraient au passage,
C'était charmant, jusqu'aux piverts
Qui nous riaient en plein visage.

On voyait bien à ces apprets,
D'une grâce vraiment parfaite,
Que le bois s'était mis en frais
Pour nous voir cueillir la noisette

Pour arriver au noisettier
C'était encore toute une affaire;
Nous abandonnions le sentier,
Malgré son ombre et son mystère;

Nous voulions de l'inattendu
Et, plein de l'ardeur de nos âges,
Nous nous jetions, à corps perdu,
Dans les endroits les plus sauvages.

Nous n'avancions que lentement,
Moi, devant, j'ouvrais le passage;
Lorsque vous passiez doucement
Ma main frôlait votre visage.

Et ce dont vous ne vous doutez,
C'est que souvent, je vous l'avoue,
J'inventais des difficultés
Rien que pour frôler votre joue.

Parfois il nous fallait franchir
Quelque petit ruisseau tranquille,
Et sans vous laisser réfléchir
Que c'était chose assez facile,

Je vous prenais dans mes deux bras,
Ah! J'en avais toute ma charge,
Vous saviez très bien, n'est-ce pas,
Que le ruisseau n'était pas large,

Que vous ne courriez nul danger ?
Avec une peur enfantine
Cependant, et sans y songer,
Vous vous serriez sur ma poitrine.

Et quand il fallait vous laisser,
Après ce court moment de fièvre,
A terre lentement glisser,
Et que votre souffle à ma lèvre

En passant donnait le frisson,
Sous cette émotion secrète
Nous disions: "Rien n'est aussi bon
"Que d'aller cueillir la noisette."

Après avoir beaucoup marché,
Dissimulé sous la verdure
Nous trouvions l'arbre tant cherché
Et nous nous mettions en mesure

De dépouiller le malheureux.
Charmants instants pleins de mystère
Nous étions là, seuls, tous les deux,
Moi, ravi, vous laissant tout faire!

Heureuse, vous vous occupiez
De notre cueillette en gourmande,
Vous haussant sur vos petits pieds,
Par moments, pour être plus grande.

Il me semble vous voir encore,
Quand vous écartiez la ramure,
Le soleil de ses rayons d'or
Vous frappait en pleine figure;

Un peu surprise, vous baissiez
La tête, sans lâcher la branche;
Sous ce rayon vous paraissiez
Plus rosée encore et plus blanche;

C'était d'un effet merveilleux.
On eut cru voir, sur ma parole,
Un ange blond tombé des cieux
Sur terre avec son auréole.

Pendant ce temps, mon pauvre coeu.
Battait à me donner la fièvre,
Tandis qu'un sourire moqueur
Errait au coin de votre lèvre;

Voyez ce que c'est que de nous,
Comme un rien égare nos têtes.
J'étais là, ne pensant qu'à vous . . .
Et vous ne pensiez qu'aux noisettes.

Puis, après avoir dépouillé
L'arbre, avec mille éclats de rire,
Tous deux sur le gazon mouillé
Nous nous asseyions, sans rien dire,

Et nous goûtions. Ah! c'est ici
Surtout que vous étiez gentille.
Nous partagions toujours ainsi:
Vous le fruit, et moi la coquille.

Rappelez-vous, moi je cassais
Et vous mangiez notre cueillette,
Vous mangiez tout et je disais:
"Dieu, que c'est bon la noisette."

Qu'ajouterais-je? Bien des fois
Cette heure charmante et trop brève
Que nous passions au fond des bois
M'a mis en tête plus d'un rêve

Insensé que je caressais
Doucement, seul avec moi-même.
J'étais si jeune, je pensais:
"Elle ne voit pas que je l'aime;

"Je vais lui dire au premier jour".
Hélas! après chaque entrevue,
Je partais, avec mon amour
Encor grandi par votre vue.

J'avais, quand vous n'étiez pas là,
Des phrases pleines d'éloquence,
Oui, mais j'oubliais tout cela
Quand j'étais en votre présence.

Je vous laissais vous en aller,
Pauvre fou qui rêve et soupire,
Et, lorsqu'il eut fallut parler,
Je ne trouvais plus rien à dire.

Grâce à cette timidité,
Vous avez passé dans ma vie
Rayon d'une saison d'été,
Et je ne vous ai pas suivie.

Nous sommes devenus enfin
Tous deux étrangers l'un à l'autre,
J'ai dû prendre par un chemin,
Hélas! qui n'était pas le vôtre.

Mais, sur ma route, quelquefois
Je m'arrête, pour vous attendre,
Comme jadis, au coin du bois;
Vous ne venez plus m'y surprendre:

Et je repars, triste et lassé,
Blâmant presque cette habitude
Que je garde du temps passé;
Je rentre dans ma solitude,

Et, fermant les yeux à demi,
Je me crée encor des chimères
Dont vous êtes l'astre béni.
Puis, il est des anniversaires

Que le coeur aime à célébrer
Les deuils aussi bien que les fêtes,
Aussi je me mets à pleurer
Quand revient le temps des noisettes.

DES CHIFFRES QUI NOUS RENDENT MELANCOLIQUES

Les prix qu'on payait au Marché Bonsecours, il y a 30 et 40 ans. — Ce qu'on débourse aujourd'hui.

Des gens pas trop vieux, voire encore dans la force de l'âge, ont connu un temps où il était possible à toute une famille de vivre convenablement avec le salaire d'une femme de journée actuellement. C'était le bon temps où, au lieu de payer de $50 à $80 pour un habit dans lequel on trouve un peu de coton, l'on payait de $8 à $18 pour de l'étoffe pure laine; où l'on pouvait acheter des chaussures plus solides et aussi élégantes que celles d'aujourd'hui, pour $2.50 ou $3.00 la paire, alors que l'article actuel coûte de $10 à $15.

Il est fantastique de voir que les articles de toute première nécessité ont quadruplé, quintuplé et parfois sextuplé, alors que la moyenne des salaires ont à peine un peu plus que doublé. Nous avons par hasard jeté les yeux sur les prix du marché Bonsecours, il y a 30 et 40 ans, et après les avoir comparés aux prix actuels, nous n'avons pu nous défendre d'une légitime angoisse en songeant à l'inertie des autorités compétentes. On laisse exporter tous nos produits qui se vendent moins cher à l'étranger qu'ici et l'on ne fait rien pour forcer les détenteurs et profiteurs de guerre à mettre sur le marché local une équitable proportion de leur accumulation. Où tout cela nous conduira-t-il?

En attendant, voici les prix que l'on payait au marché Bonsecours, en 1879 et en 1889, selon que nous l'apprennent "L'Opinion Publique" et "L'Etendard". Quelle différence avec les prix actuels!

	Années 1879	1889	1919
Beurre frais, à la livre	15 à 18c	25 à 30c	58 à 60c
Beurre de ferme, à la livre	12 à 15c	22 à 24c	52c
Fromage canadien, à la livre	8 à 9c	10 à 12c	38c
Lard salé, à la livre	9 à 10c	11 à 12c	34c
Mouton, à la livre	8 à 10c	8 à 12c	35 à 55c
Agneau, à la livre	8 à 10c	8 à 12c	35 à 55c
Porc abattu à la livre	9 à 10c	11 à 13c	24 à 50c
Veau, selon les parties, à la livre	10 à 12c	18 à 19c	32 à 80c
Boeuf, selon les parties, à la livre	4 à 5c	10 à 15c	30 à 50c
Poulets, à la livre	6 à 8c	8 à 9c	38 à 40c
Poules, à la livre	6 à 8c	8 à 9c	38 à 40c
Dindes, à la livre	7 à 9c	9 à 10c	45 à 48c
Oeufs strictement frais, la douzaine	10 à 12c	14 à 18c	50 à 55c
Patates au sac	90 à $1.00	40 à 50c	$1.65 à $ 2.50
Pommes au baril	$2.50 à $3.00	$2.75 à $3.50	$5.00 à $10.00
Sirop d'érable, au gallon	80 à 90c	$1.00 à $1.15	$2.40
Sucre d'érable, à la livre	8 à 10c	11 à 13c	25c
Miel, à la livre	10 à 12c	14 à 16c	30c



PREMIÈRE PARTIE

I. — LES FRÈRES

— Eh bien?...

— Eh! bien?... répéta l'autre distraitement, penchant la tête de côté comme pour mieux juger la ligne qu'il venait de tracer; et il fronçait le sourcil, un gros sourcil brun, broussailleux, amusant de mobilité expressive sur l'oeil bleu presque clos, un oeil de myope.

Alors, au bout de la table, que couvraient les grandes feuilles des plans fixés à une planche volante par des *punaises*, et les crayons et les équerres, il se fit un remue-ménage, comme si un vent de tempête ou un chat affolé y eût passé: des pages griffonnées, raturées, furent bouleversées par une main nerveuse, et le porte-plume, un fragile bijou de femme: écaille et argent, fut jeté...

L'aîné, attaché à sa distraction eut un regard inquiet vers l'encrier, mais, solide sur sa base de cristal, celui-ci ne bougea pas. Alors, d'une voix tendre:

— Raymond! Ray, mon garçon, ne sois pas si nerveux! je t'en prie!

Mais Raymond s'était levé, marchait dans la pièce: salle à manger aux boiseries brunes, au papier quelconque voulant imiter des apparences de branchages verts; et, cette chambre tranquille, avec son gros honnête buffet d'acajou plein, ses huit chaises de paille rangées au mur, et le *Voltaire* de reps grenat à l'angle de la cheminée rayonnante d'un beau feu de charbon de terre, fut secouée par l'allure rapide, saccadée du jeune homme, remplie de l'éclat de sa voix rompant la paix douce

qu'y mettait l'ombre des rideaux tirés devant la fenêtre, — faisant lointain le froid de décembre et le bruit de la rue, — le cercle restreint de lumière blanche tombant de la suspension de porcelaine, sertie de cuivre, sur la table du milieu.

C'était la table de travail, la table fraternelle où tous deux, — Pierre y établissant ses plans de bateaux et Raymond y improvisant son humble bureau d'écrivain fiévreux, de très jeune poète, — se retrouvaient chaque soir après la séparation du jour: courses à travers Paris pour le plus jeune, et quotidienne besogne d'employé accomplie ponctuellement par Pierre dans une agence maritime.

— Nerveux! c'est vite dit! Comment, tu ne vois pas dans quelle angoisse je travaille? Ce que c'est pour moi que ces petits signes qui à toi ne te disent rien: du noir sur du blanc!... Tout ce qu'on voudrait, tout ce qu'on pourrait exprimer avec cela! et à deviner, à chercher cette expression, à la créer, à se désespérer de ne pouvoir la rendre... mais c'est une torture! Pourtant on croit quelque fois avoir trouvé... on se sent devenir léger, joyeux, fou, avec une espèce de petite peur pourtant, une petite peur froide comme un frisson... on ne sait pas bien... on a le vertige à force d'avoir tracé des mots, des mots... Alors on essaye ces mots, cette phrase tourmentante sur une autre pour en avoir l'effet... on se demande secrètement: "Est-ce bien cela? Que dira-t-il? Comprendra-t-il cette parole comme on saisit l'harmonie d'un son juste?" et on se décide à cette épreuve comme qui se noie... On lit à haute voix sans s'entendre, avec un grand bourdonnement dans les oreilles... puis c'est fini; on attend une opinion, quelle qu'elle soit! rien!... On interroge: "Eh! bien?" Et que vous est-il répondu? Ces mêmes syllabes glacées, indifférentes, terribles: "Eh bien..." Voilà! voilà ce que tu m'infliges! et le pire, c'est que tu ne t'en rends pas compte! Ah! c'est cruel, cruel!

Dans son exagération de sincérité passionnée, il tremblait et pleurait presque, l'enfant, le petit Ray, attendrissant de jeunesse inquiète, de puérile ardeur. Et, passant sa main dans ses cheveux blonds, arrachant sa cravate qui étranglait son cou gonflé d'émotion, il s'arrêta devant son frère.

Pierre le prit aux épaules et le secoua:

— Tu es bête... dit-il simplement, et pas juste, ajouta-t-il avec un peu de tristesse; voyons, est-ce qu'il y a quelqu'un au monde qui s'intéresse comme moi à ce que tu fais?...

— Oui, oui... certainement... répondit le jeune homme dans l'entêtement de la colère.

— Ah!... Et qui?...

— Marguerite...

Pierre lâcha ce lui qu'il appelait: *mon enfant*, bien plus souvent que *mon frère*, et retourna à son travail.

— Je sais, dit-il, que Marguerite t'aime beaucoup...

Il y eut un silence, un silence qui leur parut à tous deux interminable et lourd. Pierre avait repris un crayon rouge et sur le plan il marquait des chiffres minutieusement, en tout petits caractères. Son grand corps puissant était penché et son visage plongeait dans l'ombre; on ne voyait plus les clairs et voilés yeux myopes, le long nez fin, la moustache sur la bouche railleuse et bonne; seul, apparaissait, son vaste front bossué que découvrait le pli d'une chevelure léonine, brune et désordonnée.

C'est ce front que Raymond fixait... Un remords se mêlait à son irritation, et il était partagé entre la mémoire rancunière de cet: *eh bien* malencontreusement insouciant et les souvenirs nombreux, immédiats de l'indéniable tendresse profonde, vigilante de son frère.

Levant les yeux, il vit dans la glace au-dessus de la cheminée son propre visage, son pâle, blond et mince visage de fille

adolescente, ses grands yeux, toute son image délicate, charmante, soignée, dont il avait secrètement quelque vanité, et il sourit involontairement, avec une moue, comme un enfant grondé et gâté.

Cinq minutes après ils étaient, les deux, épaule contre épaule, courbés sur la page manuscrite, cause du trouble, et Raymond expliquait ardemment:

— Tu comprends, tu vois, elle sort de la maison; elle se trouve devant le printemps, le grand printemps tout neuf, luisant, éblouissant, et...

— Attends... attends!... faisait Pierre, et il lisait à demi-voix:

"*Elle s'abîma de bonheur; devant elle le printemps rose remplissait à pleins bords, comme un fleuve de fleurs, l'étroit chemin...*"

— Ça veut dire "interrogea-t-il", qu'elle voit les roses de la haie à droite et à gauche du sentier?

— Oui... sans doute... mais pas seulement cela, interrompit l'autre s'agitant déjà; c'est encore l'ivresse de la nature qui la saisit, le grand réveil des choses et d'elle-même; la beauté, l'amour qui lui apparaissent...

— Oui, bon... je comprends bien... mais il faudrait peut-être un mot de plus?...

A ce moment un coup de sonnette... ils s'arrêtèrent et tressaillirent, regardant la pendule:

— Dix heures et demie.

— C'est peut-être Marguerite?

— Il est bien tard...

Raymond se jeta dans l'étroit couloir où la lumière venue de la salle à manger par la porte restée ouverte, mit une coulée d'or.

Ce fut, dans cette clarté qu'une jeune femme apparut, comme une autre clarté surgie de l'ombre: un visage de soleil où les cheveux, les dents, les yeux éblouissaient, et les autres traits se distinguaient mal dans ce rayonnement. Le nez trop fort, la bouche trop grande, le mouvement presque japonais des sourcils relevés vers les tempes, ces défauts s'effaçaient.

— Mais oui, c'est bien elle! Raymond la suivait, rattachant sa cravate et Pierre s'avançant demandait:

— Rien de fâcheux, j'espère? personne de malade chez vous? Liliette?...

— Non, non... Liliette, toujours la même chose... et pas plus de soucis que d'habitude... n'est-ce pas assez?... ah ça! vous croyez donc que je ne puis venir que pour vous conter des peines ou vous demander des services?...

Elle riait, d'un accent surélevé d'un ton au-dessus de sa voix habituelle, comme il arrive presque toujours quand la voix dépasse ou veut masquer la pensée.

En parlant, elle jeta sa mante de drap et s'assit, tirant une chaise devant la cheminée sans paraître voir le geste de Pierre qui voulait l'installer dans le fauteuil.

Jeune femme ou jeune fille? L'allure définitive et de juste harmonie de ses mouvements, sans rien de l'indécision charmante, mais un peu gauche, de la première jeunesse, contrastait singulièrement avec la fraîcheur enfantine, l'extrême délicatesse veloutée de fleur point épanouie de sa figure.

— Qu'elle est méchante! fit Raymond en riant: nous nous étonnions seulement de vous voir à cette heure-ci... vous venez plus tôt généralement quand vous êtes assez gentille pour penser à vos amis...

— Y penser?... j'y pense souvent... répondit-elle d'une voix brusque.

Pierre demanda:

— Vous êtes rentrée tard, ce soir?

— Très tard...

— Alors, dit-il affectueusement, vous avez dû dîner vite et cela va vous fatiguer d'être ressortie?

— Oh! ce n'est ni long, ni fatigant de traverser la rue!... d'ailleurs je n'ai pas dîné...

— Pas dîné?...

— Eh! non, mon petit Ray... cela ne

vous irait guère, vous qui êtes gourmand, douillet !... moi, ça m'est égal, je vous assure... ça m'arrive quelquefois... je n'y fais pas attention...

— Oh ! les mauvais yeux que vous avez ce soir ! murmura Pierre en se penchant vers le feu qu'il tisonna; les braises s'écroulèrent si ardentes que la chaleur devint insoutenable.

Elle ne parut pas entendre, et, se levant, alla vers la table, regarda le plan :

— Comment peut-on s'y reconnaître là-dedans ! ces lignes, ces chiffres, quel grimoire !...

— C'est pourtant d'une clarté merveilleuse puisque c'est la précision mathématique ! Et Pierre sourit.

— Je déteste les choses exactes... et ça ? Elle feuilletait le manuscrit, l'enfant a travaillé ? c'est du nouveau ?

— Non, c'est ce que je vous ai lu l'autre jour que je reprends et que je corrige... voulez-vous voir ?

Elle prit une page, puis la rejeta presque aussitôt.

— Non, pas maintenant... je ne puis rien lire, rien comprendre ce soir... je suis lasse, lasse, lasse... je m'ennuie...

Elle eut cette parole comme un cri profond, et, tombant assise, elle étendit ses bras sur la table parmi les papiers, les yeux fixes, dans le vide, devant elle. Une expression de misère piteuse bouleversa son beau visage d'où toute la lumière disparut soudain, comme le soleil d'un ciel envahi d'orage...

— Allons ! allons ! je savais bien que cela n'allait pas.

Et Pierre prit entre les siennes une de ces pauvres mains molles, ajoutant d'une voix douce et bourrue, chargée de reproches et de tendresses comme qui parle à un enfant malade et désobéissant :

— Parlez, notre amie, dites tout... Qu'y a-t-il ?... Votre mère ?... la petite chérie ?... les autres enfants qui vous énervent dans votre travail ? ou bien ce travail qui ne va pas ?...

A chaque phrase, elle secouait la tête lentement, négativement puis elle éclata :

— Ce qu'il y a ? Rien, et tout... Maman ? la pauvre femme ! si elle grogne, c'est bien naturel, et moi, je puis m'en aller, me sauver, échapper à ces tatillonneries exaspérantes ; elle, elle reste près de cette malheureuse petite Juliette... et celle-là ! en voilà une encore ! Je disais tout à l'heure que c'était toujours la même chose, oui, la même chose féroce et monstrueuse : ces abominables souffrances, cette paralysie mortelle sur ce petit corps de douze ans... ce petit corps de martyr où depuis dix-huit mois toutes les expériences de tous les docteurs passent, tâtonnent, aggravent le mal, je crois vraiment, et sans que personne, non, ni les plus grands savants, les imbéciles ! ni ceux qui l'aiment le plus au monde puissent définir d'où vient ce mal terrible et quel soulagement on pourrait y apporter... vous entendez bien : je dis *soulagement*, pas *guérison*... les autres ? Ah ! je m'y ferai bien peu à peu à leur bruit, leurs plaintes, leurs tournoiements de bêtes en cage ! et, quoi d'étonnant ? qui les promène, les amuse ?...

— Vous, quelquefois...

— Moi ? Oh ! non, plus maintenant ! J'ai envie, souvent, de les envoyer jouer à la rue, au ruisseau avec les petits pauvres... est-ce qu'ils n'en sont pas d'ailleurs, eux aussi, des petits pauvres... Quant au travail, ah ! la bonne blague ! est-ce que c'est du travail, est-ce que cela mérite ce beau nom fier, le métier de manoeuvre auquel je suis attelée ? ce peinturlurage fastidieux et ignoble ! besogne de vitrier décorateur ! ces petites boîtes... ces terribles sachets !... ces écrans... pouah !...

— On peut y mettre de l'art...

— Allons ! vous, mon ami, ne dites pas d'idioties... De l'art, oui, dans n'importe quoi, vous avez raison, quand on est libre, libre d'une idée et de son exécution, avec

le luxe du temps à soi dans la richesse de la solitude... mais un modèle de commande, qu'on doit répéter des centaines de fois!... Ah! il est fort joli, l'art!... Et dire que j'ai aimé ça: la peinture!... ce miracle de la couleur, de la forme! que j'ai eu dans les yeux un vertige de vision, et que j'ai cru sentir un jour, dans mes doigts, mes doigts... — Elle les agitait devant la lumière de la lampe comme des bijoux fragiles, une chose étrange et précieuse qu'elle eût regardée avec envie, regret et surprise... — que j'ai cru tenir l'intangible: *le pouvoir de créer!*... Oui, j'ai aimé cela! j'ai aimé et désiré, une fois, dans ma vie! Est-ce assez bête! Comme si on devait aimer quoi que ce soit!... Non, il faut exister simplement; être l'animal qui se rue à la nourriture et qu'on asservit... les animaux domestiques? mais ce ne sont ni les chiens, ni les chats, ni aucun autre, ce sont ceux qui ont besoin d'argent... les *pauvres*... qui peinent après ce misérable argent indispensable à la vie et qui, assez lâches pour tenir encore à cette vie, sont prêts aux besognes, aux humiliations, au mutisme de leur âme, pour le gagner!... Raymond devant elle l'écoutait avec une fièvre visible dans ses yeux brillants et sur ses lèvres tremblantes.

— Il n'y a jamais rien d'humiliant à gagner de l'argent... fit Pierre à demi-voix; puis il rougit tout à coup, vivement, comme s'il eut eu honte de paraître décider et prêcher avec cette banale parole, et se dressant de toute sa hauteur de bon géant:

— Ah ça! mais! mes deux enfants sont terribles ce soir! Raymond me servait tout à l'heure de très amères récriminations, et vous voilà, vous notre amie...

— Chut! vous, taisez-vous!... Et d'un mouvement rapide et souple, debout, elle lui mettait au passage sa main sur la bouche et s'approchant de Raymond, qu'elle prit aux épaules:

— Celui-là, tenez, me comprend... je ne sais pas ce qu'il disait tout à l'heure, mais...

— Il trouvait, comme vous, que je ne le comprenais pas... il disait lui aussi que vous partagiez mieux ses rêves.

Il était peu triste et humble, devant ces deux êtres blonds, fragiles et vibrants, appuyés l'un à l'autre.

— Ah! les rêves... les rêves... dit-elle d'une voix sourde, avec une ardeur inouïe, vous en avez, vous aussi, mon petit Ray? des grands, grands rêves... des rêves qui semblent, le soir, quand on est seul et qu'on ferme les yeux, couvrir tout comme une immense étoffe brillante de soie et d'or!... ils sont autour de vous... ceux du passé, là-bas, bien loin... et d'autres devant... plus loin encore!... Mais il y en a partout! c'est une splendeur, un bonheur! ...et quelle misère! quelle misère, le réveil...

Pendant qu'elle parlait, en deux ou trois allées et venues, Pierre, du buffet à la table, avait apporté du pain, du beurre, la théière; et, finalement, une petite terrine qu'il présenta timidement, disant:

— C'est du foie gras... nous attendions, pour l'ouvrir, une bonne occasion... puisque vous n'avez pas dîné, nous allons faire des tartines, voulez-vous? et souper... ce sera gentil, pas vrai?...

La jeune femme le regarda un moment, puis, éclatant de rire, à Raymond, qui souriait aussi:

— Ah! ce brave Pierre! le voilà bien, le sans-rêves!...

* * *

Elle était partie depuis longtemps, et l'heure battait comme un pouls régulier et plein, plus fort dans la nuit plus silencieuse, et ils étaient encore là, tous les deux, dans la pièce étroite remplie par la lumière blanche de la lampe.

Pierre travaillait, rattrapant les deux heures perdues dans la soirée. Raymond, couché dans le fauteuil, regardait les cen-

dres pâles et les charbons noirs où luisait encore, par éclair, comme un oeil, quelque braise vive.

Etait-elle réellement partie? N'était-elle pas encore là, ombre invisible, parmi ces calculs d'une exactitude qu'elle "détestait" si fort, et passant et repassant au voile de cette inactive songerie?

— Tu dors? demanda Pierre brusquement.

— Non, fit le cadet, qui tressaillit.

— Ah! Je croyais... tu ne disais rien...

— Je pense...

— Va donc te coucher, tu seras éreinté demain, tu ne pourras pas écrire...

— Et toi?...

— Moi aussi, j'irai, tout à l'heure, je vais avoir fini.

Raymond vint près de son frère, le regarda travailler un moment.

— C'est le plan pour Girel, l'ingénieur?

— Oui.

— Pour le yacht du comte de Luc?

— Oui.

— Et ce sera Girel qui sera payé! la forte somme, et toi...

— Moi aussi, je serai payé, la petite somme... et Pierre sourit.

— Tu trouves ça drôle? moi, ça m'indigne, ça m'exaspère! Comment, voilà un monsieur qui va recevoir un argent énorme pour un travail qu'il n'aura pas fait, et toi...

— Moi, j'ai accepté les conditions de "ce monsieur", et je les trouve encore très avantageuses... Si je ne m'étais pas cru capable de bien faire la chose, tu peux être sûr que j'aurais refusé; mais, entre nous, tu vois que je ne suis pas aussi modeste que j'en ai l'air, et que tu me le reproches quelquefois! Entre nous, je suis à la hauteur de Girel...

— Tu ne te flattes pas!... te rappelles-tu son four l'an dernier avec le vingt-tonneaux des Loris, cette quille trop lourde... pas de proportions... raté sur toute la ligne!...

— Il ne sera pas raté, celui-ci, je t'en réponds! regarde ça!...

Raymond regarda avec une bonne volonté évidente, puis il avoua:

— Mon vieux! il faut me pardonner, mais je suis comme Marguerite, ça ne me dit pas grand'chose...

— Comment ces lignes, ces courbes, ces... puis s'arrêtant brusquement: c'est vrai, au fait, cela ne peut avoir d'intérêt que pour celui qui est de la partie... allons, va te coucher, mon petit, dors..... je ferai doucement tout à l'heure, je ne te réveillerai pas.

Et le petit alla, passant dans la pièce voisine, la chambre à deux lits qui, avec cette salle à manger, une cuisine et un cabinet obscur, composait tout l'appartement, mais il y avait aussi un balcon, un bout de balcon d'angle d'où l'on découvrait des toits, des toits, une mer de toits; et, entre deux pans de murs un morceau de la Seine, large comme un miroir, car, la maison, en biais, coupait d'une arête irrégulière la rue des Grands-Augustins près de la pointe de l'île.

Au bout d'un moment, la porte se rouvrit. Et Pierre:

— Qu'y a-t-il encore?

— Rien... dis-moi... je voulais toujours te demander... toi qui la connaissais mieux alors... moi j'étais trop jeune... dis-moi... crois-tu qu'*elle* pense encore à *lui*?...

— Marguerite?... à son mari?...

— Oui...

— Et! je ne sais pas, que diable! est-ce qu'on sait jamais ces choses-là... En voilà une idée!... Ça te prend souvent à ces heures-ci des questions pareilles?

— Oui, ça me prend, et beaucoup plus souvent que tu ne crois, parce qu'il y a là quelque chose qui n'est pas naturel... je suis sûre que tu ne m'as jamais dit toute la vérité... de quoi est-il mort?...

— Tu es très malade, je te jure, il faut être toqué pour rechercher des histoires vieilles de six ans par une belle nuit d'hi-



Ce fut dans cette clarté qu'une jeune femme apparut.

ver, à l'heure où les enfants sages doivent dormir!

— De quoi est-il mort?

— Mort soudaine, tu le sais, tu connais tout cela comme moi... mais tu ne trouves pas la chose assez dramatique, toi, avec ton affreuse âme d'écrivain! Une enfant mariée à dix-huit ans, et mariée comment, pourquoi? le père Avesnes allait faire faillite, il voyait cela devant lui comme un gouffre, il perdait la tête... tout à coup survient un commanditaire, un sauveur; je vous donne des fonds, je vous repêche... et il ajoute: j'aime votre fille, donnez-la moi! et l'autre la lui donne!...

— Mais elle! elle! qu'est-ce qu'elle pensait?...

— Demande-le-lui, à avoir vu l'individu, et à le connaître il n'est pas croyable qu'elle pût l'aimer... mais elle était si jeune et lui si amoureux... enfin, tu m'ennuies! le reste en quatre mots: le mariage, trois jours après, mort subite du mari... et, dans l'affolement, le bouleversement qui suivent, on découvre que tout avait été faux: les promesses, les papiers, les prétendues signatures montrées; qu'on avait eu affaire à un individu ruiné, taré... enfin, il était mort... Et il te faut autre chose? tu n'es pas content?... tu oublies peut-être que ce malheureux Avesnes exécuté sur la place de Paris, devenu fou, mourait quelques mois plus tard dans une maison de santé? que sa veuve, pauvre femme! bien inoffensive, mais si faible, habituée au luxe, restait avec quatre enfants, cette fille aînée, veuve elle aussi après trois jours de mariage et deux tout petits garçons, et cette délicate, exquise Liliette, toujours malade, les torturant d'angoisses, clouée enfin depuis près de deux ans par une paralysie à forme nerveuse... Et tout cela ne t'explique pas suffisamment que notre pauvre Maggy ait des heures noires comme ce soir, où elle hurle comme un animal qui souffre et se révolte, tu viens me demander si "elle pense encore à lui..."

Il eut encore des paroles brusques et bonnes forçant son frère à s'en aller, plus calme; et, quand la porte fut close entre eux, qu'il eut écouté jusqu'à ce que tout bruit de l'autre côté de la cloison eut cessé et pût croire que "son enfant" reposait, alors sur son visage parut une expression de douleur. Des images furent dans sa mémoire: de lointaines images, très douces; des images présentes, profondes et mystérieuses; elles se pressaient, ensemble, celles d'hier et celles qui seraient demain:

De belles journées calmes de son enfance paisible, écoulée en un pays tranquille au bord d'un fleuve qu'il aimait: l'Adour près de Bayonne. Il était déjà plein d'une passion immense et réfléchie pour les choses de la mer. Il rêvait parmi les bateaux et les mariniers, de navigations merveilleuses, car il avait dans ses veines de ce sang basque qui a fait les plus hardis aventuriers des océans et l'hérédité de son aïeul paternel, capitaine au long cours. Il n'avait gardé qu'un souvenir vague de son père, mort l'année de la naissance de Raymond, quand lui-même n'avait pas beaucoup plus de quatre ans et au plus lointain de sa mémoire il voyait, car on n'était pas riche, sa mère penchée sur des broderies interminables et racontant d'une voix tendre, à son petit Ray qui garda jusqu'à neuf ans des boucles autour de son mince visage et une grâce charmante de joli bébé, des histoires ravissantes. Elle lui prédisait un avenir tissé de gloires comme une étoffe royale: tu seras beau, tu seras célèbre, riche; tu seras heureux...

— Et moi, je serai marin! disait Pierre, et dans sa petite tête carrée, solide de décision pratique, tout était déjà fixé: le *Borda*, y entrer bien avant la limite d'âge afin de gagner du temps... et rien ne se réalisa. Voici pourquoi sa mère, les yeux usés de travail, perdait la vue, pouvait-il s'éloigner d'elle, du petit frère si frêle? Parisienne de naissance, ayant toujours, transplantée ,gardée la nostalgie de la vil-

le aux ciels voilés, à l'âme fiévreuse; il lui prit, devenue infirme et inactive, un désir aigu, maladif, de rentrer dans son Paris. Ils y vinrent donc, tous les trois, et ce furent des années passées dans la médiocrité timide où vivent les bourgeois pauvres et honnêtes; années d'études aussi, et devant les dons de Pierre pour les mathématiques et le dessin, ses professeurs disaient: Il faut qu'il entre à Centrale...

Mais il y aurait fallu du temps, de l'argent, un éloignement presque continu, Pierre témoigna une indifférence notoire pour ce projet et fut pris par une humble et immédiate besogne d'employé.

Quelques tableaux extérieurs qui précisaient ces évolutions de sa jeunesse lui représentèrent ainsi, rapidement, cette jeunesse, et, soudain, un coup de soleil déchirant la grisaille monotone des jours et cette clarté était parmi des heures tristes, comme un oiseau dans un cimetière: Marguerite...

En rentrant un soir, il la trouvait chez eux avec son père M. Avesnes. Ils avaient aidé Raymond à ramener sa mère qui s'était presque évanouie dans le jardin du Luxembourg. Ce fut le début de leur intimité qu'un voisinage immédiat facilitait. Revenue souvent, délicieuse avec la pauvre aveugle qui ne pouvait plus sortir, la jeune fille lui était apparue joyeuse et d'une insouciance de fée.

Elle venait avec sa mère, chargée de fleurs, de friandises, gâteries délicates, s'écriait: Goûtez ceci, Madame Etcharre, sentez cela!... Elle était le luxe et la joie pure, elle lui semblait, par cela, un peu irréelle, presque inaccessible de grâce fine, et tout à coup elle lui devint toute proche, pitoyable, dans la douleur: c'était maintenant, dans sa mémoire, les événements rappelés tout à l'heure à son frère en quatre phrases, et qui se trouvaient mêlés à un deuil, la mort de leur mère. Et, c'était encore, dans son horreur secrète, la chose cachée, pressentie par Raymond, niée par Pierre.

L'oublierait-il jamais, ce réveil en pleine nuit? l'appel désespéré de M. Avesnes, les paroles folles où d'abord il n'avait rien compris, seulement ce nom revenant comme une plainte d'agonie: Marguerite, ma petite Marguerite... Puis à ses questions épouvantées: venez, suivez-moi... Et dans une impression de cauchemar il revivait ce court trajet jusqu'à la maison proche où les nouveaux époux venaient de s'installer, et écoutait encore ceci: ce même soir à sept heures, M. Dorgers avait prié sa femme d'aller dîner chez ses parents et de l'y attendre. Il viendrait la chercher dans la soirée, une affaire pressante l'appelait. Sachant les complications actuelles de la situation, la jeune femme ne s'était pas étonnée et avait obéi. Vers minuit seulement M. Avesnes un peu inquiet, avait, sans en rien dire, pris la clef de l'appartement de sa fille, et s'y était rendu: là il avait trouvé Dorgers pendu; la mort, on le constata, remontait à deux heures. Fou, le malheureux alla chercher Pierre et ce fut toute la nuit une inoubliable atrocité de détails.

Il leur parut, sur l'heure, impossible de révéler la vérité entière à Marguerite. Le drame de la mort subite de son mari, après trois jours d'union, était déjà lourd pour un être si jeune et non formé aux épreuves, et les deux hommes résolurent de la soustraire à l'horreur d'un si tragique souvenir.

Il fut assez facile de la tromper dans le désarroi qui suivit et la stupeur où l'événement foudroyant la plongea. Quant à Pierre, il garda le secret complet vis-à-vis de son frère qui, au moment du drame se trouvait à Bayonne; et, plus tard, il craignit secrètement l'expansion inconsciente de cette nature faible et tendre, surtout quand il le vit en grande intimité avec Marguerite...

Et ici Pierre soupira profondément avec

une sorte de plainte étranglée comme s'il eût eu un noeud dans le coeur.

— Ah! je ne sais pas! je ne vois pas bien! murmura-t-il, l'aime-t-il? et elle? est-ce seulement leur grande amitié et cette ressemblance singulière entre eux qui les lie?... ah! je les regarde toujours comme des enfants... ils ont le même âge, plus de vingt-trois ans, et elle a vécu, c'est une femme, une femme... Et, très bas, il dit: chérie... chérie... comme si elle eut été devant lui. Il vit son visage de vierge où l'abîme, quelquefois si trouble des yeux démentait la jeunesse enfantine d'une bouche radieuse...

II. — Marguerite

Elle fut réveillée par des cris, et sursauta le coeur battant, arrachée au tréfond d'un sommeil de lassitude immense, puis prenant conscience des choses habituelles. Ah! oui... ce sont les enfants... mais quelle heure est-il donc? il fait encore nuit... ils vont réveiller Liliette.

Derrière la cloison on percevait un choc de bataille, et, en sourdine une voix plaintive accompagnait le vacarme.

Marguerite frotta une allumette, regarda sa montre, mais elle avait oublié de la remonter, et la petite vie secrète des heures était suspendue. Elle sauta de son lit, et, pieds nus sur le mince tapis dont l'usure rongeait les fleurs fanées, elle alla à la fenêtre, tira les rideaux. Non, ce n'était plus la nuit, et, par ce matin de décembre sous le ciel lourd de neige, c'était un petit jour si pâle, si faible, glissant entre les murs, éclairant le triste puits qu'est une cour intérieure de maison parisienne, qu'il sembla à la jeune femme recevoir sur les épaules et dans le coeur tout le froid et toute la misère du monde, tandis que ses yeux reconnaissaient les coutumières dispositions d'alentour.

— Les volets du quatrième sont ouverts... il doit être près de huit heures! déjà!

Le bruit augmentait dans le couloir.

— Ah! maman ne saura donc jamais en venir à bout!

Elle ouvrit la porte.

— Georges! tais-toi! Maman, enferme Jean, je t'en supplie! Vous ne pensez donc jamais à Juliette ni les uns ni les autres!

Il y eut encore quelques grognements, quelques pleurs, une porte battit, puis le silence.

Marguerite, les mains tremblantes d'irritation, relevait et tordait ses cheveux blonds en un beau noeud lourd sur sa nuque délicate quand sa mère entra.

Elles se tenaient dans une sorte de mutuelle et pénible défiance.

La fille gardait contre cette mère sans volonté qui n'avait pas su avertir et protéger autrefois son ignorance, une sourde et mystérieuse rancune.

Mme Avesnes, devant cette violente et énigmatique créature qui lui ressemblait si peu, éprouvait un secret effroi et un étonnement perpétuel; enfin, elle était humiliée parce qu'elle devait reconnaître chez son enfant un mépris, peut-être inconscient, mais sensible, pour sa faiblesse et ses lamentations si justes! qu'"on" jugeait puériles.

— Tiens, dit-elle, un télégramme...

— Qu'est-ce?

— Un mot d'Isabelle — c'était une demi-soeur de Mme Avesne — elle te fait prier d'aller déjeuner avec eux ce matin...

— Mais j'y vais à quatre heures pour la leçon de la petite?

— Non, Arlette a une matinée dansante aujourd'hui, et, si c'est possible, on voudrait que tu lui donnes sa leçon à onze heures...

— Ah! je comprends... un ordre... bon... bien...

— Tu iras?

— Naturellement... ils savent bien que

je n'ai pas des foules d'élèves, ils peuvent bien changer les heures tout à leur fantaisie, seulement...

— Mon Dieu! Margot, que tu es drôle! gémit Mme Avesnes.

Et Marguerite continuait:

— Seulement, c'est le déjeuner qui m'assomme! J'entends d'ici leurs phrases qui me donnent envie de jongler avec les assiettes quand ce ne serait que pour voir la tête de mon excellent oncle... Il va me demander encore combien tu mets de morceaux de sucre dans ton café le matin, et...

— Comme tu exagères toujours tout! quelle singulière disposition d'esprit!

— ...Et recommander, à cause de Juliette à qui cela donnerait des migraines, quelle sollicitude! que nous n'entretenions pas trop de feu dans l'appartement car, rien de malsain comme une forte chaleur artificielle, rien d'hygiénique comme une atmosphère fraîche... fraîche, le 18 décembre, avec quatre degrés au-dessous de zéro, cher ami! et une unique grille de charbon de terre pour chauffer cinq pièces... Mais je le vois d'ici disant cela adossé à la cheminée pleine le bois flambant, et s'interrompant pour demander au domestique si on a bien ouvert toutes les boucles de chaleur et si la pression du calorifère est suffisante...

— Mais, mon enfant...

— Oui, je sais, c'est entendu, sans eux nous ne mangerions pas et nous serions gelés depuis longtemps sous les ponts, je le sais, mais, que veux-tu, ma pauvre maman, la seule idée de voir et d'entendre M. Daurelle, banquier, et notre parent et bienfaiteur par-dessus le marché, m'est insupportable...

— Mais tu ne le verras seulement pas! tu sais bien que ton oncle déjeune toujours à son bureau...

— C'est vrai, mais n'importe, il y aura autre chose... d'ailleurs, ça m'est égal, au fond... je vais voir Juliette, comment est-elle?... Sans attendre la réponse, elle sortit, enveloppée de son peignoir de laine rouge, et le double reflet de sa beauté ardente et fraîche, et de cette couleur royale mettait un singulier éclat dans l'étroit appartement plein des marques d'une gêne incessante parmi les traces d'un luxe déjà lointain.

Traversant la salle à manger, où, par terre, deux petits garçons de sept à neuf ans jouaient avec des objets divers, évidemment détournés de leur usage primitif, la jeune femme entra dans la chambre de sa mère.

Dans la partie la plus claire de la pièce, près de la fenêtre où s'encadrait un grand morceau de ciel, ce que la petite malade appelait "mon ciel à moi..." était placé ce lit d'enfant étroit et blanc, où tout ce qui peut se souffrir de souffrance humaine avait tenu, tenait, laissant par grâce, entre les crises, des haltes d'un repos que la science n'expliquait pas plus que la douleur. Et c'était, même alors, la torture de l'immobilité absolue, pesante, effroyable comme si ce petit corps, si mince, si mince que sa ligne ne paraissait point sous la couverture, fût déjà mort.

Toute la vie de cette enfant était sur son visage, mais une vie prodigieuse: vie d'une âme excessive dans les yeux extraordinaires et le sourire, vie de la chair inerte, réfugiée dans les traits. Cette figure, où parfois l'onde de la souffrance, roulant du front aux lèvres, mettait un masque de martyre, tirait toujours la plus adorable grâce charmeresse d'une mobilité miraculeuse. Une seule expression n'y passait presque jamais: celle de la paix. Jusque dans les courtes heures de sommeil une tension intérieure se devinait au jeu des sourcils fins et nets, en coup de pinceau. La peau semblait vidée de sang, mais d'un si singulier état de blancheur unie que le mot pâle ne lui pouvait point convenir. Les cheveux étaient assez courts, blonds, mais non point de cet or vivant et souple,

si tiède et si lourd qui coiffait Marguerite comme un beau joyau; c'était une couleur fluide au point d'en paraître impondérable. Cette chevelure, point abondante, donnait l'étrange impression d'être animée d'une vie particulière, immatérielle et elle ne se partageait jamais en mèches, mais flottait et se soulevait comme les fils de la Vierge qui ondulent au printemps entre les branches vertes, mettant sur ce front et ces tempes la douce et palpable caresse d'un brouillard de lumière.

Quand Marguerite était devant cet être, elle éprouvait une sorte de honte à se sentir vivante et agile, solide dans tous ses membres robustes et fins, avec la pleine liberté assurée de ses mouvements.

— Tu as dormi, trésor, mon bijou? et elle se pencha toute sur le lit enveloppant de ses mains et de ses baisers la petite tête.

— Oui, oui, très bien! oh! je suis beaucoup mieux... tu ne sais pas? quand tu entres, je pense à une reine ou au petit chaperon rouge, à cause de ta robe peut-être, j'aime cette robe, tu es brillante, brillante dedans! tu éclaires toute la chambre comme un beau feu! Oui, je t'assure... une reine, ou le petit chaperon rouge, j'aime quand tu entres.

— Petite bien-aimée, va!...

— Tu as froid, dis? J'ai senti tes mains glacées sur mes joues tout à l'heure... oh! c'est vilain, l'hiver, c'est triste, et puis c'est un peu long aussi...

Marguerite songea que tout devait être long pour la pauvre enfant, que toutes les saisons lui étaient pareilles depuis deux ans; et elle sentit cette secousse de rage impuissante qui était, chez elle, la forme du chagrin; et cependant elle souriait, parce que le sourire de Liliette était contagieux.

— Je vais être dehors toute la journée, ne te laisse pas ennuyer par les garçons...

— C'est moi qui les ennuierai, j'ai de belles, belles histoires dans la tête, des histoires que j'ai rêvées... ça ressemble à des choses qu'on pense quand on voit des nuages couvrir la lune... je les leur raconterai... et à toi aussi, et tu me feras des dessins pour mes histoires... Dis-moi, est-ce que tu crois que quand je serai guérie je n'aurai pas tout à fait oublié ce que tu m'as appris en dessin avant, avant que je sois malade? Est-ce que tu crois que bientôt je pourrai remuer les mains un peu? Oh! pas toute la main peut-être, mais deux ou trois doigts seulement, il me semble que j'apprendrai très bien à tenir un crayon sans plier la main... veux-tu tirer mes bras hors des couvertures, que je regarde mes mains?... Merci...

Et elle pencha la tête, seul mouvement qui lui fût possible étant couchée parfaitement à plat, pour regarder ses mains posées sur le drap, raides et mortes comme des projets.

Elle parlait toujours beaucoup, Liliette; elle disait des choses mobiles, profondes et claires comme ses yeux; puis elle avait entraîné sa mère à tout lui confier des soucis journaliers du ménage et elle la conseillait quelquefois très raisonnablement, ou bien elle se faisait plus enfant encore que ses petits frères et riait plus fort qu'eux. Il était rare, en dehors des jours de souffrance aiguë qu'elle demeurât silencieuse.

Son âme di[illegible]se et jolie s'épandait sans cesse par ses paroles comme une source pure, et tout ce qui passait d'obscur, de drôle ou de charmant en ce petit cerveau, elle le donnait naturellement et ingénuement autour d'elle. Cependant, elle apparaissait souvent étrange et presque étrangère. Peut-être était-ce que sa vie anormale était un obstacle entre elle et la compréhension vigilante et tendre de ceux qui l'entouraient?

Ce matin-là, particulièrement, Marguerite subit cette impression. Toute la chaleur de son coeur pour cette enfant, et toute la câlinerie délicieuse de cette enfant vis-à-vis d'elle, ne parvenaient point à la

lui rendre proche, mais, au contraire, semblaient accentuer un vide singulier entre elles.

Ceci n'était d'ailleurs sensible qu'à Marguerite seule, assurément.

Elle se sentait tellement *différente*, et ce lui était toujours une stupeur renouvelée de voir *accepter* avec une simplicité si absolue, la douleur...

Elle pensait à ces choses en descendant l'escalier un peu plus tard, en s'enfonçant dans la cage de plus en plus obscure, si obscure qu'elle dut tenir la rampe au dernier étage, pour ne pas manquer les marches.

En bas, elle reçut en soufflet le coup de vent engouffré dans le vestibule, et frissonna de la nuque aux talons, prise à nouveau dans son âme et dans son corps par une amertume glaciale. Le froid de l'air lui piquait la peau, et un sentiment désespéré, à la fois vague et énorme, de toutes les misères qui faisaient sa misère journalière, lui cinglait le coeur.

Et, autour d'elle, dans la rue, tout révélant la lutte quotidienne, résignée ou terrible, plus lugubre en la saison dure qui assassine, avivait son écoeurement.

Devant une boutique de chaussures à bon marché, elle songea que ses pantoufles étaient bien usées, qu'elles devrait en acheter d'autres; mais, pas d'argent avant la fin du mois... et ce mois de décembre était lourd, difficle à franchir, chargé de frais; enfin, à la veille des fêtes, il se mêlait, à l'incessant harcèlement du nécessaire, le désir irrité du superflu pour des cadeaux, des surprises. Plus loin, dans une glace, en marge d'une vitrine, elle se vit tout entière; mais, l'image de sa forme élégante qu'enserrait un simple costume de serge bleu foncé, avec, aux épaules, l'évasement d'un petit collet de Mongolie, l'éclat de son visage entre la toque sombre piquée d'un oiseau et le haut col où ses oreilles cerclées de bouclettes blondes semblaient deux bijoux de chair rose, ne lui donnèrent pas l'habituel plaisir pris souvent ainsi, au passage, à constater ce luxe de la beauté qu'elle portait sur elle.

Elle en prit objet, cette fois, pour ressentir plus fortement les privations, innombrables: la pauvreté de son humble fourrure d'imitation la frappa et elle se rappela mieux l'usure de sa jupe dont elle eut présents et implacables à l'esprit les patients et secrets raccommodages.

Elle arriva sur le boulevard Saint-Germain et le remonta quelques minutes d'une marche rapide et ferme, attendant le tramway. Les hommes, tous la dévisageaient, puis se retournaient, ce manège qui l'amusait quelquefois, l'agaça.

A un cadran elle vit: dix heures et quart... Il lui fallait bien quarante minutes pour arriver chez les Daurelle, avenue de Messine, près du parc Monceau, car elle devait prendre une correspondance à la rue de Bellechasse et elle aurait peut-être à attendre. Elle s'inquiéta, nerveuse, dans la crainte d'un retard et des paroles qui l'accueilleraient alors, vantant l'exactitude et les habitudes matinales...

S'accoutumerait-elle jamais aux observations étrangères, au contrôle de ses actes?... Une révolte et une angoisse lui serrèrent la gorge; et, tumultueusement, des pensées de colère, de chagrin et de désirs l'envahirent, avec de l'effroi... oui, de l'effroi à reconnaître que cet état de rébellion s'aggravait en elle, avec le temps, et que, loin de la faire plus passive, les expériences de la vie et l'alluvion de menus heurts l'exaspéraient plus cruellement tous les jours.

Que, jeune fille heureuse et gâtée, elle fût jadis douce et gaie, cela ne prouvait qu'un naturel instinct. Mais plus tard, même après les drames, elle se souvenait avoir subi avec plus de soumission, ou une plus robuste insouciance, les mesquineries et les humiliations quotidiennes.

Pourquoi n'en était-il plus ainsi? à quoi

servaient ces rages sournoises ou clamantes de fauve empoisonné?

Absorbée, soucieuse, elle faillit manquer son tramway... elle dut courir et quand elle l'eut rejoint, le fait d'ouvrir sa bourse, d'y compter la menue monnaie lui donna d'autre réflexions.

Un rapide calcul mental lui remémora ses ressources actuelles et quelles sommes elle pouvait espérer toucher avant le 1er janvier. Elle avait cinq élèves en comptant sa cousine, la petite Arlette Daurelle.

Cette dernière prenait très irrégulièrement ses leçons et Mme Daurelle, femme pratique, payait au cachet: elle n'aurait guère par là plus de vingt-cinq francs.

Chez les Harvey, pour les deux soeurs, elle avait accepté le prix dérisoire de trente francs par mois. Et ces petites idiotes! pensait-elle énergiquement avec un ressaut d'irritation au souvenir de ces leçons, qui n'entendent rien, rien à la peinture! tout au plus arrivaient-elles à *copier* proprement un dessin... Mais leurs parents veulent qu'elles sachent faire un paysage... c'est si agréable à la campagne! O stupides!...

Puis soudain, elle s'apaisa; elle songeait à sa favorite, Lina Morel: une jolie, charmante, intelligente créature, fille unique d'un musicien connu; de la mère on ne parlait jamais.

Celle-là vivait dans une indépendance de femme mariée et riche. Marguerite aimait, plus qu'elle ne l'avouait les heures passées dans le petit hôtel du boulevard Péreire: demeure obscure et somptueuse avec des vitraux à toutes le fenêtres mettant une ombre de mystère sur les bibelots et les bronzes, et toute la maison, depuis le vestibule où une lampe pompéienne brûlait nuit et jour, jusqu'à l'atelier du troisième étage où des stores bleus et verts étaient presque constamment tendus, avait un air de chapelle.

Là, elle était rénumérée convenablement et Lina la traitait presque en amie, avec autant d'intimité que pouvait mettre dans ses relations cette étrange fille à la fois très fière et très bohême et dont on ne savait jamais si son amusante habituelle gaieté venait d'une âme jeune et heureuse, ou d'une déroutante philosophie amère de blague railleuse. Après dix-huit mois d'entrues bi-hebdomadaires, Marguerite n'avait point encore défini cette nature. Elle la croyait souvent très bonne et très simple à de petits traits de générosité délicate relatifs à Liliette; puis elle lui découvrait des côtés stupéfiants d'inconscience.

Quoi qu'il en soit, quand elle pensait à Lina Morel, c'était une profonde, ardente et longue curiosité émue qui l'agitait autour de cet être et de cette vie un peu énigmatique.

Aussi là s'arrêtèrent ses comptes, et elle négligea d'y adjoindre le rapport des malheureux "objets de fantaisie" dont elle parlait la veille au soir avec une horreur exaspérée. Il fallut le cahotement pénible de *Panthéon-Courcelles* gravissant à un train d'escargot l'avenue de Messine pour la tirer de ses songeries où elles s'apaisait en s'oubliant.

Elle arrivait... Son coeur se crispa sous la reprise de la réalité tandis qu'elle se demandait une fois de plus ce que Lina savait de son dramatique mariage, car jamais ni l'une ni l'autre n'y avaient fait allusion; et il lui semblait que celle-là saurait comprendre l'univers obscur qu'elle portait en elle depuis l'heure brève et tragique où elle avait passé de l'insouciance ignorante à la plus lourde charge d'épreuves, avec, entre son existence de jeune fille presque enfant, et son veuvage, seulement trois jours d'une expérience infinie et trouble comme un abîme.

III. — Des Rêves.

Comme Pierre montait l'escalier, il entendit au-dessus de lui des voix animées et qu'il reconnut. Son frère sur le seuil

de leur appartement parlait à Marguerite, et, en le voyant, ils eurent tous les deux des exclamations d'enfants joyeux.

"Le voilà! oh! écoute! Si vous saviez! Mais il faut que je parte! disait la jeune femme: il est sept heures..." Et prononçant ces mots, elle rentra dans le couloir et referma la porte avec un rire de roulade.

— Eh! bien? que se passe-t-il? interrogea Pierre.

— Oh! je suis si contente, vous savez les contes de Raymond? Ils sont acceptés! ça ne m'étonne pas, ils sont délicieux, mais enfin, on vous fait une telle terreur des débuts dans la carrière littéraire qu'on pouvait s'attendre à tout! Eh! bien, non, et cela a été si simple, voyez! Il les a portés il y a trois semaines, et voilà!

— Et voilà! répéta Pierre avec son bon sourire; eh! bien, mon petit, je suis très content...

— Et puis, dites que c'est un amour, ce directeur...

— Je le dis...

— D'ailleurs les gens qui s'en plaignent, c'est par dépit, par jalousie, parce qu'on les a refusés ne leur trouvant pas de talent... La preuve que c'est un homme intelligent, conciencieux, artiste, sincère à reconnaître la valeur chez les jeunes, les méconnus, c'est qu'il a reçu Ray... vous voyez!

— Je vois!... Mais, notre petite amie, s'il l'avait refusé, vous crieriez bien haut qu'il n'y entend rien, que...

— Chut! Oh! le vilain méchant! n'est-ce pas, Ray, qu'il est méchant?

— Très méchant!

Pierre la regarda en riant: une Maggy transformée, si éblouissante de joie, de jeunesse qu'il semblait impossible que cette créature eût souffert, pût souffrir.

— Et vous? demanda-t-il, quoi de nouveau?

— Oh! moi... de grands projets... vous savez, il y a huit jours, le 2 janvier, j'ai déjeuné avec Lina Morel...

— Ah! oui, à propos, ça s'est bien passé? son père était là?

— Non... et quand nous avons été seules, elle m'a demandé tout à coup pourquoi je n'exposais pas... pourquoi je ne travaillais pas pour moi... Si vous saviez ce que cela m'a fait quand elle a dit cela! Un grand coup, paf, là, en pleine poitrine, et une espèce de petit vertige très doux avec une sorte d'envie de pleurer comme une bête... Exposer! moi! faire une chose intéressante... de l'art... comme si c'était possible dans cette vie abrutissante... Alors, j'ai répondu presque sans réfléchir que je n'avais pas le temps... Elle n'a rien dit, et voilà qu'avant hier soir je reçois un petit mot d'elle me demandant si je voulais bien changer les leçons en séance de pose, qu'elle s'était mis en tête d'avoir son portrait et que ce soit moi qui le fasse, qu'elle avait beaucoup aimé celui que j'ai fait à Liliette, il y a deux ans, et qu'elle a vu à la maison, etc... Enfin, depuis cette lettre, je ne vis plus, je suis ivre, je n'ose pas et je désire follement entreprendre cela... j'ai une affreuse peur de ne pas réussir, et en même temps, vous allez vous moquer de moi! je vois déjà le tableau fini, envoyé au Salon, reçu, placé... ah! que faut-il faire?...

Tous les mirages de l'avenir chaviraient dans ses prunelles pures et profondes, le flux rose d'une vie débordante envahissait ses joues délicates. Elle avait, dans la fébrilité de sa parole, arraché son boa, son chapeau, ses gants; près d'elle, Raymond, avec, sur son visage, une expression que Pierre n'y voyait pas souvent, avait saisi une de ses mains et disait ardemment:

— Mais oui, oui, il faut accepter! vous réussirez! n'est-ce pas, Pierre?

C'est probable... répondit l'aîné avec calme, et, devant le feu il présentait alternativement ses semelles qui fumaient à la chaleur.

Raymond continuait:

— Elle est gentille, cette petite Morel! Vous avez dit que vous n'aviez pas le temps, et voyez comme elle a bien arrangé les choses! Vous dites qu'elle est jolie? mais avec votre talent, oui, votre talent, je sais bien ce qu'a dit Charvey de vos études vues ici! et il ne vous connaissait pas, n'avait aucune raison de vous flatter... avec votre talent, vous pouvez faire quelque chose d'épatant! N'est-ce pas, Pierre, qu'en penses-tu?

— Je pense comme toi...

Et après ces quatre mots, il fit un effort pour ajouter quelque chose, voyant bien qu'on attendait de lui une parole décisive, animée qui exaltât encore cette jolie fièvre de rêve... Mais il ne sut rien dire, parce que, subitement, sans savoir pourquoi, il fut saisi d'une bizarre tristesse sauvage, et, comme les deux: ce frêle enfant qui était son frère et cette femme vibrante de vie passionnée, continuaient un dialogue délicieux, où des espoirs passaient avec un bruit d'ailes, où le bonheur des projets ouvrait l'horizon de l'avenir, il les trouva touchants dans leur réciproque confiance de belle amitié, mais se sentit tout à coup isolé et étranger.

Il les voyait, comme on voit à travers la buée trouble du chagrin et des larmes, des êtres chers qui s'éloignent, que la vie va rouler loin de vous, vers des inconnus d'action, de pensée, de sentiment qui vont leur faire une nouvelle existence et vous demeureront, à vous, des inconnus... Quelque chose de l'angoisse mystérieuse des départs l'étreignait: son petit Ray qu'il avait pu garder longtemps, parce que faible et d'une nonchalante inconsciente, acquerrait, par ce tout petit acte infime de réussite extérieure, une indépendance soudaine...

Et Marguerite, dont il subissait avec charme la beauté impétueuse d'énergie exaltée, partait, elle aussi, au pays de son désir, et tous les deux se formaient une demeure enchantée où ils vivraient le meilleur d'une double vie, en dehors du quotidien effort, une demeure "dans les étoiles" que leur vivace volonté et leur puissance de rêve feraient réelle peut-être un jour...

Et Pierre reconnut, qu'après une seconde de machinale attente en son adhésion à leur joie, ils allaient loin, loin, toujours plus loin au royaume sacré de l'avenir, sans même retourner la tête vers lui, qui restait en arrière, si calme...

* * *

Dans l'atelier de Lina Morel les mousselines bleues et vertes relevées, découvraient complètement les vitrages du plafond, et, à l'angle de la paroi de verre dépoli un panneau béant, prolongeait la pièce sur une petite terrasse que la jeune fille avait fait aménager en manière de jardin suspendu. Un grand rideau de ciel clair s'encadrait là et c'était une haleine de printemps qui soufflait par cette après-midi douce et dorée de février clément. La lumière glissait en caresse sur les choses, une vie charmante animait les émaux et les bronzes. Des bottées de lilas dans de vieux Delft palpitaient à l'air léger venu de la fenêtre. L'âme du repos semblait exhalée du clavier ouvert d'un piano encombré de partitions et se recueillir ici parmi les livres et les fleurs, sous le sourire muet des toiles, des plâtres où dormait d'un sommeil vivant le mystère magique des lignes et des couleurs.

Marguerite, les lèvres étroitement serrées, avec une sorte de petite moue drôle de bébé appliqué, peignait, et son sens d'artiste s'émouvait de joie à admirer dans la pleine clarté la beauté variée et délicieuse de son modèle: cette tête petite, aux traits nets de statue antique, où la triple flamme d'une lourde chevelure d'or sombre, des yeux moirés comme l'eau, et d'une admirable bouche mettaient un frisson de

vie superbe et profonde incessamment diverse.

Mais tout à coup le modèle rompit la ligne de la pose d'une brusque mouvement de ses deux bras, levés et tordus d'énervement, où glissèrent les larges manches de la blouse de velours vert.

— Comment pouvons-nous rester tranquilles si longtemps!...

Marguerite sourit, posa ses pinceaux, se leva un peu raidie, de fatigue elle aussi, et, tandis qu'elle se levait les mains à la vasque, où un dauphin d'argent d'un curieux travail jetait l'eau, Lina sortait d'un bahut des flacons de vin d'Espagne et des gâteaux. Sur une table fragile les assiettes de Saxe, les verres de Venise et des coupes d'argent filigrané furent comme un amusant décor de dînette pour poupées. Devant et parmi ces choses, envahie d'une mollesse de bien-être, avec la pointe de griserie fine des bonnes heures d'un travail aimé en un cadre parfait, Marguerite se souvint des années déjà lointaines où elle eût pu créer et réaliser de luxueuses fantaisies, et elle eut la vision de son intérieur actuel avec la petite malade à qui on ne pouvait donner que le nécessaire, et jamais, jamais aucune des grâces charmantes qui distraient les yeux et détendent l'imagination.

Un soupir rapide et profond passa de son coeur à sa gorge comme une plainte inconsciente, mais presque aussitôt elle sourit à Lina assise en face d'elle.

Après un instant de silence, celle-ci dit:

— Parlez-moi de vos amis, vous savez ceux qui ont un nom pareil à un éternuement... que deviennent-ils?

— Les Etcharre?

— Oui... et puis vous n'en avez pas des tas d'amis, je suis sûre?...

— Non, c'est vrai... j'ai eux et vous... dit Marguerite joliment, d'une voix tendre.

— Ah! c'est gentil, ça, de me dire que je suis une amie, seulement, vous mentez, oui, Madame, parce que je suis sûre que vous n'êtes pas du tout avec moi comme vous êtes avec votre Pierre et votre Raymond, vous leur dites tout et à moi vous ne dites rien... Et la belle figure de sphinx se penchait vers la figure enfantine avec une expression presque triste...

— Voilà! voilà! comment vous devriez regarder dans votre portrait! s'écria Marguerite.

Lina se rejeta en arrière:

— La voilà bien l'artiste! Quel regard ai-je donc en ce moment?

— Le regard de votre âme, je pense... dit Marguerite presque involontairement, et elle s'arrêta, un peu inquiète, parce qu'elle crut avoir déplu à la jeune fille qui semblait toujours garder si jalousement le secret d'elle-même.

Mais Lina reprenait:

— Mon âme! je vous demande un peu? et comment la croyez-vous donc mon ami? et pourquoi irai-je l'étaler aux yeux du public?... car, pensez-y nous marchons à la foule, au combat, à la gloire! fit-elle avec une mine et un geste de gamin. Mais, sommes-nous folles! Nous nous posons des questions auxquelles nous ne répondons pas: dites-moi, quand paraissent les contes de votre grand homme en herbe?

Elle fut éloquente et touchante à dépeindre les espoirs, les émois, les déceptions des courses du jeune homme aux journaux, aux revues. Elle eut des mots de fièvre expansive à conter des retours allègres pleins de foi heureuse après des journées de chance... et elle décrivait aussi les soirs lourds et de grand écoeurement où, en rentrant, il paraissait traîner dans son coeur toute la misère de lutte féroce qui anime Paris, avec toute la boue engluante des rues de la ville, à ses pieds.

Elle parlait, parlait, et, dans ses paroles, passait encore l'évocation des heures de travail où elle l'avait vu se débattre contre l'inertie de la pensée lasse de peines, où il livrait la bataille, belle, mais ar-

due, aux mots qui enferment l'idée d'un trait net comme un dessin.

Lina l'écoutait, ses admirables mains immobiles reposant sur ses genoux, nettes et éclatantes comme des marbres, serties au velours de sa robe; et, ses paupières baissées semblaient la dérober toute, être sur elle comme un voile indéchirable.

L'ombre descendait du ciel sur les vitrages, l'haleine froide du soir entra, remplit la pièce, et les deux jeunes femmes frissonnèrent d'un même frisson.

Marguerite se tut, un peu oppressée. Alors Lina vint à elle, l'embrassa:

— C'est gentil de s'emballer comme cela!

Puis fermant la fenêtre, rangeant la table du goûter, elle ajouta:

— Et l'autre, Pierre? que fait-il pendant ce temps?

— Pierre? oh! il a une vie très tranquille, son bureau, ses bateaux... Et revenue à la réalité, elle s'écria: oh! mais comm il est tard! t nous avons peu travaill

ina prit une lampe et l'éleva au-dessus d portrait: elle y était représentée assi visible jusqu'à mi-corps, une de ses mains abandonnée sur son genou et l'autre reposant sur une table où elle appuyait l'avant-bras.

Et ne tenait ni livre, ni fleur, aucun accessoire ne détournait l'attention de cette femme fixée là en une pose si naturelle.

Et surtout, à qui connaissait Lina, c'était bien intensément *elle*: son attitude habituelle d'immobilité songeuse et attentive, familière jusqu'en cette robe de velours sombre et souple d'un vert profond, aux manches larges et au col échancré laissant voir une belle chair mate qui semblait pleine de soleil.

Tout n'était guère encore qu'indiqué, mais, parmi des inexpériences, apparaissait une ligne ferme et harmonieuse avec un grand sens de vie et de vérité dans la couleur.

Elles restaient là toutes deux, silencieuses regardant: celle-ci son image et celle-là son oeuvre avec une pareille et double émotion d'artiste et de femme. Tout à coup Marguerite dit:

— Ah! j'ai si peur, si vous saviez!

— Mais elle est folle?

— Non, non, ce qui est fou, c'est d'avoir osé occepter une telle entreprise! Quand je pense combien peu de temps j'ai travaillé le portrait avec S... et au long arrêt de mes études personnelles... comment ai-je osé!

Elle avait une figure d'enfant effrayée, amusante, attendrissante, déconcertante de jeunesse, de sincérité et d'ingénuité.

— Oser? mais c'est la première des forces! La force motrice, si je puis m'exprimer ainsi, dit Lina du ton de blague affectueuse qu'elle avait presque toujours avec Marguerite, quand on ose, on peut se tromper, mais à cela même, on gagne toujours. Il y a un vieux cliché sur l'audace et la fortune que je vous ferai la grâce de ne point vous répéter... mais, supposons, pour vous faire plaisir uniquement! que vous fassiez de ceci, — elle désignait la toile, — une petite horreur, que, par suite, le jury ne vous exile du Salon, avec un grand S... et que, toujours par suite, je ne me mette soudainement à vous mépriser, débiner, etc... Croyez-vous, en admettant toutes ces gentillesses, que vous en sachiez plus ou moins après qu'avant? et que ce ne serait pas encore un travail, un effort, un essai *utile?* Et maintenant, ajouta-t-elle, avec une grâce d'insistance tendre qu'elle avait très rarement et qui était chez elle d'un grand charme, maintenant, si vous étiez très mignonne, vous resteriez dîner avec moi? Voulez-vous?

Oui, elle aurait bien voulu, mais elle s'expliqua; elle ne pouvait pas, ce soir: Liliette l'attendait, et elle devait après le dîner dessiner deux modèles de menus à choisir promis pour le lendemain.

Lina comprit, n'insista pas. Seulement

comme Marguerite croyait devoir ajouter:

— Et puis, je ne voudrais pas me présenter pour la première fois à M. Morel dans cette tenue de courses et de travail...

La jeune fille dit:

— Oh! pour cela, vous n'auriez pas à vous inquiéter! Nous ne serions que nous deux, très probablement, mon père ne rentre guère... je dîne presque toujours seule...

Marguerite partit, les bras chargés de fleurs et de gravures pour Liliette, et l'âme pleine du doux poids de reconnaissance passionnée qui met au coeur d'un être sincère et intelligente sympathie.

Le long trajet de retour depuis la morne solitude louche du boulevard Péreire jusqu'à son quartier ancien, triste de toute la tristesse des choses anciennes mêlée à celle qui peuple d'efforts miséreux certaines très vieilles rues, lui fut court.

Elle traversa sans les voir les larges avenues où les hautes maisons, les magasins parés comme des femmes en toilette de bal, et les lumières, et le mouvement, disaient la frénésie au luxe, à la jouissance, à la satiété.

Elle fut même aveugle, en passant le pont, à la féerie terrifiante et éclatante comme une merveilleuse eau-forte, du fleuve charriant mille lumières, avec les reliefs des berges et des arrière-plans pleins de feux et de mystère, féerie qu'elle adorait.

Elle était heureuse et troublée, voyant devant elle une vie nouvelle qu'elle pourrait peut-être, *peut-être* créer; et, par un joli retour de coeur, elle en rapportait toute la gloire future, le bonheur possible, à celle qui lui en avait suggéré la force, en réveillant les anciens rêves d'art et de beauté, en lui faisant possible la première tentative...

Et elle avait si bien une âme d'enfant et d'artiste, une âme prompte, inconsciente, avide et généreuse, que, tout à la fois, elle souhaitait avec ardeur toutes les joies humaines à cette Lina qu'elle aimait, et ne percevait que vaguement la réelle misère de son amie, misère révélée à demi, tout à l'heure, en quatre mots: "Je suis *presque toujours seule...*"

Seule, oui, elle était seule, d'une solitude non seulement effective par l'abandon presque complet où la laissait son père, pris par d'invétérées habitudes de bohême snob et de noctambulisme, mais d'une solitude morale plus grande encore.

Certainement, Marguerite, qui trouvait aux séances chez Lina Morel un goût de fête et de bonheur par le double charme de la personne et du milieu, ne se doutait pas de ce qu'elle était, elle, pour la jeune fille, et quelle fraîcheur de détente et de paix celle-ci éprouvait en sa présence.

Seule, ne l'avait-elle pas toujours été? Depuis sa toute petite enfance où n'avait passé que très fugitive, si brillante! l'image d'une blonde et jolie et gaie maman que, tout à coup, un jour, elle ne vit plus... Point morte cependant... cela, elle en était sûre, et cette ombre brillante et fugitive image fut la première ombre.

Seule, en son éducation d'enfant très gâtée et très délaissée par le fantasque et curieux artiste qu'était son père. Sauvage, fière et passionnée, éprise de lectures et de toutes les formes de l'art, elle fut rebelle aux coquetteries et aux plaisirs d'une vie mondaine.

Elle sentit très vite que son père se parait d'elle, comme il ornait son hôtel de fantaisies royales.

Il aimait à la montrer et qu'on la trouvât belle et intelligente.

Comme elle avait la forte vitalité d'une robuste plante, il n'eut jamais à témoigner de sollicitude quand à sa santé et parut toujours ignorer totalement qu'elle pût souffrir autrement *que* dans son corps.

Il l'admirait hautement, et peut-être davantage encore en secret; mais elle lui demeurait mystérieuse ainsi qu'à tous. Qu'elle eût, jusqu'alors, refusé dese marier, ne l'étonnait point; car, absolument libre et

très riche, il estimait qu'elle devait être heureuse ainsi. Il lui avait une reconnaissance d'infidèle superbement inconscient, pour le silence qu'elle avait toujours eu quant à l'intermittence de ses séjours chez lui. Ils appréciaient mutuellement leur intelligence, en bons camarades, et, enfin, sans le manifester par aucune expansion tendre, Lina adorait ce père qui, lui, semblait si bien se passer d'elle.

Et c'était là son grand chagrin: elle avait besoi de tendresse et personne ne lui en donnait. Elle se détestait de n'avoir pu vaincre ce qu'elle appelait hautainement et amèrement: une faiblesse. Elle avait toujours redouté les intimités que la vie peut nouer au hasard des rencontres; elle avait la pudeur de son âme, où beaucoup de pensées tristes avaient passé, lui faisant une vie intérieure touffue et obscure: il lui apparaissait infiniment difficile de raconter cette âme, et, d'être seule à la connaître, l'étouffait. Pour la première fois, avec Marguerite, elle éprouvait la douceur d'être un peu comprise jusque dans ses silences; un lien les unissait, allant du bref et tragique roman de l'une, à la secrète histoire d'abandon de l'autre.

Mais c'était une douceur douloureuse; et, ce soir, tandis que celle sur qui l'expérience brutale et les événements avaient passé, celle qui l'incertain poignant de la vie tenait, ne sentait presque pas ce double poids; Lina, gardée par toutes les sécurité et les mollesses du luxe, se roulait comme une bête blessée sur le divan de l'atelier sachant que personne n'entendrait sa plainte dans la maison vide jusqu'aux sous-sols.

Ce n'étaient pas des larmes, car elle ne pleurait pas facilement, mais des gémissements, et, comme elle en avait pris l'habitude elle parlait à demi-voix, de lentes et entrecoupées paroles lasses. Elle rappelait les phrases vibrantes où Marguerite disait les espoirs et les désespoirs d'un autre, elle la voyait vivante, aimante, avec un but, une passion; et ainsi la vie difficile de la jeune femme lui était désirable... Ah! que n'avait-elle quelqu'un à aimer, et qui aimait son amour...

Ne pourrait-elle rêver un rêve, même impossible à réaliser?... Tout, plutôt que ce vide en elle et autour d'elle... Tout à coup une phrase de Marguerite lui revint. En parlant de Pierre un jour, elle avait dit:

— Celui-là, il n'a pas de rêves... et tout à l'heure, elle affirmait qu'il était content, paisible...

Elle dit tout haut en se relevant:

— Il faut pourtant que je le connaisse ce garçon-là...

IV. — En Germe.

Une intimité plus grande vint ainsi entre Lina et Marguerite en ces séances de poses qui furent multipliées et prolongées à mesure qu'approchait le moment fiévreux des envois au Salon. Souvent, aux repos, Lina se mettait au piano; l'âme de la musique s'élevait sous ses doigts et remplissait l'atelier tranquille, — presque aussitôt Marguerite retournait à sa toile et travaillait seule avec une ténacité d'énergie, de patience et de volonté qui était une des plus belles promesses de sa nature.

Et, comme il faisait une fin d'hiver merveilleuse, plus belle qu'un beau printemps, une atmosphère paradoyale de douceur qui duvetait les arbres d'un fourreau de bourgeons hâtifs, on laissait les vitres ouvertes: les fleurs de la terrasse, les arbustes de la cour ouverte au-dessous, et les frondaisons des branches d'un jardin voisin, puis, au delà, la ligne unie et verte des fortifications, enfin le calme provincial et du quartier isolaient cette maison de l'univers de bruit et de mouvement qu'est Paris.

C'étaient de belles heures de noble étude, Marguerite sentait renaître en elle la créature simple et tendre qu'elle était autrefois. Elle avait pu, grâce à Lina, se

soustraire à l'aride ennui des leçons ingrates, et, chez les Daurelle, elle trouvait, depuis qu'on lui savait acquise l'amitié de Lina, fille de personnage célèbre, une nuance de considération nouvelle.

La vie lui semblait presque bonne et, par moments, délicieuse. Son chagrin même, toujours ravivé, des souffrances de Liliette n'avait plus d'âcreté. Elle s'ingéniait à la choyer, et, cette ingéniosité, qui avait toujours été naturelle à son coeur, elle n'avait plus de peine à y forcer son esprit parce qu'elle espérait tout maintenant de la vie...

Ce sentiment de divine attente, d'où lui venait-il?... Elle le subissait inconsciemment et il en était d'autant plus fort.

Plus en abandon de confiance avec Lina, elle ne la trouvait presque plus énigmatique. Elle n'attribuait qu'aux seuls hasards des lignes physiques, l'expression sibylline de cette belle figure ardente et vivante, figure qui semblait toujours close, ainsi qu'une fenêtre incendiée de soleil, où le regard s'aveugle sans parvenir jusqu'à la chambre qu'elle ferme.

Un jour, après un long silence, la jeune fille l'interrogea brusquement:

— Que désirez-vous le plus dans l'avenir... la gloire, l'amour, l'argent, la liberté? car je pense que ces quatre "choses-là, contiennent toutes choses...

— Pourquoi me demandez-vous cela? s'écria Marguerite s'arrêtant surprise, et elle rougit.

L'autre eut un mouvement d'impatience:

— Ne sommes-nous plus franches l'une avec l'autre? ne soyez pas petite fille, ce n'est pas digne de vous. Vous avez certainement un but; les gens sans passion n'agissent pas comme vous... mais je suis indécise parce que vous me déroutez. Quand je vous vois une telle angoisse et une telle ardeur au travail, je suppose que vous *voulez* être, et que vous serez, sans doute, une grande, une vraie artiste.

D'autre part, je sais, ne vous en cachez pas, c'est si naturel, que vous aimez tout ce qui est beau, aisé, dans la vie, sans compter ce qui est bon, et qu'on aimerait donner aux autres! Pour cela, il faut de la fortune... Avec ces deux leviers-là, déjà vous avez de fortes chances de posséder un jour la plus grande liberté... Reste l'amour, dites-moi... est-ce que vous avez jamais aimé?...

Elle parlait presque bas.

Marguerite tourna son visage d'enfant pure:

— Non... dit-elle, du même ton.

Et elles se regardèrent un moment silencieuses avec des regards à fond d'âme, pénétrant leurs coeurs qui s'ignoraient encore; et, comme ces coeurs étaient formés à l'épreuve et à la réflexion, elles comprirent que l'amour ne serait pas, ne pourrait pas leur être, l'émotion effleurante, ignorante, qui passe souvent, sans les marquer, sur les êtres jeunes et sans expérience, mais bien une chose profonde, peut-être douloureuse; et une peur ardente et douce fut en elles.

* * *

Ce même jour, un peu plus tard, après le lunch, M. Morel entra.

Marguerite ne l'avait jamais vu encore. Mince, avec un visage fatigué et de très fines manières un peu nonchalantes, il lui plut en l'intimidant.

Il sut trouver, à propos du portrait de sa fille, les mots justes et délicats qui, en disant sincèrement son appréciation, pouvaient flatter la jeune femme en relevant son courage, courage qui faiblissait étrangement chaque fois que, devant elle, de nouveaux yeux considéraient son tableau. Elle lui découvrait alors, immédiatement, des défauts extraordinaires et ne le voyait plus qu'à travers un brouillard où tout ondoyait et s'anéantissait.

Quand elle fut partie, Lina vit qu'elle

avait plu également à son père et il lui dit qu'il amènerait le lendemain aux peintres, amis à lui, qui donneraient leurs avis sur le portrait.

* * *

Aimer? Marguerite songeait à cela, tandis que, la tête dans ses mains, elle semblait lire un livre ouvert devant elle sur la table de la salle à manger. Ses frères étaient couchés, sa mère cousait silencieusement, près d'elle; et Liliette dormait sans doute dans la chambre voisine. Par la porte de communication ouverte, on voyait cette chambre noyée d'ombre avec le très faible nuage de lumière qu'y mettait le reflet de la veilleuse.

Aimer... les courtes phrases échangées avec Lina dans la journée avaient été comme un coup donné sur une eau tranquille. De grands cercles concentriques déplaçaient les pensées dans son âme et faisaient jaillir à la surface des sentiments que toutes les préoccupations récentes de l'artiste avaient refoulés.

Ces préoccupations passaient tout à coup au second plan; la jeune femme dépouillait cette enveloppe étrangère pour se retrouver un être faible, anxieux, avide de bonheur.

Toutes les rêves anciens, ceux de la presque enfant qu'elle était avant son mariage, et, ceux qu'elle avait repris, ou plutôt qui l'avaie reprise après que fut passée la période trouble du deuil, revenaient, revivaient; sous ses paupières abaissées elle les voyait, brillants, et sous son apparente insouciance exubérante, ils passaient forts et fiers comme de beaux guerriers qui vont à la victoire. Ils parlaient aussi et disaient: C'est nous! tu ne nous reconnais pas? tu nous aimais jadis parce que nous étions l'espoir et la promesse... Par nous, tu imaginais des heures heureuses où tu ne serais plus seule, toujours seule... des heures où tu oublierais tout au monde gardée par un être qui, pour toi, serait le monde entier... et à qui tu serais dans ton apparence charmante et ton coeur tendre, toute la beauté et toute la douceur...

Elle les reconnaissait et s'effrayait à sentir une langueur la prendre toute comme une proie et lui faire lointaines, difficiles les réalités de la lutte...

— Maggy, Maggy...

Elle se leva, chancelante, en stupeur, comme réveillée brusquement... Liliette appelait... Elle pénétra dans la chambre pleine d'ombre où la lumière venue de la salle à manger dessinait un carré de clarté.

— Comment, tu ne dors pas?

— Non, je te regardais... tu ne lisais pas... il y a très longtemps que je te regarde, et tu n'as pas tourné une seule page... il ne t'amusait pas, ton livre? ou bien c'est que tu t'amusais davantage à penser... dis, ma chérie?...

Marguerite se pencha sur le pauvre petit corps immobile comme un mort, et vit briller les yeux, les cheveux, le sourire de Liliette. Elle l'embrassa. Après un moment, l'enfant, très doucement, dit:

— Je crois que tu n'es pas gaie ce soir... tu m'as embrassée si fort, si fort... et tu ne dis rien... tu ne parles pas, parce que tu as peur de pleurer, dis?...

Marguerite appuya son front au bord du lit. Sses cheveux furent comme un flot de tiède et doré sur une des petites mains inertes de la malade. Liliette soupira:

— Je voudrais pouvoir passer ma main dans tes cheveux, sur ton front, oh! j'aimerais cela! il me semble que cela te ferait du bien, te calmerait... mais... je ne peux pas... Peut-être que je ne pourrai jamais... ajouta-t-elle d'une voix presque imperceptible. Tout le monde est donc triste aujourd'hui? Raymond est venu cet après-midi... et il était comme toi, tout pareil... il ne disait rien et il avait l'air *parti*... c'est drôle... tu comprends ce que je veux dire? ça arrive souvent: une personne est

là, paraît être là, tout près de vous, et puis elle est bien, bien loin... Oh! si loin, qu'il semble qu'on ne pourra jamais, jamais la rattraper! Toi, c'est comme ça en ce moment... tu es là, n'est-ce pas? Eh! bien, non, ce n'est pas vrai... *je ne te sens pas avec moi*... Je pensais cela vec Ray, aujourd'hui, mais je ne lui ai pas dit, je lui ai parlé de toi... je lui ai parlé du tableau que je crois avoir vu tant tu me l'as bien décrit, puis de ton amie... Je croyais que cela lui ferait plaisir. Eh! bien, non, il avait un air fâché, presque méchant, il m'a dit qu'il savait en effet que tu étais très contente... puis je lui ai demandé ce qu'il avait, parce que sa figure était toute contractée comme s'il souffrait; il a répondu: "J'ai très mal à la tête..." Et il est parti... Est-ce que tu l'as vu, toi, Ray, en rentrant?

— Non... dit Marguerite très bas. Et elle se sentit un remords parce qu'elle avait beaucoup abandonné ses amis depuis quelque temps.

Liliette dit:

— Moi aussi, j'ai mal à la tête...

Marguerite se releva vivement, elle savait que l'enfant ne se plaignait guère.

— Pourquoi parles-tu tant! et il est tard! repose-toi, mon trésor, il faut dormir...

— Je vais essayer... mais j'ai très mal... toi aussi, tu as mal, tu ne veux pas me dire pourquoi... puis, avec une grâce attendrissante: soyons bien mignonnes, bien raisonnables et nous verrons qui sera guérie la première! veux-tu?

Dans son sommeil, Marguerite vit la figure triste de Raymond, elle lui demandait ce qu'il avait, il répondait: Jt vous aime... Elle fut troublée, et pas surprise, mais elle restait triste. Au réveil, elle aperçut sa mère en larmes près d'elle:

— Lève-toi vite, vite, Liliette est bien mal de nouveau... elle a une crise de douleurs affreuses et elle délire presque...

V. — Le Lien.

Ils parlaient très bas, Pierre et Lina et c'étaient des mots de désespoir qu'ils échangeaient, car là, tout près, la torture de la souffrance et de la mort était sur Liliette.

— Trois semaines! — murmurait le jeune homme — trois semaines! comment a-t-elle la force de résister encore, cette malheureuse petite créature qui semblait déjà épuisée, sans vie même dans la vie!

Et Lina:

— Sans vie? celle-là? avec ces yeux, cette volonté?... ah! ne dites pas cela... mais il est trop vrai, hélas! qu'à présent il n'y a plus... je crois... rien, rien à tenter, rien à faire... je n'ai pas osé le dire à Marguerite quand les docteurs sont partis tout à l'heure, mais ils ont jugé notre chérie perdue... perdue...

Elle se leva et détourna la tête, elle pleurait.

Pierre lui dit, et sa voix s'étranglait:

— Mais il faut... il faut prévenir Marguerite! elle est aveugle, folle, elle croit encore la sauver... il vaut mieux, je vous assure, qu'elle soit avertie...

Il suppliait. Lina s'écria, étouffée:

— Ah! dites-lui, vous...

— Oh! non... pas moi!...

Et comme elle le regardait, elle vit que la pensée de donner une nouvelle douleur à Marguerite lui était affreuse comme une pensée d'assassinat. Et ils demeurèrent un moment muets, tandis que leurs mémoires revivaient ces trois terribles semaines. Une fièvre typhoïde, avec toutes les complications possibles, avait pris Liliette. Par une série d'accidents et de révolutions étranges en cet organisme si mystérieusement détraqué, il s'était produit d'abord une détente des membres ankylosés qui avait fait espérer aux médecins que, si on arrivait à vaincre la maladie elle-même, l'état général se trouverait ensuite heureusement modifié.

Lina avait amené autour de ce lit d'enfant martyrisée les premières sommités médicales de Paris; tout ce qui peut être humainement fait l'avait été; et des jours et des jours, des nuits et des nuits avaient passé dans les angoisses, les espoirs, l'attente désolée et folle; aujourd'hui aucun n'osait, ne pouvait plus attendre autre chose que la mort qui délivrerait...

Et c'était ces heures noires qui avaient rapproché Lina et les Etcharre. Entre eux par ce fait violent avaient été supprimées les incertains et puérils débuts qui ralentissent les germes des meilleures amitiés. Hors des conventions de mondanités superficielle, ils avaient pu reconnaître librement les uns chez les autres la vérité de leur nature et de leur coeur.

Lina avait pris avec ardeur sa part à la détresse de son amie; elle était arrivée près d'elle, dans la maison, ainsi que la fée des puissances matérielles. Ne pouvant alléger le chagrin, elle avait épargné le souci, et cela avec une si simple et cordiale manière qu'on avait accepté et qu'on l'adorait maintenant.

Le tableau resté inachevé avait été, les premiers jour un tourment de scrupule pour Marguerite qui voyait qu'elle ne pourrait point le finir à temps pour la prochaine Exposition. Cela aussi, Lina avait su le dissiper, et d'ailleurs, trop vite, toutes les questions secondaires avaient disparu dans le vertige d'anxiété où les tenait la petite malade.

Comme Pierre et Lina étaient toujours là, n'osant plus se parler, Marguerite entra, et ils eurent tous les deux une pitié immense en voyant, au grand jour du glorieux midi de printemps qui baignait la pièce, son pauvre visage meurtri de veilles, et la sécheresse fiévreuse des yeux qui ne pouvaient pas pleurer, et la pâleur de sa bouche. Cependant elle paraissait animée d'une force secrète et dit:

— Je crois qu'elle est mieux... Puis, dans une sorte d'effroi à tenter le destin terrible, elle ajouta vite: "Quand je dis mieux! vous savez, ce n'est pas tout à fait exact... mais enfin elle paraît reposer, n'est-ce pas, c'est un bon signe que cette agitation perpétuelle cesse?..."

Elle les interrogeait avec un sourire déchirant, suppliant. Pierre dit précipitamment:

— Mais oui... oui! sûrement!

Sans répondre, Lina se glissa dans la chambre voisine, épouvantée. Cet état comateux, n'était-ce pas le signe certain, non pas de ce repos fugitif et sauveur auquel croyait Marguerite, mais du grand repos que rien ne troublerait plus?...

Elle vit le petit corps immobile enfin; car depuis tant de jours ils s'affolaient tous à voir en un mouvement que rien n'arrêtait ces membres paralysés deux ans! Quelle était donc l'âme de cette enfant pour qu'un tel charme fût encore sur elle parmi les déformations du mal? Une grâce immatérielle l'enveloppait comme un voile...

Lina interrogea l'interne et la soeur, mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient rien dire. Tout s'accomplissait hors du pouvoir et de l'effort humain.

* * *

— Mademoiselle! Mademoiselle! Un monsieur est là qui veut vous parler tout de suite, tout de suite!

— Mais qui donc? demanda Lina éveillée subitement, et en même temps qu'elle regardait l'heure tardive, dix heures, elle songea:

— Ah! c'est cela... elle est morte...

— Voici la carte! dit la femme de chambre. Et Lina répéta:

— C'est cela...! machinalement en voyant le nom de Raymond Etcharre.

En cinq minutes, enveloppée de son peignoir de drap blanc, les cheveux relevés et noués sur la nuque d'un tour de main, elle fut en bas, éclairant, blanche et dorée, le

petit salon obscur où l'attendait Raymond. Dès qu'il la vit, il crit:

— Sauvée! elle est sauvée!

— Non? est-ce vrai. Elle s'assit sans croire encore.

— Et c'est à vous, à vous que nous le devons, à tout ce que vous avez fait à...

— Taisez-vous donc! dit-elle, en colère. Puis elle le pressa de s'expliquer.

Mais expliquer quoi? Marguerite était folle, ivre, brisée. Il put dire leur joie à tous, mais la crise profonde, le rouage secret demeurait inexplicable, et, à huit heures du matin, les docteurs n'avaient pu que constater...

* * *

Par un sentiment de discrétion exagérée venue de sa nature un peu farouche, Lina ralentit, espaça beaucoup ses visites rue des Grands-Augustins. Elle se sentait, en se retrouvant elle-même, isolée, comme avant, misérable et désemparée. Elle faisait prendre tous les jours des nouvelles et ces nouvelles étaient miraculeuses, au delà de tout espoir, mais elle alléguait les prétextes les plus futiles pour n'être point allée les chercher elle-même. Elle avait perdu complètement le goût aux choses qui, autrefois, servaient "à décorer", comme elle disait, le théâtre de sa vie, où ne se jouait aucune pièce. A quelques rites mondains de la saison: réceptions, premières, vernissage, hippique, etc., elle se prêta docile et indolente au désir qu'avait son père de l'y voir paraître. Elle commanda des robes et fut belle, mais, dans les glaces elle rencontrait des yeux étrangement lointains, pleins d'un rêve qu'elle ne comprenait pas. Elle fut aimable et souriante, elle dut prononcer des phrases sur tous les faits importants et menus qui excitaient les opinions, et elle entendait très mal les mots qui sortaient de ses lèvres.

La musique l'énervait, et elle n'avait pas touché à sa palette depuis six semaines. Elle passait des heures entières étendue dans son atelier à lire, ou bien encore sur sa petite terrasse les yeux au plus beau des ciels, les bras noués derrière la tête et l'âme on ne sait où.

Ce fut ainsi qu'une après-midi Pierre la surprit. La surprise fut si forte que son coeur battit soudain follement. Elle ne se serait jamais crue si nerveuse. Il était un peu embarrassé, avec une gaucherie amusante, en trouvant en ce cadre de luxe excessif et raffiné, cette jeune fille qu'il avait vue si simple et si libre en le milieu journalier de sa vie.

Elle lui apparut plus jolie que jamais, mais infiniment étrangère.

La toilette fantaisiste et flottante qu'elle portait: robe de crêpe argent où s'épanouissaient des lys blancs, et toutes les chaînes curieuses et les amulettes de pierreries qui tintaient sur sa gorge parmi les reflets et les fleurs de l'étoffe, la lui montraient théâtrales et singulière. Ces bizarreries et ces bijoux, il ne les voyait pas comme le tout naturel caprice, devenue habitude, d'une femme artis' en toutes choses et à qui c'était simplement un jeu joli pour les yeux, mais ils lui masquaient soudainement jusqu'à l'âme délicate, ingénue et charmante qu'il avait commencé d'aimer très sincèrement d'une amitié sans trouble si peu de temps auparavant. Et, en cette même minute, elle, bien féminine dans un inconscient désir qu'il la trouvât "bien", était contente d'avoir revêtu ce jour-là cette robe qu'elle savait exquise.

Après que le jeune homme lui eût donné tous les détails sur la convalescence de Liliette, il dit:

— Mais je suis chargé d'une commission. Liliette jure qu'elle n'avancera pas maintenant dans sa guérison, si vous ne venez plus la voir... songez donc! huit jours que vous n'êtes venue! c'est très, très mal! L'enfant parle de vous sans cesse, elle dit que dans sa maladie elle vous a vue deux ou trois fois nettement quand on la

croyait endormie ou en délire, et que, depuis, chaque fois que vous êtes venue, elle a eu peur que vous ne fussiez pas bien réelle, bien *vraie*, parce qu'elle était encore si faible... Maintenant, cette dernière semaine a amené un progrès étonnant, il faut venir, je vous assure...

— Mais j'ai été très occupée, murmura Lina, — détournée, je ne sais vraiment comment le temps passe!

— Je ne sais pas, moi, fit Pierre en secouant la tête, mais j'ai idée que si vous *voulez* quelque chose, vous trouvez toujours le moyen d'y parvenir!

Et il souriait en clignant légèrement ses yeux myopes, très bleus et très tendres. Lina le regarda un instant puis rit aussi:

— Vous avez raison... au fond, savez-vous? j'étais triste, très triste, et alors j'aime mieux être seule, n'ennuyer personne...

Elle s'arrêta stupéfaite. Elle avait pensé tout haut, elle avait dit en quatre mots, sans arrière réflexions, sans analyse desséchante de raisonnement, la vérité; et à qui? à ce garçon presque inconnu au fond. Cependant "ce garçon" ne paraissait aucunement surpris, il semblait trouver cela parfaitement naturel et il n'eut aucune phrase compliquée pour répondre à cet aveu. Il dit:

— Oui, on a des jours comme ça... quand on a à travailler, cela passe vite, mais si on n'est pas occupé, ce doit être désagréable...

— Désagréable est le mot... dit Lina redevenue blagueuse.

— Et votre frère?

— Mon frère n'est pas bien loin, il m'inquiète... puis, après une courte hésitation, il dit:

— Je vais vous faire d'un projet dont je n'ai soufflé mot à personne, voilà: je voudrais, dès que Liliette sera transportable, les envoyer tous les trois: elle, Marguerite et Raymond au grand air, à la campagne. Les docteurs disent qu'il faudrait à Liliette le bord de la mer; j'ai précisément des parents près de Saint-Jean-de-Luz, notre pays d'origine, comme vous savez, — ce sont des gens très simples, mais très gentils, très bons... je pourrai m'arranger avec eux, ils ont deux chambres... ne croyez-vous pas que ce serait bien?

— Parfait!... mais dites-moi, vous êtes donc devenu millionnaire pour vous permettre de tels rêves?...

— Oh! des rêves?... fit-il modestement, ce n'est là qu'un petit projet tout simple.

— Simple! simple! tout est simple avec vous! il est étonnant, ma parole! Enfin, voyons, parlons en bons camarades, voulez-vous?

Il fit un signe de tête, se sentit à son aise, la retrouvant dégagée des influences extérieures.

— Ça marche donc, vos affaires! les bateaux... car, je suis au courant, nous parlions souvent de vous avec Marguerite...

— Eh! bien, oui, ça marche, je viens d'avoir une commande directe, où je toucherai non pas une commission, mais le montant intégral de mon travail.

— Oh! que je suis contente!

— C'est gentil! vous êtes bonne!

D'un même élan ils se prirent les mains.

Il sembla à Pierre n'avair jamais touché ces mains souples et pâles qui se réfugièrent et palpitèrent dans les siennes comme de doux oiseaux, et Lina ne connaissait pas encore cette étreinte franche et ferme de sécurité loyale.

Ils causèrent longtemps. La jeune fille sentait une allégresse nouvelle à porter avec ce garçon un secret de rêve pour autrui. A un moment, elle dit:

— Et vous?

— Moi? oh! je resterai ici...

— Non, vous viendrez passer huit jours à la mer vous aussi, mais chez nous, à Royan, au moment des régates, vous ferez là des connaissances qui vous seront très utiles; d'ailleurs, vous allez venir dîner ici avec votre frère et Marguerite un de ces soirs et je vous présenterai à papa...

Il ne se défendit pas beaucoup, malha-

bile aux phrases et secrètement conquis par la belle allure de loyale liberté de la jeune fille.

Mais quand il fut devant le portrait, il s'écria:

— Mais elle a du talent! un vrai talent! Je lui savais des promesses mais pas à ce point-là!

— Oui, dit Lina, redevenue sérieuse, c'est une artiste, G... et S... sont venus ici, il y a quelques jours; j'aurais aimé qu'elle entende ce qu'ils ont dit de cette toile qui n'est encore qu'une étude... J'ai été navrée d'abord pour elle qu'elle ne soit pas à l'Exposition, et puis après, j'en ai été presque contente, car elle va avoir le temps de travailler, de s'affermir et dans un an, elle aura fait de ceci une oeuvre tout à fait supérieure, elle aura un début remarquable...

Alors Pierre parla abondamment, dans une expansion et une émotion semblables à celles qui avaient entraîné Marguerite à raconter à Lina les efforts et les espoirs de Raymond, à cette même place, quelques mois auparavanet.

Et Lina qui se souvenait de cela, en écoutant Pierre, fut ressaisie d'une mélancolie lourde et douloureuse lui prenant le coeur comme une main géante, l'oppressant jusqu'aux larmes.

Et cette impression la fit revenir sur ce qu'elle avait décidé quelques minutes plus tôt: faire atteler et retourner avec Pierre rue des Grands-Augustins.

Elle prétexta une fatigue, une migraine, une course pressée, oubliée, il partit.

DEUXIEME PARTIE

I. — Au bord de la mer.

Un admirable ciel rose, d'un bord à l'autre de l'horizon, couvrait la mer comme une coupe renversée. Un de ces ciels de crépuscules de juin où le jour ne veut pas mourir, et dont la beauté semble éternelle; ciel de flammes et de fleurs qui verse encore de la clarté même à l'heure où la nuit, venue des bois et montée de la terre, s'étend toute bleue et toute sombre, remplissant le monde. C'était la pointe du Socoa plus loin que Saint-Jean-de-Luz, la falaise blonde énorme et superbe, la chaîne des Pyrénés à gauche, derrière des prés et des champs dorés dans la poudre lumineuse du couchant, et devant: l'océan.

Aucun bruit humain ne montait du hameau de Ciboure, couché à droite au-dessus du fort de Socoa, plein cependant du mouvement grouillant d'une population de pêcheurs et où sonnait fort l'accent guttural et profond de la souple et violente langue basque.

Mais le grand cri de la mer passait sur la grève, la montagne et les hommes, engloutissant les faibles sons de la vie. Elle était calme cependant, ce soir, cette mer. Ses vagues régulières apparaissaient, vues d'en haut, comme de très légères ondulations et c'était avec un bruissement doux pareil à un battement d'ailes qu'elles mordaient la plage brillante et solide dans leur flux puissant.

Sur cette falaise, abritée par un pli de terrain, enveloppée d'un grand châle, Liliette était assise, et tout son être, ses yeux immenses, sa peau de clarté et ses bras ouverts à demi, semblaient aspirer, boire, étreindre et s'emplir de toute la splendeur clémente du ciel, de l'eau et de l'air. L'ivresse de la vie la baignait entière et, mêlé à son sang, l'immatériel sang de la nature était en elle.

A quelques pas, Marguerite, couchée dans l'herbe, écoutait Raymond qui lisait à demi-voix, d'une voix qu'elle entendait seule, un poème rythmé.

Quand il s'arrêta, il la regarda, et une minute de silence mortel fut sur eux, entre eux.

Enfin, oppressés, ils parlèrent. Raymond, avec un geste qui embrassait l'horizon, dit:

— C'est beau!...

Et Marguerite fermant les yeux comme pour voir de plus belles et plus douces choses dit:

— C'est bon!...

Puis, elle s'inquiéta de Liliette, de la fraîcheur du soir. On rentra.

Dans la salle carrelée, pleine d'une odeur de soupe et de légumes où se mêlait le parfum sacré d'un chèvrefeuille qui voilait à demi la fenêtre ouverte, ils sourirent tous les trois comme s'ils se retrouvaient mieux entre ces murs, puis la cousine de Raymond, — cousine par alliance, son mari étant un Etcharre, employé au fort de Soca, — rentra du jardin.

Elle trouva à Liliette des joues et des couleurs nouvelles depuis le matin, et elle faisait cette remarque avec force exclamations tous les soirs depuis six semaines.

Marguerite embrasse passionnément sa soeur; elle ne croyait pas encore à ce miracle de résurrection; la peur et le chagrin qu'elle avait eus lui avaient fait de cet être, son enfant. Elle était, avec Liliette, maternelle et infatigable.

Après le repas, elle la coucha, et, comme du jour traînait encore au dehors, elle ressortit... Dans l'ombre, elle devina quelqu'un.

— Qui est là?... c'est vous, Ray?...

— C'est moi...

Et dans sa robe de toile blanche elle parut surgir dans la nuit, soudain, à ses côtés.

Il tressaillit, la regarda intensément; il voyait sa figure éblouissante, rose et blonde, et il vit aussi la lumière de ses yeux et de ses dents, car elle rit légèrement, délicieusement, d'un rire de bonheur pur, de repos, disant:

— Ah, mon ami! mon ami, que c'est bon! que c'est exquis! c'est un rêve, cette vie ici!...

— Ah! oui... un rêve... murmura-t-il.

Sa voix était étranglée, rauque.

Elle se pencha, effrayée tout à coup, sans savoir pourquoi:

— Comme vous dites cela! Ray! N'êtes-vous pas heureux comme nous, comme moi? Ah! moi, je vous jure, je ne me souviens pas avoir jamais été plus en paix, je suis heureuse... heureuse! Et vous?...

— Eh! bien, non, pas moi... dit-il presque brutalement.

Elle l'arrêta en posant sa main sur son bras.

— Qu'y a-t-il? Ray?... Ah! mais oui... je sais, sans doute, vous pensez que nous ne sommes pas tous ensemble, maman et les petits ont pu aller aux environs de Paris un peu, mais ce pauvre Pierre qui est en ville à travailler, pendant que, grâce à lui, nous sommes ici, nous, libres, insouciants... c'est vrai... oh! j'y pense souvent, allez! mais il faut croire qu'on est bien terriblement égoïste quand on se sent fort et content, et je ne puis pas m'empêcher d'être heureuse!...

Raymond se remit à marcher sans répondre, elle ne le distinguait plus; elle le rejoignit et, après un moment:

— N'est-ce pas, c'est cela, Ray, qui vous empêche d'être tranquille et gai? Oh! je vois bien depuis que nous sommes ici, vous avez très souvent votre figure triste, que je n'aime pas!...

— Comme s'il y avait une figure de moi que vous aimiez!...

— Pourquoi ditse-vous cela? c'est mal. Vous savez très bien que je vous aime beaucoup, beaucoup.

— Oui... beaucoup... c'est bien cela... dit-il amèrement, et ces paroles qu'elle entendait sans voir celui qui les prononçait, la frappaient étrangement. Son coeur se mit à battre avec force, mais il allait toujours, et ils arrivèrent ainsi, l'âme en tumulte et les lèvres muettes jusqu'au bord de la falaise.

Là régnait, toute fluide et d'argent pur, une clarté d'eau et d'étoiles... Etoiles innombrables; elle remplissaient le ciel, y

épandant un flot de pierreries et leur reflet roulait sur la mer mouvante.

Et la Raymond se laissa tomber sur l'herbe encore tiède de soleil, et il sanglota, disant:

— Ah! je voudrais mourir... mourir...

— Mourir! cria Marguerite et elle ne put pas ajouter un mot, parce que c'était trop imprévu, stupéfiant, cet appel d'enfant désespéré, clamé parmi une telle sérénité. Mais il se releva, la prit aux poignets, et, avec des larmes:

— Oui, parce que je vous aime, parce que vous êtes tout mon rêve, tout mon désir...

Malgré elle, elle pensa à des phrases lues de romans, et cependant fut émue, parce que tout était complice autour d'elle pour l'émouvoir.

Elle cherchait vainement des mots pour l'apaiser et n'en trouvait pas; il criait:

— Mais cela ne serait pas de la douleur, une misère, aimer!... Non, vous ne savez pas tout, écoutez: vous parliez de Pierre tout à l'heure... Eh! bien, Pierre, Pierre, j'en suis jaloux, jaloux parce que vous l'aimez, parce que...

— Moi? j'aime Pierre?...

— Non? c'est vrai? vous ne l'aimez pas? demanda-t-il ardemment, lui reprenant les mains.

Elle songea qu'elle n'avait pas nié absolument, et cependant aussitôt, à son cri de surprise, il se prenait à imaginer tout ce qu'il aurait voulu qu'elle dise, à la croire en cette imagination...

Elle frémit à le sentir presque sauvage dans sa passion, tandis qu'il enveloppait ses mains de baisers et murmurait:

— Ah! Maggy, Maggy! comme j'ai souffert!... c'est que voyez-vous, il semblait qu'il y eût bien des choses entre nous... je n'ai pas de fortune, pas de situation à vous offrir, mais j'aurais travaillé, je travaillerai! vous verrez! j'ai foi, j'ai confiance... maintenant... Avant, oh! et tout à l'heure encore! je crois rêver, ce qui me faisait mal, me torturait, c'était cette pensée: elle aime Pierre... et j'étais jaloux de lui, de mon frère... j'ai honte maintenant! Ah! je suis fou... Elle vit passser sur son visage une sorte de sourire enchanté, et, tout aussitôt, une expression de crainte:

— Mais tu ne dis rien, Marguerite? dis-moi si *toi, tu m'aimes?*

Et alors, elle reconnut des paroles déjà entendues, elle revécut des minutes où un homme qui disait l'adorer l'avait interrogée, et où, enfant ignorante et inconsciente, prise au mirage des premiers mots d'amour, elle avait confondu ces mots avec l'amour même et s'était liée sans bien savoir pourquoi, ni comment. Le secret de ses sentiments, de ses sensations d'alors, se ranima, vivant; et, de n'être plus sans expérience, — hélas! — elle dégagea sa pleine conscience libre et ferme. Elle dit:

— Mon ami, je vous jure que je n'aime personne... mais ne me demandez pas, je vous répondre maintenant: je ne m'attendais pas du tout à ce que vous venez me dire. A ce moment, elle sentit qu'elle mentait un peu, et s'arrêta une seconde, puis: laissez-moi réfléchir, et promettez-moi de ne plus dire de choses folles comme tout à l'heure, de vous calmer... dites, vous voulez?...

Mais il n'entendait rien et elle désespérait de voir finir cette scène qui l'envahissait d'énervement dangereux, quand François Etcharre survint, la pipe aux dents, et se mit à leur tenir des discours sur le temps et la pêche.

Il disait des choses rudes et simples relatives à l'humble et courageuse besogne quotidienne, précisément ce qu'il fallait pour raffermir leurs coeurs troublés.

II. — Une lettre.

Pierre remontait ses étages jurant contre les sentiments d'économie de son propriétaire et des concierges qui, sous pré-

texte qu'on était en juillet jugeaient à propos de n'allumer le gaz qu'à neuf heures et demie, comme si, dans cette étroite et obscure spirale, la magnificence de l'été et des jours longs se fît jamais sentir!

Il heurtait les angles et les marches, n'y voyant goutte et serrait précieusement dans sa main l'enveloppe qu'on venait de lui remettre et où il avait reconnu l'écriture de Marguerite.

A peine dans son appartement, il aspira une odeur de graisse et de friture venue d'une cuisine voisine et s'empressa d'ouvrir large la fenêtre de la salle à manger dès qu'il eut allumé la lampe. C'était chaque soir une impression aussi triste, à se retrouver là tout seul. Pendant l'absence de son frère, il avait supprimé la femme de ménage et prenait ses repas au restaurant.

Cependant il ne disait jamais cette impression dans ses lettres aux absents.

Vite il déchira cette enveloppe où deux lignes d'une main connue lui donnaient l'espoir d'une bonne, longue lettre, et il eut une déception, car de cette main il n'y avait que quatre lignes au crayon accompagnant une page couverte d'une écriture d'enfant inégale, chevauchante.

"Cher Pierre,

"Voici une lettre de Liliette; la chérie est si fière et si heureuse de pouvoir écrire! elle a un peu honte d'avoir tant oublié, mais a voulu que ses premières lignes fussent pour vous, après maman. Impossible vous en dire plus long aujourd'hui. Grandes amitiés reconnaissantes.

MARGUERITE.

Il soupira un peu, puis raisonnable, pensa: ce sera pour une autre fois, et s'attendrit à voir les lignes timides de Liliette. Il lut:

"Notre grand ami,

"Si vous saviez comme je pense à vous! tout le temps, je crois, même en pensant à autre chose, parce que c'est par vous, je le sais, que je puis être ici... Je me rappelle quand vous me racontiez des histoires de votre pays, voilà, j'y suis maintenant, et je crois que je rêve, que je vais me réveiller comme avant... Mais non, c'est une vilaine idée. Je vais vous raconter ce que nous faisions. Nous restons dehors toute la journée, Ray s'étend à plat ventre sur l'herbe et il écrit, il écrit, souvent il s'arrête, il regarde Marguerite qui peint et tout de suite elle lève la tête, le regarde aussi et il sourit; il a l'air d'avoir trouvé ce qu'il cherchait, puis nous parlons; c'est drôle, je parle beaucoup moins depuis que j'ai été si malade... Mais j'aime à écouter... je ne comprends pas toujours mais j'aime à les voir tous les deux, ils parlent vite, vite et beaucoup comme si jamais ils ne devaient avoir le temps de tout dire pendant toute la vie! Quand ils sont fatigués d'avoir travaillé, ils vont se promener pendans que Mme François vient près de moi; elle est très gentille, je l'aime beaucoup. Quand Ray et Marguerite rentrent, ils ne parlent plus du tout, ils marchent tout doucement avec un air un peu endormi. Ah! mais ce que j'aime, c'est la mer; je crois que c'est pour mieux l'entendre que je ne parle plus! Mais je suis fatiguée, mon grand ami, voilà longtemps que j'écris, pourtant je me porte très bien, je ne suis pas bien grasse encore mais je suis grande, grande!...

"Je vous aime de tout mon coeur et je vous embrasse.

Votre petite LILIETTE.

"*P.-S.* — Marguerite n'est pas gentillle, elle dit que ma lettre est ridicule, ça me fait de la peine parce que j'ai écrit tout ce que je pensais et je croyais que vous seriez content... j'ai pleuré; alors elle l'envoie tout de même, mais je suis très triste. Je vous embrasse encore et dites-moi, bien vrai, si vous n'aimez pas ma lettre?"



"M'ennuyer! Ah! mademoiselle Lina, c'est très mal de vous moquer ainsi de moi."

Pierre fit deux tours dans la chambre, puis s'assit dans un coin, sur une chaise, regardant devant lui. Ses paupières battirent, la lumière de la lampe blessait ses yeux sans doute... Il souffla la lampe.

Un grand silence dans la chambre obscure... il semblait qu'il n'y eût là personne... il y tenait pourtant un monde d'amour et de chagrin.

Après très longtemps, il se parla à mi-voix:

— Eh bien, quoi? s'ils sont heureux?...

III. — Frère raisonnable.

— Eh! bien, "frère raisonnable", vous ne vous ennuyez pas trop parmi tous, les frivoles?...

Et devant Pierre qui fumait, étendu sous la vérandah, dans un rocking-chair, Lina apparut. Elle souriait, et quelque chose de nouveau était sous son sourire; une indéfinissable chose très jolie et très douce.

— M'ennuyer! Ah! Mademoiselle Lina, c'est très mal de vous moquer ainsi de moi et de me faire sentir ma sauvagerie d'ours! je sais que je suis souvent incorrect avec mes distractions, mais...

— Allons, bon! si vous vous mettez à faire des phrases à présent, je vous renie... Alors vous ne vous ennuyez pas? eh! bien, vous êtes trop poli! moi, je m'assomme!

Elle bâilla à la façon des jeunes panthères lasses et énervées. Il la considéra perplexe.

king-chair et se balançait légèrement, les

Elle s'était installée dans un autre rocyeux au vitrage où couraient des glycines et des vignes d'Amérique.

— Il fait chaud, vous ne trouvez pas?

Pierre rit:

— Je vous assure qu'en sortant de mon "petit entresol des moineaux" de la rue des Grands-Augustins, où par la température sénégalienne de la semaine dernière on aurait pu faire cuire un oeuf sans feu, dans le placard, je ne puis pas me plaindre de la chaleur telle qu'on la sent ici! L'air de la mer, l'air des pins, cette installation, ces stores, ah! mais c'est dangereux ici, vous savez, c'est la maison de la paresse et des délices!

— Allons donc! papa se charge assez, je pense, de vous faire travailler! Depuis qu'il a son canot en tête...

Pierre eut l'air très content:

— Il l'aura bientôt sous les yeux et sur l'eau, je vous jure! je suis retourné au chantier ce matin...

— Encore! tenez, vous êtes insupportable, et je vais me fâcher, de vous donner un mal pareil!... mais non, je ne me fâche pas, il fait trop chaud!

Pierre hasarda:

— Vous avez pourtant une robe qui doit vous être légère?...

— Tiens! tiens! vous daignez regarder ma robe? Oh! mais, vous faites des progrès, "frère raisonnable", eh! bien, avouez qu'elle n'est pas ratée, ma robe et criez: vive Doucet!

Elle se leva, tourna devant lui: exquise, haute, souple comme une fleur dans sa gaîne de mousseline rose à pois, évasée en volants, au bas de la jupe, à la gorge, aux manches; et, sous des incrustations de valenciennes transparaissaient des losanges de peau.

Elle se rassit:

— Et quand va-t-on à Saint-Georges-de-Didonne dans les grottes?

— Quand vous voudrez.

— On ira à pied, voulez-vous, demain matin, de bonne heure, tous les deux?... Ah! voilà les autres! quelle scie! Alors vrai, vous ne vous ennuyez pas? Vous vous plaisez ici?...

Elle était revenue tout près de lui et l'interrogeait avec une sorte de vivacité inquiète. Il pensa:

— Comme elle est bonne et gentille! Et dit: oui... de la tête, avec un de ces sou-

rires où toute son âme honnête, ingénue et tendre, passait.

Cependant, elle l'effarait toujours un peu dans sa grâce libre; et il ne s'habituait pas à la voir témoigner avec les hôtes nombreux de son père, presque tous des Parisiens, des artistes, cette gaieté hardie et blagueuse qu'il savait lui être un masque.

Il le savait, il en était sûr maintenant, parce qu'elle lui avait parlé dans un abandon de sincérité parfaite.

Elle avait pu, et sans effort, en ces quelques jours de vie commune, lui dire mille choses qui lui avaient toujours semblé impossibles à prononcer.

Et, parce qu'il acceptait, sans phrases, ses confidences, elle n'avait pas de peine à les achever.

Seule avec lui, si elle était triste, elle avouait:

— Je suis triste et les raisons profondes et lointaines de cette tristesse se déroulaient tout simplement au hasard des paroles. Il répondait par des mots précis, simples, et jamais elle ne sentait le vide sous ces mots; ils étaient comme les notes justes et harmoniques d'une mélodie qui fut pleine de pensée avant d'être extériosée en sons.

Le littérateur Silvany qui se flattait du don de l'observation aiguë et impeccable, trouva gentil de dire un soir à Lina en sortant de table:

— C'est votre dernier amoureux? ce monteur de bateaux?...

— Vous êtes idiot, répondit Lina.

Ces saisons de Royan étaient généralement insupportables à la jeune fille.

Elle n'y avait pas plus qu'à Paris, d'intimité réelle avec son père — bien que celui-ci fût plus continuellement présent chez lui; — et elle n'y retrouvait point la compensation de recueillement libre où elle pouvait vivre, comme une volontaire prisonnière un peu bohémienne, en son atelier du boulevard Péreire. M. Morel eût fait venir tout Paris en sa propriété de Royan si la maison eût été assez grande.

Mais comme elle l'était déjà suffisamment, et que les invités venaient par séries, c'était un défilé incessant pendant deux mois, car c'était une maison où l'on s'amusait. Le luxe un peu fou, la liberté un peu débraillée quelquefois, le charme qu'apportait là tout un lot de femmes jolies, spirituelles, gaies, et la pointe de rosserie qu'entre eux, les maris, frères ou pères de ces femmes, mettaient à juger les confrères absents, tout était comme une mousse légère, pétillante, grisante. Lina, habituée à cette atmosphère dès sa naissance, l'avait en horreur; or, qu'elle pût si bien dissimuler cette horreur jusqu'à paraître souvent l'âme même de ce cercle, confondait Pierre.

Il le lui dit franchement une après-midi qu'ils étaient allés seuls au *bois sacré*. On appelle ainsi dans le pays un bois profond, merveilleux, qui se trouve tout près de Saint-Georges-de-Didonne, un faubourg de Royan, au bord de la route postale qui va à Meschers.

Les arbres séculaires font de leurs cimes mêlées une voûte mouvante, où le ciel ne luit que par éclairs comme un oeil bleu.

Une douceur mystérieuse peuple les taillis obscurs, et, si près du chemin et de l'humanité, on s'y sent, très loin et très très seul, parce que l'âme antique de la forêt qu'on mutile y est réfugiée.

Silencieuse, Lina, le dos aux aiguilles de pins qui faisaient un tapis roux et glissant, les cils mi-clos sous ses yeux d'or se laissait prendre au bonheur *possible* que ce serait d'être là avec un être qu'on aimerait et dont on serait aimée. Pierre qui la regardait rêver avec ce beau visage détendu et tendre, ce visage sans masque, se plaignit à elle, affectueusement, simplement, de ce qu'elle se montrât si rarement ainsi...

— Vous, si franche on ne vous voit presque jamais *vraie*...

Elle laissa parler. Il expliquait par ce

dérobement perpétuel d'elle-même, son apparence d'énigme; disant que ceux-là mêmes qui seraient tentés le plus vivement de pénétrer son coeur et sa pensée, se rebuteraient et se lasseraient à conquérir, non pas de la confiance, de l'abandon, mais le *naturel* immédiat, manifesté au plus insignifiant détail de l'existence par ce coeur et cette pensée.

— Vous êtes insaisissable, vous échappez à tout, à tous...

— Pas à vous toujours qui venez de me démonter pièce à pièce mon caractère, avec une précision d'horloger en chambre, pour me prouver que je suis une insensible... un coeur en marbre vert, quoi!...

— Là! encore maintenant! pourquoi ce besoin de dissimuler votre réel mouvement? Ce que je vous ai dit vous a troublée, je le vois, je le sais; pendant que je parlais, vous m'avez très bien comprise, vous vous disiez: c'est vrai, peut-être un jour passerai-je près d'un qui m'aimerait *telle que je suis au fond*, et qui ne m'aimera pas telle que je me montre... Cette idée vous a fait un peu peur, un peu froid. Eh! bien, vous niez cette émotion, même vis-à-vis de moi, moi qui vous connais déjà bien, et suis pour vous comme un frère, un grand frère... vous m'avez dit un jour que vous auriez voulu avoir un frère aîné... je voudrais le remplacer un peu, celui que vous n'avez pas eu...

Une demi-seconde, elle le regarda dans les yeux et s'y vit tout entière jusqu'au fond de l'âme; à la lumière calme et tendre de ces yeux, elle reconnut la vérité nouvelle: elle aimait... elle aimait...

Ses lèvres tremblèrent, il vit cela; son coeur s'angoissa, et à ceci il fut aveugle. Il dit:

— Vous voyez bien que j'ai raison...

— Raison? dit-elle lentement, et debout, elle enlevait avec soin les aiguilles de pins accrochées à sa jupe, raison? sans doute... n'êtes vous pas le frère raisonnable"?...

Comme ils s'en allaient, il dit, montrant l'or du soleil couchant qui pénétrait la forêt et la faisait glorieuse, et la poudre rose du soir qui incendiait la route, et l'horizon de peupliers tremblants et de champs blonds noyés d'une couleur merveilleuse:

— J'aime ce pays... je voudrais que Marguerite pût voir ceci...

— Moi aussi, je voudrais... répondit Lina, et, pour la première fois, elle lui mentait.

* * *

Ce même soir, après le dîner, Pierre vit M. Morel remettre à Lina une lettre ouverte, et, tandis qu'elle lisait, il la regardait avec une attention inquiète. Elle mit la lettre dans sa ceinture disant à haute voix: très bien!

Son père parut indécis un instant. Il effilait ses longues moustaches si claires qu'on ne savait plus si elles étaient blondes ou blanches, puis il finit par murmurer quelques mots indistincts auxquels Lina répondit par un autre: très bien! plus vibrant encore.

Plus tard, Pierre la trouva singulièrement énervée dans ses allures plus libres que jamais, avec une fébrilité plus accentuée de rires, de paroles hardies et paradoxales.

En incorrigible sauvage, il se réfugia dans le billard dès que les jours l'eurent fait désert et là, vers minuit, comme Lina passait sans le voir avec une expression tout à coup désolée sur son beau visage, il arrêta la jeune fille:

— Qu'avez-vous donc? Quelque chose vous tourmente?

Elle commença à rire:

— Où prenez-vous ça?

— A vous voir, simplement... Il posait ses yeux francs sur elle, elle ne résista pas.

— J'ai ça... dit-elle tirant à demi du galon de pierreries qui cerclait sa taille la lettre froissée que lui avait remise son père.

— Ah!... Il n'interrogeait plus, attendant, un peu embarrassé.

Et elle, poussée par cette force invincible d'abandon qui lui dénudait le coeur devant lui:

— Et ça, ça représente une femme, une très jolie femme, qui arrive ici demain: Mme de Sorgue, comtesse Rosita dans l'intimité, la plus belle veuve de l'avant-dernière saison, et le très vif flirt de monsieur mon père... il les avait invités, elle et son frère, sans me rien dire, et ceci est la réponse... oh! excessivement convenable... la lettre qu'on peut montrer à sa fille: mille excuses et regrets du frère qui a un engagement ailleurs, mais madame accepte "pour venir voir sa chère petite Lina..." Je suis là, moi, vous comprenez, pour sauver les situations!... Ne me regardez donc pas avec ces yeux ronds et effarés, cela m'agace!...

Pierre baissa les yeux, docile. Lina éclata de rire, et, appuyée au bord du billard, les coudes en arrière, ployée, cambrée en une belle attitude lasse et étirée, elle continua plus bas:

— Vous me direz que ce n'est pas la première fois sans doute que je dois servir à des arrangements de cette sorte, et que je n'ai pas l'air dans mes conversations, mes manières, d'une fille que cela doit tant effaroucher?

Pierre ne disait rien.

— C'est vrai, mais cependant, cette fois, c'est d'une façon vraiment trop ouverte que les choses se passent... Ah! oui! les flirts de papa! ce que j'en ai vu, et il ne faut pas dire non plus que cela ne me regarde pas... quand cela en arrive au point d'affichage où en est celui-ci et qu'on me les impose de si près!...

Sa voix montait dans une explosion subite de colère. Pierre eut peur qu'on ne l'entendît. Il se leva, lui prit les mains, cherchant à la calmer comme un enfant nerveux avec des paroles affectueuses, apaisantes.

Alors elle baissa la tête et ce fut un murmure susurré, vaincu, suppliant, exhalé de ses lèvres tremblantes, de sa gorge serrée, de son pauvre coeur gonflé, débordant enfin de toute la fière douleur toujours inavouée.

— C'est que, voye-vous, vous ne pouvez pas savoir... je vous semble exaltée, folle peut-être en ce moment, mais ce n'est pas *cela* seulement, ce n'est pas d'aujourd'hui que les choses me font mal, me blessent... c'est que j'ai toujours, toujours été seule, abandonnée... Mon père, ah! je l'aime certes! et comme je l'aurais aimé avec bonheur, admiré, n'ayant plus que lui, puisque maman... vous savez... sa voix mourut. Pierre serra plus fortement ses mains, elle reprit:

— J'avais rêvé une intimité tendre, quelque chose de très fort, de très doux, de très bon entre mon père et moi, et puis, je ne suis pas une telle indépendante, — elle reprit un air délicieux d'enfant tendre, — j'ai l'air ainsi frondeuse parce que j'ai horreur de faire entrer *les gens* dans la vérité de ma vie, mais, au fond, j'aurais tant désiré, oh! tant! être toujours gardée, guidée, soutenue, conseillée... Ah! oui, conseillée! Je l'ai été... par les amies de papa! Combien m'en a-t-il amenées, présentées, m'en entourant, trouvant commode, pour le monde, que je les reçoive ouvertement *chez lui*, parce que c'était pour le monde *chez moi*...

Et quand cela changeait, je le voyais tout de suite... des mots, des allusions, tout un travail adroit pour me — *et se* — débarrasser d'une intimité gênante... mais, de l'intimité avec moi, il n'y en avait jamais beaucoup! Aussi, papa adore mon caractère, il le trouve si commode!... Et moi, j'aurais pu faire ce que j'aurais voulu, être une flirteuse enragée, une coquette... est-ce qu'il s'en serait aperçu seulement! il est bien trop occupé ailleurs!...

— Chut! Chut! fit Pierre avec autorité, vous parlez en ce moment comme une en-

fant que vous êtes; si votre père vous laisse si libre, c'est précisément qu'il vous connaît, sait que vous êtes très au-dessus des autres; il est fier de vous...

Elle éclata:

— Mais je souffre! je souffre! et il est d'une inconscience si grande, j'ai honte pour lui et pour moi... A le voir agir, ne croirait-on pas que je lui suis tout à fait indifférente, moi, mon avenir, ma réputation, mon bonheur peut-être... n'ai-je pas pu entendre dire, une fois, dans un salon, à quelqu'un qui ne me voyait pas: *Lina Morel? la pauvre petite, elle est gentille, mais son père la compromet dans une société impossible!...* Voilà... je vous parais bête, hein? et bourgeoise... Mais c'est plus fort que moi... j'ai eu beau essayer de prendre cette vie comme on me la faisait, d'y être naturelle, contente: impossible... il me semble toujours qu'on abîme en moi et autour de moi quelque chose qui aurait pu être très bon, très beau et que je n'aurai jamais... Et c'est la force et la sincérité de ce sentiment amer, oh! si amer! qui me donne le droit de tout dire... car, engn, si j'aimais moins mon père, si j'étais une frivole et légère créature, est-ce que tout cela ne me serait pas égal... mais égal! Ah!... Enfin ici, pour tout vous dire, j'ai peur de cette femme... elle veut se faire épouser, je ne sais pas si elle y arrivera, mais j'ai peur... je la déteste! elle est terriblement dure et égoïste, mais elle a un grand empire sur papa et, le jour où il sera bien à elle, comme elle ne m'aime pas non plus, alors il ne sera plus du tout, du tout à moi...

Elle reprit haleine, et, les yeux aux yeux de Pierre:

— Croyez-vous maintenant que j'eusse pu dire un mot de tout ceci à tout autre qu'à vous?...

Il dit: *non*, avec une ferme tranquillité et remit à plus tard le soin de s'expliquer comment et pourquoi il se trouvait ainsi choisi, unique! pour ces confidences; et d'un choix qui était chose profonde de la part de cette créature d'une fierté d'âme si réservée et si jalouse. En ce moment il lui venait un attendrissement, une pitié devant elle.

Elle apparaissait si différente d'elle-même, ainsi vaincue, l'âme livrée, une pauvre défaillante et implorante âme féminine et pure, avide de soutien et d'affection.

Mais son apparence physique était un trop vif contraste avec cette misère secrète révélée; et le décor qui parait sa grâce, la courbe royale des épaules, sous les dentelles de sa robe faite d'une étoffe chamarrée, aérienne et précieuse, sorte de fourreau étrange avec des pierreries à la ceinture et aux poignets, cette somptuosité de beauté dominatrice et de luxe prodigue qui la couvrait, la lui faisait encore, et malgré tout, irréelle...

Elle lui semblait une héroïne de féerie, très loin de lui, de la réalité ferme et morne de sa vie, jusque dans cette confiance excessive d'amitié dévoilant de très tristes vérités.

Il la plaignait avec tout son coeur compatissant et la solide — inébranlable désormais, — affection qu'il lui avait vouée en la reconnaissant très hautement bonne et fière.

Elle penchait son éclatant visage passionné ainsi qu'une admirable fleur alourdie d'orage, et répétait d'un ton presque enfantin:

— Toute seule... toujours seule, c'est si lourd de vivre seule...

Et elle se calmait inconsciemment à sentir ses mains prises dans la robuste étreinte des mains de Pierre. Celui-ci dit doucement:

— Puisque vous me traitez en ami, je puis bien vous donner un conseil?

Elle fit: oui, de la tête, sans parler.

— Eh! bien, il n'y a qu'un moyen pour sortir de là: mariez-vous...

Elle le regarda, toujours muette. Il ré-

péta avec la même expression calme et bonne.

— Il faut vous marier...

— Me marier?... dit-elle très bas; oui... je ne sais pas... peut-être...

— Oh! je ne dis pas tout de suite! fit-il en riant, et pas avec le premier venu, mais si vous êtes moins révoltée, moins... fantasque... vous me pardonnerez le mot? Vous trouverez... Vous avez dû être difficile, très sévère, très méchante déjà, pour beaucoup qui vous aimaient et que vous auriez pu aimer...

— Vous croyez?...

— J'en suis sûr... Vous verrez, réfléchissez, — vous serez heureuse, vous avez tout pour l'être, — et ce sera la seule chose raisonnable...

Elle le vit toujours sans trouble, souriant et brusque, lui arrachant ses mains:

— Merci! vous êtes un excellent docteur, "frère raisonnable", je réfléchirai, bonsoir!...

Et elle s'enfuit.

Il demeura surpris un peu, — pas trop, parce qu'il la jugeait toujours indéchiffrable, et sortit sur la terrasse déserte, presque toute la bande étant partie pour le casino de Royan, — repris par la pensée porofnde et déchirante qu'il ne parvenait pas à endormir: son frère... Marguerite... ils s'aimaient...

* * *

La chambre de Lina, à la Villa, ressemblait au rêve d'un artiste qui serait un peu toqué et très séduisant.

Avec son goût hardi, ses caprices sans bornes d'enfant riche, et toutes les ressources d'art dont elle disposait, elle s'était occupée passionnément de cette chambre.

Les murs, d'une affectation de primitif raffiné, étaient crépis à la chaux, mais d'un crépi particulier où entrait une substance brillante et moirée qui mettait là un mirage de neige, le luisant d'une poussière de diamant.

Le peintre C..., l'intime ami de son père, y avait jeté en frise capricieuse et interrompue quelques profils étranges, ébauches de songe, dont le dessin, arrêté au col d'un trait sec, faisait comme des visages de belles décapitées. D'hiératiques fleurs, de couleurs si pâles qu'elles paraissent surgir et transparaître au mur comme au reflet d'une eau claire, liaient entre elles ces figures. A mi-hauteur, les parois étaient tendues de morceaux d'étoffes superbes et disparates, mais toutes dans la même tonalité d'un bleu vert tenant en présence dans leur trame les couleurs infinies, les uniques couleurs des océans, des feuillages, toute la glorieuse et changeante nature.

Il y avait là, au hasard des trouvailles ou des commandes faites par Lina et exécutées pour elles dans les fabriques, des brocarts raides et lourds évoquant des reines mortes; des soies tissées d'argent qui ondulaient au moindre vent comme un flot léger, et encore des gazes merveilleuses, pareilles à des nuages sur la mer.

Le plafond était de bois laqué, vert pâle, à caissons, où des moulures sculptant de vagues images de bêtes ailées et fantastiques, s'incrustaient, en relief de pierreries d'émeraudes, de saphirs et de turquoises.

Trois meubles seulement dans cette chambre: un lit bas, carré fait en son cadre extérieur de sirènes et de tritons; une très grande table d'une forme excessivement simple et dont le dessus s'ornait de peintures exquises: scènes allégoriques traitées à la Watteau, enfermées de médaillons de roses en chaînes, enfin un vaste fauteuil de bois tourné, tout blanc, pouvant se déployer en chaise longue, et encombré, couvert de coussins, tous blancs également, dans les étoffes les plus diverses, quelques-uns dans des housses de dentelle. Deux glaces encastrées sans bordure,

aux panneaux de droite et de gauche agrandissaient la pièce, et la fenêtre en baie, large de trois mètres, y faisait tenir l'horizon immense de la mer quand on levait les stores bleus et verts. Le parquet était couvert de nattes de riz où des oiseaux et des fleurs prenaient l'animation amusante et magique du génie japonais. Point de bibelots. Au hasard dans la chambre de très hautes poteries de Gallé, des vases en forme de bêtes s'emplissaient toujours de lueurs très simples: des bottelées de genêts éclaboussaient d'or les angles, et des bruyères roses et fines exhalaient l'haleine vive et douce de la forêt.

Dans cette pièce, Lina avait vécu, réfugiée, des heures assez calmes parce que son esprit se plaisait au jeu harmonieux des choses autour d'elle. Elle demeurait facilement inactive, couchée en sa grande chaise blanche, ou accoudée à la table variée comme un musée en miniature. Elle ne s'ennuyait point ici, glissée sans effort à une vague rêverie où s'estompait son habituel souci, où l'ouate de la grâce ambiante l'isolait de toute pensée brutale, immédiate, extérieure.

Or, depuis quelques jours la jeune fille fuyait cette solitude et cette rêverie qui ne l'enveloppaient plus, et la défendaient mal contre une nouvelle angoisse.

Ce matin encore elle tournait là comme une bête en cage, paresseuse à terminer sa toilette et à descendre se distraire au mouvement de la maison, énervée au ressassement de deux ou trois pensées, toujours les mêmes qui enserraient et étranglaient son coeur de leur ronde oppressante, vertigineuse. Elle s'écria enfin à haute voix en se laissant tomber assise sur le bord de son lit défait:

— Mais qu'est-ce que j'ai! qu'est-ce que j'ai donc!... Et tout à coup une onde de souffrance lui monta de l'âme à la gorge, si douce, si douce que, ne se souvenant point avoir jamais éprouvé de joie aussi tendre que cette douleur, il lui vint des larmes, d'inconscientes, belles et pures larmes débordant ses yeux larges ouverts et souriants dans le vide...

Elle savait bien ce qu'elle avait. Et elle ne trouvait plus que ce fût une faiblesse de pleurer; elle se détendait etse fondait dans cet aveu qu'elle s'accordait, oublieuse un instant d'une frayeur secrète qui doublait ce bonheur nouveau. Même elle ne s'en voulait plus, comme elle avait fait depuis trois jours, d'avoir été, avec Pierre, d'une franchise et d'une confiance étendues au-delà d'elle-même, jusqu'à la personne de son père, de ce père qu'elle ne pouvait s'empêcher de juger, tout en l'adoptant. Non, elle ne se reprochait plus cette heure de violence, ne pouvait-elle pas tout *lui* dire, puisqu'elle l'aimait? Mais *lui?*... et les interrogations douloureuses allaient la ressaisir, rompant le charme, quand un coup fut frappé à sa porte et presque aussitôt sur cette s'ouvrit.

C'était Mme de Sorgue.

Elle entra, vive, éblouissante et magnifique roulée dans un peignoir de soie orange.

La comtesse Rosita était juive et espagnole. Elle portait en beauté sur tous ses traits les caractères décisifs de sa double race.

Ses cheveux obscurs, ses yeux impérieux, sa peau veloutée et mate, sa bouche petite, forte et d'un rouge ardent; une taille, des chevilles et des pieds merveilleux, la faisaient un des plus admirables types de beauté qu'on pût voir. Elle le savait, naturellement, et faisait servir l'audace, la ruse, la câlinerie et l'orgueil qui formaient son âme, à diversifier et exalter cette beauté.

Elle se montra, avec Lina, pleine de douceur, presque enfantine. Elle s'extasia une fois de plus, car elle la connaissait bien, sur cette chambre, "d'une esthétique suprême..." et chacun de ses mots agaçait la jeune fille. Enfin, balancée dans la chaise blanche, une cigarette aux lèvres,

sa robe légèrement relevée laissant voir ses petits pieds parfaits, nus dans des mules de satin noir, elle parlait, parlait sans relâche, ne paraissant point remarquer le mutisme obstiné de Lina. Tout à coup elle dit:

— Qu'est-ce donc que ce garçon dont vous semblez toqués votre père et vous? Je ne peux jamais me rappeler son nom?

— Pierre Etcharre... fit Lina du bout des dents.

La comtesse Rosita ferma à demi les paupières:

— Une bonne bête! et où l'avez-vous déniché? ce n'est sûrement pas un Parisien?

— Si... et Lina s'étonnait de ne pas avoir déjà eu, en réponse, quelqu'une de ses impertinences devenues célèbres dont elle cinglait parfois avec un sans souci et un sans façon de bohême indomptable, les insolences déguisées qui la révoltaient. Cependant pâle et les lèvres serrées, elle se contenait, ne se sentant pas l'esprit assez libre et assez ferme pour montrer l'audace et la souplesse nécessaires à ce genre d'exécution.

Mme de Sorgue s'écria:

— Ma chère! vous avez mauvaise mine! qu'avez-vous donc?

— Je n'ai rien...

Elle se leva et fit quelques pas entre le lit, la table et cette chaise où la robe couleur de flamme, la chevelure et les pieds nus de cette femme l'oppressaient, l'énervaient jusqu'à la rage.

Cependant la comtesse continuait comme se parlant à elle-même:

— Il n'est même pas très joli, votre protégé... et...

— M. Etcharre n'a besoin d'être le protégé de personne; s'il est ici, c'est que cela lui plaît et nous sommes très heureux que cela lui plaise...

— Sans doute... sans doute... Comme il fait chaud aujourd'hui, n'est-ce pas?... *il ya de l'orage dans l'air*... Et sur cette phrase, par quoi les femmes nerveuses expliquent tant de choses, elle sortit.

Elle dit plus tard à M. Morel:

— Votre fille est d'humeur inégale... qui sait! elle est peut-être amoureuse!...

Elle rit. Morel rit aussi; il trouvait l'idée drôle:

— Lina amoureuse! c'était invraisemblable.

Il dit:

— Et de qui, mon Dieu? elle a déjà refusée et remballé la moitié des gens qui sont ici et...

— Vous avez de nouveaux hôtes... glissa la comtesse, doucement "votre basque"... Elle était très renseignée.



"Ma chère! vous avez mauvaise mine!"

— Oh! quelle plaisanterie! vous êtes amusante! Lina et ce brave Etcharre!... Non! vous en avez de bonnes!... Lina si froide, si difficile et qui vit de chimères, d'utopies... et ce garçon! Vous ne le connaissez pas: très, très intelligent, mais terre à terre! simple! une naïve et primitive nature! bien intéressant, par exemple, et je l'aime beaucoup, beaucoup... Mais il était déjà distrait, hors du sujet, étant très près de la comtesse Rosita. Celle-ci, sous son air nonchalant et le flot lourd de

ses cheveux en barre sur son petit front de statue, avait des réflexions pratiques.

Oui, elle voulait se remarier et que ce fût avec Morel, parce que la situation et la fortune de celui-ci rétabliraient ses propres rentes et sa réputation les unes et l'autre assez compromises. Mais elle ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise, et qu'elle avait en Lina une ennemie sérieuse.

Il fallait d'abord que la jeune fille se mariât. Très compliqué cela aussi, et voilà qu'à peine arrivée, elle flairait le roman en germe, et s'effrayait; car, Lina épousant ce "sans le sou", son père l'avantagerait doublement, d'où diminution sensible de la grosse part convoitée. Non, il fallait faire épouser à Lina quelqu'un de déjà très riche... Elle s'y emploierait.

* * *

Cependant Lina et Pierre, une fois de plus, la dernière sans doute, car le lendemain dimanche se couraient les grandes régates et le jeune homme y devait monter le yacht de M. Morel, et le lundi il rentrait à Paris, son congé de trois semaines étant expiré, une fois de plus, par cet après-midi brûlant et beau, les deux jeunes gens étaient sortis pour une de ces promenades qu'ils aimaient. Lina martraversèrent la forêt de pins qu'emplissait chait bien et Pierre était infatigable. Ils l'odeur exaspérée de la résine, puis, au long des talus, ils longèrent la route allant vers Meschers.

Devant le *bois sacré*, Pierre proposa à Lina de se reposer. Elle refusa, elle ne vuolait pas revoir encore la place où, si peu de jours avant, elle s'était comprise, avait reconnu sa faiblesse et le bonheur qu'elle en avait.

Ils allaient, parlant peu, parce que leurs âmes étaient pleines de choses qu'ils ne voulaient point dire et ils se connaissaient assez pour ne point se forcer à de vides et inutiles paroles.

Ils allaient; à un carrefour, ils s'arrêtèrent. Deux ou trois maisons à gauche de la route; et, à droite, faisant angle avec un chemin qui s'enfonçait et se perdait vite dans le sable et les prairies, sous la forêt, une propriété: était jardin fermé de murs bas, construction en chartreuse et visiblement ancienne aux volets clos ainsi que des yeux morts sur un vieux visage.

Lina avait soif, elle interrogea une femme:

— Allez tout droit par là, dit celle-ci montrant le chemin longeant la propriété, y a pas de vaches ici, mais là au bout, vous trouverez un village: *le Compain*, on vous donnera du lait...

Au passage, la maison fermée charma Lina et elle en fit le tour, car de l'autre côté il n'y avait point de barrière. Le jardin, un verger abandonné où d'énormes grappes de raisins roses luisaient aux treilles, l'enchanta. Elle cueillit une fleur à une corbeille de roses folles que liaient des herbes sauvages plus hautes que les rosiers, et la mit à sa gorge où elle brilla comme du sang dans la douceur des dentelles. Des feuilles mortes, des poires vertes et de petites prunes écrasées, couvraient le sol. Dans le fond, sous une tonnelle, un banc de bois à moitié pourri entourait une table fixée en terre. Lina s'y assit. Pierre lui rappela qu'elle avait soif; elle répondit que cela ne faisait rien, qu'elle n'y pensait plus, qu'on était bien là et qu'elle était lasse.

Il s'assit également sans rien dire. Une invincible tristesse était en ce lieu si calme, malgré la fête merveilleuse de la lumière d'été sur la splendeur des arbres et des fruits. Lina appuya son coude à la vieille table qui s'effritait et dit à mi-voix:

— Je ne sais pourquoi ce jardin me fait penser à un cimetière, un vieux, pauvre petit cimetière, derrière une pauvre vieille église en quelque coin perdu... vous ne

trouvez pas? Moi j'imagine: on ne voit plus les tombes mais elles sont là, sous ces herbes, elles nourrissent ces branches chargées... Quelle horrible chose!... elle frissonna; puis, levant sur lui son beau visage éclatant de vie passionnée:

— Et pourtant quelle paix... dormir!... et aussitôt: Mais, je suis gaie, moi!

chées à son coeur malgré sa volonté mâle, et elle en demeurait prise de vertige, éperdue et souleveé de tendresse, de toute la glorieuse tendresse féminine si bouleversée, que le jardin doré et vivant s'abîma autour d'elle... Déjà il se reprenait avec un sourire, disant: C'est bête... pardonnez-moi... c'est quand vous avez parlé de cime-



— *"Oui, je suis très malheureux", dit-il simplement.*

Elle allait rire, pour ne pas pleurer, toute remuée de l'émation ardente de son jeune amour qu'elle ne pouvait dire; mais son rire se brisa au pli de sa bouche, car elle vit, aux yeux de Pierre, des larmes... De lourdes, rares, amères larmes arra-

tière, je me suis souvenu en avoir vu un pareil à celui que vous décriviez... là-bas... prsè de Saint-Jean-de-Luz, etje sais qu'ils y sont allés la semaine dernière... alors... je ne sais pas... je...

Les yeux de Lina palpitèrent, elle re-

vit les branches proches, les allées sans dessin sous la chevelure des herbes, tout le jardin mélancolique et charmant fut net à son regard... Oui, c'était bien cela, et maintenant elle *savait*.

Oh! ces douleurs si proches! et que tant d'ardeur noble et exquise put se dépenser ainsi, ironiquement vaine!... Si elle avait pu crier, sangloter, se rouler sur la terre, qu'elle se plaisait tout à l'heure dans son imagination, à peupler de sommeils éternels, et fondre, aux sèves de cette terre, ses larmes et sa peine décréature fugitive...

Mais après une minute elle dit doucement:

— Vous avez eu une lettre?

— Oui...

— Et... vous croyez que... qu'ils... elle ne put prononcer le mot brûlant.

— J'en suis sûr...

— Et vous souffrez...

— Oui... je suis très malheureux... dit-il simplement.

Ils restèrent à regarder devant eux, sans les voir, les moucherons qui viraient follement dans le soleil.

Quand elle se sentit plus forte, Lina lui prit la main:

— Mon ami... vous vous trompez peut-être... votre frère est si jeune... et Margurite est une femme... je ne puis pas croire...

— Vous verrez! vous verrez! dit-il avec désespoir.

Il ne voulait pas être consolé, il ne voulait pas espérer. Elle s'épuisait en paroles trouvant des forces inconnues à soutenir sa faiblesse.

Quand ils sortirent du jardin, ivres de chagrin, la vieille femme de tout à l'heure, qui les épiait, les accosta:

— C'est-'y qu'elle vous plaît, la maison? elle est à vendre. Et elle se mit à décrire l'immeuble en les suivant.

— Il y a longtemps que c'est inhabité? demanda Pierre pour dire quelque chose et l'interrompre.

Elle répondit:

— Non point si longtemps, l'été passé que la famille de la défunte propriétaire y est venue, des dames, plusieurs, des jeunes, et des petits enfants dont un quasiment naissant... des gens gais et qui riaient souvent, une qui chantait... y trouvant la place trop triste sans doute, n'en veulent plus.

Ils évoquèrent l'un et l'autre cette gaieté, ces rires, ces chansons; et, sachant ce qui peut tenir sous un décor de joie, s'intéressèrent une minute, parmi leur peine, à ces inconnus, à ce que pouvait être leur vie secrète sous la façade...

Le retour fut interminable. Au moment d'entrer à la Villa, Lina reprit la main de Pierre:

— Allons! On n'est donc plus *frère raisonnable?*

— Ah! quand on aime, c'est trop dur! avoua-t-il, vous verrez un jour... vous ne savez pas encore!...

— C'est vrai... je ne sais pas... et elle lui sourit bravement.

VIII. — Fièvres.

La ville les avait repris tous; et, les yeux remplis encore du mirage des beaux horizons de lumière libre, les veines enrichies de sang plus fort, les âmes renouvelées au souffle des émotions sincères, ils devaient tous faire un effort pour rentrer dans la vie réelle du travail, la grande lutte quotidienne.

Il semblait que le repos, l'image de joie sereine de la nature qui ne se hâte point dans son oeuvre éternelle, et, pour quelquees-uns d'entre eux, de fugitifs bonheurs et de grands espoirs, ne les eussent pas affermis, mais qu'ils sortaient au contraire de cette douce onde de laisser-vivre avec une mollesse dans le coeur, et dans le corps, un lâche regret de cette douceur vague. Le secret effroi de l'inconnu, qu'ils devaient conquérir, les saisissait, à retrou-

ver, brutale et ouverte, la concurrence ambiante, l'avidité du gain, au succès, et des mesquineries, des ironies, des injustices et des indélicatesses les désarmaient, les laissaient terrifiés, pantelants...

Pierre avait à supporter, à son bureau, les jalousies des camarades qu'irritait sa prompte réussite d'ingénieur naval; Marguerite retrouvait toutes les humiliations et les énervements des leçons fatigantes et mal payées; Raymond se désespérait à ne point voir paraître ses contes et s'évertuait à pénétrer les raisons, pour lui mystérieuses, que pouvait avoir à cet endroit le directeur de la revue. Ses impatiences entravaient son travail, car, il n'avait pas encore appris l'attente et le labeur accompli, même sans joie, qui discipline le cerveau comme un bon ouvrier, lui fait donner sa tâche, journellement, avec le courage, au lendemain de la page difficile et mal venue, du sacrifice de ce labeur point viable.

Mme Avesnes avait de nouvelles et incessantes lamentations; et Liliette elle-même, par une obscure oeuvre intérieure, paraissait triste maintenant que la tristesse de la vie ne pesait plus si absolument sur elle.

Enfin un grand malaise était sur eux comme une énorme fièvre où tous les frissons de leurs fièvres diverses se fussent confondus.

Ce malaise s'augmentait inconsciemment de l'attitude de Lina.

Elle semblait s'être reprise entière, tout à coup, renfermée à nouveau dans l'énigmatique sauvagerie du début de leur amitié.

Elle se montrait tour à tour parfaitement silencieuse ou d'une drôlerie exagérée jusqu'à la force.

Le mustisme, ou la charge d'atelier; il n'y avait point de milieu entre ces deux extrêmes maintenant avec elle, et aucune de ces façons d'être n'était naturelle.

Les séances de pose, pour le portrait, ayant repris régulièrement à la fin d'octobre, Marguerite se désespéra.

Jamais elle ne retrouvait sur le visage de Lina cette expression qu'elle y avait une fois, et où elle rêvait de fixer les traits de son modèle parce qu'elle sentait que son tableau deviendrait alors un symbole aussi bien qu'un portrait.

Lina apitoyée par ces regrets d'artistes fervente, faisait son possible pour la satisfaire. Elle forçait sa bouche à sourire ou ses yeux à rêver, mais ce n'étaient plus le sourire et le rêve d'autrefois.

Ce fut pourtant Marguerite qui, la première, se dégagea de l'oppression qui enserrait le petit cercle.

Son art fut le monde étincelant *hors du monde* où elle pénétra avec toutes les fièvres délicieuses de doute, d'espoir et de foi par quoi se forme et se fortifie celui *qui croit en lui-même.*

Elle vécut avec sa pensée comme avec un amour. Même inactive, ou occupée, en apparence, à de fastidieuses besognes, elle travaillait intérieurement dans un effort incessant à préciser sa vision des choses, c'était un progrès lent et sûr, qu'elle retrouvait ravie, au tracé de la ligne et au reflet de la couleur, quand elle accomplissait le véritable travail extérieur.

Elle se sentait légère, légère, envolée au-dessus de toutes les petites misères matérielles. Les atteintes morales mêmes, elle y devenait presque indifférente comme si son âme eût été insensiblement par un courant supérieur comme on insensibilise le corps par l'électricité.

Rassurée maintenant au sujet de Liliette qu'elle entourait de soins et de gâteries, y consacrant la plus grosse part de son gain, elle était redevenue la créature vibrante de vie, ivre de rêves, seulement cette vie et ces rêves, elle ne les appliquait plus uniquement à un état sentimental; elle les consacrait à sa peinture.

Ceretes, elle songeait souvent à l'amour, et la présence presque perpétuelle de Ray-

mond autour d'elle maintenait forcément cette songerie.

Il l'aimait et le lui disait sans cesse, et elle aimait à l'entendre.

C'était là une très douce musique au mouvement secret de sa pensée.

Sans y répondre précisément, elle mettait assez de complaisance, à l'écouter pour que le jeune homme sentît s'en accroître cet amour prompt, emballé, qu'il avait pour elle.

Quand il voulait insister sur l'avenir et arrêter des projets, elle détournait la conversation, comme si ce fut là un sujet à la fois inutile et dangereux.

Elle traversait ainsi les jours courts et obscurs de l'hiver, et les complications troubles qui l'environnaient avec un superbe éclat de vie heureuse et confiante.

Sa beauté, toute faite de lumière et d'expression, s'enrichissait singulièrement.

C'était le bonheur du soleil quand elle rentrait dans une pièce. Et l'animation intérieure la faisant incapable de tranquillité, elle allait dans une puissance d'action sans fatigue, multipliant les essais, les efforts; si bien que Raymond se plaignait, sentant qu'elle lui échappait. Mais Pierre, qui voyait peu Marguerite, et avait constamment près de lui l'exaltation de son frère, les croyait profondément unis: il anticipait l'avenir et leur bonheur, dans le dur combat de sa tendresse pour ce frère "son enfant" et le désespoir de son amour pour *elle*...

Il pensait souvent à Lina, à ses confidences, mais quand ils se rencontraient, rarement, comme elle paraissait avoir tout oublié, Pierre se disait qu'il n'y avait point à trop se préoccuper des soucis d'une femme évidemment violente, mobile, et qui s'arrangerait aisément de la vie.

* * *

Elle vivait avec la mémoire charmée et désolée des heures passées au "bois sacré" une heure seulement! et où déjà elle avait pressenti sa peine... et encore l'heure dorée et douloureuse en l'étroit jardin abandonné, le jardin de cette "maison à vendre", et il lui passait parfois dans l'esprit, l'idée folle d'acheter cette maison, de s'y enfermer seule, quelque temps.

Peut-être souffrirait-elle moins, *réellement seule*, plutôt que de continuer à se débattre parmi des influences qui augmentaient sa misère.

Visiblement M. Morel cédait aux coquetteries de Mme de Sorgue, et la jeune fille avait beau se défendre contre les enjôlements de celle-ci, elle devait, trop souvent, la recevoir, sortir avec elle afin de ie pas heurter ouvertement la volonté de son père. Il avait une de ces terribles volontés d'égoïste, point définies en paroles, et qui, dans le simple déploiement logique de leur désir sans frein, font balle avec la précision inconsciente et meurtrière d'une bonne arme.

Enfin, Lina pressentait toute la manoeuvre de la comtesse Rosita, rien qu'à entendre son père aborder maintenant avec elle, par allusions, la question du mariage — de son mariage éventuel, possible, peut-être proche...

Si bien qu'un soir, avec une câlinerie et une tendresse inaccoutumées, elle lui dit:

— Tu es donc bien pressé de te débarrasser de moi, papa!

— Pressé! espèce de folle! mais, enfin, Lina, tu n'as pas seize ans... tu ne serais pas une mariée en robes courtes...

— C'est vrai, je n'ai pas seize ans, j'ai même dix ans de plus!

— Chut! chut! veux-tu bien te taire! tu me vieillis terrible! rappelle-toi d'abord qu'une femme à Paris n'a jamais plus de vingt-cinq ans quand elle le veut bien...

Lina se mit à rire:

— Oh! toi, papa, tu seras toujours jeune...

Oublier!

En train d'allumer un cigare, il se tourna vers elle et avec une réelle anxiété sous la forme légère de sa question:

— Dis donc, quand nous sortons ensemble, crois-tu qu'on me prenne pour ton mari ou pour ton père?

Et sa crainte reniait énergiquement cette paternité qu'il ne voulait même pas apparente.

Lina sonda, une fois de plus, ce caractère d'éternel séducteur et elle lui dit gravement:

— Ni l'un, ni l'autre, mon fils...

— Tu es drôle, fit-il en riant, blagueuse, va!

Ainsi tous, ils s'entendaient, pour des raisons bien différentes, à la pousser au mariage, à un changement d'existence, à une nouvelle maison, un foyer qui fût sien.

Et, la seule supposition de ce fait, en l'état actuel de son coeur, la jetait dans une véritable rage.

Une horreur, un dégoût et une épouvante profonde la prenaient, à l'idée de la dissimulation où elle agoniserait en une telle vie.

Etre seule, souffrir, se taire, c'était dur, mais enfin elle était libre, toute libre.

Quelquefois elle avait envie de faire venir Pierre et de tout lui dire, oui tout: elle lui crierait la vérité, sans fausse honte de modestie et d'amour-propre. Elle lui parlerait ainsi simplement:

— Vous en aimez une autre et vous souffrez, et ainsi moi, qui vous aime, je souffre, je sais que cela peut changer, mais il me plait de vous le dire, ainsi vous comprendrez que je ne puis pas me lier à quel-

Cet aveu aurait convenu à l'audace et à la loyauté de sa nature, il lui semblait qu'après elle eût respiré pleinement, comme on respire sur les hauteurs, après le vertige des abîmes côtoyés en montant.

Elle pensait à ces choses exaltées quand elle se trouvait seule au piano dans son atelier; et, les musiques, mêlées à l'odeur des fleurs et à la chaleur d'énormes feux, la grisaient, la jetaient dans des torpeurs brisantes.

* * *

Marguerite mit la clef dans la serrure, rentra; une odeur de cuisine la saisit à la gorge, mais elle la sentit à peine, le nez fourré dans un gros bouquet de violettes pris dans la rue au passage.

Dans la salle à manger, sa mère mettait le couvert d'un air lamentable, ses frères se traînaient; elle traversa la pièce sans les regarder et pénétra dans la chambre voisine.

Liliette s'y tenait, assise sur un tabouret, devant le feu, avec un petit air lassé qui la frappa:

— Eh! bien, trésor! qu'est-ce qu'il y a? tu souffres? tu as mal à la tête?

— Pas du tout! Et l'enfant lui sourit, mais un sourire pâle, sans force qui trembla au bord des cils et s'éteignit aussitôt.

Marguerite arracha sa toque piquée de houx, jeta à la volée son manchon et deux petits paquets sur le lit, et vint s'agenouiller devant le feu.

— Brrrou! qu'il fait froid? tu n'as pas froid, toi?

Elle la tâtait, anxieuse toujours un peu, palpant ses bras, ses mains, ses mollets minces, comme on touche des objets fragiles, avec une peur de les briser.

— Tu n'as rien? bien sûr? dis, mon ange?

Alors Liliette murmura, baissant la tête:

— Je m'ennuie...

— Tu m'ennuies?... pourquoi?...

Et aussitôt elle imagina les journées monotones, enfermées là; car, encore si déliciate, l'enfant ne pouvait sortir par tous les temps. Et elle comprit, un peu honteuse de sa stupeur égoïste. Cependant, se rappelant le calme et égal courage gai témoigné par sa chérie pendant la longue maladie, elle demanda encore:

— Mais, autrefois, ma petite âme, quand tu souffrais tant, toujours immobile? tu ne te plaignais jamais de l'ennui et tu disais: "si seulement je pouvais remuer mes mains!" tu aurais aimé dessiner et passer ta petite menotte mignonne sur mon front, te souviens-tu?

Tendre, elle prenait l'enfant contre elle, appliquait les doigts frêles sur sa lourde chevelure éclatante.

— C'est vrai, dit Liliette gravement: je deviens très mauvaise, vois-tu, je devrais être heureuse, reconnaissante, eh! bien, non, j'ai beau faire, je me sens toute triste, oh! mais triste! C'est drôle! dis, toi qui es grande, qui sais bien des choses, est-ce que c'est toujours ainsi? Est-ce qu'on s'ennuie toujours quand on a enfin ce qu'on désirait beaucoup, beau, beaucoup?...

— Non, non, mon trésor, mais non! disait Marguerite en la berçant.

Et les innocentes paroles la frappaient en plein coeur, parce que, quelquefois, elle s'éveillait la nuit brusquement, avec l'impression du vide inutile de toute son agitation ambitieuse et le regret vague, profond d'un bien, meilleur infiniment, qu'elle laissait perdre. Mais cet instinct, elle refusait de se l'avouer à elle-même dans sa conscience ressaisie.

— Quand tu es là, ajoutait Liliette, délicieusement câline, je ne m'ennuie plus, j'aime que tu m'aimes...

Tourmentée, Marguerite porta, selon son ancienne habitude délaissée, son tourment auprès de Pierre.

Raymond dit:

— Il faudrait voir le docteur?

Marguerite haussa les épaules:

Il parlera d'anémie, de neurasthénie, la droguera et elle gardera ce même air *en allé* que je déteste lui voir; non, il faut trouver autre chose... Elle se tourna vers Pierre comme si elle s'en remettait à lui.

Ses fortes épaules penchées sur la table toujours encombrée de plans, traçant au crayon rouge des chiffres sous les courbes élégantes des lignes, Pierre ne bronchait point..

Marguerite s'écria:

— Oh! ces hommes! ils ne savent même pas donner un conseil!

Elle riait, mais elle était tout de même fâchée. Elle sortit, Raymond l'accompagna. Quand ils furent dans le corridor, ayant refermé sur eux la porte de la salle à manger, Pierre leva la tête et parut écouter les yeux pleins d'angoisse, puis secouant sa chevelure léonine, il y enfonça ses mains ouvertes, appuya ses pouces sur ses oreilles dans la volonté ferme d'ignorer...

Aussitôt qu'ils furent seuls, Raymond prit les mains de Marguerite:

— Je vous aime... je vous aime... et vous?

— Mais oui, je vous aime... dit-elle avec une distraction évidente.

Il commençait à se récrier sur cette froideur, mais elle:

— Qu'est-ce qu'il a donc, Pierre, maintenant, il a l'air furieux?

— Quelle idée!

— Si, si... il est peut-être froissé parce que je ne viens plus que quand j'ai quelque chose à demander?

— Mais non, je vous assure... seulement il ne pense plus qu'à ses bateaux... il est toujours là, fourré au travail à peine rentré et tard dans la nuit, il n'en dort plus...

— Il va se rendre malade! il mange au moins?

— Oh! oui... rassurez-vous... et amèrement: — Vous vous occupez de lui plus que de moi, vous êtes méchante, vous savez que je suis jaloux...

Elle dit, l'écoutant à peine:

— Il pourrait bien penser un peu aussi à ses amis... quel drôle de type!

Raymond n'en tira rien de plus ce soir-là, et n'eut pas plus de succès auprès de Pierre, qui lui enjoignit à deux reprises, un peu vivement, vers minuit, de s'aller



Raymond déclara qu'il allait sortir.

coucher. Sur quoi Raymond se cabra et déclara que, n'ayant nulle envie de dormir, il allait sortir. Mais, à la réflexion, il jugea la chose peu agréable: il pleuvait, il n'y avait point de proche café, et il se trouva dans sa fâcheuse posture d'un grand enfant grondé qui boude.

Entre le grésillement des charbons s'écroulant dans la grille et le susurrement léger de la lampe brûlant haut, l'atmosphère pesait entre les deux frères; et ils souffraient, muets, obstinés dans une sourde défiance.

IX. — Quand on aime...

Un peu de clarté coulait encore d'un des angles découverts du vitrage et faisait saillir en relief les moulages de plâtre qui bordaient, en frise, la partie supérieure de la paroi. Mais, tout l'atelier était déjà profondément obscur, le feu étant presque morts dans les cendres; et Lina, couchée tout de son long sur le divan, les bras croisés sous la nuque, regardait machinalement là-haut, vers le plafond, une tête de faune, éclatante de blancheur, qui lui souriait de son éternel sourire fixe et inquiétant. Elle ne le voyait pas.

Pesamment, obstinément, elle ressassait *ce qui aurait pu être*, et rêvait la vie, qu'elle aurait pu vivre avec *lui*, s'il l'avait aimée. Elle se complaisait à doubler toutes les heures présentes, si mornes, de la vision impossible. On l'avait souvent appelée, en riant "la plus grande faiseuse de projets qui fût au monde", parce que, en effet, il n'y avait point d'idée émise devant elle qui ne pût être le point de départ d'une série de plans extraordinaires que, de bonne foi, elle voyait réalisables, et tout près d'être réalisés, pendant deux jours au moins. De sa mère, méridionale, elle tenait sans doute cette imagination prodigieuse et changeante, cette facilité presque naïve à croire en son désir, et ce don avait été jusque-là, pour elle, une naturelle détente bienfaisante à l'autre côté profond, et plutôt sombre, de son caractère.

Mais aujourd'hui, c'était un surcroît de souffrance que cette ironie de son esprit à lui faire plus colorées, plus palpables et vivantes qu'à une autre, les images de ce qu'elle avait espéré et savait maintenant impossible...

Son imagination ne s'amollissait pas en rêveries vagues, mais lui représentait avec une nette vivacité comment serait leur bonheur, dans les plus petits détails quotidiens "s'ils vivaient ensemble".

Elle se révoltait souvent contre cette hantise, et maintenant encore, avec une rage contre elle-même, elle murmura:

— Ah ça! ce n'est donc rien, la volonté? Et si je veux, moi, l'oublier, faire comme si je ne l'avais jamais vu? Je vivais tranquille avant de le connaître, je ne le vois jamais, il ne tient pas de place dans mon existence.

Le froissement d'une portière la fit se dresser:

— Qui est là?...

— Ah! Mademoiselle est sans lumière? c'est une visite, Mademoiselle: M. Etcharre...

— Eclairez... faites entrer...

Le domestique tourna les boutons d'électricité; éblouie, debout devant la glace, Lina renouait ses cheveux lâchés... Pierre entra.

— Tiens, vous! pardon, je dormais... cette lumière me fait mal aux yeux, je dois ressembler à un hibou! là... comme cela, c'est mieux. Et, ayant ajusté le fil conducteur à une petit lampe de cuivre rouge, elle éteignit la grande tige à cinq corolles en forme de lys, d'un blanc laiteux, qui les aveuglait.

Ils s'assirent. Elle jeta deux buches dans la cheminée, baissa le tablier, car elle n'aimait que ce simple et vieux mode de chauffage, et voulut prononcer quelques paroles banales afin de bien établir sa résolution

d'indifférence polie, mais Pierre parla le premier et dit:

— Ma visite doit vous étonner, et vous devez bien penser que je ne viens pas seulement pour vous voir... Alors elle ne put s'empêcher de rire à cette phrase où toute la gaucherie d'expression qui encombrait souvent les meilleurs intentions de Pierre, éclatait.

— Non, mon cher ami! rassurez-vous! je ne crois pas cela...

— Oh! pardon! je suis stupide et maladroit!...

Il était navré, confus, elle dut le consoler, et ils se retrouvèrent tout à coup aussi intimes et à leur aise qu'ils l'étaient là-bas à la Villa, où ils s'étaient confié si librement leurs chagrins. Ils savaient qu'ils étaient réciproquement seuls, l'un et l'autre à connaître ces chagrins, c'est là un lien des plus forts.

Et, tandis que, par un souple détour de causerie abandonnée, ils échangeaient des phrases tronquées, s'interrompant mutuellement, rappelant divers menus faits dont ils riaient, Lina sentit soudain avec une douceur violente que, *malgré tout*, c'était là encore le grand bonheur: le voir, lui parler, l'entendre. Elle aimait tout ce qu'il disait, et l'aimait jusqu'en ses maladresses de grand sauvage au coeur exquis. Se souvenant vaguement de ses téméraires pensées stoïques, du quart d'heure précédent, elle se traitait intérieurement de folle... Et, tout naturellement, Pierre en arriva, sans préparation, au but de sa visite. On parlait de Liliette. Il dit:

— Elle va bien, mais elle est comme vous, elle s'ennuie...

— Comme moi? et qui vous a dit que je m'ennuyais?

— Quand on n'est pas malade, ni éreinté par un surmenage de travail ou de mondanité, il faut s'ennuyer profondément pour s'endormir comme vous l'avez fait tout à l'heure, à cinq heures du soir!

— Ah! vous devenez psychologue?...

Il ne daigna pas relever le mot. Il parla encore de Liliette, puis dit simplement:

— Elle est un peu à vous, c'est grâce à vous que nous l'avons sauvée, elle vous adore et je sais comme vous l'aimez, aussi quand sa soeur... (Lina remarqua qu'il évitait de nommer Marguerite) est venue me demander un conseil, je n'ai rien voulu lui répondre avant de vous en avoir parlé... Je sais, ajouta-t-il du même ton égal "qu'elle m'a cru indifférent..."

— Ah!... fit Lina avec effort.

— Oui, Raymond me l'a dit... pas très gentiment même... mon pauvre Ray! il est nerveux...

— Sans doute... fit la jeune fille machinalement. Et, ressaisie de douleur jalouse, elle oubliait Liliette; mais Pierre, tenace, revint à son sujet:

— Eh! bien, qu'en pensez-vous? insista-t-il.

Lina eut un remords, elle avait délaissé cette enfant, qui lui appartenait un peu, selon l'expression de Pierre. Elle s'écria:

— Mais tout ce qui sera jugé nécessaire doit être fait, ne vous préoccupez de rien que de la soigner, je me charge du reste! Croyez-vous qu'elle doive quitter Paris? voyager?

— Je ne crois pas que ce soit urgent, il n'en faudrait pas tant, ou mieux, il en faut beaucoup plus... dit Pierre. Vous la connaissez, c'est une étrange petite nature, un peu chimérique et follement tendre. Sa pauvre mère l'aime, certes, mais à présent que son état n'exige plus ces soins et cette compassion incessante qui la couvaient jadis, elle semble s'étioler moralement. Il est difficile de la faire travailler déjà comme les autres enfants de son âge, mais elle a un esprit avide, curieux, elle aurait besoin, *elle aussi*, de ne plus être seule... Et il regarda Lina.

Elle parut ne pas comprendre, et dit un peu sèchement:

— Eh! bien, et Marguerite?...

— Vous savez qu'elle est très occupée... dit Pierre.

Lina réfléchit un moment, puis:

— Eh! bien, j'ai trouvé: donnez-la-moi... oui, laissez-moi la prendre quelque temps ici, avec moi... je ne suis pas toujours bien gaie, mais cela la distraira tout de même, et je me guérirai peut-être aussi du même coup... qu'en pensez-vous?...

— Je pense que ce serait très bien, répondit Pierre avec la même simplicité qu'elle avait mise à faire son offre, mais si vous vous mariez?...

— Je ne me marierai pas... fit-elle rudement; elle ajouta en s'efforçant de sourire: rappelez-vous, d'ailleurs, que vous m'avez donné du temps, je le prends...

Quelque chose en elle, en dépit de la sècheresse apparente de ses paroles, toucha Pierre. Il lui demanda avec affection:

— Cela ne va toujours pas?...

— Oh! pas du tout... mais ne parlons parlons pas de moi, voulez-vous...

Alors ils demeurèrent silencieux et étrangement gênés, jusqu'au moment où le jeune homme se leva pour partir. Près de la porte, comme elle avait nommé Raymond, Pierre répéta:

— Mon pauvre Ray!

Elle s'étonna agacée:

— Comment, c'est vous qui le plaignez! vous êtes extraordinaire! j'avoue ne pas comprendre!

— Mais si, mais si, dit-il doucement, je lis bien en lui, allez! il se tourmente de son... de *leur* avenir..fl il se désole de ne pas faire sa carrière plus vite, ce qui retarde leur... leur mariage...

— Enfin, que vous dit-il?

— Mais il ne me dit rien!...

Et elle?

— Elle non plus...

— Eh! bien, vous pouvez penser tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas bien de leur part, pas gentil... non! tant pis, moi, je suis franche!... Après tout ce que vous avez été pour eux, ne pas vous montrer plus de confiance, c'est pas chic, oh! non!

Pierre balbutiait; expliquait, cherchant des raisons, toutes mauvaises. Lina s'entêtait dans une exaspération croissante contre les absents, et pleine du sourd désir de le retenir encore là, quelques minutes, quand même ils les passeraient à discuter et disputer.

Elle disait:

— Moi, à votre place, je voudrais être plus fier, et quel que puisse être mon sentiment, je ferais comme si je me fichais bien d'eux au fond!...

— Oh! quand on aime! est-ce possible! murmura Pierre.

Elle demeura immobile, muette... Enhardi par sa victoire, il reprit:

— Enfin, il faut bien aussi que je me "fasse une raison", comme on dit dans le peuple! je ne suis pas attirant, je n'ai pas le caractère très séduisant d'apparence, je le sais; on m'aime bien, oui, sans doute, et je crois à leur sincère affection pour moi, mais on ne peut pas m'aimer avec cette tendresse câline et abandonnée qui... que... qui doit être si bonne pourtant...

Sentant qu'il s'enbrouillait, il se hâta:

— Bonsoir... pardon... et merci... pour Liliette... nous nous reverrons... bonsoir... bonsoir...

Il se sauvait, et Lina bouleversée et furieuse, s'accrochait à un meuble, parce qu'elle eût voulu courir après lui, se pendre à son cou comme une enfant et lui dire:

— Grand imbécile, va! qui croit qu'on ne peut pas l'aimer, ah!... l'aimer!...

X. — Raymond.

Quand Raymond eût passé le tourniquet, il ne vit rien d'abord.

Confusément, les formes pâles des statues parmi les verdures s'enveloppaient déjà d'un nuage de poussière, et, bien qu'il fût à peine deux heures, et qu'il y ait eu déjà le matin une poussée formida-

ble, le fleuve noir de la foule remplissait l'immense vaisseau, onde forcément lente et régulière au centre des allées, mais qui s'écrasait en remous sur les bords, au pied des groupes, sur les plates-bandes; et il y avait là des petits cris effarouchés de femmes avec des paroles de colère contenue, et des gestes qui cherchaient, en vain, à protéger les toilettes éreintées par la bousculade.

Au fond, le double escalier roulait le même flot sombre où les couleurs vives des chapeaux de femme faisaient mousser une écume rose et violette.

Tout de suite, à ce premier coup d'oeil, pris d'angoisse, Raymond désespéra de retrouver Marguerite en ce chaos.

C'était la première fois qu'il assistait à cette répétition générale du Salon, dite: le Vernissage et où le même monde de tous les mondes se retrouve avec une exactitude aussi touchante que fervente, se ruant au spectacle de plusieurs kilomètres de toile peinte.

Il n'avait jamais connu encore que le Salon des jours de semaine, paisible et frais. Il remarqua vite l'air général d'indifférence et d'ennui qui caractérisait cette foule, et il se sentait gagné par cette même torpeur de lassitude, incapable de distinguer aucune beauté détachée hors de l'océan trouble des couleurs et des formes. Il se laissait porter, traîner plutôt, envahi d'une sorte de découragement irrité qui le prenait souvent maintenant comme les crises de quelques obscure maladie.

Le rendez-vous avec Marguerite avait été convenu dans la salle où se trouvait placé son tableau, à trois heures.

La jeune femme était partie le matin à dix heures et avait été retrouver les Morel avec qui elle devait déjeuner chez Ledoyen naturellement. Elle avait donné sa seconde carte d'entrée à sa mère dans la matinée et, ainsi qu'il se fait habituellement, malgré le *rigoureusement personnelle*, cette même carte servait maintenant à Raymond.

Pierre, depuis déjà quinze jours, avait annoncé qu'à son grand regret il serait obligé, le 30 avril, de passer la journée aux environs de Paris, ayant rendez-vous aux chantiers de construction navale avec le comte de Luc.

Comme Raymond traversait une salle du même pas nonchalant, les yeux vagues, il fut arrêté par une main posée sur sa manche, et surpris, vit devant lui, souriantes et ravissantes, trois jeunes femmes parmi lesquelles il ne reconnut pas tout de suite, Marguerite...

Celle-ci avec Lina et Liliette éclatèrent de rire de sa surprise et il s'excusa:

— La fatigue, la chaleur, ce monde... non, c'est vrai, il n'avait pas remarqué en y entrant le numéro de la salle... On acceptait ses excuses sans les écouter. Liliette l'entraînait. Elle était adorable de joie pure, et ressemblait si exactement à une petite vierge byzantine, si fine dans sa robe droite de laine blanche, son visage étroit si régulier avec les yeux immenses et les cheveux en poudre d'or qui l'éclairaient sous le bord léger d'un chapeau de dentelle, que tout le monde se retournait, après l'avoir vue, pour le regarder encore, en admiration de ce type d'une grâce sans fraude.

Raymond s'arrêta devant le portrait. Vu hors de l'atelier étroit et de l'isolement du chevalet, il prenait ici, au voisinage proche des cadres et des toiles étrangères, toute sa valeur. Les gens "du métier" devaient y reconnaître certes quelque inexpérience encore de ce métier, mais y trouvaient aussi une étrange puissance de coloris, une rare fermeté de dessin et surtout la marque de la plus absolue personnalité.

Par une jolie idée coquette et délicate, Lina avait revêtu ce jour-là un costume se rapprochant par la nuance et la forme de celui qui l'habillait en son portrait: robe

toujours un peu bizarre ainsi qu'elle les aimait, coupée comme une dalmatique, échancrée au col et faite d'un velours soyeux et souple couleur de mousse.

Les yeux de Raymond allaient de la jeune fille, devenue grave tout à coup, à la toile, où cette même femme, dans son immobilité muette d'image, avait tout le charme palpitant de la vie.

Il lui semblait n'avoir jamais si bien vu cette belle figure tendre et sérieuse, car Marguerite avait obtenu enfin cet affleurement du fond de l'âme au niveau des prunelles d'or sombre, et le sourire profond et délicieux, — un peu trop rare dans la réalité, — au pli de la bouche charnue d'une ligne arrêtée et close comme une bouche de sibylle. Cette même couleur d'or, non pas éblouissante comme chez Marguerite, mais concentrée, se retrouvait en coulées, en reflets, au casque lourd des cheveux qui dégageaient et voilaient dans un désordre apparent le front haut et large, les oreilles roses, les tempes bombées.

Les chaînes et les pierreries que Lina avait le caprice habituel de porter chez elle, enroulées à son cou et à sa gorge, brillaient d'un éclat doux sur cette chair mate et cette robe d'étoffe somptueuse et sombre.

Et ainsi ce tableau, avec toute la vérité simple et attachante d'un portrait moderne, offrait encore l'apparence étonnante d'une riche toile ancienne: image curieuse et belle de princesse morte, héroïne de quelque drame d'amour et de sang.

Raymond était ému profondément et démêlait mal son émotion. Il était fier, heureux, effrayé et triste... Quand il se tourna enfin vers sa Maggy, il ne lui montra que sa fierté joyeuse, mais, au passage, Lina saisit l'expression ambiguë, fugitive de la crainte...

— Si vous saviez! dit-elle, il faut que "mon peintre ordinaire" ait la tête solide! A présent, ce n'est rien... tous ces gens qui s'arrêtent sont des inconnus, ils admirent sans comprendre peut-être, et vous, vos compliments ne comptent pas! Mais ce matin, c'était toute la grande fournée et papa ne les avait pas avertis que c'était Madame, ici présente, qui était l'auteur de l'objet... et il aurait fallu les entendre! Ah! j'étais rudement contente! peut-être pas autant que cette petite fille-là!... — elle tapota la joue de Liliette, — mais plus qu'elle, pour sûr!... — Elle désignait Marguerite. — Celleci-ci murmura:

— Je crois que je suis un peu ivre! Il me semble que je rêve, et savez-vous ce qui me paraît plus extraordinaire que tout? C'est de voir mon nom écrit de mon écriture sur cette toile...

Raymond lut ce nom. Elle avait signé simplement:

— *Marguerite*... Et il fut de nouveau profondément troublé. Elle dit encore:

— Et de penser que j'ai fait cela, que j'ai eu l'audace de l'entreprendre, c'est drôle! cela me fait une peur affreuse maintenant! Si c'était à recommencer, je n'oserais jamais!

— Allons donc! dit Lina.

Marguerite continuait, rêveuse:

— Et pourtant! je dis cela et je sais si bien que c'est une force indépendante de la volonté qui m'a poussée et me poussse encore!... comme c'est étrange...

Raymond, jaloux soudain de l'absorption où elle se perdait avec un vertige, lui prit le bras d'un mouvement de maître auquel il ne l'avait pas habituée, mais qu'elle ne songea pas à remarquer, trop étourdie, grisée de bonheur.

Il enveloppa d'un long regard toute sa toilette:

— Comme vous êtes belle!...

— Oh oui! c'est une surprise de Lina! J'ai reçu tout cela ce matin au réveil à la maison: Comme c'est gentil, n'est-ce pas?

Elle était prise comme dans une gaine en une robe pékinée à rayures grises et rose pâle, coiffée d'un chapeau bergère fleuri de roses et semblait elle-même une

haute fine fleur. Toute sa radieuse jeunesse gaie brillait sur elle comme une lumière. Elle raconta avec animation la matinée, les présentation qui lui avaient été faites d'un grand nombre d'artistes célèbres, d'amis des Morel, et elle parla en détail de ces gens, du déjeuner où ils s'étaient tous retrouvés, voisinant et causant, les tables rapprochées. Elle était étourdie encore de la fièvre des propos et des projets plus que du champagne bu. Et Raymond devinait combien elle avait été entourée, adulée, apparaissant si féminine, fragile et jolie, et soulevant une excitation de curiosité autour de son talent naissant... une "bien connue" du *Tout Paris* artiste de demain.., sans doute, et chacun voudrait revendiquer l'honneur de l'avoir découverte, lancée, protégée... Il sentit qu'il pâlissait, et trembla de rage.

Tandis qu'elle s'animait inconsciente répétant les menus incidents et laissant brûler libre, devant lui, sa grande fièvre d'avenir qui prenait, au premier contact avec la foule, un essor nouveau, il la sentait s'éloigner de lui toujours, toujours davantage et jusqu'à sa parure de grâce luxueuse qui la lui faisait étrangère... Elle avait une allure d'indépendance élégante et insoucieuse, il ne la reconnaissait pas. Il en vint à ne plus l'écouter, tout à son irritation croissante... il haïssait tous ces gens riches, célèbres, qu'elle nommait et qui maintenant la connaissaient; il avait une envie mauvaise et mesquine de l'arrêter brusquement dans son élan enfantin d'expression et touchant, qui, de ce premier succès tirait une exaltation de gloire, et de lui rappeler combien était peu de chose un engouement parisien, et que son talent avait beaucoup à faire avant d'être assuré...

Il lui en voulut même de sa robe qui faisait retourner les femmes parce que impeccable et visiblement "signée" d'un nom de la haute couture, et les hommes parce que la parant, la sertissant si harmonieusement.

Il se souvenait, avec un regret amer et honteux, du temps, point si lointain, où elle les avait, lui et son frère, pour seuls amis; où meurtrie, humiliée et sans joie, elle leur arrivait avide d'affection, de soutien, et en entrant habillée avec une simplicité presque pauvre dans leur humble petit appartement, leur apportait tout son coeur, toute sa pensée...

Il avait envie de crier, et, parvenu au comble de l'exaltation nerveuse, débordé par le flot de jalousie, de misère et de peur qui montait lentement en lui depuis des semaines, il s'écria tout à coup, ne se rendant pas compte à quel point sa phrase allait faire choc étrangement dissonant, incompréhensible, avec les paroles naïvement enchantées de la jeune femme:

— Marguerite! cela ne peut pas continuer ainsi! Il faut choisir! moi ou tous ces poseurs que vous gobez... j'en ai assez de cette situation ridicule... m'avez-vous autorisé oui ou non, par votre attitude, à me considérer comme votre fiancé? oui, n'est-ce pas? Sans doute vous n'avez rien promis, mais mille choses, rappelez-vous... vous m'avez pris, et maintenant vous croyez que je vais accepter cette existence de dupe où je vous vois à peine, ne semble pas exister pour vous, et quand par hasard nous sommes ensemble, vous passez votre temps à me parler d'un tas de choses étrangères...

Dans son emportement, il confondait, dans son expression, les puérilités mondaines qui l'agaçaient et tout ce qui touchait si fort la jeune femme quant à son avenir.

Elle demeura ahurie une seconde, à cette sortie, puis, profondément blessée, mais assez calme, parce qu'elle n'avait point de passion à son endroit, elle dit très bas:

— Et moi je vous prie de cesser à l'instant cette scène grotesque; vous êtes souffrant, je suppose, alors je vous excuserai, mais dans ce cas vous auriez mieux fait de rester chez vous...

— Marguerite... supplia-t-il d'une voix étouffée.

Il avait pensé qu'elle allait presque s'excuser elle-même! le consoler, l'apaiser, lui dire tendrement qu'il était un grand fou, enfin de ces paroles inutiles, douces et vagues par où on calme aisément les très jeunes et les très amoureux...

Mais à ce ton net et froid, rebelle, signifiant une volonté plus haute et ferme que la sienne, la douleur dépassait chez lui la colère, et toute sa nature d'enfant gâté revint...

Or, Marguerite n'était point tout à fait non plus dans son état normal. Elle avait les nerfs tendus et toute la violence de son caractère apparaissait:

— Assez! ce n'est vraiment pas la place pour une explication, s'il vous en faut une absolument, bien que je la croie inutile, puisqu'il faut choisir, c'est tout choisi, j'aime mieux vous le dire tout de suite... J'hésitais, sachant que je vous ferais de la peine mais tant qu'à faire, finissons-en tout de suite, d'autant que vos manières me décident absolument: ne vous considérez donc plus comme mon fiancé, et n'en ayez pas trop de chagrin, allez! nous n'aurions pas fait un ménage assez calme!

Quoi qu'elle en eût, sa voix tremblait légèrement, elle sentit qu'elle n'en pourrait pas dire davantage et elle quitta son bras avec un peu d'effort, car inconsciemment il le serrait sous le sien, et elle retourna vers Lina et Liliette qui n'avaient rien saisi de la scène. Mais, à voir le soudain bouleversement du visage de Marguerite, et la pâleur effrayante de Raymond, demeuré immobile à quelques pas, Lina comprit qu'il se passait quelque chose de grave.

En s'accrochant à elle, un peu défaillante, Marguerite dit assez haut:

— Ah! que je voudrais que Pierre soit ici!...

Raymond l'entendit et partit.

* * *

Comme Lina voyait que Marguerite étouffait, prête à pleurer, elle l'entraîna au dehors, agacée à chaque instant par des rencontres de connaissances, et elle devait saluer, sourire avec un *chat dans le coeur*, comme dit le proverbe russe. Un instinct, que des observations précédentes appuyaient, l'avertissait qu'il ne s'agissait pas ici d'une passagère querelle d'amoureux. Et un combat très rude la partageait.

Qui dont eût pu savoir ce que déjà lui avait coûté de luttes, de défaillances et de reprises, son attitude de ces derniers mois avec Marguerite! Elle ne pouvait s'empêcher de lui conserver l'affection ancienne et sincère, mais elle ne pouvait réfréner non plus au fond d'elle-même, l'inévitable défiance obscure de femme à femme, devenues rivales. Elle était trop passionnée pour parvenir à dissimuler complètement, cette défiance, mais elle tenait en elle une puissance de volonté, une énergie magnifiquement résistante à la vie, inconnue peut-être à elle-même.

Son âme était comme une terre merveilleuse et sans culture que la force seule de la sève fait assez belle.

Elle s'efforçait lentement au courage quotidien remportant les petites victoires de l'heure qui passe, obscure aux yeux indifférents.

Innocente, Liliette, qu'elle avait près d'elle, l'aidait. Liliette qui ne s'ennuyait plus, que Lina avait prise comme son enfant et qui avec sa gaieté revenue, cette tendre et grave gaieté charmeuse, protégeait sans le savoir ce pauvre coeur blessé, ardent et misérable.

Maintenant dans la victoria qui les emportait rapidement vers l'Etoile, elles ne parlaient point ni Lina, ni Marguerite, avec Liliette entre elles. Marguerite avait ce que Pierre appelait autrefois ses "mau-

vais yeux" et tâchait à se souvenir exactement des paroles amères échangées tout à l'heure avec Raymond.

Lina entendait comme une cloche à ses oreilles l'appel: *je voudrais que Pierre soit ici...*

Quel sens caché à cette phrase? Comme la voiture arrivait au rond-point de l'Arc-de-Triomphe, Lina proposa de faire un tour au bois, et elles tombèrent d'accord là-dessus toutes les trois, avec un détente de satisfaction physique.

L'air doux et léger baignait leurs visages que le feu de leurs pensées et l'âcreté des poussières respirées tout le jour échauffaient. Le soleil étant déjà fort, on arrosait largement les avenues et les contre-allées. A peine entrées sous la feuillée d'un vert si tendre, à peine vert, couleur d'eau frissonnante, elles furent prises par la paix de la nature; et, Lina ayant donné des ordres, la voiture alla vers Madrid, traversant cette partie du bois plus exquise d'être un peu sauvage et presque déserte: cette petite forêt de pins maritimes aux troncs droits, dont l'écorce d'un roux violâtre prend les plus étranges teintes à toutes les heures du jour, et qui épanouissait l'ombrelle obscure de leurs branches toujours vertes; feuillage singulier, presque pas feuillage, qu'on déteste ou qu'on adore, qui bruit comme une voix humaine sous le vent, et qui, mort, tombé, ne se pourrit point, conserve une tenace vie cachée faisant au sol un vêtement serré de ses mailles rousses, tenues et luisantes.

Marguerite respira, profondément vivifiée:

— Oh! ça sent bon... murmura-t-elle.

Lina frissonna: elle reconnaissait cette odeur... ce parfum de résine chaude, — sang des arbres, — emplissait ses narines, faisait bourdonner en ses oreilles et battre avec une violence douloureuse en son cœur son propre sang... Elle revit le "bois sacré", la route blanche, brûlante et chère, bordée de ces mêmes arbres, où elle avait marché avec lui l'été passé...

Ainsi son amour avait près d'une année, peut-être davantage, car l'heure du germe est obscure, et combien vivrait-il encore dans la douleur? Elle défaillit, se détournant pour ne pas voir Marguerite.

Et elle l'avait là près d'elle, inconsciente, très forte, promise à toutes les joies, et elle ne pouvait l'éloigner de sa vie, ni s'éloigner d'elle sans être justement jugée capricieuse, égoïste, envieuse...

* * *

Quand Raymond s'arrêta de marcher, stupide de fatigue, il ne sut pas tout de suite où il se trouvait.

Il avait suivi les quais, longeant d'abord les hauts parapets, puis, les berges s'élargissant, moins encombrées, avec des plaques d'herbe rase, Raymond machinalement, y était descendu pour être plus près de l'eau dont l'haleine fraîche lui semblait clémente.

Et il avait encore marché longtemps au bord du fleuve qui déroulait au soleil, comme un serpent géant, ses écailles éblouissantes. C'étaient maintenant des pentes douces veloutées de petites fleurs d'avril: pâquerettes ouvertes, rondes et pures comme des yeux d'enfant, gloire des coquelicots, toute une campagne en miniature, reposante, oh! oui, reposante. Il s'assit. Un peuplier de Hollande secoua la neige frêle de son pollen; Raymond suivit des yeux les vols de cette poussière de fleur. Il en fut bientôt couvert et, sans pensée s'acharna à en débarrasser ses habits, et son chapeau qu'il tenait à la main. Il remarqua alors que ses souliers vernis et le bas de son pantalon étaient encrassés et sales de la boue limoneuse du bord du fleuve. Et il se revit tel qu'il était quelques heures auparavant, au départ, il s'était regardé avec complaisance dans son complot gris clair, finiment chaussé, coiffé de neuf et charmant, en vérité avec son

air doux et délicat de fille blonde, la peau, les yeux clairs.

Elle l'avait aimé pourtant! Mais on la lui avait changée... et, pour la millième fois depuis trois heures il ressassa sa douleur, ses griefs et leurs causes... Il haït avec un éclat de douleur renouvelée tous ces gens, ces étrangers qui la lui avaient faite étrangère. Ne voulait point reconnaître qu'elle n'avait jamais été sienne; il les accusait tous, le pauvre enfant, de la lui avoir prise... Il ne pouvait pas admettre la pensée d'une Marguerite indépendante, dégagée de lui, et cependant, c'était absolu, irrévocable, il le sentait bien, elle avait dit: *non*, et ce n'était pas le refus ignorant d'une jeune fille, c'était la parole décisive d'une femme ayant déjà vécu et qui avait en elle une suffisante force de vie libre.

Comme Lina, et presque à la même heure, Raymond écut les semaines unies de l'année précédente alors qu'amollie par le charme enveloppant de son jeune amour et de la saison elle l'avait écouté, presque tendre, indul et assez mystérieuse pour qu'il eût tout l'espoir...

Débordé par ces souvenirs, il ne savait plus s'il en reniait la douceur, dans la rancune qu'il avait envers cette femme de ce qu'il appelait une coquetterie hypocrite, ou s'il les regrettait au point qu'il eut tout donné pour les revivre encore. Non, il ne savait plus rien, sinon qu'il était plein de haine, de défiance envers le monde entier, que la vie lui apparaissait fermée et noire et qu'il était seul, parfaitement seul, ayant un ennemi, et le plus redoutable de tous, jusqu'en son frère... son frère, qui avait été aussi un peu sa maman... Il appela: Oh! Pierre!... Et son coeur creva enfin... mais, mais, dans les sanglots sa peine ne s'émoussait pas.

Il tomba, brisé, des larmes à un sommeil de fièvre et de délire, et, quand il s'éveilla, le grand ciel d'une pâleur immense et vide s'éclairait déjà d'étoiles palpitantes comme des yeux, les moires mouvantes de l'eau les miraient toutes... Il regarda ce ciel et ce fleuve, quel repos! Il se sentait calme, presque content, en allé déjà et débarrassé du poids fastidieux de ces petites choses ridiculement fugitives de la vie...

* * *

Pierre rentrait: onze heures et demie. Le comte de Luc l'avait gardé à dîner.

La journée n'avait pas été gaie, mais elle ne lui avait pas été cruelle. Il était plus fort d'avoir su tenir la décision prise.

Il songea que le gaz serait éteint et chercha dans la poche de son veston sa boîte d'allumettes, mais, la porte ouverte, il fut surpris. La loge était encore éclairée et pleine de monde. Un homme, au centre du groupe, parlait très haut et, pour la centième fois sans doute, donnait les détails, ardemment écoutés, de quelque aventure passionnante:

— Car de l'avoir repêché, c'est bien le hasard, faut le dire...

Pierre un peu ému s'avança:

— Est-ce qu'il y a eu un accident?

On se tut brusquement, le concierge vint à lui, et il entendit un chuchotement:

— C'est le frère!...

— Raymond! cria-t-il.

Mais il n'ajouta rien, fut en haut dans une course folle, et le trouva.

On l'avait rapporté, il était là... Vivant?

I. — Les histoires de Liliette.

— Et ainsi, mon cher, votre fille recueille les suicidés qui se ratent et les petites hystériques; elle fait de votre maison un hôpital avec tous ces intéressants malades, et cela vous plaît ainsi? fort bien! mais avouez que c'est drôle!...

— Allons, allons, ma très jolie amie, ne soyez pas méchante, je vous abandonne le garçon si vous voulez, il n'est pas bien neuf comme type et je crois qu'il "se ratera" toute sa vie, mais la pauv' petite fille,

je la défends! N'employez donc pas de vilains mots en parlant d'elle! Elle est très gentille, cette gosse-là...

— Je ne sais pas ce qu'elle est, elle ne parle jamais; est-elle muette? elle vous regarde fixe avec ses yeux énormes, extraordinaires, vous avez beau dire, elle n'est pas naturelle...

Et la comtesse Rosita, plus belle que jamais, et d'une beauté excessivement sertie et relevée, ce jour-là, par l'art du plus subtil maquillage, d'une coiffure savante qui devait mettre en valeur sa toque de roses pourpres, et d'une toilette compliquée et vive, prit le bras de M. Morel, s'y appuyant avec toute la grâce et la langueur dont elle était capable.

Et, en ce jour de courses, à Auteuil, c'était aux tribunes, sur la pelouse, un universel chuchotement:

— Morel, le toujours beau et très talentueux Morel épousait la très espagnole comtesse Rosita "qui... que... vous savez", rire et... etc.

Ce n'était pas officiel, mais il prenait auprès d'elle une allure légitime, l'emmenait dîner avec sa fille à Madrid (on les y avait vus encore l'avant-veille) et le potin était infiniment plus amusant que les courses.

Cependant Morel, tout en subissant l'influence contagieuse de cette opinion ambiante qui décidait, avant lui, de ce qu'il ferait, demeurait réfractaire; et, tout en promenant lentement Mme de Sorgue, il était un peu ennuyé parce qu'elle venait de lui dire.

En y réfléchissant, avec impartialité, il avait fait pour Pierre, à Royan, l'année précédente; et, une installation pareille était véritablement impossible à Paris où le maître de la maison désertait cette maison les trois quarts du temps. Lina, malgré tout son invincible bohémianisme, le comprenait.

Mais, à part cela, le jeune homme vivait dans le petit hôtel somptueux et obscur comme une chapelle du boulevard Péreire.

Il y venait le matin souvent, y déjeunait alors la plupart du temps, y passait ses après-midi, sortait en voiture avec les deux jeunes filles, quelque fois rentrait dîner avec elles, et ne se retirait que très tard dans la soirée.

Evidemment, il y avait abus. M. Morel était bien habitué aux fantaisies de sa fille, et y reconnaissait son sang, mais elle avait toujours témoigné d'une sauvagerie invétérée vis-à-vis des humains, et n'avait guère eu encore que des goûts de claustration exagérée, ou des caprices d'installation ruineuse, et ni les uns ni les autres n'avaient gêné M. Morel. Il était flatté, au contraire, secrètement ravi dans sa vanité puérile d'homme à la mode, de l'originalité de sa fille. Le Paris parisien s'était amusé avec une snobisme admiratif de ces goûts et de ses caprices.

Sans préméditation, Lina y avait acquis une certaine célébrité.

On avait décrit les ameublements inventés par elle, ses folies de plantes rares et d'animaux généralement inattendus en ville, lâchés dans son appartement privé, ou dans la liberté des jardins à la *Villa*.

Aujourd'hui, c'était différent: plus de fougères d'Asie, prodigieuses, mais qui dépérissaient sur la terrasse de l'ateelier, plus d'antilopes errantes dans les salons, mais un jeune homme...

Paris pouvait rire encore à cet avatar mais d'un rire qui déplaisait fort à M. Morel. Il se promit d'en parler à Lina, et la perspective d'une observation l'importunait vivement.

* * *

Contre son habitude, M. Morel rentra de bonne heure: huit heures et demie. Il demanda:

— Mademoiselle est dans l'atelier?

— Oui, monsieur.

— Seule?

— M. Etcharre qui a dîné ici avec Mademoiselle.

— Naturellement! grommela-t-il en montant l'escalier.

Mais, en haut, ce ne fut point Raymond qu'il trouva, mais Pierre.

Il fut doublement content, car ce garçon l'intéressait réellement, et il lui sembla presque, dans sa mobilité admirable d'inconscient, que son observation devenait inutile, reculant dans le vague indéfini des réformes qu'on projette avec l'intime persuasion qu'on ne les accomplira jamais.

Les deux jeunes gens étaient assis à l'entrée de la terrasse. M. Morel s'assit près d'eux et, sensible à la beauté extérieure des choses, il se plut au charme d'un merveilleux crépuscule rose; faisant remarquer, avec des expressions d'artiste, la singularité d'apparence qu'offraient les murs éclatants d'une bâtisse neuve, encore à demi voilée d'échafaudages, et qui ressemblait, dans la lumière dorée du soir, à un décor de ville arabe.

— Tu ne sais pas ce que je racontais à Pierre?

— Non. Quoi?...

— J'ai découvert que Liliette écrit! Oui, elle a été inoculée par Raymond, sans doute! Elle invente des histoires, je l'ai confessée hier soir et elle m'a avoué cette faiblesse... ce qu'il y a de curieux et qui va t'intéresser, c'est qu'elle écrit de préférence en t'écoutant jouer... la musique l'hypnotise absolument... elle adore t'entendre, et toutes les impressions qu'elle éprouve alors, elle en garde la mémoire très fidèlement et les transcrit après...

— Tiens! tiens! fit Morel amusé, elle est drôle, cette petite!... voyons, nous allons la faire arriver...

Il se leva, alla au piano. Lina fut très surprise, car presque jamais son père ne s'installait dans l'atelier.

Son talent était charmeur et jeune comme lui-même. Il y avait dans ses compositions une manière de génie. Ayant mis en musique des poèmes de Verlaine, il avait pénétré leur harmonie jusqu'à la fondre prestigieusement avec la sienne.

Il jouait depuis dix minutes environ, quand une petite ombre se glissa silencieusement dans l'ombre de la pièce, et comme ils furent tous parfaitement immobiles et que la nuit envahissante dérobant les mouvements du musicien, il sembla que ce fût l'âme seule de la musique qui peuplât l'heure charmée et la chambre morte d'une douce magie de fée et de fantôme.

Comme tous les vrais artistes, Morel exaltait son art au contact d'une compréhension sincère, si humble fût-elle. Très souvent, on l'avait trouvé inférieur à lui-même en quelque salle très bondée et ultra-mondaine; il fut, ce soir, entre sa fille un étranger et une enfant, au-dessus de son habituelle puissance et il le sentit.

Il sentit encore quelque chose de plus qu'il s'expliqua mal: c'était une émotion assez mélancolique, mais d'une certaine douceur. Il songea qu'il avait cinquante-deux ans et ce n'était pas précisément joyeux, mais il songea encore, et avec plus de profondeur que de coutume, aux trois êtres qui l'entouraient.

Il n'avait pas le coeur assez tendre pour avoir l'attention vigilante, mais il était trop intelligent pour n'avoir pas l'observation rapide et presque involontaire, aussi n'avait-il pas été sans remarquer un changement en sa fille. Et, plus d'une fois, il avait repensé à la "supposition" de Mme de Sorgue: Lina éprise de Pierre.

Il persévérait à trouver cela très inadmissible en tant que supposition, mais l'idée prenait cependant en lui la force d'une vérité.

Pour tout dire, dans son appréciation impartiale des choses, il avait été légèrement déçu de ne pas voir en Lina une plus violente énergie à bien vouloir ce qu'elle voulait, à lutter avec un bel égoïsme de

passion à *conquérir*, sans souci des ambiances... Il l'avait un peu méprisée de sa "sentimentalité"... A présent, une compréhension plus haut lui venait obscurément, et même une sorte de vague regret: il ne lui aurait pas déplu que ce fût "celui-là" qu'elle ait choisi et que "celui-là" fût toujours, comme maintenant, avec eux un peu sauvage, mystérieux dans son extrême simplicité et très bon. Et jusqu'à la présence de cette petite fille étrange et douce qui lui semblait presque nécessaire à l'émotion actuelle. Ce très démodé charme d'une famille, d'un foyer, il le subissait avec tout le relatif que comportait la situation point "banale", ni "bourgeoise" assurément.

Quand M. Morel cessa de jouer, il y eut un moment de silence; ils revenaient tous de très loin. Il parla le premier:

— Causez donc là-bas tous les deux, moi, j'ai quelque chose à dire à Liliette.

Pierre et Lina allèrent à l'extrémité de la terrasse. Le paysage vu de là était tronqué et charmant, découvert au hasard des constructions voisines. Et, ces constructions, — presque toutes de petits hôtels particuliers habités par leurs propriétaires, des artistes, — étaient d'une architecture un peu compliquée, naïvement traductrice d'une certaine vision intérieure de ces artistes qui l'avaient imposée à l'architecte. Des jardins microscopiques alentour justifiaient le mot d'Alexandre Dumas père qui, déjeunant chez son fils, locataire alors d'une petite propriété dans la banlieue de Paris, lui disait: *Ouvre donc la fenêtre de la salle à manger pour donner de l'air à ton jardin!*

Mais, par ce soir de juin, les cimes des arbres, épanouies en bouquet, donnaient l'illusion de la pleine verdure. Lina s'assit sur le rebord de Pierre de la terrasse, et elle frémissait à sentir, revenues, toutes les fièvres de l'hiver qu'elle avait cru soumises, amorties, bientôt vaincues... Ah! fuir cette heure douce, propice, dangereuse, et cette présence... mais quand même cela ne lui eût pas été matériellement impossible, elle était tenue là par un lien infrangible et fort: le désir de vivre cette heure et le bonheur de cette présence. Elle ne souhaitait même pas l'entendre parler et elle tressaillait quand il dit doucement, et continuant la conversation commencée tout à l'heure comme si rien, ni personne ne l'eut interrompue:

— Vous ne m'empêcherez pas de vous le répéter, vous avez sauvé Raymond de lui-même, ce qui était autrement difficile que de tirer son pauvre corps de l'eau, entre toutes les preuves de la rare et profonde amitié que vous nous avez témoignée, celle-ci est pour moi inoubliable, immense... je voudrais, je voudrais savoir ce que je pourrais faire à mon tour pour vous?...

Elle avait voulu l'interrompre, se tirer de son émotion par sa blague habituelle:

— C'est entendu! Je suis le sauveur des familles, l'ange du boulevard Péreire!...

Mais il avait persisté, sans se laisser interrompre; il rappelait les jours d'angoisse, tout proches encore, où, de voir son frère physiquement sauvé, ne le délivrait pas de la peur que lui inspiraient les yeux défiants et fuyants de ce frère, son mutisme de douleur et de révolte. Et, devant "son enfant" il demeurait troublé, incapable de trouver, de prononcer les mots qu'il aurait fallu, car, dans une grande explosion de larmes passionnées, Marguerite lui avait raconté la scène du *Salon*, et s'était accusé avec exaltation d'avoir été la cause de l'acte extrême de Raymond.

Pierre qui ne comprenait plus, ayant cru si fermement à leur mutuel amour, n'avait pu que murmurer:

— Alors... vous ne l'aimez donc pas?...

Et elle avait dit: *non*, de la tête, sans paroles comme si elle n'eût pas voulu affirmer encore une fois, hautement, la vérité.

Et, tandis qu'en quelques phrases, Pier-

re faisait repasser devant Lina ces heures troubles, il faisait ressortir par quel tact délicat, quelle finesse délicieuse de coeur, elle avait su, elle, être le lien qui, insensiblement, fermement, avait relié entre eux les êtres que ces violents événement et la franchise brutale des sentiments révélés, avaient séparés. Par elle, et tout naturellement, Raymond et Marguerite s'étaient revus...

— Mais c'est pour vous, pour vous seul que j'ai fait cela! pour que vous ne souffriez pas tant en votre frère! Elle! ah! elle..." Et presque involontairement elle dit avec une amertume mauvaise dans l'âme:

— Je ne croyais pas Marguerite si froide... après ce qu'avait fait ce pauvre enfant, je pensais qu'elle aurait eu, le revoyant quelque chose de plus tendre, de plus doux; qu'elle serait touchée, peut-être... mais non... d'ailleurs, elle a beaucoup changé depuis un an, elle est devenue très sèche... Vous ne trouvez pas...

— Oh!... avec moi, vous savez, elle ne s'est jamais montrée tendre... et puis, elle a beaucoup de volonté, d'énergie, mais elle n'est pas sèche, non, non, ne dites pas cela! Voyez-là avec Liliette... non, je vous assure!...

Lina ne pouvait voir son visage, mais à sa voix altérée elle comprit qu'elle lui avait fait du mal, et un remords rapide, aigu de ses paroles, la saisit. Elle devenait donc méchante?...

Cependant Pierre, hanté des mêmes idées reprenait:

— Sans vous! que serions-nous devenus! Mon pauvre Ray recommence à me parler un peu quand il rentre de chez vous, il me raconte vos lectures, les heures de musique, les promenades, il se repose ici; vous lui créez une vie nouvelle et charmante telle qu'il aurait aimé la mener, le pauvre enfant; tout cela, qu'il m'eut été impossible de lui donner, il vous le doit... je vous le dois... Ajouta-t-il plus bas et, tout près d'elle, il chercha et prit sa main.

Une vive lumière éclaira soudain l'extrémité de la terrasse.

L'atelier s'allumait et sous les lampes ils virent M. Morel et Liliette causant en confiance souriante. Lina sentait son coeur battre si fort qu'elle craignait qu'il ne put l'entendre... le mouvement de ce coeur remplissait ses oreilles d'un bourdonnement pareil à celui de la mer qui déferle tout entière tout entière en certains coquillages, et il remplissait encore l'atmosphère, le monde... mais Pierre ne l'entendait point.

Cependant, comme ils étaient silencieux, et qu'elle s'abandonnait au charme impossible de croire que ce silence était une secrète entente, Pierre parla de nouveau, et très bas, d'un ton de prière hésitante, timide et peureux il l'interrogeait:

— Dites-moi... croyez-vous qu'*elle* aime quelqu'un d'autre?...

Elle! elle! toujours elle... ah! il l'aimait invinciblement, du grand amour sans lassitude, humble et tenace, d'un amour pareil au sien et aussi misérable...

Tout son être d'orgueil et de passion se cabra, en révolte, et debout, éloignée, allant vers l'atelier elle dit rudement:

— C'est possible! mais je ne sais rien, demandez-lui vous -même, d'ailleurs, je la vois fort peu maintenant..." et elle rentra.

Il fut triste, très triste de ce ton et de cette allure irritée et étrangère, qu'il lui voyait ainsi quelquefois et toujours aux moments où il goûtait le mieux la douceur de leur amitié.

Il lui semblait alors qu'elle brisait quelque chose de précieux, comme un enfant gâté ou une femme inconsciente; et cela rompait l'harmonie de ce caractère dont il aimait si fort quelques traits.

Sous les lampes, Liliette levait son visage de candeur réfléchie, et, vers elle, Morel avait un regard de curiosité attendrie. Cette petite fille lui était à la fois comme un bibelot rare et exquis et comme une

vivante énigme qu'il trouvait tous les jours plus amusant de déchiffrer.

Très simplement, elle lui avait donné les quelques papiers où étaient écrites ses histoires, et il les lisait à mi-voix.

Lina s'arrêta au seuil, barrant de toute la hauteur de sa taille et du déploiement de ses bras étendus, accotés aux chambranles, le cadre de la porte, lumineuse pour Pierre, obscure pour ceux de l'atelier et elle écoutait:

"La belle fée toute seule dans le palais "de verre...

"Une fée était seule, toute seule, en un "palais de verre. Elle paraissait libre, "parce que la demeure était si claire, mais "elle savait bien qu'elle était enfermée et "elle était triste. On lui parlait, — tous "les hommes et toutes les femmes qui mar"chaient autour du palais, — lui parlaient, "et elle répondait, et ils s'entendaient très "bien parce que le palais était magique et "que les parois n'arrêtaient pas les paro"les, mais ils ne se comprenaient pas, par"ce que la fée était toute seule et que les "autres, tous les autres étaient ensemble libres.

"Mais il n'est pas naturel qu'une fée soit "triste, aussi comme elle était très bonne "et très fière, la belle fée faisait semblant "de rire et on la croyait gaie.

"Dans le palais de verre il y avait de "belles choses et beaucoup de lumières, et "tout le monde enviait la fée; la fée sou"riait et faisait entrer les gens dans son "palais, mais, plus il y avait de gens, plus "elle était seule, elle était seule parce que "son coeur était parti...

"Son coeur était parti, un jour, comme "un oiseau, et il n'était jamais revenu, "mais la place de son coeur, dans sa poi"trine était lourde, lourde, parce qu'elle "était vide... et la belle fée, quand la nuit "venait, tendait ses bras en pleurant et di"sait tout bas: oh! mon amour!..."

Lina fit un brusque mouvement; enfermée seulement dans le secret de son coeur si lourd, et cette parole si souvent murmurée aux soirs angoissés... Liliette tourna un peu la tête et la vie, mais M. Morel ayant fait: Hé! hé!... sans insister pour ne pas effaroucher la petite fille, prenait une autre page:

"Les deux qui n'avaient pas compris...

"Elle regardait au loin, vers le soleil, "elle adorait le beau grand soleil d'or, et "l'*autre* la regardait, elle, seule. Il était "jaloux du soleil et fâché parce qu'il n'ai"mait pas tout ce qu'elle aimait. Ils ne "pouvaient pas être heureux, c'est très "souvent ainsi. Elle ne savait pas que, tout "près, la lumière du soleil est froide, — "et il ne voulait pas savoir qu'il devait, "avec elle, adorer le soleil afin de donner "une âme à cette lumière, — et alors elle "l'aurait aimé. Et ils étaient malheureux "parce qu'ils n'avaient pas compris ces "choses... *un* et *une* qui comprendraient, "viendraient peut-être, mais les bonheurs "qu'on a ne sont jamais pareils à ceux "qu'on aurait voulu avoir..."

— C'est un peu obscur!... dit M. Morel avec un sourire, mais c'est assez curieux... Ah! ah! nous avons une petite symboliste! très chic, très chic!...

Mais Lina trouvait tout cela fort clair. Elle regardait Liliette avec un peu d'inquiétude: cette enfant si calme, avait-elle donc compris ce qui se passait autour d'elle?

Puis elle songea que ce n'était vraiment plus là une enfant.

Juliette avait quatorze ans; sa longue maladie n'avait pas été sans développer anormalement son cerveau d'une intelligence trop ardente et un peu morbide; enfin, elle s'était singulièrement affinée depuis quelques mois dans l'atmosphère surchauffée d'art et de luxe où elle vivait près de Lina.

Elle avait appliqué à ce qui l'entourait le sens d'observation aigu et presque divinatoire, dont elle témoignait aux leçons qu'on lui donnait.

Lina, en songeant à ces choses, remarqui un peu de crainte que la jeune fille restait si mince et si pâle, et toute la profonde affection qu'elle lui portait s'émut. Peut-être n'avait-elle pas bien rempli son rôle avec cette enfant? Mais, de la sentir si compréhensive, d'une délicate compréhension très secrète, elle l'en aimait tout à coup davantage: ce n'était plus uniquement l'être faible qu'on protège avec une tendresse de maternité, mais une femme presque, une âme d'amie, d'égale, éveillée aux émois prochains et éternels, et la belle fée se sentit moins seule dans son palais de verre...

* * *

Lina était sortie et Liliette était seule dans l'atelier avec Raymond.

Celui-ci, affalé aux coussins d'un fauteuil de cuir compliqué et commode, lisait et semblait trouver bonne l'atmosphère de la pièce si fraîche sous les velums tirés et parfumés du parfum léger des roses.

Liliette qui le regardait gravement dit tout à coup:

— Et qu'est-ce que vous faites maintenant?

— Mais... je lis!... répondit-il avec innocence et levant les yeux sur elle.

Elle reprit:

— Sans doute, je vois bien... Vous n'avez pas compris... Je vous demande à quoi vous travaillez? Ce que vous avez en train? Ce que vous allez faire enfin?...

Il eut un geste vague, infini, beau d'ampleur et d'insouciance:

— Mais... je ne sais pas... rien...

— Comment, rien?

Il se souleva un peu et posa le livre comme si ce double mouvement de léger effet physique et de renonciation à un plaisir passager dût suffire à protester contre l'accusation informulée de paresse, perceptible au ton de Liliette.

— Enfin!... rien... je veux dire que je ne suis pas tout à fait fixé... j'attends...

Elle parut se demander ce qu'il "attendait" puis, sans transition:

— Vous ne trouvez pas ce pauvre Pierre bien changé, bien fatigué?

— Mais non? pourquoi?...

— Il n'est pas bien heureux... dit Liliette lentement... il travaille beaucoup...

— Personne n'est heureux... fit Raymonde, fatal; et fort de cette affirmation, il se laissa retomber au fond de son fauteuil.

Sans se l'avouer peut-être à lui-même, il tirait de son acte de désespoir excessif une excuse admirable pour toutes ses défaillances à venir, et même une sorte de gloire, comme si un suicide manqué, tenté par un presque enfant, en une heure de folie, fût un trait de haute énergie morale et d'irréductible dégoût devant toutes choses vivantes...

Cependant, bien plus secrètement encore, il éprouvait, depuis ce moment, — malgré tout tragique, — une jouissance nouvelle à exister; la vie lui apparaissait plus douce et plus tentatrice qu'autrefois; il la goûtait avec une volupté de convalescent qui s'attache puérilement aux minuties matérielles de cette vie. Il recevait comme une chose due cette reconnaissance qu'on a à un cher malade du retour à la santé; et, tous les soins des longues guérisons, il les acceptait autour de sa personne qu'amollissait une nonchalance d'égoïsme profond.

Dans cette état de sensitivité exacerbée, il trouvait surtout un charme infini, toujours renouvelé, au contact délicat et raffiné de Lina, et de Lina vue en son cadre, chez elle, au décor de fantaisie hardie et somptueuse que son goût variait. Il aimait en elle, tout particulièrement et précisément, ce qui la tenait lointaine à Pierre. Ses toilettes et ses bijoux, ses habitudes de bohême presque toujours desoeuvré, et l'allure bizarre de ses occupations tenaient

l'imagination du jeune homme en éveil de curiosité.

Assi au piano souvent, et déchiffrant avec la merveilleuse assimilation qu'elle appliquait à toutes choses, quelque partition de Wagner, la jouant, la chantant et escamotant les difficultés extrêmes dans le feu d'une interprétation d'âme extraordinaire, il lui arrivait soudain, — à la suite d'une saute intérieure d'esprit qui devait demeurer insaisissable aux éditeurs, — de se lancer en l'exécution vertigineuse de quelque valse rabâchée par tous les orgues de Barbarie, ou de quelque refrain grincé part tous les cafés-concerts. Et elle y mettait la même ardeur de jeu, profanant avec une sorte de joie perverse l'émotion divine qu'elle suscitait à la minute précédente. Raymond se plaisait à cette acrobatie qui avait souvent désolé Pierre, ennemi naturel des profanations, même simulées.

Maintenant, après avoir proféré la facile la Palissade : "personne n'est heureux..." il demeurait rêveur, mollement étendu et n'était peut-être pas très éloigné de se croire une manière de héros méconnu.

Pourtant, parce que l'amour avait passé en lui et qu'il avait été très sincère, ce grand flot de vie forte et généreuse empêchait qu'il ne fût ridicule, le pauvre enfant, en la manifestation, aujourd'hui enfantine, d'un chagrin qu'il devait en toute vérité reconnaître, d'un chagrin qu'il devait en toute vérité reconnaître très atténué, voilé d'une mélancolie poétique et qui semblait s'être évaporé en l'acte extrême, en la presque mort, voulue un moment, comme une maladie qu'emporte le définitif accès de fièvre quand il ne tue pas le malade...

Liliette fut très douce, mais étrangement résolue. Elle lui dit que cela ne pouvait point continuer ainsi, qu'il était *guéri;* elle appuya sur le mot, et il se sentit rougir sans savoir pourquoi, qu'il devait se remettre à travailler, reprendre ses courses, aider son frère; elle répéta en terminant:

— Pauvre Pierre!

Raymond, avec langueur, objecta qu'il avait "la guigne", qu'il avait déjà *essayé*, qu'il était sûr qu'il ne réussirait jamais, etc...

Liliette dit:

— Je vous aiderai...

— Vous?... fit-il incrédule.

Et elle, un peu malicieuse:

— Oui, moi, je connais beaucoup de gens depuis que je suis ici... *nous* vous aiderons... on vous recommandera...

Il affecta un invincible découragement et enfin déclara: *que d'ailleurs il n'avait aucun talent...* et il désirait ardemment qu'elle le contredît.

Mais, sans hâte, elle répondit simplement: qu'on verrait ça plus tard...

A ce moment, la porte s'ouvrit brusquement, et Marguerite entra en coup de vent, vive, animée, si jolie dans sa robe de toile mauve pâle fanfreluchée de volants et sous sa capeline couverte de roses roses, qu'elle paraissait plus jeune que jamais, et Raymond fut soudain plein d'amertume.

Il en voulut aveuglément, stupidement, à cette femme de sa gaieté, de son exubérance, de sa joliesse presque enfantine et trop charmeuse. Toujours maintenant, en la revoyant, il ressentait cette obscure et mauvaise rancune de ce qu'elle n'avait pas été davantage touchée de son grand désespoir d'amour, de ce que cet éclat de folie et de passion ne lui eût pas été une suprême occasion de retour d'âme envers lui et ce grand amour.

Marguerite, après un léger et fugitif arrêt d'expansion à la vue de Raymond, lui tendit très naturellement la main, et, s'informant de ses nouvelles, elle embrassa sa soeur, jeta son ombrelle et enfin enlevant sa voilette, dégantée, elle relevait ses boucles blondes, le tout dans une aisance de mouvement et d'expression qui

augmenta le malaise du jeune homme.

Liliette, un moment, avait désiré la présence de Lina, mais l'assurance tranquille de sa soeur la rassurant, elle se laissa aller tout a la joie de la voir, car elle la voyait peu maintenant, et elle lui demanda d'où elle venait, ce qu'elle faisait:

— D'où je viens? de chez Petit... une exposition adorable! et personne pour la regarder... c'était exquis! Une série de paysages de clair de lune, de bord de l'eau, des horizons inouïs... J'ai rencontré là Morrière qui est grand ami de l'exposant; il me le présentera... nous sommes restés deux heures si tranquilles, à dire des choses intelligentes, lui du moins! "Elle rit", il est très gentil, ce garçon quand il le veut bien.

Raymond, qui sentait la nécessité de parler, dit, en s'efforçant de paraître naturel:

— Et puis, près de vous, je comprends qu'il se mette en frais, ça en vaut la peine...

Puis, tout aussitôt, il comprit que de sa part aucune parole n'eût pu être plus maladroite; il en demeura confus et exaspéré, mais Marguerite parut à peine entendre et continua:

— Il m'a demandé, comme toi, ce que je faisais et je lui ai dit: toujours ces études en plein air... il pense que c'est parfait, excellent, et imagine qu'il voulait même venirl es voir, à la maison. Mais je lui ai répondu que nous allions déménager, qu'à l'automne, quand nous serions installés, je serais enchantée... tu comprends, à la maison, en ce moment, avec les garçons qui sont plus assommants que jamais, pas un coin à moi! c'est impossible; aussi je suis de plus en plus décidée à prendre cet appartement de la rue Laugier et, à propos, si tu n'es pas fatiguée tout à l'heure, j'aimerais bien que tu viennes le visiter avec moi, ce n'est pas loin.

— Oh! oui, je serai très contente! Je ne suis pas fatiguée du tout... Alors, tu fais toujours tes grandes courses à la campagne?...

— Oui... ce sont des journées merveilleuses... je pourrais chercher à te les décrire, et t'en parler pendant trois jours sans parvenir à t'expliquer leur beauté, leur bonheur!... Je file le matin très tôt, je prends le bateau ou le train, avec mon petit bagage: ma boîte, mon pliant; je m'arrête un peu au hasard, je m'enfonce dans les bois, les prairies, et je reste là des heures... il fait bleu, il fait vert et or, ah! il fait bon et on travaille comme un ange! Elle se mit à rire d'un rire frais et délicieux avec tout son rêve dans les yeux.

Et Raymond la voyait définitivement lointaine, indépendante et forte.

Elle parlait ainsi de ce déménagement qu'elle décidait, de ses courses solitaires, riches en sensations libres de beau travail en pleine nature épanouie, et il voyait grandir chez elle ce sentiment d'énergie virile qu'il n'avait point, et qui l'avait dégagée si vite et si résolument de lui.

M. Morel avait voulu payer largement à la jeune femme le portrait de sa fille; le succès de ce portrait au Salon avait impressionné les familles bourgeoises où Marguerite allait, peu de temps auparavant, humiliée et en révolte, donner des leçons de peinture, et deux ou trois commandes de portraits lui étaient venues de ce côté. Aussi Marguerite avait de l'argent et des loisirs et faisait sa vie avec une fièvre de volonté ardente et heureuse.

* * *

Oui, très ardente et très heureuse, elle le paraissait. Ce même soir, vers onze heures, ayant été retenue à dîner chez les Morel, elle rentrait dans la voiture de Lina, seule, et, traversant Paris, bercée au mouvement ouaté des roues caoutchoutées, elle laissait flotter des pensées agréables dans son cerveau avec une douce paresse à les coordonner.

Elle revoyait l'appartement de la rue Laugier aménagé en partie pour une entreprise de photographie; il l'avait séduite par sa disposition. Elle avait vu là pour elle un atelier charmant, et un large balcon en bordure ravissait toute la famille; les petits frères qui y joueraient, la mère qui y tiendrait un jardin en miniature. L'idée seule de quitter l'étroite rue obscure où elle avait subi les terribles matins d'hiver et les rancoeurs âcres jusqu'à la défaillance physique des soirs d'été, faisait bondir de délivrance son coeur allégé.

Non, non, elle ne regrettait pas ce quartier miséreux et nauséabond qui ne lui rappelait que privations et larmes... Fugitive, l'image d'une silhouette frissonnantes traversant cette rue détestée et grimpant un escalier conduisant à l'étroit logis où l'attendaient toujours, elle le *savait*, un sourire et une parole d'amitié profonde, vraiment très fugitive, cette image, — la sienne, — passa dans son esprit...

Elle fit en secret un peit signe d'adieu à la silhouette déjà effacée de cette créature troublée, douloureuse et avide d'affection. Et, ainsi qu'en tous les adieux, ce retour de souvenir n'alla pas sans un regret vague, assez doux, assez triste... Un orgueil de jeunesse victorieuse et ambitieuse combattit cette faiblesse... Elle plaignit cette autre "elle-même" — heureusement disparue! — qui, sans but et sans joie dans l'existence, se raccrochait à l'humiliante ressource des conseils et des consolations...

Elle ne fut pas loin de se mépriser dans le passé; mais, pour fortifier ce mépris, elle dut avoir recours à une petite ruse, presque inconsciente: elle aggrava dans sa mémoire les misères d'autrefois, et glorifia, en outrepassant sa juste sincérité, sa joie présente.

Très réel, certes, le repos où elle se délassait, n'ayant plus le souci de l'immédiat lendemain, et encore vives et neuves ses satisfactions à pouvoir s'accorder, sans calculs épouvantés, des objets nécessaires, et même quelquefois un superflu fugitif et charmant... Et, bien grand, encore, son plaisir à décider en toute sincérité de choses importantes: comme ce changement de domicile et le libre emploi de ses journées, elle pouvait être, de tout cela, hautement et légitimement fière, car elle le devait à elle-même, à beaucoup de travail, beaucoup de courage, beaucoup de volonté.

Et, en ce Paris de printemps épanoui et animé à la nuit tiède, elle avait un peu de l'ivresse des jeunes conquérants qui, sentant encore devant eux bien des conquêtes possibles, songent: *ceci* m'appartient et *cela* m'appartiendra...

Combien d'imaginations étreignent ainsi de leurs espoirs la Ville, disant: *C'est à moi, à moi!...* parole vague et inexplicable par où ils veulent faire entendre que tout ce que cette Ville peut donner de jouissances, de luxe, de gloire, ils veulent l'obtenir par leur effort d'énergie créatrice et, qui prouve seulement combien cette Ville les tient, prometteuse, tentatrice et ironique!... Combien *ils sont à elle...*

Ce vertige et des souvenirs de la journée, traînant comme des lambeaux d'étoffe brillante parmi sa pensée, empêchaient Marguerite de comparer son âme d'aujourd'hui à son âme de jadis, tout occupée qu'elle était à la comparaison des apparences extérieures de sa vie passée et de sa vie présente. C'était Morrère qui lui parlait encore, disant de ces fines, ambiguës et très intelligentes phrases où le souci exclusif de "l'art" excusait une audacieuse galanterie.

C'était un projet d'étude pour le lendemain, à l'heure dorée du soleil couchant; et, à chaque instant, une idée de détail d'installation dans le nouvel appartement de la rue Laugier... Mais, cette idée précisément, très sournoise, éveilla en elle un certain étonnement tout à coup...

Oui, c'était bien une "installation", et, comme tous les changements, cela repré

sentait, sinon quelque chose de définitif, du moins la décision d'une certaine période de temps organisée selon quelque désir ou quelque nécessité fixe...

Ici, c'était un désir; et, voilà qu'inopinément la jeune femme se surprit à cette question: — Est-ce bien cela ton rêve? libre travail dans un décor agréable, indépendance matérielle, et puis...

Et puis quoi?

Rien... C'était bien tout en effet, et, l'espace d'un éclair, elle se lassa par avance, avec une étrange sensation de vide, d'ennui, de découragement... une grande et irraisonnée tristesse.

Il lui sembla se voir dans ce nouveau logis, sans soucis etsans joies; elle dépouilla rapidement l'avenir, lui arrachant ce magique et immatériel manteau du *rêve*, qu'elle avait décrit avec une fièvre enthousiaste certain soir déjà lointain, et elle le trouva incolore.

Elle s'effraya... Quoi, souffrait-elle déjà de cette fatale langueur qui s'attache aux rêves réalisés et leur succède?

Elle pensa à Pierre, le "sans-rêves", toujours calme et égal; elle vit sa bonne figure forte et douce, ses yeux clairs miclos, son sourire tendre et son expression de gaucherie timide, amusante en cet être robuste et beau. Elle sourit dans l'ombre sans savoir pourquoi, sans s'apercevoir même qu'elle souriait.

Près de Pierre, elle vit Raymond et sentit passer en elle un vague remords, elle avait souvent pensé à cette parole rageuse et cependant vraie:

— Vous m'aviez autorisé à me considérer comme votre fiancé...

Elle n'était pas sans reproches vis-à-vis de lui. Mais peut-être, les coeurs ont des détours extraordinaires! peut-être sans l'aimer, regrettait-elle son amour?

Cette atmosphère lui manquait singulièrement!... Elle eut un mouvement d'épaules:

— Bah! un flirt, on en trouve toujours...

Mais, ce soir, vraiment, par le plus étrange mouvement de bascule, sa pensée semblait se jouer à alourdir tous ses essors d'un contre-poids de souvenirs pénibles, gênants...

Reportée soudain à dix années en arrière, elle revit la Marguerite jeune fille, à peine consultée, point renseignée, donnée à un mari qui était un étranger, et la Marguerite épouse trois jours, mariage noué et dénoué dans le drame...

Elle frissonna un peu... l'amour, près d'elle, se faisait tragique. Elle tut un émoi de superstition et presque une envie de pleurer.

Elle était vraiment fatiguée, surmenée de travail sans doute, nerveuse... Quelques larmes coulèrent, mais, pleurer seule, c'est si triste! Rapidement, elle chercha près de qui elle eût pu, abandonnée et en pleine communion, pleurer cette peine innommée, complexe... Elle ne trouva personne.

Point sa mère toujours incompréhensive, et pas d'amour, pas d'ami...

Autrefois elle disait tout à Pierre, mais elle ne pourrait lui dire ceci... Un moment elle avait cru avoir en Lina une amie très sûre et très rare, mais, et elle ne démêla point de quelle part en venait la raison, au moment de la véritable intimité, il y avait eu arrêt, et même éloignement...

Sans paroles, autrefois — autrefois toujours! — elle trouvait près de Liliette une douceur d'apaisement, mais elle n'avait plus Liliette... Elle ne pouvait cependant en vouloir à Lina de ce que celle-ci faisait pour sa petite soeur, et s'en prendre à elle de sa solitude... Mais, comme elle s'efforçait à ne pas éprouver ce sentiment ingrat et injuste, elle songea que Pierre allait souvent maintenant chez Lina, qu'ils s'aimaient évidemment beaucoup tous les deux...

A ce moment la voiture s'arrêta, elle était chez elle.

Une horreur renouvelée de sa rue, de sa maison s'empara d'elle et les impressions

de son coeur s'effacèrent... Elle redevint toute, et avec un inconscient soupir de délivrance, une insouciante et énergique lutteuse, ivre d'avenir, en proie à l'heure qui passe et tirant toute son énergie de son insouciance.

* * *

A cette même heure, Lina et Liliette causaient.

L'enfant était couchée, la jeune fille était venue près d'elle, comme tous les soirs, et, ce soir, c'était une veille prolongée. Liliette parlait de Raymond; elle racontait la conversation de l'après-midi et insistait sur l'influence que Lina pouvait avoir sur le jeune homme.

Celle-ci s'en défendait:

— Mais non! mais non! quelle histoire! laisse-le tranquille, ce pauvre garçon. S'il se distrait ici, tant mieux, mais quant à avoir de l'influence sur lui, jamais de la vie! Une seule en aurait, mais celle-là...

— Maggy?... non... elle n'en a pas... fit Liliette avec ce petit air réfléchi en contraste étrange avec sa figure d'enfant.

Lina se moqua un peu d'elle, disant:

— Tu es un amour de petite fille, mais tant que tu écriras des contes à dormir debout comme ceux que nous avons lus, tu permettras qu'on se méfie un peu de ta perspicacité...

En parlant ainsi, Lina n'était pas sincère et elles le sentirent si bien l'une et l'autre qu'elles évitèrent de se regarder et demeurèrent silencieuses un moment.

— Raymond disait aujourd'hui que personne n'est heureux, murmura Liliette, et si je vous regarde tous, je vois que c'est vrai: tu es triste, Raymond est navré, Pierre est triste, Marguerite n'est pas gaie...

— Ah! ça, par exemple!...

— Mais non, elle n'est pas gaie, reprit l'enfant avec fermeté; tu crois que c'est une raison parce qu'on s'agite tant et qu'on parle beaucoup pour être joyeux?

— Il ne lui manque rien pour cela cependant, à *elle*... fit Lina amèrement.

Et elle restait assise au bord du lit tenant son genou dans ses deux mains jointes. Liliette la regardait intensément.

Malgré le développement de son esprit d'observation, il y avait des choses qui lui échappaient. Elle ne désirait pas les pénétrer par unique curiosité, mais elle vibrait si profondément à la souffrance et à la tendresse que, par un instinct trop précoce d'âme féminine, elle s'angoissait à ne pas tout comprendre dans un désir immense d'aimer mieux, de consoler, d'aider peut-être.

Lina secoua la tête tout à coup, avec une sorte de colère, vit ce regard de Liliette, et d'une voix très tendre, l'embrassant:

— Ne pense pas à tout cela, nous sommes tous heureux, va, puisque nous nous aimons *bien*... Es-tu heureuse, toi? oui? bon, cela suffit, invente de belles histoires si cela t'amuse, et surtout tâche d'engraisser...

— —Oh! tu as dit cela comme Pierre! s'écria l'enfant en riant, amusée à l'accent drôle de Lina.

Lina lui sourit, sortit, ferma la porte, et, dans le couloir elle s'appuya un instant au mur, défaillante, les yeux clos, sans une plainte, son coeur lui faisait si mal qu'il lui semblait que si elle touchait seulement du bout du doigt la place où il battait, ce coeur éclaterait, brisé, et qu'elle en mourrait...

II. — Bateaux et Ports.

— Comment pouvez-vous rester là! le soleil est terrible! vous allez voir la migraine!

Et Raymond, sorti une minute de dessous la tente de coutil rayé qui abritait les tribunes, s'inquiétait auprès de Lina. Celle-ci agita avec impatience son ombrelle

de soie rouge qui incendiait son visage pâle et sa robe blanche:

— Mais non, mais non... écartez-vous donc un peu, je ne vois plus rien... rappelez-vous que vous êtes un corps opaque!..." Raymond obéit et regagna sa place non sans peine.

Une fois installé, il respira avec satisfaction; il ne voyait plus rien, mais il était à l'ombre.

— Or, par cet après-midi d'août, à Royan, dimanche, et grandes régates, la plage brûlait, blonde et aveuglante.

La mer s'allumait en éclats de pierreries au prisme des rayons; partout brillaient et palpitaient les flammes multicolores des pavillons hissés aux mâts égrenés au long de la côte comme une chaîne de fleurs aériennes, les voiles éblouissantes, gonflées, s'ouvraient ainsi que des ailes d'oiseaux fabuleux, et, sur la grève, les terrasses, se déployait et ondulait comme une immense étoffe une foule bariolée qu'avaient jetée là, en espoir d'un air vif et pur, les *trains de plaisir*. Mais l'air était immobile, et on voyait, entre le ciel intense d'un bleu dur, et la mer du même bleu, vibrer l'atmosphère en un rythme de chaleur folle, pareille à une fumée très légère et qui ne s'élèverait point.

La marche des différentes séries de yachts demeurait incompréhensible à la majeure partie des spectateurs. On acceptait les siganux de départ et d'arrivée: coups de canon, pavillons hissés ou abaissés, sans en bien saisir le sens, mais, comme les groupes d'initiés, aux tribunes, acclamaient frénétiquement, toute la plage, par contagion, joignait à ce triomphe ses hurrahs, et c'était un long souffle de fête et de victoire qui n'était pas sans grandeur.

Lina, qui étouffait sous la tente, enserrée au frôlement des toilettes soyeuses et qui s'énervait à n'avoir devant elle que le battement des éventails ou les casquettes des membres du club nautique, avait fui cet entourage select. Elle se sentait plus à l'aise, mêlée à la foule anonyme piétinant le sable, elle respirait plus librement au plein air, même enflammé. La houle humaine autour d'elle, les clameurs et la réverbation ne l'étourdissaient point.

Sans lorgnette, elle distinguait et suivait parfaitement le yacht de son père: ce fin joujou blanc, luisant et rapide comme une mouette, baptisé par elle: *le Rêve;* et c'était là pour elle, bien autre chose qu'un bateau prompt et joli, c'était un symbole. Elle en aimait avec tendresse la forme extérieure harmonieuse et ferme, et l'âme intangible, cette âme de précision élégante que le juste calcul d'un esprit pénétré du sens parfait de la ligne lui avait donnée...

Et, avec la lorgnette, elle reconnaissait à bord celui qui menait, très calme et très ferme, *ce Rêve*...

Il ne se retournait point vers la côte, tout au soin de la direction, de la manoeuvre. Il montait seul le yacht, avec l'équipage, et la course engagée étant sérieusement disputée, celle qui l'observait de loin partageait sa fièvre de lutte et son désir de victoire. Pendant le match, deux fois elle s'entendit appeler, de la tribune, mais ne se retourna pas...

Voyant une chaise libre près d'elle, elle y monta et sa grande ombrelle rouge dominait la foule au-dessus de sa robe blanche comme une fleur portée sur une tige éclatante... Il y eut là-bas, sur la mer, un effort redoublé de vitesse, une angoisse de combat; on devinait sur ces embarcations fragiles et fortes, les hommes attentifs, lèvres serrées; muscles tendus dans une violente volonté vers le but; et, comme des bêtes dociles, les formes sveltes semblaient s'allonger encore à l'allure vertigineuse, filaient au ras de l'eau avec toute leur voilure immobile et déployée... Mais il y eut une confusion... une minute, un éclair: deux yachts, qu'on croyait définitivement distancés, prirent une avance dans un élan désespéré, masquèrent *le Rêve*, et les

coureurs parurent s'exciter encore; des manoeuvres invisibles au public, derrière les voiles, modifièrent l'ordre et, soudain, tandis que Lina s'essoufflait dans une oppression d'abîme, un des bateaux stoppa net, vacilla, la voiture claqua et, dans le tumulte d'exclamations de surprise, d'effroi arrachées à trois mille poitrines humaines, on le vit chavirer... Lina joignit les mains sur la pomme de son ombrelle, la respiration arrêtée, ivre et épouvantée...

Elle ne voyait plus bien et croyait que c'était *le Rêve*... mais aussitôt, dans un effort de ressaisissement, de nette vision, elle reconnut celui-ci, déjà très éloigné du lieu de l'accident, et, moins de troiss econdes plus tard, pas encore revenue de son émotion, elle comprit aux salves sépétées des canonnières et des applaudissements qu'il était vainqueur... Elle regardait encore, tremblante... Des canots entouraient le yacht chaviré, il n'y avait point de malheur à déplorer; l'équipage, recueilli et aidé, s'occupait à sauver l'embarcation...

Elle se décida à descendre, et revint vers la tribune les yeux vacillants de fièvre, de soleil. M. Morel était excessivement content, et il y eut une turbulence de propos: rappel des incidents, projets de fête pour le soir; et Lina assise près de Liliette, silencieuse et s'apaisant à sentir la main de l'enfant qui lui passait un mouchoir sur les tempes, dans le même mustisme compréhensif, entendait un groupe animé derrière elle où le nom d'Etcharre revenait souvent; car la victoire remportée par *le Rêve*, n'était point, pour lui, la seule de la journée.

Il avait trois bateaux dans trois courses et tous les trois étaient arrivés bons premiers...

— C'est moi qui l'ai découvert, il y a dix-huit mois, disait le comte de Luc, imaginez-vous que ce farceur de Girel, après m'avoir raté une commande très importante, m'apporte un plan prodigieux, je le montre à quelqu'un du métier qui, le comparant aux projets précédents de mon Girel, me prouve que ce n'est pas de la même main, je fais une enquête et je déniche ce garçon, et il ne se borne pas à dessiner, non! ce diable-là surveille la construction avec amour, c'est bien en entier *son* oeuvre; il sait tous les métiers, il en remontre aux charpentiers... Pour la quille de *Babiole*, il s'est donné un mal! il l'a fait refondre trois fois, mais aussi quand c'est fini, c'est parfait... à ce point-là ça devient de l'art, du génie!...

D'autres renchérissaient, des emballés du yachting, de ce sport qui prend à la mer de sa grandeur et de sa poésie... et Lina écoutait... Encore brisée et grisée, dans une demi hallucination, elle se voyait embarquée avec Pierre sur l'océan immense, en un de ces joujoux délicieux qu'il créait, pour quelque voyage fantastique et lointain, voyage d'amour, voyage de bonheur... *le Rêve*...

* * *

Quatre mots, au passage, entre deux portes après le dîner de gala: quarante couverts, la table chargée de roses, un brouhaha fou des convives montés par les excitations de la journée et les fumées des vins blonds, et avant la fête de nuit qui s'alllumait dans le parc: illuminations, feu d'artifice, orchestre de tziganes, tout un fastueux déploiement de luxe prodigue qu'adorait M. Morel et qui suivrait, dans les salons, une surprise: des numéros enlevés à prix d'or, étoiles en voyage qui chanteraient et réciteraient leur répertoire le plus connu, applaudi cent fois déjà par les invités présents mais qui prendrait une saveur nouvelle au cadre intime, resserré et improvisé... enfin un grand souper qui ne finirait sûrement qu'à l'aube...

Quatre mots seulement:

— Eh! bien? interrogea Pierre faisant allusion à une précédente conversation, votre père vous a-t-il parlé?...

— Oui, ça y est... il l'épouse, il me l'a annoncé en rentrant...

— Ah!... et vous, qu'avez-vous...

— Moi? je n'ai rien dit... oh! et puis qu'importe! il n'y arien à faire...

Et ils furent séparés, accaparés l'un et l'autre; lui, le héros du jour, elle, prise par mille détails de maîtresse de maison...

Bientôt, elle n'aurait plus ces soins et de cela elle n'avait certes aucun regret, mais son apparente préséance actuelle était bien ironique quant à la réalité de la situation proche.

Elle était, plus que jamais, ce soir, la belle, très belle Lina Morel: l'or de ses cheveux, la soie blanche brochée d'argent d'une robe féerique nouée de perles à ses épaules, et la nudité mate de ses épaules et de ses bras merveilleux, étaient le cadre parfait à l'expression de son visage. Ses traits fixés et formés à la passion intérieure, ses yeux de lumière et de nuit, si tendres sous les sourcils impérieux, semblaient éclairés au feu de ses émotions et voilés à l'ombre de ses tristesses. Elle paraissait tout entière royale et séductrice, et son effort à une factice gaieté lui donnait un attrait d'énigme...

Aucun et aucune, parmi tous ceux qui la virent cette nuit-là, ne furent sans la désirer, la jalouser ou l'envier, et nul ne se doutait qu'il ne voyait là qu'une *apparence*, que cette allure souveraine dissimulait trop bien une défaillance douloureuse, une pitoyable misère de solitude et d'angoisse...

Un seul savait: Pierre, mais sa pensée se trouvait prise ailleurs, car Marguerite était là: Marguerite toute blanche et blonde aussi, mais à la manière fraîche d'une enfant, et la bien réellement forte celle-là... une âme de *chef*, libre et insouciante, sous cette grâce essentiellement féminine de délicate jeunesse fragile.

Cependant Mme de Sorgue, d'une beauté différente, mais égale à celle de Lina, triomphait; et Lina, ayant, en elle-même, accepté le mariage de son père avec cette femme ne devait plus démentir vis-à-vis d'elle l'attitude cordiale, enjouée qu'elle lui témoignait.

Mais, sa résolution était arrêtée; elle ne continuerait pas à vivre avec son père remarié; comment elle s'installerait, elle ne savait pas bien encore... non, elle *ne savait pas*, car le coeur est fou, elle espérait toujours...

Tant que Marguerite n'aimerait point Pierre, rien n'était perdu, définitif... Peut-être s'était-il trompé sur ses propres sentiments? cela arrive... puis il se lasserait, découragé... et enfin il se verrait, se saurait aimé par ailleurs, depuis longtemps... Ah! mon Dieu! le coeur est vraiment fou...

Une heure de la nuit... La musique invisible, la très langoureuse et un peu sauvage musique, semblait exhalée des massifs obscurs où les yeux brillants des fleurs mêmes ne brillaient plus, éteints par l'éclat artificiel des globes lumineux suspendus aux arbres.

Toutes les dix minutes, des feux de Bengale faisaient surgir les formes déformées des arbustes en décor fantastique, et, on voyait mieux alors les lents anneaux des valses se dérouler au long des allées puis s'évanouir à l'ombre reconquise.

Lina ne dansait pas, réfugiée sur un banc en rentrait sous deux peupliers, qui, dans la nuit, froissaient leurs cimes avec un doux bruit de soie. Tout à coup elle tressaillit, quelqu'un s'asseyait près d'elle:

— Ah! c'est vous, Raymond! vous m'avez fait peur!...

Elle avait pris, presque sans s'en apercevoir, l'habitude de l'appeler par son petit nom, ainsi que le faisait tout naturellement Liliette, et elle ignorait qu'il aimait ce nom dans sa bouche.

— Oui, c'est moi...

Elle ne prit pas garde à sa voix troublée.

Puis, elle trouva naturel leur silence réciproque, car au degré d'intimité où ils

étaient, la banalité des phrases forcées ne devait plus exister.

Une flamme rose s'alluma au carrefour de l'allée, et son reflet envahit cette allée comme une eau éblouissante, coula jusqu'au banc, enveloppant la jeune fille.

Elle baissa ses paupières, aveuglée, puis les releva, tout était redevenu obscur.

Cela avait suffi pour que, de loin, elle fût vue par Pierre, — sans le voir, — reconnue à sa robe argentée; mais, tout en

Puis, gentiment: laissez donc cela aux indifférents! j'espère que nous sommes trop bons amis pour échanger: *des propos fades sous les ramures chanteuses*, comme dirait Verlaine! Et, à propos, j'ai quelque chose d'intéressant pour vous... j'ai parlé au directeur de cette *Revue*, vous savez?... je ne vous ai pas trop recommandé, cela vous aurait plutôt fait du tort!... on se méfie des gens recommandés... mais il m'a promis de lire vite ce que vous lui donne-



Des canots entouraient le yacht chaviré.

distinguant, près d'elle, une forme masculine, il n'y avait pas reconnu son frère.

Raymond dit de sa voix caressante, de cette voix un peu voilée et enveloppante de chérubin, qu'il reprenait insensiblement à mesure que s'effaçait dans son souvenir les jours amers:

— Vous êtes belle, mais belle! ce soir...

Lina se mit à rire:

— Comment, vous aussi! vous allez me faire des compliments!...

riez... remettez-lui donc la nouvelle que vous m'avez communiquée l'autre jour: l'*Ombre*, c'est vraiment bien...

— Oui?... vous croyez?...

— Je crois... d'ailleurs nous la relirons ensemble demain, ou plutôt vous me la lirez à haute voix très lentement, deux ou trois fois...

— Oh! jamais de la vie! s'écria Raymond.

— Qu'est-ce que j'entends? ah! mais si

vous ne m'écoutez pas, je ne m'occupe plus de vous...

Il supplia :

— Oh si !... puis, très doux :

— C'est que j'aurai honte, ce que j'écris me semble si mauvais quand je le lis haut...

— Ah ! vous êtes lâche devant vous-même ? C'est mauvais, ça... N'ayez donc jamais peur de vous trouver exécrable, parce que c'est très bon signe... les tout à fait médiocres en art son toujours ravis de leurs produits, c'est comme les parents d'enfants plutôt fâcheux d'aspect, qui se montrent particulièrement fiers de leur progéniture...

Ainsi quand vous vous apercevez d'une défaillance lourde, ou insignifiante, dans votre travail, ne vous désolez pas de ce qu'elle existe flagrante... mais félicitez-vous ardemment de l'avoir reconnue et travaillez encore...

— Merci !... dit Raymond ému, vous êtes la première qui sachiez si bien me montrer ce que je dois faire, personne jusqu'à présent n'en a pris la peine.

— Ce que vous dites là n'est pas juste... vous êtes un ingrat... répondit Lina qui se souvenait de l'ancienne vivacité de Marguerite à parler du jeune homme et de son avenir.

Il répliqua :

— Si, si, c'est vrai ! Pierre n'ose pas me faire d'observations, ou les fait à côté...

— Et vous dédaignez celles qu'il peut faire...

Il continua :

— Et Marguerite ne se soucie plus, ne s'est jamais souciée de personne autre que d'elle-même...

— Allons ! allons... dit Lina affectueusement. Et lui aussitôt :

— Oh ! d'ailleurs ce que cela m'est égal à présent ! je suis bien guéri, allez...

Elle fut frappée de l'accent de vérité de ses paroles. Il lui prit la main dans l'ombre : — Et c'est *vous* qui m'avez guéri... *vous*, vous entendez, vous comprenez ?

Sa voix était très basse et très douce. Elle l'entendait assurément, — mais elle ne comprit pas tout à fait.

Il gardait sa main et entre ses doigts il voyait étinceler les perles précieuses des bagues.

Il l'imagina tout entière telle qu'elle était et telle que la nuit la lui dérobait en ce moment.

Elle était comme une fée et une princesse ; elle passait brillante et charmante dans la vie avec la seule mission, lui semblait-il, mission délicieuse, de briller et de charmer.

Avec beaucoup d'autres, et plus que beaucoup d'autres, il se laissait hynotiser par elle ; et, lentement, insensiblement, elle peuplait d'une forme de grâce multiple, dangereuse de séduction, son imagination désoeuvrée, curieuse et éprise de faste chimérique.

Elle réalisait si exactement son rêve d'artiste que, très sincèrement, il s'étonnait maintenant en secret, d'avoir si vivement admiré la beauté claire et sans mystère de Marguerite. Il n'admettait guère aujourd'hui qu'il y eût un charme hors celui de Lina, et il n'était pas pour lui déplaire qu'elle lui apparut un peu inaccessible, presque idole dans son âme close et ses parures éclatantes.

Enfin, elle venait de le toucher profondément dans sa sensitivité d'égoïste inconscient, en témoignant un intérêt précis et intelligent à ce qu'il pouvait créer.

Il sentit se réveiller le désir ambitieux, il lui fut reconnaissant de cet éveil qu'elle suscitait et aussi de sa manière simple à l'encourager.

Il demanda :

— Alors vous voulez que je travaille ? cela vous fera plaisir ?

— Mais sans doute ! fit-elle "quel toqué !..." Et Raymond aima cette appréciation légère dans sa bouche, car il avait une de ces âmes féminines et enfantines, plus fréquentes à rencontre chez bien des hom-

mes qu'on ne le croirait, et qui se plaisent en esclavage ayant besoin d'être tenues en une volonté maîtresse où elles sentent une pointe d'indulgence et une câlinerie maternelles.

Au-dedans d'elle-même, Lina éprouvait le charme contraire, mais analogue dans ses effets, par où la femme s'attache à l'être qu'elle protège, et ici ce sentiment se nuançait de tendresse, parce que Raymond, c'était encore un peu Pierre, et qu'en s'occupant de "cet enfant", elle le faisait un peu sien, partageant ce fardeau de soin et de responsabilité avec celui qu'elle aimait...

* * *

Couchée à cinq heures, Lina sentit qu'elle ne pourrait se reposer.

Enervée, elle se releva presque aussitôt, passa dans son cabinet de toilette et prit un tub froid qui la délassa mieux que deux heures de sommeil.

Fraîche, parfumée, les cheveux tordus haut, elle se tenait au balcon, envahie d'un bien-être physique si grand que son coeur même se détendait à cette détente de son corps.

L'or du matin flambait à la cime des arbres, tandis que sous les branches basses toute l'obscurité et l'humidité de la nuit étendaient le suaire luisant de la rosée.

Des vapeurs roses traînaient sur l'horizon, fondues au ciel et à l'eau du même bleu: un bleu pâle, délicat et déteint que brisait à peine un vol d'oiseaux de mer ou le frisselis faible des petites vagues qui venaient lentes, régulières, franger sans écume la plage déserte.

L'odeur de l'océan et de la sève remplissait l'atmosphère.

Lina, habituellement peu matinale, se délectant à cette pureté fortifiante, jugeait combien on est stupide de perdre, en la veulerie du sommeil tardif, ces heures exquises.

Dans le jardin, c'était le désordre des fêtes finies, toujours un peu triste et grotesque, et qui, parmi la fête toujours nouvelle et sans mesquinerie de l'aube semblait plus navrant et plus ridicule.

Le squelette des pièces d'artifice se découpait, sec et noir, non loin d'un bouquet d'acacias, et Lina remarqua que leur feuillage déjà jauni était brûlé par places.

Les lanternes vénitiennes déchirées, pendaient lamentablement, agitées au vent léger du matin.

Ces tares de l'agitation humaine blessaient les yeux de Lina; elle désira soudain être tranquille loin de ces choses vaines, et se réjouit à l'idée d'une course solitaire sur le sable vierge, ou en la forêt intacte...

Vite elle s'habilla d'un costume de flanelle blanche uni, se coiffa, sans un coup d'oeil à la glace, d'un canotier et, les mains nues, sans ombrelle, elle descendit, fut dehors.

Comme elle passait la grille; elle se trouva face à face avec Pierre.

— D'où sortez-vous?

— Où allez-vous?

— Je viens de me promener...

— Et moi, j'y vais...

— J'ai bien envie de continuer?

— Eh! bien, venez...

Ils allèrent, une fois encore, mais la première de cette saison, reprenant l'habitude de l'autre année; et, sans se consulter, ils refirent le même chemin. Ce fut à nouveau la forêt divine de solitude, emplie de la musique ailée et infinie des insectes, le ruban de la route, toute bleuie d'ombre fraîche s'allongea devant eux... et, au détour de cette route ils retrouvèrent la maison fermée comme un visage mort, le verger luxuriant et désolé; tel un cimetière où trop de fleurs chargent une terre trop nourrie...

Et l'heure adorable du matin présent leur apparut identique, dans son évoca-

tion, à l'heure merveilleuse du soir d'autrefois, parce que leur émotion d'aujourd'hui était pareille à leur souvenir.

Par un même sentiment, ils ne s'y arrêtèrent point; mais dans le secret de son coeur elle trouva doux qu'ils eussent là une commune mémoire inconnue à tous.

Ils passèrent.

Comme elle ne voulait point parler d'elle, et n'osait parler de lui, elle lui parla de ceux qu'ils aimaient.

A les voir ainsi, jeunes et beaux dans la lumière du matin, on pouvait croire qu'ils vivaient quelque belle heure d'amour, une heure inoubliable de ce sublime *égoïsme à deux*, comme l'a défini un paradoxal, et leur passage à des yeux solitaires était une ou un regret... Mais cette heure ne leur appartenait pas; ils la donnaient généreusement, et avec l'élan qui fait les véritables *dons*, à d'autres.

Et Lina, d'âme plus subtile que Pierre et plus mystérieuse dans ses détours, pouvait se souvenir avec une invincible amertume qu'il en avait toujours été ainsi entre eux: les autres, toujours les autres!...

Cependant, elle se domptait à cette amertume; sa révolte d'autrefois, qui la cabrait en échappées de paroles cinglantes et dures au milieu de quelques conversations de ce genre, elle la sentait toujours gronder au fond de son coeur; mais elle pouvait, maintenant, la tenir cachée. Elle acquerrait tous les jours, lentement, sûrement, et douloureusement, cet empire intérieur qu'une âme forte seule peut connaître mais ne connaît jamais sans lutte.

Cela même, Pierre ne devait plus le voir. Or, il aimait cette transformation chez la jeune fille. Il la trouvait ainsi plus féminine et plus proche. Tout en elle, ce matin-là en particulier, lui plaisait profondément. Il la sentait, mieux que jamais, l'âme sûre et accessible. Si simple et si franche, car, ô ironie! plus elle parvenait à lui dissimuler les mouvements véritables de son coeur, plus il la croyait naturelle avec lui, et sans secrets, elle lui apparaissait une vraie femme, une exceptionnelle créature entièrement faite pour la joie d'un grand amour, la compagnie exquise pouvant donner tous les bonheurs. Il admirait mieux sa beauté, ainsi dégagé de toutes les recherches de l'art et du luxe, il jugeait charmant son esprit de vivacité profonde et légère, et, très rare, son coeur sans ombres mesquines. Ainsi appréciait-il, très justement, mais il portait en lui une autre image qu'il n'avait jamais songé à apprécier parce qu'il l'aimait... qu'il l'*aimait*, tout simplement, sans aucun autre mot pour appuyer celui-là...

Il écoutait Lina lui parler de Raymond et, à ce qu'elle lui dit, il comprit que c'était son frère qu'il avait entr'aperçu cette nuit assis près d'elle sur le banc du jardin. Il le lui demanda. Elle répondit que oui. Alors, lui, en riant:

— Je pensais que c'était un de vos nombreux soupirants... c'est une nuée, vous savez! et parmi tous ceux-là, pas un qui vous plaise?

— Pas un...

— Mais quand votre père sera marié, que ferez-vous?

Elle dit:

— Je ne sais pas...

Puis avec un effort:

— Laissons cela, c'est assommant de penser à l'avenir! d'ailleurs la *faiseuse de projets* n'existe plus en moi, c'est vous sans doute qui l'avez démolie, "frère raisonnable"!

Elle parvenait à rire:

— Vous êtes si calme! étonnant! Je vous regardais hier, il semblait que tout ce qu'on vous disait s'adressait à un autre!... Enfin, parlez donc! Etes-vous content?

— Mais oui, je suis content...

Et il souriait, tranquille. Elle l'imita:

— Mais oui, je suis content... Et alors vous lâchez votre boîte, j'espère? le bureau, ce double métier éreintant?

— Oui, probablement, je crois que je

puis le faire sans folie... J'ai déjà huit commandes, et la surveillance me prend beaucoup de temps; les chantiers sont loin...

Elle interrogea hésitante:

— Et... vous vous décidez à déménager *aussi?*...

— Non... mais Raymond déménagera...

— Comment cela? fit-elle surprise; car elle les savait inséparables depuis tant d'années.

— Oui, j'ai beaucoup réfléchi; je pense que mon pauvre Ray est un peu las de cette cohabitation trop resserrée... il n'a pas assez de liberté... J'ai été longtemps sans m'en apercevoir, comme les mamans qui ne veulent pas admettre que leurs fils deviennent des hommes et qui finissent par les agacer, les malheureuses! en les couvant trop... Raymond se reprendra peut-être à m'aimer davantage quand nous ne vivrons plus ensemble...

Pierre souriait toujours, mais d'un sourire assez triste. Il continua:

— Il y a longtemps déjà que je pense à cela, mais il faut être riche pour soutenir deux ménages! Enfin, maintenant, je vois cela possible... je l'installerai en octobre; puis, il sera plus tranquille *chez lui*, il travaillera mieux, plus facilement, je vous assure que ce sera très bien...

— Mais vous? vous resterez seul... là-bas?

Il lui semblait tout à coup que cet autre quartier de Paris où il demeurerait, loin d'elle et solitaire, serait le bout du monde, un coin d'univers désolé et dangereux.

— Mais oui! Ne suis-je pas assez grand pour rester seul?

Et il exagérait encore, en riant, sa haute taille d'athlète.

Elle ne le regarda, ni ne lui répondit.

Elle aussi vivrait seule, ailleurs, dans un autre coin quelconque, car Liliette rentrait chez elle à l'automne. Et il lui prit une rage contre la vie, la vie bête et misérable, une pauvre, immense rage humaine, impuissante.

Ils étaient en pleine forêt et, muets quelques minutes, leurs pas, amortis sur le tapis épais des aiguilles de pin qui couvraient la terre, une terre debruyères, élastique, grasse et noire, ils *entendaient* le silence: cette prodigieuse respiration végétale qui bat comme un pouls dans les grandes solitudes, coeur énorme de la nature qui oppresse et ravit le pauvre coeur humain; charme qui saisit deux créatures, en plein amour ou en pleine misère, et les arrête dans la même émotion sacrée et inexprimable. Les plus indifférents n'y échappent point, ils subissent un moment la puissance de toutes les choses profondes, sous la domination de la vie universelle et épanouie, qui les contient toutes.

Ils la subirent plus vivement, ceux-ci, qui n'étaient point indifférents: elle fut sur eux, la minute de proie terrible et délicieuse où l'âme bondit ivre et torturée.

Ah! Lina pourrait-elle, pourrait-elle ne pas lui avouer maintenant la parole éternelle. Elle le sentait affaibli, désarmé, et, malgré tout son apparent courage, navré devant l'existence solitaire... De plus son secret instinct féminin l'avertissait que, jamais plus qu'en en ce jour, elle ne lui avait paru plus charmante... Il n'y aurait point d'heure meilleure pour le surprendre, et, qui sait! le conquérir... Ah! simplement céder à la tourmente intérieure: pleurer les larmes qui lui brûlaient le coeur, et, à ses question inévitables, simplement répondre, répondre l'ardente vérité.

L'aveu d'un amour sincère n'est guère indifférent à celui qui en est l'objet, et l'écoute... Et enfin qu'importe ce qu'il penserait, ce qui arriverait *plus tard*, mais qu'il l'entende une fois, cet aveu, qu'il sache... et que cet horrible, lourde misère du secret, prenne fin... Cependant la minute déployée, rapide et infinie comme un grand oiseau vorace, planait... Son ombre était

sur Lina, et celle-ci ne s'arrêtait, ne parlait point... Mais ce fut Pierre qui s'arrêta, la regarda en souriant, paraissant attentif à quelque son éloigné, et elle demeura immobile, défaillante, les yeux voilés... Serait-il jamais aimé comme en cette minute? et il ne le savait pas...

Et il ne le saurait jamais...L'ombre s'évanouit lente, invisible à tout autre qu'à cette femme, dans la clarté merveilleuse du matin.

Elle ne parlerait point... Elle respira profondément, épuisée... Il lui dit:

— Vous sentez, n'est-ce pas? c'est la mer ... on entend la mer, nous sommes tout près...

— Oui... dit-elle inconsciente.

Ils firent trois pas et au rideau déchiré d'un taillis ils la virent en effet, toute d'or et d'argent sous un ciel tout blanc, éblouissant. Quand ils furent près de la mer, descendus dans la *couche* de sable fin, au-dessous de la falaise, il trouva Lina très pâle.

— Cette course était trop fatigante pour vous; je suis stupide de n'y avoir pas pensé! après la veille de cette nuit!... et vous êtes sortie à jeun, je parie?

Elle l'avoua, et lui laissa croire que sa pâleur venait de sa faiblesse.

Après un repos, ils revinrent par le chemin de ronde, un étroit sentier qui court au bord des dunes, traverse une propriété sous un petit bois en miniature, un bois d'arbousiers, et dévale aux pentes gazonnées et moelleuses d'un terrain mamelonné en microscopiques collines. La mer était haute et rongeait la falaise avec un cri incessant, doux comme un appel.

Lina alla droit au bord de cette falaise à pic et d'une élévation de trente mètres environ.

— C'est assez haut... dit-elle.

Elle ajouta:

— Un homme est venu l'automne dernier et s'est jeté là...

Pierre, assis, taillait un bâton qu'il voulait lui donner pour aider sa marche.

Elle dit:

— C'est drôle... ça tourne...

Il l'entendit, et quelque chose d'inconscient, d'omniscient, le fit se lever brusquement, aller à elle pour la tirer de cette contemplation, dans une épouvante irraisonnée... mais déjà elle se reculait, pleine d'un mépris intérieur pour elle-même, honteuse d'une passagère lâcheté qui lui avait, une seconde, fait souhaiter l'*accident* qui délivre...

— Eh! bien, quoi! fit-elle, un petit vertige... ce n'est rien... attendez... cela passe... Elle s'étendit sur l'herbe, la figure contre son bras replié. Beaucoup d'images et beaucoup de pensées passèrent sous ses paupières closes comme à une heure suprême et, très lucide, elle comprit que c'*était fini*, fini d'espérer, et elle renonça.

Elle frissonna au souvenir de la tentation proche: le gagner par l'apitoiement, la surprise... C'était indigne d'elle, — et de lui, — enfin ce n'était pas ainsi qu'elle l'aurait voulu... Si libre et si fière, c'était de par sa volonté, à lui, qu'elle aurait pu le prendre, point différemment et, plus elle le voyait en matière indépendance de circonstance et d'expression, plus elle reconnaissait qu'il l'aimait *en ami*, en ami seulement, rien de plus... mais ce *rien de plus* là, elle pouvait au moins le revendiquer hautement et dignement, et le garder toujours...

Elle releva la tête, sourit, perdit son regard au large... elle venait d'entrevoir le port après la traversée tumultueuse... Il lui apparaissait étroit, gris et monotone sans doute, et guère semblable à la baie magnifique où elle eût aimé abriter son rêve, mais il était sûr et elle pourrait y avoir quelques joies.

Elle sentit agoniser doucement sa jeunesse violente où déferlait jadis la forte vague du désir... c'était très triste, mais non pas sans douceur. Elle tressaillit;

Pierre parlait, regardant, lui aussi, au large:

— Ah! si vous saviez, disait-il, combien de fois un horizon semblable de sérénité souveraine m'a hanté tandis que je travaillais entre quatre murs, sans air et sans vue, à mes plans! Ce qui tenaient pour moi ces pauvres feuilles de papier, vous ne pourriez le croire!... Je partais bien loin, sur la mer immense, embarqué déjà sur ces bateaux encore à construire! Chaque ligne tracée m'approchait du but, chaque chiffre relevé était une étape nouvelle, quand un jour s'écoulait sans que j'eus pu avancer ce travail, j'étais malheureux comme si une autre avarie eût retardé mon voyage imaginaire...

Et il lui raconta comment jadis, tout enfant, il avait eu la nostalgie des océans et des terres lointaines, la curiosité des races diverses, des éléments changeants, des cieux aux étoiles nouvelles... Il n'avait jamais dit cela à personne. Il dit encore, plus bas:

— Et maintenant où je semble *arrivé*, je suis en réalité plus loin que jamais du port... Lina tressaillit. Cette pensée pareille à la sienne la heurtait comme un coup. Pierre ajouta :

— Enfin! Il paraît que je suis bon pilote, je pourrai peut-être mieux veiller aux voyages des autres qu'au mien...

— Ah! vous rêviez donc, vous aussi?... murmura Lina.

— Chut! ne le dites pas!... fit-il en souriant.

III

Erreurs typographiques et autres.

— Mais, mon pauvre ami, en voici encore une énorme!

— Une quoi?

— Une coquille... vous les laissez passer toutes!

— Et toi aussi, Lina, tu en laisses quelques-unes... fit Liliette en riant.

— Peut-être, oui, d'ailleurs, il n'y a que toi qui sois une correctroce étonnante... mais Raymond les néglige avec une sérénité aveugle et impardonnable!... laisez cela, allons! vous n'êtes bon à rien...

Grondeuse et affectueuse, elle lui reprit un paquet d'épreuves et recommença avec Liliette le fastidieux travail.

Le jeune homme voulut s'excuser:

— Vous comprenez, moi, je vois ce que j'ai voulu mettre, ce que j'ai mis, ce qui prouve combien en réalité on lit peu par l'oeil mais par...

— Chut! et Lina se bouchait les oreilles, laissez-nous travailler au moins! allez vous asseoir là-bas, bien sage, prenez un livre...

Et, depuis une semaine, cette scène se renouvelait journellement, toutes les après-midis, dans l'atelier; réunis, les trois: Lina, Liliette et Raymond s'occupaient à la correction des épreuves du premier volume de Raymond...

Le premier volume auquel, dans l'avenir, et quel que soit cet avenir, brillant ou raté, de l'écrivain, on garde une secrète et particulière tendresse pour les émotions neuves qu'il donna. Ces émotions sont diverses selon le tempérament de l'auteur, mais elles sont initiatrices, toujours, en ce qu'elles créent un lien entre cet auteur et la foule.

Cependant, en relisant lentement et minutieusement le court roman de Raymond, Lina était contente.

Il y avait beaucoup travaillé, elle le savait bien et aurait pu rappeler une à une les heures variables, quelquefois si difficiles et quelquefois si aisées passées sur ces pages.

Mieux que jamais, en ces quatre mois, elle avait pénétré ce caractère, où il fallait sans doute désespérer de voir se développer une volonté virile, mais qui offrait une singulière séduction de souplesse, un charme très grand à se modeler et à subir une intelligente influence.

Elle savait maintenant qu'il ne fallait jamais écouter sérieusement la première plainte toujours véhémentement exhalée par le jeune homme aux moment découragés, mais savait aussi qu'il avait des retours de sentiments et d'impressions touchants, pleins de la même sincérité vibrante, presque aussi enfantine d'inconscience que ses désespoirs et qui tenaient leur prix d'un coeur réellement tendre et d'un esprit étrangement subtil et complexe.

Sans la suggestive énergie de Lina, Raymond eût sans doute galvaudé l'automne et l'hiver en la même flânerie intellectuelle, peut-être pas totalement inutile, mais à coup sûr déprimante, où il avait laissé couler déjà plusieurs années.

Elle l'avait forcé à canaliser sa pensée, et, bientôt, il avait trouvé une joie d'excitation merveilleuse à dompter cette pensée. Après quelques semaines de travail rétif, ardu, une série de raturages, de recopies qui avait fatigué la pauvre Lina plus que lui, il était entré tout à coup dans une période de beau travail net et ferme. Il reconnaissait aux mots nombreux et nuancés une forme et une couleur nouvelles: les vocables tintaient à cette oreille intérieure de l'esprit qui décide de l'harmonie d'une phrase, comme souvent à l'ouïe les notes de l'octave musical; et, avec ces vocables, il fixait cette phrase comme on plaque un accord juste.

Les premiers essais de collaboration n'avaient pas été sans éclat entre lui et Lina.

Déjà presque entièrement conquis à la domination de la jeune fille, une seule chose résistait encore en lui: c'était son amour-propre d'artiste.

Il défendait son goût et sa manière, s'y complaisant. Et elle, plus clairvoyante, tout en reconnaissant à cette manière une originalité de grâce morbide, voulait qu'il débarrassât son "écriture" d'une certaine mièvrerie languissante. La paresse naturelle du jeune homme s'énervait à cet effort. Enfin, elle avait vaincu et il prenait maintenant l'habitude d'un style ferme et fluide de clarté où les scories devenues rares l'offusquaient tout le premier.

Lina avait encore convaincu Raymond du charme profond des sujets simples. Et ici, en ce roman, il avait traité une histoire très banale avec un grand sens d'analyse et de poésie, elle pouvait être contente.

Enfin sa joie était la joie de Pierre. Il était si fier et si heureux de "son enfant" retrouvé, redevenu jeune d'espoir, d'entrain, et de le voir devenir un homme de travail, d'indépendance...

Indépendant?... Lina pensait bien que cela, il ne le serait jamais. On naît libre, on ne le devient guère. Et elle pouvait dire de quels efforts incessants était faite cette indépendance en germe...

Mais elle avait trouvé en cette oeuvre entreprise pour *un autre*, — et soutenue sans lassitude, — un soulagement personnel inattendu.

En s'occupant activement de Raymond, elle s'oubliait elle-même. Insensiblement elle échappait à l'obsession si lourde où vous tient le regret d'un bonheur.

Qui donc a dit que: *le meilleur remède contre la tristesse était de ne pas l'aimer?* Et il est si vrai qu'on l'hypnotise soi-même dans la joie comme dans la douleur!

Pour une âme riche, la douleur stérile est méprisable, car l'inertie est, de toutes les misères, celle que cette âme redoute le plus.

Lina n'était pas joyeuse, mais elle se sentait en paix.

Elle n'avait plus de ces variations brusques, et presque toujours séduisantes, d'humeur, qui la rendaient autrefois inaccessible à la plupart des gens, et les rebutaient souvent. Elle se faisait plus douce et plus "unie", disait Pierre en riant. Elle lui répondait:

— C'est que je vieillis. D'ailleurs ne dois-je pas devenir une personne posée et

sérieuse maintenant que je vais vivre seule, "en garçon"?...

Car, en effet, M. Morel s'étant marié en décembre, Lina passait actuellement son dernier temps de "jeune fille", comme elle disait en plaisantant, dans l'hôtel du boulevard Péreire, tandis que le "jeune couple", comme elle disait encore, faisait un petit voyage en Corse.

Elle avait causé de cela très sérieusement avec son père qui d'abord ne voulait pas entendre parler de cette détermination. Il lui opposait une foule de raisons sociales, mondiales et autres. Et elle, très tranquille:

— Allons donc, papa, jusqu'à présent les conventions et les préjugés ne t'ont pas beaucoup gêné, il n'y aura pour moi rien de moins normal et convenable à vivre seule qu'à avoir vécu comme je l'ai fait jusqu'ici, presque toujours seule à Paris et... tenant maison ouverte à Royan... Il avait dû accepter; et Mme de Sorgue, avertie par lui, l'y avait d'ailleurs vivement poussé. Enfin, à quelques dernières et faibles objections, sa fille lui avait dit:

— Si j'étais orpheline et pauvre, il faudrait bien que je m'arrange d'une vie solitaire et difficile; si je donnais des leçons, si je...

Mais cette idée avait paru énorme et inconcevable à M. Morel; *sa fille*, sa très bohème et très originale fille astreinte à des soucis pécuniers et à un travail régulier! cela lui semblait excessivement bouffon d'invraisemblance.

— Espèce de folle! voyons, tu sais bien que, de l'argent, tu en auras toujours!

Lina n'en était pas tout à fait aussi sûre. Elle savait à sa future belle-mère d'éclatantes et avides quenottes, et que son père n'était rien moins qu'économe. Cependant, comme elle tenait de lui cette même insouciance prodigue, volontiers gaspilleuse, elle ne s'occupa guère du règlement des intérêts, où une rente importante, mais très inférieure aux sommes qu'elles avait coutume de voir passer dans ses mains, lui fut assurée.

* * *

Sept heures: Liliette, Raymond et Pierre qui étaient venus les chercher de la part de Marguerite, étaient partis.

Lina s'était excusée de ne pas se joindre à eux, invitée aussi par Marguerite qui gardait à l'improviste, ce soir-là, dans son atelier, quelques visiteurs de la journée, amis et artistes venus pour voir son tableau avant l'envoi au Salon.

C'était, cette année, un sous-bois: poème d'or, d'ombre et de lumière où toutes ses qualités s'affirmaient, et où se révélait la souplesse de son talent.

— Qu'y a-t-il? avait demandé Lina. Et Pierre répondait:

— Oh! vous savez, je ne les connais pas tous: Morrière, Arnaud...

— Lequel? le journaliste?

— Oui, je crois...

— Hum...

Lina fit une moue.

— Les deux Rivaz...

— Connais pas...

— Mais si! fit Raymond, les frères qui écrivent?...

— Oh! il y en a tant aujourd'hui, de frères qui écrivent!... depuis les Goncourt, c'est une véritable pépinière, le triomphe de la famille dans la littérature... ça m'étonne que vous ne vous y soyez pas mis vous aussi! ajouta Lina en se tournant vers Pierre; attelé avec Ray, ce serait gentil!...

— Merci! dit-il en riant, vous savez que moi je n'ai pas d'imagination!...

— Oui... je sais... murmura-t-elle entre ses dents, puis:

— Eh! bien, moi aussi, je vous remercie mais dites à Margot que je ne puis pas ce soir... non, vraiment... elle a une trop belle société!... Je me sens aujourd'hui une âme d'anarchiste, je ferais un scandale!... Al-

lez, allez-vous- en tous, que je ne vous voie plus!... Sauvez-vous!...

Et elle était restée seule. Au fond, elle était un peu gênée vis-à-vis de Marguerite. Celle-ci n'oubliait certes pas qu'elle devait à Lina son entrée victorieuse dans sa carrière; elle lui témoignait une fidèle et affectueuse reconnaissance à laquelle Lina se dérobait d'ailleurs de toutes ses forces; mais, précisément parce qu'elle n'était pas étrangère aux succès de son amie, elle trouvait difficile et délicat de paraître vouloir se mêler de ses affaires. Or, elle ne pouvait s'empêcher de trouver que Marguerite avait trop vite accueilli beaucoup de nouveaux venus, créant une manière de réception facile, s'entourant d'amis de la veille.

Elle savait bien que la présence de Mme Avesne, l'intérieur familial, formé par la soeur cadette et les petits frères, étaient une sécurité qui entourait de respect le laisser-aller de Marguerite; mais, cependant, elle ne pouvait approuver et aimer cela.

Elle-même, dans la bohème apparente de son éducation et de son existence, avait toujours su écarter cet envahissement des indifférents, qui sont quelque fois dangereux.

Enfin, elle en avait un chagrin plus secret, ne retrouvant pas en la Marguerite actuelle la jeune femme un peu farouche, ardente, mais si fine et si fière, qu'elle avait connue et à qui elle avait été si près de s'attacher tendrement...

Des choses profondes avaient été entre elles; mais, à présent, ces nouvelles choses, extérieures, les éloignaient encore; et, dans un mouvement de véritable amour, Lina en voulait à celle qu'aimait Pierre, de la peine que sa manière d'agir causait à celui-ci. Elle pouvait bien accepter qu'il ne fût pas à elle, mais elle ne pouvait supporter qu'il souffrît...

Dans le profond silence de la maison, — et le presque aussi grand silence extérieur du boulevard, à cette heure si proche de la nuit, Lina, de l'atelier, perçut soudain un mouvement inusité en bas.

Le roulement d'une voiture sous la voûte, des portes ouvertes, une agitation... Etonnée, elle alla jusqu'au seuil de l'atelier, et, comme elle soulevait la portière de la petite antichambre très obscure, elle se trouva en face de son père.



Comme elle soulevait la portière...

— Toi! Elle se jeta à son cou, câline, heureuse de le revoir dans sa tendresse inaltérée, et elle sentit qu'il mettait à son étreinte quelque chose de plus profond, de plus doux que d'habitude. Mais, presque aussitôt, elle pensa à l'*autre*, à l'étrangère.

— Mais d'où tombez-vous ainsi sans crier gare? où est Rosita?...

— Rosita? fit Morel en pénétrant dans l'atelier, avec un geste affectueux de son bras autour des épaules de sa fille:

— Rosita?... Eh bien, elle est à Marseille... ouf! Je suis fatigué...

Lina ne posa pas de questions, accoutumée depuis longtemps à tous les inattendus de son père, mais quand elle le vit à la pleine lumière des lampes, elle fut inquiète.

L'âge réel et tout l'arriéré d'une existence follement dépensée, se marquait bru-

talement, après un long délai de jeunesse prolongée, aux yeux, aux tempes, à l'expression du visage et à l'affaissement des épaules et de la taille. Il n'y avait plus d'incertitude à avoir sur la couleur de la moustache, et le grand pli victorieux dans sa négligence affectée des cheveux, ressemblait à la crête déplumée d'un oiseau malade...

Un oiseau blessé et penaud à coup sûr. Lina qui connaissait bien son père savait qu'avant peu il la mettrait, directement ou indirectement, au courant de ses désillusions récentes.

Et, en effet, après le dîner, un peu réconforté, et visiblement satisfait de se retrouver chez lui, M. Morel commença, par allusions transparentes et phrases tronquées et comparaisons détournées, le récit de son voyage de noces...

Il ne se plaignait pas ouvertement de sa femme, mais Lina pouvait saisir clairement, comme au défilé des tableaux d'un cinématographe, l'état actuel du ménage.

Ces deux profonds égoïstes, mais d'égoïsmes différent, et compliqué chez lui d'une sensitivité à fleur de peau de raffiné, d'artiste, s'étaient rencontrés en un choc déplorable.

Tant qu'elle l'avait tenu sous le charme inaccessible de sa beauté, il avait dissimulé sa vraie nature d'éternel caprice, et, c'était au moment même où elle l'avait cru dompté et capté, qu'il s'était révélé insaisissable, lui échappant une fois son désir réalisé.

Mais, cette fois, il était pris et bien pris. Elle avait mis en oeuvre une jalousie factice, et d'autant plus tyrannique, des exigences de créatures de fête, de luxe; et enfin, pour comble, il avait découvert qu'elle n'était point très intelligente. Elle avait le snobisme du goût; hors de là, elle ne montrait aucune compréhension.

Il en fut profondément dépité. Lina put deviner combien de fois il avait, au loin, et seul avec cette femme, sa femme, regretté sa belle liberté, doublée du charme intermittent, et qu'il prenait juste à son gré, sûr de le trouver toujours, d'un foyer où il pouvait avoir, dans sa fille, toutes les sécurités et toutes les fiertés, sans en avoir jamais pris l'ennui d'aucune responsabilité...

Comme tous les égoïstes tendres, il appréciait très vivement, et en dilettante du sentiment, le dévouement généreux et la gâterie attentionnée et délicate chez les autres.

Deux crises du foie, très mal soignées à l'hôtel, et pas du tout soignées par Rosita, avaient considérablement aggravé son regret de la charmante existence passée qu'il avait eu l'inqualifiable sottise de changer!

Lina était une si délicieuse garde-malade! et si drôle...

Le souvenir de sa fille l'attendrissait plus que la présence de cette fille ne l'avait jamais fait, et, au retour, profitant de ce que le frère de sa femme était venu à leur rencontre à Marseille, il les avait laissés là, tous deux, rentrant à Paris par le premier rapide avec une joie sournoise d'éternel gamin qui échappe à une tutelle...

Et, en parlant de son beau-frère, il s'écria:

— *Encore un*, celui-là!... (Il ne précisa point davantage quel était *l'autre*)... on voit bien que l'argent ne lui coûte rien... Il arrivait de Monte-Carlo et, je serais bien surpris si ce n'est pas Rosita, c'est-à-dire moi! qui ait soldé sa déveine!...

A petites bouffées, voluptueusement, il fumait un bon cigare: pffut... pffut... pffut.

Et Lina, très renseignée désormais sur l'état d'âme de son père, ne songeait point à tirer aucune vanité de sa tardive victoire... seulement, par un mélancolique retour, elle imaginait combien elle eût été heureuse autrefois de découvrir en ce père l'être *qui avait besoin d'elle*, le lui témoignait... Maintenant, maintenant, c'était

bien tard...

Sans affectation, elle parvint à détourner le cours des doléances, des déconvenues, remâchées en sous-entendus.

Elle raconta tout ce qui s'était passé autour d'elle depuis trois mois. Visiblement, il l'écoutait avec plaisir, avec intérêt. Elle en vint à dire que ce même soir Marguerite recevait, et dépeignit avec des mots amusants quelques-uns des nouveaux "types" évoluant autour d'elle.

— Ce soir?... dit M. Morel, et il tira sa montre; dis-moi, si nous y allions? une bonne surprise! je vois la tête de Liliette ... il n'est qu'onze heures... c'est tout près...

— Mais... tu n'es pas fatigué?... ta journée de voyage?...

— Pas fatigué du tout... cela m'amusera, allons, tu viens?...

Et, de fait, avec la mobilité merveilleuse de ces natures promptes et changeantes, il était subitement rajeuni, enchanté de son idée, point fâché de revoir "cette jolie Margot" et "son petit poète décadent", comme il appelait Liliette, et sachant combien Marguerite serait fière et contente de le voir arriver intime et aimable "chez elle". Il avait la science de sa séduction, et cela inconsciemment, par le seul besoin impérieux de plaire... ainsi, il plaisait toujours.

Deux heures plus tard, tandis qu'autour du piano, en l'atelier surchauffé, M. Morel tenait dans le silence hypnotique de l'harmonie tout le cercle des "types" décrits par Lina, et qu'elle méprisait légèrement, celle-ci, tout bas à Pierre et désignant son père des yeux:

— Hein! croyez-vous que je n'ai pas là un enfant moi aussi...

Et sa tendresse indulgente et souriante était bien près des larmes. Or, Pierre paraissait occupé d'un souci nouveau, oppressant; et, comme il ne savait pas dissimuler, au ton dont il répondit à ses questions:

— Je n'ai rien...", elle fut convaincue qu'il s'agissait d'une chose grave.

Mais il n'était point possible de causer parmi les conversations et les rires qui remplissaient l'atelier.

En sortant, Morel dit à sa fille:

— Qu'est-ce qut tu disais donc? Ils sont charmants, tous ces gens-là? Et quand il n'y aurait que Morrère, les Rivaz... des valeurs, tu sais... Marrère... talent énorme ... un des premiers critiques des moeurs actuelle, sous sa forme glissée...

— Oh! papa!... et Arnaud?

— Arnaud? Eh! bien, quoi, Arnaud? pauvre diable! ne le débine pas... il a mangé beaucoup de vache enragée dans le temps...

— Mais non, mais non... seulement il a de la mémoire... *il se souvient*!...

— Et maintenant, il est méchant...

— Ah! tais-toi! fit Lina, soulevée d'une de ces colères qui la prenaient contre les *rosseries* admises qu'elle avait en horreur, et toujours indignée et peinée à voir son père indulgent à ces choses.

Mais il lui reprit le bras, bon enfant, la calmant:

— Allons, ne te fâche pas... je ne veux pas... ne discutons pas!

Ils rentrèrent lentement, à petits pas, parce que cette nuit de mars était très tiède et très belle. Le fleuve blanc de la lune épandait sa lumière, fluide comme de l'eau, dans le ciel entre les maisons noires et hautes, et sur les larges trottoirs nets et les avenues désertes. Morel reprit:

— Elle est étonnante, Margot, tu sais! très fine, cette petite... elle a su déjà se créer un cercle, et pas banal! étonnante, étonnante!...

Tout en répétant ce mot, distrait, sa pensée reprenait possession des habitudes rompues, il formait des projets pour le lendemain, heureux de vivre à nouveau, se sentant plus jeune que jamais, et il s'écria:

— Ah! ma petite Lina, que je suis con-

tent de me retrouver dans mon vieux Paris...

Puis, plus rapide que la réflexion, une parole naïve de franchise abandonnée lui vint :

— Dis donc un peu toi ! quelle bête d'idée j'ai eue de me remarier ?...

Et on l'eût difficilement persuadé du comique excessif de cet aveu fait à sa fille.

* * *

Le souci de Pierre avait sans doute augmenté dans les heures de la nuit, car, à midi, le lendemain, il semblait profondément accablé, seul dans sa salle à manger, toujours identique avec son même papier vert, ses meubles bruns et le voltaire de reps rouge à l'angle de la cheminée.

Accoudé à la table, le front dans ses mains, il était parfaitement immobile ; et, chose rare, inoccupé. Cette table était dressée et portait deux couverts. Un peu après midi, un coup de sonnette et Raymond entra.

Si blanc et si délicat, il paraissait cependant ce matin moins pâle et moins défait que son frère, mais Pierre remarqua tout de suite que les yeux de "son enfant" évitaient les siens.

Tandis que Raymond déposait son chapeau etsa canne dans la chambre voisine, il étouffa un soupir. Il connaissait bien maintenant ces yeux qui le fuyaient, cette allure où tout l'être se dérobe, ruse, pour échapper à l'observation...

Et le pauvre garçon soupira.

Il n'exprimait jamais très aisément ce qu'il pensait, et l'explication qu'il voulait — qu'il lui *fallait avoir*, avec son frère, allait être difficile.

Raymond s'approcha de la fenêtre ouverte, regarda le balcon :

— Il n'y a plus de fleurs ici, ce n'est pas beau !...

— Non... ça ne fait rien... je n'ai pas le temps de m'en occuper, et puis, je n'y suis jamais...

— Pourquoi m'as-tu dit de venir déjeuner ici alors ? fit Raymond, nous aurions pu aller au restaurant ?

Pierre trouva inutile de lui faire remarquer que c'était gentil et doux de se retrouver quelquefois tous les deux dans l'appartement familial, comme avant... il dit simplement :

— J'aime à être tranquille...

— Mon pauv'vieux ! fit Raymond en lui tapant sur l'épaule ; et frêle et mince, beaucoup plus petit que son frère, il semblait un jeune minet, amusant de confiance audacieuse, qui fanfaronne avec un fort et magnanime terre-neuve.

Comme le déjeuner rapide s'achevait, et que menaçait de sombrer définitivement la conversation languissante, Pierre se décida tout d'un coup. Depuis dix minutes, il tournait et retournait sa première phrase, une phrase de début qu'il voulait incisive, adroite et engageante à la fois. Bien entendu, elle ne brilla par aucun de ces traits et fut la plus banale et la plus pauvre du monde ; mais telle elle obliquait vers le sujet brûlant :

— Est-ce que tu verras Lina aujourd'hui ?

— Oui... pourquoi ?

— Tous les jours alors ? Et ceci était si ouvertement maladroit que le malheureux Pierre comprit aussitôt son erreur : il voulait conquérir la confiance de son frère, amener insensiblement des confidences qu'il jugeait nécessaires, et il se montrait agressif ! Ah ! il n'avait pas de chance ! et il essaya de se rattraper interrompant Raymond qui, surpris, disait :

— Comment, *alors ?* mais tu le sais bien ! et d'ailleurs...

— Oui, oui... je veux dire... ce n'est pas cela... mais... enfin, comprends-moi, écoute-moi et réponds franchement, mon petit Ray, je t'en supplie !...

Il suppliait, en effet, ses bras et son

coeur tendus à "l'enfant" si froid, si muet et si fermé en face de lui... Et ce n'étaient pas du tout, — oh! mais pas du tout! — cette attitude ni ces paroles qu'il avait préparées, mais, naturellement, une fois de plus, sa gaucherie le trahissait. Déjà il se dévoilait, croyant avoir aggravé la défiance qui les séparait, son frère et lui, parce qu'il voyait ce frère se rebeller aux premiers mots avec des négations en muraille autour de son âme:

— Mais tu es fou! Je n'ai rien à te dire? je ne comprends pas... que veux-tu que j'aie?... toutes les piètres défaites des partis-pris du silence.

Quand, tout à coup, à ce cri de Pierre:

— Mais tu souffres, mon petit! Le visage de Raymond changea... Oui, il souffrait, le pauvre enfant, et ses résistances ne tenaient pas devant l'apitoiement et la tendresse.

En quelques minutes; il redevint celui que Pierre avait bien cru perdre pour toujours, il étala son coeur plein d'un nouveau secret et d'un nouvel amour, et, s'enivrant à le répéter et à l'exalter, il oubliait très sincèrement l'amour passé dont Pierre avait tant souffert inutilement. Et Pierre l'écoutait plein de tendresse et de tourment.

— Oh oui! je l'aime... disait Raymond, et peut-on ne pas l'aimer? est-ce qu'il y a une autre femme comme elle? Comment ne lui ai-je pas encore dit combien je l'aimais? je ne sais pas...

— Ah! tu ne lui as pas dit? s'écria Pierre soulagé.

Raymond lui saisit les mains:

— Non, pas encore... mais aujourd'hui, aujourd'hui... *il faut* que je sache! et avec une ardente anxiété: crois-tu qu'*elle* m'écoutera?

Sans s'expliquer pourquoi, Pierre ne voyait pas très bien Lina répondant, par l'amour, à l'amour de Raymond, mais, à part cette impression toute personnelle, il y avait une autre considération, pour lui capitale, et il dit presque sévèrement:

— Mais Raymond... tu ne peux pas... tu *ne dois pas* lui parler...

Son frère le regardait, stupéfait. Alors l'aîné dut expliquer. Il rappela à son frère tout ce que Lina avait fait pour eux tous, il s'appliqua à lui faire sentir, puisqu'il ne le comprenait pas tout seul, que la très grande différence entre leurs situations respectives lui interdisait de paraître même "offrir" à Lina un avenir encore problématique et un présent dérisoire, à elle qui aurait pu choisir entre des fortunes et des célébrités...

Mais évidemment Raymond saisisait mal, et il répétait obstinément:

— Mais quand on s'aime?

Ah! oui, voilà; quand on s'aime... et Pierre était de son avis: ces choses-là sont mesquines et s'effacent. Mais c'était là précisément le point délicat; l'aimait-elle?...

Et, tout aussi obstiné que l'espoir de Raymond, l'instinct de Pierre l'avertissait qu'elle ne l'aimait pas. Alors?

Il reprit, patiemment, ardemment ses observations et il lui fallut insister, démontrer combien cette volte-face de sentiment, si sincère qu'elle fût, pouvait paraître entachée d'intérêt, et il finit doucement:

— Et quand même elle t'écouterait, encore une fois, ce n'est pas toi à parler; un homme ne peut pas tout devoir à une femme et tu lui dois déjà bien assez... essaye donc, mon pauvre Raymond, de montrer une fois dans ta vie de la volonté! tu n'auras jamais de meilleure occasion...

— Ah! tu en parles à ton aise! s'écria Raymond: on voit bien que cela t'est facile à toi! si tu savais ce que je souffre!

Pierre se leva et marcha en long et en large, faisant, dans l'étroite pièce, d'immenses enjambées qui semblaient vouloir dévorer l'espace. Il hésitait, étouffant... puis il se décida tout à coup et, arrêté devant son frère, le prenant aux épaules:

— Ah! grand méchant enfant! qui ne



Est-ce que tu verras Lina aujourd'hui.

devines rien, personne, mon petit, personne ne peut mieux le comprendre que moi, tu entends, et moi, il n'y a pas six mois, il y a des années que je suis malheureux... (Sa voix tremblait). Je suis même beaucoup plus malheureux *parce que je n'ai pas changé, moi...*

Raymond baissa la tête murmurant:

— Que veux-tu!... ce n'est pas ma faute!...

Pierre reprit:

— Je puis te le dire aujourd'hui: j'étais prêt, il y a un an, à tout faire pour ton bonheur, mon petit... si tu as souffedt alors, je te dirai, moi aussi, que ce n'était pas ma faute.

— Je sais... je sais... pardon... balbutia Raymond; et, jeté sur la poitrine de son frère, s'y blottissant comme quand il était tout petit, il pleurait à sanglots passionnés, nerveux, ainsi qu'une femme.

Alors Pierre profita de cette émotion (les plus droits ont de ces ruses profondes du coeur), et lui arracha la promesse:

— Je serai fort... je me tairai... je serai fort, oui, je te le jure... Et Pierre dut se contenter de cette affirmation d'énergie balbutiée parmi les larmes.

Seul, quelques heures plus tard, il ne se sentait point, malgré tout, beaucoup plus tranquille qu'avant, mais il y avait plus de douceur dans sa peine, parce qu'il avait un peu reconquis son enfant.

Cependant il s'accablait de reproches:

— Quelle faute d'avoir laissé s'établir une telle intimité entre Raymond et Lina! Il eût dû mieux connaître son frère, et, en dépit des circonstances qui paraissaient contraires à une telle aventure, prévoir ce qui arrivait aujourd'hui. Il revit l'image troublante de Lina qui ne le troublait point, parce que, tout entier, il appartenait, fidèle et tenace, à une autre, mais il devait reconnaître que telle, d'un charme profond, elle devait troubler presque tous.

Ah! il ne serait donc jamais tranquille avec cet enfant!... Il se souvint de l'année précédente; il eut peur, il se demanda: que fait-il maintenant? puis il songea que, d'une façon ou de l'autre, Raymond allait se dévoyer à nouveau car, soit qu'il restât sous l'influence de Lina, soit qu'il fallut, et c'était indispensable, le soustraire à cette intimité, le péril était égal; et, avec terreur, Pierre se répétait:

— Que fera-t-il? Que fait-il?

Ce qu'il faisait:

Ayant trouvé l'air d'une tiédeur délicieuse en cet après-midi de printemps, et fatigué par l'émotion récente, il avait pris une voiture découverte et s'était fait conduire au Bois. Au long du boulevard St-Germain, puis, après avoir traversé le pont et la place de la Concorde, remontant l'avenue des Champs-Elysées, il jouissait physiquement de la beauté du trajet, et savourait sa mélancolie que relevait d'un goût nouveau son héroïsme tout frais...

Mollement accoté à l'angle de la victoria, il réfléchissait; et, après une demi-heure, ses réflexions s'évaporèrent en cette phrase mâchonnée à mi-voix:

— Avoir promis!... quelle erreur!... Car enfin, n'est-ce pas, on nepouvait pas savoir ce qui arriverait?

Et c'était une vision clémente et exquise de sa chère adorée (il l'appelait toujours ainsi en lui-même), vers qui allaient le regard en caresse de ses grands yeux voilés et le sourire tendre de sa bouche. A le voir passer, on pouvait *le juger heureux*, et il l'était.

IV. — De loin... de près.

— Ah! mon pauvre ami! je n'en puis plus, qu'elle existence!... Et toute la personne de Lina avouait la détresse et la défaite. Elle venait de raconter à Pierre une des dernières scènes où, entre son père et Rosita, elle était celle qui supporte l'irritation des deux partis, s'évertue à les calmer, et, finalement se trouve seule à être sans compensation.

— Mais pourquoi restez-vous, alors? à quoi bon?

— C'est bien ce que je finis par me demander: à quoi bon? et je crois que j'aurais mieux fait de m'en tenir à ma première décision, car vraiment ça commence à être drôle à force d'être triste! Vous savez combien mon père m'avait supplié, il y a trois mois, de rester ici, de ne pas quitter la maison... et franchement, pour la première fois de sa vie où il réclamait vivement ma présence, je n'ai pas eu de chance! J'ai été faible... je suis restée et il m'est beaucoup plus difficile maintenant de me séparer d'eux sans éclat... mais cependant je vous avoue que je me sens à bout de forces! Ces luttes perpétuelles me sont odieuses! Et puis enfin, c'est une situation idiote! Mon père qui vient se plaindre auprès de moi, se faire consoler, conseiller comme si je pouvait quelque chose d'efficace! et quand il est un peu remis d'aplomb, que je l'ai envoyé se promener, se distraire au dehors, l'autre me tombe dessus, soit par derrière, se lamentant, disant à son mari, à son frère, à tout l'univers, que je la déteste, que je retourne par jalousie l'affection que mon père a pour elle, etc..., soit en face, et j'aime encore mieux ça, bien que cela dégénère presque en pugilat... c'est vrai! l'autre jour, j'ai vu le moment où nous allions nous prendre aux cheveux, comme deux blanchisseuses, je vous jure!... elle est violente... je ne suis pas très douce... mais c'est dégoûtant, ma parole, d'en arriver là... Et humiliée, rageuse, le visage blême et les lèvres serrées, Lina déchiquetait les fleurs d'un beau glaïeul.

— Vous avez raison, cela ne peut pas durer... dit Pierre. "mais qu'allez-vous faire?..."

— Eh! bien, je crois que je m'en vais prendre un prétexte de santé quelconque et filer pour un coin tranquille cet été avec Liliette... j'éviterai ainsi la cohue de Royan, et, à la rentrée, on verraê.

— C'est une bonne idée!...

— Et vous? que ferez-vous?

— Eh! bien, précisément, je venais vous parler de mon projet: je pars aussi...

— On se rencontrera peut-être? interrogea-t-elle, souriant.

— Je ne pense pas... je prends une petite goélette, à mon compte, et j'emmène Raymond... nous ferons une croisière par là...

— Où situez-vous cet intéressant pays: par là?

— Nous ne savons pas encore au juste.

Les pétales sanglantes du glaïeul jonchèrent le tapis: debout, la jeune fille secouait sa longue robe plissée:

— Très bien... on ne vous demande pas vos secrets...

— La première personne qui saura, quand je serai fixé moi-même, ce sera vous... dit-il simplement.

Elle se retourna vivement en lui tendant la main:

— Merci... pardon!... Le charme de son mouvement et de son sourire enveloppa Pierre. Il regarda l'atelier dans tous ses détails; revit, une fois encore, les émaux, les marbres, les bronzes; là-haut, en frise sous les voiles doux du vitrage, les masques du plâtre: faunes et satyres, souriaient leur éternelle énigme.

Sous la housse, somptueuse comme une robe royale, le piano dormait; au vent léger de la baie ouverte, les plantes et les fleurs palpitaient un peu, comme si de leurs feuilles et de leurs pétales, elles eussent fait un tendre et triste signe d'adieu.

Et c'était un adieu aussi, où il entrait beaucoup de souvenirs et beaucoup de regret, que Pierre disait silencieusement à ces choses muettes, témoins de bien des heures charmantes passées là...

Comme si Lina eut suivi sa pensée, elle fit:

— Ça me manquera tout de même, tout ça...

Et son geste circulaire embrassait la piè-

ce, et l'invincible blagueuse revenant en elle:

— Car, vous savez, je suis évidemment destinée à mourir sur la paille au train dont va ma petite belle-maman! je vais devenir excessivement modeste! Oui, frère raisonnable! je ne vous effaroucherai plus par mes excentricités: la rente qui doit me revenir m'octroira peut-être quelque temps le quotidien rumsteck et la bure des robes pratiques, mais fini des chambres de rêve et des dalmatiques en appartement!

Devant l'air perplexe de Pierre, elle rit et voulut bien rectifier:

— Entendons-nous! tout ce qui est et fut ma propriété personnelle, je le garde, et c'est déjà gentil, car j'avais — c'est drôle, ça commence à me passer et ça tombe bien, — j'avais la dépense plutôt facile! Quant à la chambre de la ville à Royan, elle sera fermée à clef et inviolable, jusqu'au jour où je la ferai transporter et reconstituer très exactement dans l'endroit de mes rêves!...

— Ah! et où est-il, cet endroit? peut-on savoir?...

— C'est comme votre pays: *par là*... mon ami, je ne le connais pas encore...

* * *

— Ce pays est reposant... tu ne trouves pas? dit Liliette en venant s'asseoir près de Lina sur le balcon de leur appartement.

Devant elles, c'était le lac Léman uni et bleu, d'un bleu éclatant et doux de pierre précieuse, et resserré en la baie de Clarens il semblait une coupe renversée sertie au relief des montagnes moelleuses et mauves. Sur ces montagnes, sur la Dent du Midi, au fond, toute pâle de neige, sur la vallée du Rhône, grande trouée de brumes légères et d'un dessin noyé et délicat de fresque, ondoyait en coulées changeantes comme l'eau, la plus admirable lumière: la lumière d'or et de rose des fins de jours d'été.

De très beaux arbres d'une couleur fraîche, des lauriers et des hortensias, dans le jardin de l'hôtel, déroulaient depuis la maison jusqu'au lac leur palpitation chantante et parfumée.

Lina renversée en un grand fauteuil d'osier, et qui se sentait en vérité très lasse, convint que c'était reposant aux yeux... mais il eût fallu bien autre chose pour reposer son âme.

Elles étaient là depuis trois semaines, et, s'y trouvant bien, retardaient la suite projetée de leur voyage. Elles avaient deux chambres et un salon, se faisaient servir à part, ne causaient avec personne et ne s'ennuyaient jamais.

Leur affection était devenue profonde et charmante.

Entre Lina, si femme par l'amour et la douleur, et Liliette, aux quinze ans point effleurés encore de troubles, il y avait cette entente parfaite du coeur par où se créent, bien plus encore que par les confidences ou les rapprochements de l'âge, les véritables intimités.

— Ah! voilà le courrier! dit Liliette, voyons s'il y aura des lettres...

Il y en avait: pour Liliette une lettre de Marguerite et, sur une enveloppe à son nom, Lina reconnut l'écriture de Pierre.

Elle fut très longtemps à lire ces quelques pages. Liliette demanda:

— Où sont-ils? Comment vont-ils?

— Ils ont dû s'arrêter sur la côte de Bretagne...

— Raymond n'est pas bien...

— Ah! qu'est-ce qu'il a?

Pierre parle de fièvres, d'anémie...

— Alors sur toute la ligne, pas de bonnes nouvelles...

— Pourquoi? Marguerite est malade?

— Tiens, lis...

Et elle lut: une lettre ambiguë, vague et lassée, un aveu d'amertume et de dégoût, frappant chez la jeune femme d'une si rebondissante énergie.

"Je ne peux plus travailler... il me sem-

ble que je suis vidée, finie... et le pire, c'est que ça m'est égal, je n'en ai même plus envie et, de cela, je n'ai même pas de chagrin. D'ailleurs si ce n'était pas pour l'argent, la carrière, la nécessité de travailler, je planterais tout là avec une joie! L'art, ça paraît très beau, comme ça, de loin, mais de près quand on en voit l'envers, le métier!... et les gens qu'il faut voir... ils me dégoûtent tous, ils m'ennuient... je me dis quelquefois que je dois être malade pour éprouver le néant des choses et des êtres à ce point-là, et je me demande avec stupeur si c'est bien moi qui m'intéressais à tout cela si fort! mais non, c'est alors que j'étais folle et stupide; à présent, je vois des choses clairement et..."

— Elle se trompe... interrompit Lina froissant avec colère la feuille, c'est maintenant qu'elle est folle et stupide de t'écrire des choses pareilles, à toi! mais je vais lui répondre, nous allons voir ça!...

Liliette prit sa main un peu tremblante et l'appuya sur sa joue, s'y caressant doucement:

— Non, non... pauvre Maggy, je vais te dire... elle est toute seule, vois-tu, elle n'a personne à aimer et qui l'aime... c'est très triste... elle croit que c'est sa tête qui est triste etlasse, elle se trompe, c'est son coeur...

— Toi! je te déteste, et je te défends de parler avec cette voix-là, comme si tu avait peur d'éveiller quelqu'un... et Lina embrassait tendrement l'enfant, puis, tandis que, serrées l'une contre l'autre, silencieuses, elles regadaient la féerie du soir descendre sur la terre, elle écouta son coeur... non, il ne battait plus fort et vite comme autrefois, il n'avait plus cette convulsion terrible et délicieuse qui faisait vaciller jadis d'un vertige son esprit et ses yeux, il ne criait plus de ce cri expirant à ses lèvres closes; son coeur était devenu sage, il se plaignait un peu seulement, — oh! très peu, — comme un petit enfant très faible... et c'était si triste, cette résignation d'agonie, que Lina éclata en larmes désespérées, irrésistibles tout à coup, comme devant la mort d'un être adoré... et c'était son cher amour qui se mourait, parce que le coeur se lasse, enfin, de demeurer sans réponse...

Elle ne sut point ce que Liliette comprit au juste à cette explosion inaccoutumée. Elles n'échangèrent à ce moment-là aucune parole et n'en reparlèrent jamais.

Il sembla enfin à Lina que ce fut là le dernier sursaut de sa révolte et de son regret, l'oeuvre de repos s'achevait lente et sûre dans le grand calme. Elle eût voulu ne jamais voir finir cet été tranquille, et songeait avec terreur aux inévitables complications qui l'attendaient à sa rentrée à Paris. Où s'installerait-elle? et comment?

Elle se sentait une si croissante horreur du monde, des apparences et des hypocrisies qu'elle réfléchit très sérieusement à un déjà ancien et fugitif projet: acheter la "maison à vendre" qui, en retrait d'une route qu'elle aimait, l'abriterait, et [illegible] rait à son souvenir le charme de son mélancolique verger.

Elle communiqua ce plan à Liliette qui secoua la tête: elle n'approuvait pas, il fallait trouver autre chose.

Cependant, chaque semaine, des lettres de Pierre, datées des petits ports bretons, et des lettres de Marguerite, installée avec sa mère et ses frères à Fontainebleau, apportaient un souffle de malaise obscur qui laissait Lina et Liliette rêveuses. Elles n'avaient même plus besoin de se questionner sur ces lettres, elle savaient d'avance: — toujours la même chose.

Pierre ne pouvait, trop sincère malgré ses efforts, dissimuler son inquiétude au sujet de Raymond; et les plaintes de Marguerite, d'abord informulées, se précisaient: dans une lettre à Lina, elle dit les assiduités près d'elle d'un des Rivaz, et comment malgré les séductions physiques et autres de ce très beau garçon, la forme délicate et respectueuse de sa "cour", elle

se trouvait vis-à-vis de lui, de son amour et de l'idée d'un mariage possible, étrangement froide, avec même un éloignement, une répugnance inexplicables... Et Lina s'expliquait, comprenait; ce qu'elle ne comprenait pas, c'était le silence de Raymond.

Elle répétait à Liliette:

— Quelle paresse! ne pas avoir trouvé le temps ou le courage d'écrire une ligne!

Liliette ne répondait rien.

* * *

Eh! non, pas une ligne... Ah! Pierre savait bien ce qu'il faisait en reprenant son frère près de lui sous ce prétexte de voyage. Il le surveillait sans en avoir l'air, et Raymond n'osait pas enfreindre ouvertement sa fameuse promesse...

Cependant Pierre se disait quelquefois:

— Qui sait? point si sûr maintenant que, de loin, l'ensemble des choses lui apparaissait, de ne pas s'être trompé dans son intervention. Et surtout, depuis les confidences de Liina sur l'état futur de sa situation matérielle, ses scrupules s'atténuaient.

Il regardait avec tristesse languir son pauvre Ray, sans résistance, dans le chagrin, et qui ne distrayaient ni les grands horizons de la mer, ni les rudes et pittoresques paysages des côtes où n'est point morte encore tout à fait la vieille et sauvage âme celtique.

Puis, à la délicatesse corporelle et au sens de raffiné du jeune homme, mille petits détails étaient des heurts le blessant misérablement.

Pierre qui, levé avec le soleil, prenait une part active à la manoeuvre, ou partait en courses insensées à travers les dunes et les bois qu'on descendait à terre, Pierre apportait au repas un appétit de jeune loup, tandis que Raymond, toujours fatigué, qui passait ses journées étendu sur le pont, ou sur le sable, à lire, à s'enivrer de souvenirs d'une douceur élégante, "tordait son nez", comme disait Pierre navré de ce dégoût, devant les soupes aux choux, les grands plats de coquillages relevés d'une sauce fleurant l'ail, et n'avait qu'une médiocre sympathie pour les galettes lourdes de beurre qu'il prétendait rassasiantes rien qu'à les regarder. Sur ce tempérament énervé les simples et rudes influences de cette vie forte n'avaient aucune prise; elles l'accablaient tout au contraire.

Pierre, après avoir prolongé l'essai quelques semaines, dut reconnaître un trop profond antagonisme entre cette manière de vivre et ce tempérament, pour qu'il pût résulter quelque bien de soumettre celui-ci à celle-là. Il annonça un soir à Raymond qu'ils allaient rentrer. Raymond accueillait la nouvelle avec indifférence. Pierre dit:

— Et puis, nous voici à la fin de septembre il est temps que tu revoies tout ton monde à Paris, que tu prépares du travail pour l'hiver...

— Oh! qu'est-ce que cela fait? si tu crois que j'aurai le courage de faire quoi que ce soit... seul, toujours seul!...

Pierre ne lui dit pas:

— Et moi? que suis-je donc?

Il eut le coeur serré; c'était très dur de voir souffrir son enfant. Il demanda timidement:

— Veux-tu que nous nous réinstallions ensemble?

Mais, rapide, la pensée de Raymond reprit possession de cette existence libre que tout le hasard extérieur et toute sa fantaisie personnelle pouvaient peupler, à Paris, et il donna des raisons pour refuser.

Toute la nuit Pierre l'entendit se tourner et se retourner sur son étroite couchette, et il s'angoissait toujours davantage, moins sûr que jamais de n'avoir pas encore fait fausse route avec son frère.

Le lendemain, Raymond écrivit à Lina. Il ne raisonna point; il céda à son désir impérieux comme une fièvre. Il lui dit:

"Nous rentrons à Paris... je ne peux pas "dire que je m'en réjouis, car est-ce que je "puis être content de quoi que ce soit "maintenant? mais j'ai passé un si terri- "ble été, j'ai été si malheureux, si loin, que "Paris m'est pourtant une espèce de joie, "je vous y retrouverai un peu partout où "nous avons passé ensemble. En attendant "votre retour, je penserai tous les jours à "l'heure où nous nous rencontrerons, où "je reverrai vos yeux, votre sourire..."

Et cela continuait ainsi; c'était l'éternelle banale chanson amoureuse aux mots toujours pareils; et, inconscient, il exhalait en ces phrases tout son amour, sans dire: je vous aime... et, ayant tellement ressassé cette parole dans son coeur, il oubliait qu'il ne la lui avait jamais dite, qu'il avait promis de ne la lui point dire...

Lina lut cette lettre avec stupeur. Elle dit tout haut sans s'en apercevoir: "Ainsi il m'aime?..."

Et tressaillit en entendant la voix de Liliette:

— C'est de Raymond?...

— Oui...

Et elle n'ajoutait rien, hésitant à mettre l'enfant au courant; mais celle-ci, tranquille:

— Pauvre Raymond!...

— Quoi?... pourquoi? que veux-tu dire?

— Il t'aime tant...

— Mais comment sais-tu?

Liliette sourit tendrement:

— Comment je sais? mais c'était assez clair! mais tout le monde le sait... il n'y avait que toi pour ne rien voir, c'est pour cela que je dis: pauvre Raymond...

Lina se remémora mille faits qui sortaient de l'ombre de son ignorance passée et soudain elle comprit quel avait été ce dernier et grand chagrin de Pierre, le seul qu'il lui eût caché.

Ah! aveugle et ironique destinée! Elle en sourit presque, tant cette contradiction, cette malignité, quasi humaine, des événements, lui apparut flagrante...

Et les raisons profondes de sa décision du lendemain: "Nous rentrons à Paris..." échappèrent à la pénétration, cependant assez grande, de Liliette.

Les deux femmes sortirent dans la forêt: la forêt rousse et blonde où brillaient déjà le charme magnifique de l'automne.

Marguerite marchait devant d'un pas élastique et ferme, mais la tête un peu penchée. Lina, derrière elle ,regardait ses cheveux blonds sur sa nuque éclatante, une nuque de toute jeune fille, rose et duvetée comme la peau des beaux bébés anglais.

Depuis huit jours elle l'observait, descendue exprès pour cela chez les Avesnes, dans la petite maison de Samois où ils avaient passé l'été. Et maintenant elle ne doutait plus. Une toute petite occasion, qu'elle cherchait, achèverait de la fixer.

Dans l'intimité tranquille de la campagne, cette occasion ne pouvait tarder à se présenter. Cependant l'exiguité de la maison, les allées et venues des enfants, le bourdonnement de mouche de Mme Avesnes, ne les avaient point encore laissées réunies dans une solitude propice aux confidences.

C'était pour cela que, ce jour-là, après le déjeuner, Lina avait proposé à Marguerite d'aller seules toutes deux en forêt.

Comme il arrive à certains moments décisifs de l'existence, après un surmenage intérieur d'esprit et d'émotion, Lina subissait la hantise inlassablement répétée d'une phrase surgie d'un coin de sa mémoire et qui rythmait sa pensée, comme uni refrain.

Qui ne connaît ces obsessions, où quelques mots arrangés d'une certaine façon tournent dans le cerveau comme dans un cirque, avec une précision et une ténacité stupides, car ce sont quelquefois des réminiscences sans rapport apparent avec l'actuelle préoccupation.

Mais ici, au contraire, la paroles évoquée inconsciemment s'adaptait singuliè-

rement à l'état d'âme de la jeune fille; c'était ce vers de V. Hugo:

Et je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le coeur.

Mais, si beau, ce rythme l'énervait. Elle eût aimé être en pleine possession de sa lucidité pour mener la conversation évidemment inévitable.

En effet, par un retour de réaction naturelle, Marguerite, dégagée de l'ivresse intellectuelle fiévreuse où elle avait vécu pendant plus d'une année, se raccrochait aux sentiments plus doux qui l'avaient autrefois entourée. C'est ainsi qu'elle témoignait à Lina une affection toute neuve et lui rappelait volontiers les premiers temps de leur amitié, comme si, loin de chercher à éloigner le souvenir de cette époque où la vie lui était difficile, elle s'y fut complue.

Il suffisait donc de bien peu de chose pour ouvrir tout à fait ce coeur redevenu tendre.

— Oh! bien peu de chose: seulement le contact d'un autre tendre coeur, l'harmonie merveilleuse de la nature, en cette heure automale où elle semble plus épanouie et plus clémente, parce que, près du sommeil, presque rien en effet, simplement ce qui crée l'univers: la beauté et l'amour.

Lasse d'être seule, lasse d'être indifférente, pleine de regrets et de désirs, Marguerite devait tout dire sous ces influences irrésistibles.

Elle commença par répéter la plainte formulée au long de ses lettres: solitude, néant des choses, inutilité de l'effort quotidien dans la vie apparue si vide...

Lina dit lentement:

— Il y a l'amour...

— L'amour? fit Marguerite amèrement, est-ce que je sais ce que c'est? et qui le sait d'ailleurs? on en parle beaucoup plus qu'il existe, je pense!... et presque tout ce qu'on décore de ce nom ne le mérite guère.

Il semblait qu'elle découvrît quelque chose de nouveau. Lina sourit:

— Ma pauvre chérie! C'est aujourd'hui que tu t'aperçois de cela! puis, très pressante et tendre, regardant la jeune femme dans les yeux:

— Mais, dis-moi... quand on s'indigne si fort contre l'amour, c'est qu'on aime?...

— Aimer? Ah! mon Dieu! et qui donc? fit Marguerite avec une mauvaise foi évidente: ne t'ai-je pas parlé de Rivaz et de la parfaite indifférence où me laisse son amour?...

— Quand on est "parfaitement indifférent" à un amour, c'est presque toujours qu'on aime ailleurs... répliqua Lina.

— Je ne sais pas si j'aime... murmura Marguerite très bas, mais je voudrais aimer... Et ce mot semblait palpiter autour d'elles sous les feuillages comme un oiseau captif. Elle reprit:

— Nous avons parlé de ces choses voici déjà longtemps, un jour, dans l'atelier, tu te souviens?

Oui, Lina se souvenait; elle ne connaissait point encore Pierre alors; le vide de son coeur l'oppressait, et seule, ce soir déjà lointain, elle avait souhaité si ardemment se prendre à un rêve, elle aussi!

Elle regarda un instant dans le passé cette Lina insensible, comme une étrangère, et la reconnut à peine. Elle dit:

— Je pensais bien que tu ne resterais pas toujours belle guerrière et si glacée!... je t'aime mieux comme te voilà, tu sais...

Marguerite ne devait jamais savoir ce qu'avait coûté à la jeune fille la possibilité de prononcer si naturellement cette phrase si simple. Cependant le soir, seule, Lina, se remémorant l'attitude et toutes les paroles de Marguerite, soupira à demi-voix:

— Quel dommage!... Parce qu'elle sentait que Marguerite ne donnerait jamais à Pierre un amour tel que celui qu'il avait pour elle. Mais, à présent, elle était décidée.

Et, ce fut dans l'atelier du boulevard Péreire, que Pierre trouva Lina, une fois encore, quand il y vint appelé par un petit bleu.

Elle lui donna tout de suite la lettre de Raymond. Il lut. C'était donc là sa promesse... Il ne fut d'ailleurs pas étonné, ni même déçu.

Mais il regarda Lina d'un air si perplexe, que, malgré le peu d'envie qu'elle en avait, elle ne put s'empêcher de rire. Puis elle dit:

— Eh! bien, quand nous resterions là à nous regarder comme deux augures, qu'est-ce que cela changera? Qu'est-ce que cela décidera?

Il avoua: — Rien...

Elle reprit:

— C'est donc ainsi que vous n'avez plus confiance en moi? c'était pourtant simple de me dire la vérité! Je suis assez grande pour tout entendre!... Mais il faut avouer que cela vous a bien réussi d'agir tout seul! Comme si on était trop de deux pour se charger d'un enfant si terrible!... C'est peut-être bon pour vous ces traitements de pleine eau et de sauvagerie, mais cela ne me semble pas avoir été très efficace pour lui! Allons, renvoyez-le-moi, on verra ce qu'il y a à faire...

Pierre l'écoutait sans bien comprendre; un singulier sentiment, pareil à un remords, lui venait...

Remords de quoi?... Il n'avait pas le temps de réfléchir, c'était très compliqué. Il s'écria simplement:

— Mais vous ne l'aimez pas, voyons, alors?

— Ça; ça ne vous regarde pas... dit-elle. Et elle ferma à demi les yeux.

Pierre ne savait plus que dire. Il ne se serait jamais attendu à cela, et la simplicité avec laquelle semblait se dénouer la situation le déconcertait au point qu'il ne la trouvait pas naturelle.

Il répéta machinalement:

— Mais enfin... vous ne l'aimez pas?

Et elle, évasivement:

— Ah! il y a tant de façons d'aimer!...

— Pardon... je crois qu'il n'y en a qu'une... fit Pierre très grave. Il ne faut pas que vous vous trompiez...

— Je ne me trompe pas, mon ami... dit-elle, très doucement.

Il demeurèrent silencieux un moment. Et tout à coup elle eut peur de ce silence où il allait peut-être trop comprendre. Elle se leva:

— C'est entendu, n'est-ce pas? renvoyez-le-moi, je l'attendrai demain, et puis, j'ai encore quelque chose à vous dire: allez donc à Samois bientôt... Marguerite n'est pas gaie... je crois qu'elle a besoin de vous voir...

Pierre, est-ce que?...

— Ah! pas de questions!... je vous dis ce que je sais... mais je ne sais presque rien... allons, il faut que je vous chasse, il est très tard et je dîne en ville...

Elle avait hâte d'être seule, cependant elle ne souffrait pas beaucoup... presque pas. Elle éprouvait même un certain bonheur étrange à ne pas être heureuse selon son rêve: elle songeait aux rêves des autres comme on regarde aux premiers jours d'hiver les vol des oiseaux migrateurs rayer le ciel clair et froid...

V. — Quatre bonheurs.

— Que je vous aime! que je suis heureux!...

Depuis une semaine, c'était tous les jours la même chose: Raymond arrivait vers trois heures et il enveloppait Lina de ses paroles caressantes, adoratrices...

Il la regardait parler, se mouvoir, avec dévotion. Elle lui disait, indulgente et tendre:

— Quel fou! quel enfant!...

Mais il y avait dans cette frénésie idolâtre de jeunesse ardente une si forte douceur ,qu'elle en était plus touchée qu'elle n'aurait cru.

Enfin, à donner un très grand bonheur, il y a une sorte d'ivresse, et, après les longues meurtrissures de son coeur fermé, elle s'abandonnait avec une faiblesse de convalescente, au charme d'être aimée. Cet abandon, avec l'air d'énigme qui dormait toujours en ses prunelles dorées et sur sa belle bouche, lui donnait une grâce excessive et Raymond enfiévrait davantage encore sa fièvre à cette grâce.

Mais, comme tous les jours, à un certain moment, Lina demanda à Raymond:

— Est-ce que Pierre est allé à Samois?

La réponse avait toujours été négative; aujourd'hui, il dit:

— Non, mais j'ai déjeuné avec Pierre tout à l'heure et Marguerite est arrivée après déjeuner, elle voulait lui parler... Je les ai laissés ensemble...

Elle se leva et passa devant lui. Il l'arrêta, et prenant son bras il baisa les dentelles de sa manche avec toute la ferveur des enfantillages amoureux.

Généralement Lina souriait, se dégageant et répétant:

— Quel fou! quel enfant!...

Aujourd'hui elle ne dit rien, le laissa faire. A travers le tissu léger le baiser s'appuya à son bras nu. Elle ferma les yeux. Il se leva, la serrant contre lui, disant d'une voix étouffée:

— Ah! ma chérie... ma chérie... dis-moi que tu m'aimes?...

Elle rouvrit les yeux, comme elle était aussi grande que lui, la tête blonde et délicate du jeune homme reposait presque sur son épaule et ses yeux et sa voix la suppliaient. Elle le vit profondément à elle, et qu'il serait ce qu'elle le ferait; elle devina, en lui, ce sentiment délicieux de soumission, d'attente et d'adoration aveugle en une force supérieure, qu'elle avait eu, pour un autre; elle soupira, — oh! un très léger soupir, — mais elle put, sans mentir, remuée par ce don absolu, répondre.

— Oui... je t'aime...

* * *

— Je vais vous accompagner... avait dit Pierre après qu'ils eurent causé de ce qui avait soi-disant amené la jeune femme auprès de lui, en vérité, sous le prétexte de conseils à demander au sujet de la vente d'un de ses tableaux.

Marguerite, poussée par une force obscure, n'avait pu résister à son désir de venir voir, elle-même, ce que devenait Pierre, Pierre qui, saisi d'hésitation affolée, n'avait pas osé encore suivre l'avis de Lina, dans la crainte d'une déception suprême.

Et rien, entre eux, cet après-midi n'avait pu les éclaircir l'un l'autre. Ils erraient dans la banalité idiote des phrases comme deux aveugles volontaires qui tâtonneraient entre les quatre murs d'une chambre étroite. Marguerite était prise d'une tristesse profonde, et Pierre, plein de la même tristesse, s'angoissait à voir fuir les heures; cependant ils s'efforçaient tous deux d'être naturels et gais.

— Comment rentrez-vous? demanda Pierre.

Elle dit:

— Je ne rentre pas à Samois ce soir, j'ai des rendez-vous pour demain matin, et quelques objets à prendre rue Laugier, je vais passer la nuit à la maison... Prenons par le quai, voulez-vous, et marchons un peu...

Il était quatre heures. Un ciel d'octobre, fin et clair comme un voile, semblait se déchirer en dentelle aux toits et aux cheminées. La douceur clémente des derniers beaux jours se faisait sentir jusqu'ici, parmi les vieilles pierres en plein coeur de la cité.

La Seine déployait comme un grand noeud de moire le double ruban de ses eaux, et, à la pointe de Saint-Louis-en-l'Ile, un bouquet d'arbres secouait sur le fleuve, en le pailletant d'or, la chevelure blonde et frissonnante de ses branches.

Marguerite désira se trouver sous ce feuillage de rouille. Elle se souvint avoir prononcé là, bien des années auparavant, de très jeunes rêves.

Ils s'y rendirent, et leurs rêves présents les enveloppèrent d'un charme oppressant, mêlés à l'âme mystérieuse de la ville qui semblait surgir comme un regard au reflet des maisons mirées dans le fleuve, et irradiée, triomphante, incendier le ciel, qu'un crépuscule d'automne rapide et merveilleux faisait tout rouge, éblouissant.

— Comme c'est beau! soupira Marguerite.

Pierre dit:

— Ce serait un tableau admirable... faites-le?

Elle haussa les épaules:

— Ah! ne me parlez pas de tableau!... c'est desséchant de ne jamais voir qu'un "sujet" dans toutes les sensations... les émotions... J'en veux à la peinture... je lui ai trop donnée, elle a accaparé deux des plus belles années de ma vie... et maintenant que je m'en rends compte, je la déteste!

Pierre sourit:

— Ah! vous voilà violente... comme autrefois... vous vous rappelez, il y a trois ans?...

— Je me rappelle... ne riez pas... je suis très malheureuse... Sa voix tremblait, et, comme un petit vent froid d'hiver tombait du ciel où de grands nuages couraient rapidement et s'élevait de l'eau où commençaient à traîner les brumes de la nuit, elle frissonna de tout son corps. Alors, voyant ce frisson, Pierre qui eût voulu exprimer son amour, son espoir, en paroles divines, lui demanda avec anxiété:

— Vous n'avez pas froid?

Il ne put jamais se rappeler exactement plus tard ce qui était arrivé... Il savait seulement qu'elle l'avait regardé tout à coup avec des yeux... Oh! des yeux où il s'abîma de bonheur, ne voyant plus que leur lumière délicieuse dans ce visage noyé d'ombre... Puis, sans savoir comment ils s'étaient trouvés serrés l'un contre l'autre, elle à son bras, blottie, balbutiant des choses adorables, et lui l'entourant, la soutenant, la protégeant, voulant à toute force l'envelopper de son pardessus dans un désir confus et infini, de la défendre contre ce froid dangereux et la nuit envahissante, et contre tout au monde. Elle riait et pleurait à la fois, disait: mais non! mais non! ... tout en lui obéissant; et quand ils furent en voiture, ayant décidé de se rendre chez Lina tout de suite, ils s'écrièrent ensemble, tout bas: Nous sommes heureux.

* * *

Quand ils entrèrent, Lina comprit.

Elle alla à eux, prit la main de Pierre, embrassa Marguerite, puis se tourna vers Raymond. Pierre avait eu une seconde d'hésitation, de gêne devant son frère, se souvenant... mais celui-ci s'écria:

— Ah! enfin! ça y est!... sincèrement content, car il avait sincèrement oublié.

Après les premières paroles, et que Lina eut communiqué une lettre reçue de son père, en réponse à l'annonce de son mariage, et où il se montrait satisfait, disant leur retour proche, Marguerite s'écria:

— Ainsi, nous voici quatre bonheurs réunis! je crois que c'est rare!...

— Très rare... dit Lina.

— Vous rappelez-vous, demanda Raymond, le temps où vous appeliez Pierre le *sans rêves*, parce qu'il vous offrait un pâté de foie gras quand vous lui parliez poésie et gloire?... Il me semble que pour quelqu'un qui prétendait n'en pas avoir, il en a fait d'assez gentils!...

Lina pensa aux absentes:

— Il faudrait envoyer un télégramme à ta mère, à Liliette... dit-elle à Marguerite.

— Tu as raison, je vais passer à la poste en m'en allant...

— Mais tu ne t'en vas pas... nous dîne-

rons ensemble ici, ce soir; écris ta dépêche, on va la porter...

Mais Marguerite, ayant un petit remords du court oubli dans l'égoïsme de sa joie, voulut absolument y aller elle-même.

Pierre l'accompagna. Une demi-heure après, il rentrait seul dans l'atelier de Lina, et y trouvait celle-ci également seule.

— Où est Raymond?

— Il est allé me chercher des roses comme je les aime, il prétend que personne autre que lui ne sait les choisir... mais où est Marguerite?

— Elle va venir... elle s'est arrêtée rue Laugier et a gardé la voiture, je crois qu'elle voulait changer de toilette, elle m'a renvoyée...

— Nous voilà donc abandonnés, nous, les gens sérieux

Elle allait et venait, rangeant des fleurs, des livres, sonnant, donnant des ordres. Il la regardait, et, tout à coup, interrogea:

— Ainsi, vous êtes heureuse?...

— Et vous?.

— Moi? Ah! je ne désire plus rien au monde: j'ai celle que j'aime, que j'ai toujours aimée, vous le savez, et je vois Raymond si heureux, avec vous!

Elle dit alors:

— Oui, je suis heureuse...

Il reprit, profondément sincère:

— C'est que, si vous ne l'étiez pas, voyez-vous, j'en aurais un grand chagrin, un remords... parce que vous avez bien été notre fée à tous... une sorte de miracle vivant... Il suffit que vous vous en mêliez pour que tout s'arrange, devienne parfait, délicieux!... Vous devez avoir un secret! ce n'est pas possible!...

— Oui... oui... j'ai un secret... fit-elle en riant, d'un rire si doux, si doux, qu'on ne savait si c'était de la gaieté malicieuse ou une magie de tendresse.

— Eh! bien, dites-le?

— Mon secret?... Ah! non...

— Pourquoi?

— Il n'aurait plus de pouvoir...

— Et il en aura toujours?

— Je l'espère...

— On ne le connaîtra donc jamais?

— Jamais!...

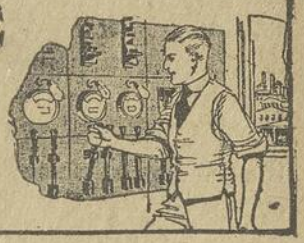
— De quoi s'agit-il? demanda Marguerite en entrant.

— Rien... répondit Lina, c'est moi qui dis des folies, comme toujours...





DANS LE MONDE DES INVENTEURS



LES MERVEILLES DE L'AVENIR

(Petite fantaisie simili-scientifique)

La science marche à pas de géant. Nous vivons au milieu de vritables merveilles avec une indifférence superbe, en gens habitués à ne s'étonner de rien de ce qu'ils voient.

Un siècle, qu'est-ce que cela dans l'histoire des temps? Bien peu de chose! Dix fois dix ans... dix grains de poussière dans la multitude des siècles disparus et pourtant ces dix périodes si brèves de dix années suffisent parfois à changer complètement la vie sur toute la surface d'un monde entier!

Il y a cent ans, un voyageur mettait de longues journées pour aller de Montréal à Ottawa, aujourd'hui c'est l'affaire de quelques heures avec le chemin de fer mais demain, avec l'aéro-bus à grande vitesse, combien de temps mettra-t-on?

Que deviendrions-nous, enfants gâtés que nous sommes par les inventeurs modernes, si brusquement nous étions ramenés à la vie d'il y a cent ans? Alors, plus de chemins de fer, plus d'autos, des bateaux à voiles, pas même de bicycles et encore moins de tramways. De la chandelle fumeuse pour s'éclairer, une plume d'oie pour écrire, au lieu de "type-writer"...

...Pas de téléphone, pas de télégraphe, pas de remèdes épatants pour guérir même les maladies dont on ne souffre pas... Pas de canons à longue distance ni de fusils à tir rapide (ça, par exemple, ça serait une vraie bénédiction!) Pas de semeuses, de faucheuses et de batteuses mécaniques... Pas de... mais il y aurait de quoi remplir tout un numéro de la "Revue Populaire" avec l'énumération de tout ce qui nous ferait brusquement défaut!

Depuis la plume-fontaine si commune jusqu'à la splendide rotative si rapide et si compliquée des imprimeries, depuis l'humble petit moteur d'un bicycle à gazoline jusqu'à l'énorme cuirassé véritable forteresse mouvante des océans, depuis la modeste lampe électrique de poche jusqu'au puissant phare des côtes, ce serait une disparition de milliers et de milliers d'objets ou d'appareils qui nous laisserait désemparés, stupéfaits et intimement convaincus que la vie ne serait plus possible.

Par contre, si l'un de nos bons vieux grands-pères revenait en ce monde et se trouvait transporté subitement au milieu de notre "confort" moderne,

il en serait ahuri et se demanderait comment l'homme a pu inventer tant de choses en si peu de temps! Il serait persuadé, en outre, que le génie humain aurait dit son dernier mot, que toutes les découvertes possibles auraient été faites et que, désormais, l'ère des inventions serait close.

Il s'en faut de beaucoup et si l'un de nous pouvait, par grâce spéciale, réapparaître sur terre dans cent ans ou mieux, dans cinq cents ans, la saupéfaction du ressuscité laisserait bien loin derrière elle celle du vieux grand-père?

Dans cent ans? Mais pour ne parler que de choses assimilées à celles d'aujourd'hui, il y aura des moteurs tout différents de ceux que nous connaissons; les gaz liquéfiés, l'air et l'acide carbonique liquides principalement auront remplacé avantageusement la gazoline odorante ; les mers seront sillonnées avec une prodigieuse vitesse par d'immenses navires, véritables palais, recevant leur force motrice directement du soleil et transformant en énergie la formidable force latente des rayons émis par notre étoile.

Sur terre, on verra des monorails à gyroscope filer à une allure vertigineuse et parcourir le Canada d'un océan à l'autre en vingt heures ou moins...

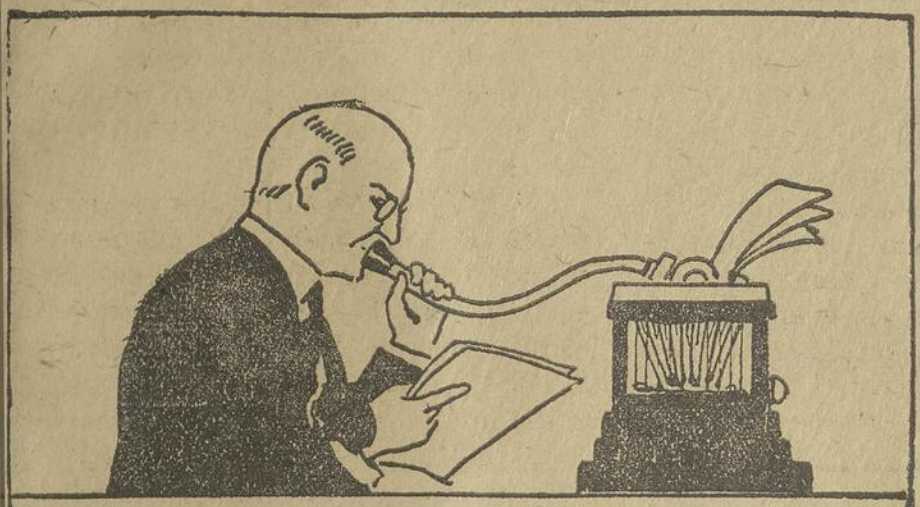
Dans les airs, la vitesse atteindra un chiffre de rêve; vingt-quatre heures suffiront au Montréalais de l'époque pour aller à Paris... Ce que cela coûtera, par exemple, je n'en sais rien mais avec la concurrence obligatoire les prix seront peut-être, comme les inventions, considérablement améliorés et à la portée de tout le monde. C'est à souhaiter, du moins.

La machine à écrire n'existera plus que dans les musées d'antiquités et la sténographie ne sera plus rappelée au souvenir que comme curiosité; il y aura des machines perfectionnées qui enregistreront la parole en caractères d'imprimerie ce qui sera le coup de mort aux plumes, aux crayons, aux encriers, au papier buvard et à de multiples autres "impedimenta" de bureau.

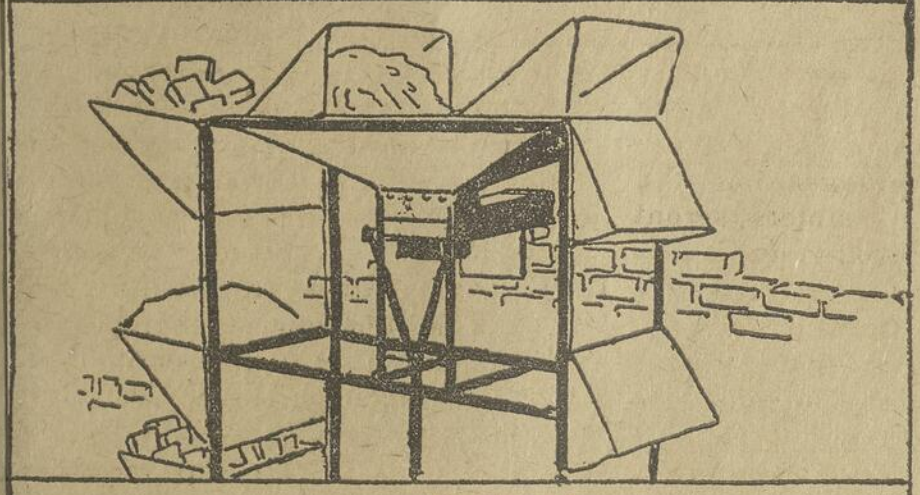
Les maisons se bâtiront à la mécanique, un briquetier,—ou briqueleur, si l'on veut—sera un personnage important, en charge d'une machine compliquée qui montera les briques, le mortier, construira les murs automatiquement et fera un jour le travail de trente hommes en un mois.

La profession de tailleur de vêtements aura vécu depuis longtemps, on n'en parlera plus que comme de quelque métier problématique et bizarre comme celui de noircisseur de pattes de dindons; les habits se feront à la machine mais pas à la vulgaire petite machine à coudre actuelle. D'énormes rotatives rappelant un peu celles de nos imprimeries actuelles feront la besogne. A une extrémité, une bobine de papier parcheminé, stérilisé, assoupli et renforci ayant toutes les qualités de l'étoffe sans en avoir les inconvénients; à l'autre bout les "complets" sortiront tout faits comme aujourd'hui les journaux tout imprimés et pliés.

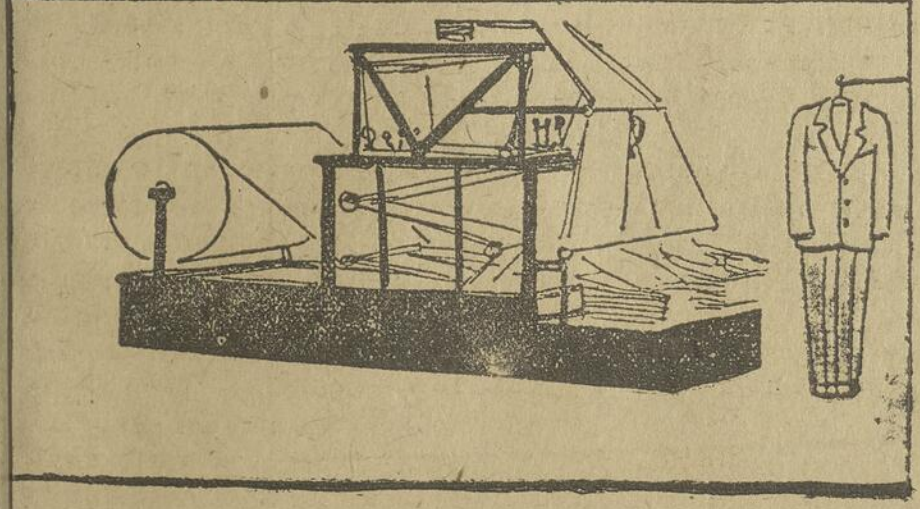
Rien n'empêchera même d'imprimer au passage le papier à vêtements non seulement dans la nuance choisie mais avec les dessins désirés et même de se faire imprimer le portrait de sa blonde sur le coeur ou dans le dos, rien ne sera impossible. Comme la production de vêtements sera énorme, on les paiera un bas prix mirobolant, pour une piastre on aura un habit de cérémonie et les culottes de travail se détailleront à 10 cents chacune et moins...



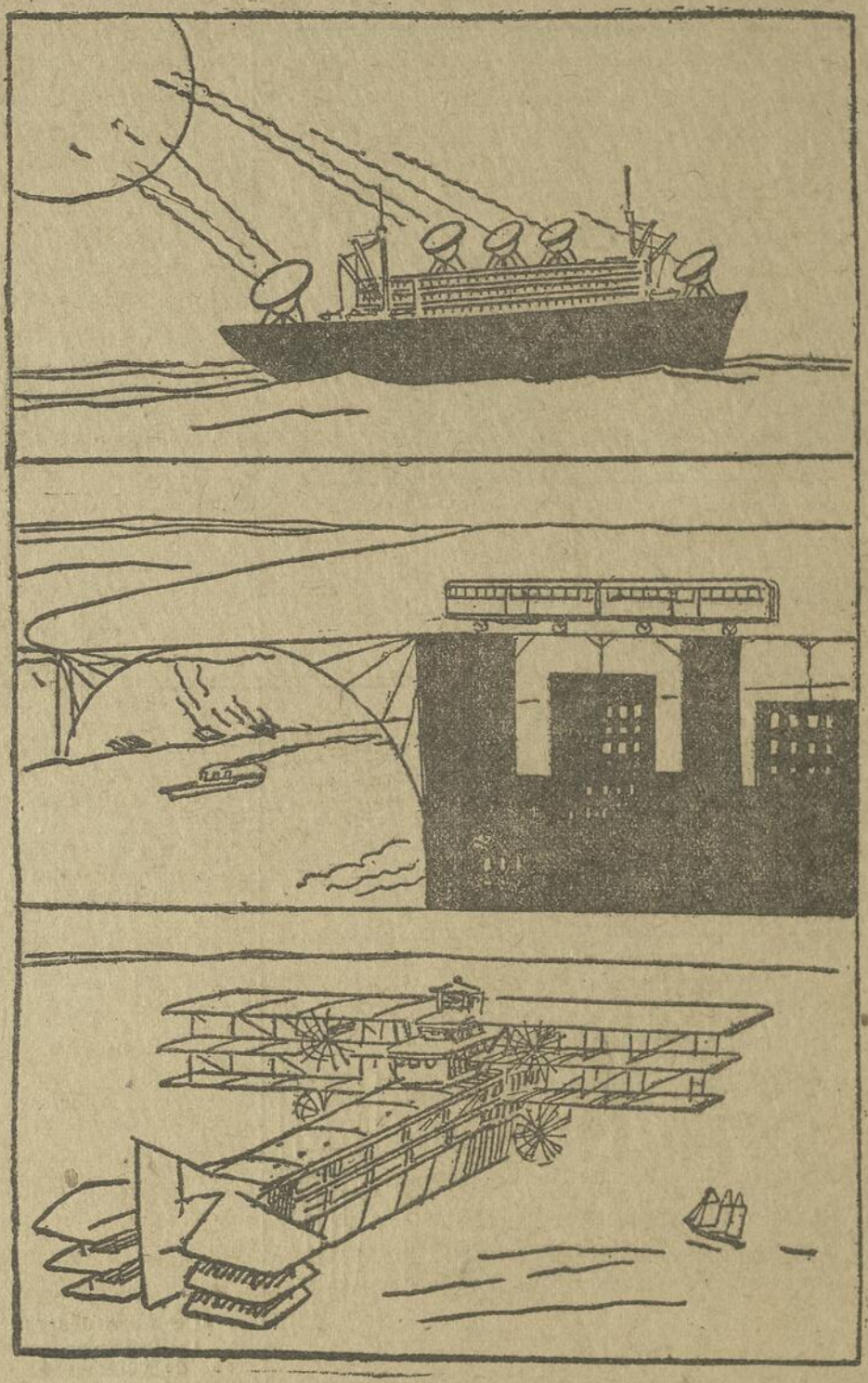
On n'écrira plus, il y aura la dictée reproduite automatiquement.



Les maisons seront construites à la machine.



Il y aura des [illegible] faites [illegible]



Les navires recevront leur force motrice du soleil.

Il y aura des trains monorails marchant à 200 milles à l'heure.

On ira d'Amérique en Europe en 24 heures.

Tout cela sera déjà bien beau mais à comparer avec les merveilles de l'an 2500 ou de l'an 3000, ce serait bien peu de chose.

Encore une fois il est dommage que l'on ne puisse pas revenir faire un petit voyage ici-bas à ce moment-là pour jouir du coup d'oeil. Aujourd'hui, il a des gens qui font un trou à la lune, en l'an 2500, on ira s'y promener. (Pour ceux qui ignorant les subtilités de la langue française ne sauraient pas ce que c'est que faire un trou à la lune, qu'ils sachent qu'on entend par là ceux qui après avoir accumulé les dettes en respectable quantité, disparaissent sans tambour ni trompettes vers d'autres régions inconnues).

En l'an 2500, il n'y aura plus d'oiseaux; le dernier sera mort de jalousie devant les progrès réalisés par l'homme; il n'y aura plus de poissons, toujours pour la même raison; il n'y aura plus de chevaux, l'espèce devenue complètement inutile s'en sera éteinte tout doucement, il n'y aura plus de microbes, plus d'accidents, plus de maladies, mais on rencontrera encore de temps à autre tout de même quelques honnêtes gens, et il y aura encore des soldats...

En l'an 3000, il n'y aura plus de guerre: les moyens de destruction auront été tellement perfectionnés que, pendant longtemps on aura hésité à s'en servir puis, la tentation aura été trop forte... Un beau jour toute la supermachinerie mise en mouvement, aura fait sauter la terre toute entière en morceaux... Et les débris auront enfin la paix complète.

Louis Roland.

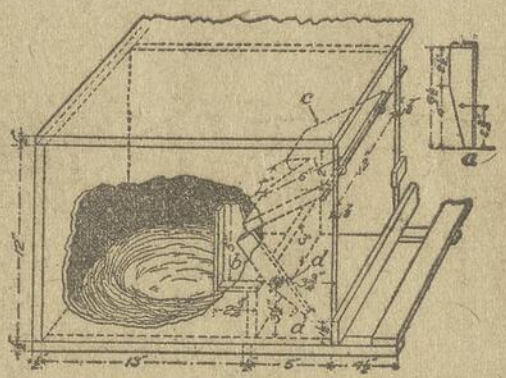
—o—

NID A TRAPPE

Nous donnons ci-dessous les détails de construction d'un nid à trappe très simple et très efficace. On peut construire autant de nids en série que l'on désire. Le dessin détaillé que nous donnons permettra à quiconque sait manier une égouine ou un marteau de se construire de ces nids qui sont recommandés par les autorités du département de l'agriculture.

Toutes les dimensions sont indiqués sur notre dessin.

Quand la poule entre dans ce nid, elle soulève avec son dos la porte en bascule (c), dégage le support (b) et lorsqu'elle s'introduit dans le nid, la porte ferme derrière elle.



Comme on pourra le voir en examinant le dessin, on doit placer à l'intérieur une tringle d'environ trois pouces pour retenir la litière, ainsi qu'une protection pour le support afin qu'il ne soit pas bloqué par la litière.

Il est utile de placer un perchoir pour permettre à la poule d'entrer dans le nid.

Si ces nids sont placés sur le mur, il sera nécessaire pour empêcher les poules de s'y jucher, de les garnir de tringles posées en pente.

Ce nid de construction facile et peu dispendieux rendra tout autant de services que ceux qui sont offerts en

vente à des prix exagérés et que nos gens importent des Etats-Unis.

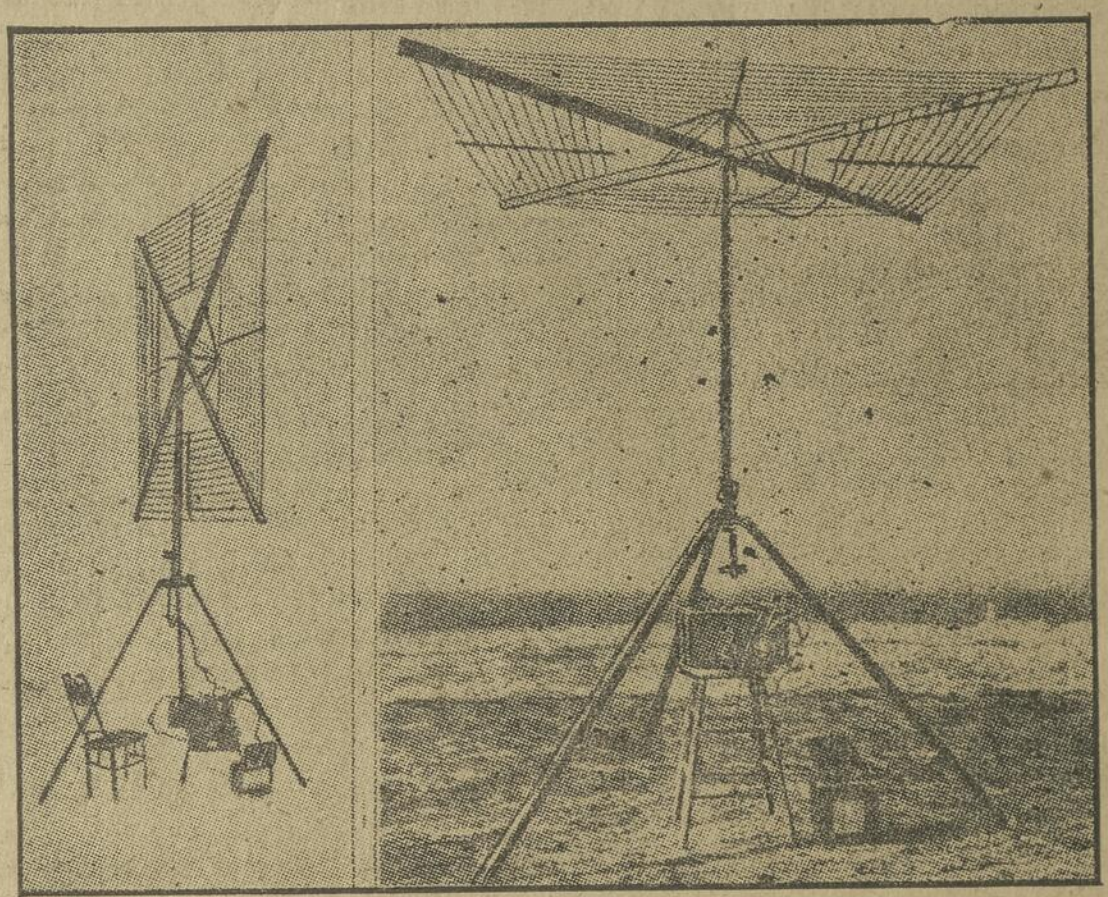
On ne doit pas perdre de vue que l'usage des nids à trappe est essentiel si l'on veut sélectionner ses volailles, afin d'éliminer tous les sujets qui ne pondent pas ou très peu et très tard.

Ce n'est qu'en faisant cette sélection d'une façon minutieuse que l'on peut avoir des succès dans l'élevage des volailles, car la poule qui ne pond pas est onéreuse, elle mange autant que celles qui pondent, et souvent elle se régale d'oeufs frais.

—o—

POUR INDIQUER LA ROUTE AUX AEROS

Dans un aéroplane, surtout à grande vitesse, la boussole est à peu près inutile comme appareil de direction. L'aviateur ne peut se guider que d'après certaines observations visuelles, mais lorsque la nuit arrive et surtout s'il est en pays inconnu, il doit faire face à de terribles difficultés pour retrouver son chemin.



Tel était du moins le cas avant la merveilleuse invention ci-contre et grâce à laquelle un aéroplane peut évoluer dans l'espace avec la plus entière certitude de ne jamais s'égarer.

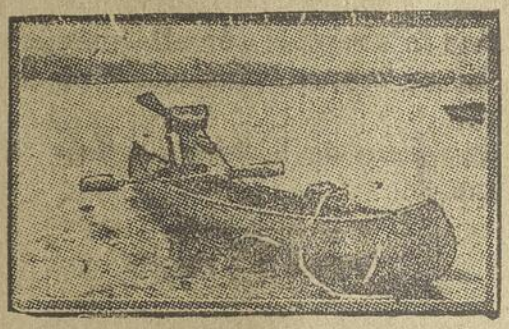
L'indicateur sans fil est d'une extrême sensibilité et il enregistre les ondes électriques provenant d'énormes distances tout en indiquant la direction d'où elles proviennent.

Employé sur terre comme dans les airs, cet appareil a prouvé sa grande efficacité au cours de la guerre et il a permis de nombreux voyages nocturnes en territoire ennemi.

Moteur monté sur un canot

Un ingénieux japonais, habitant la ville de Battle Creek, Michigan, a placé un moteur actionnant une hélice d'aéroplane sur un simple canot. Sur son canot il a placé un moteur détachable comme ceux que l'on met sur les chaloupes Verchères, le moteur au lieu d'actionner l'hélice que l'on trouve sur ces moteurs détachables actionne deux palettes d'aéroplanes.

Pour maintenir l'équilibre du canot, il a placé une pièce de bois terminée à chaque extrémité par un bout de liège. Cette pièce de bois dépasse de deux pieds, chaque côté du canot.



Canot arrangé avec moteur et hélices d'aéroplane

Dès que le moteur est en marche, les hélices se mettent en mouvement. Il est prouvé que ce canot peut faire jusqu'à 50 milles à l'heure, et, cela sans danger aucun.

Plusieurs essais ont été faits en France, dans ces derniers temps dans le but de remplacer les hélices ordinaires des canots par des hélices d'aéroplanes roulant à l'air libre. Ces essais ont été des plus satisfaisants et il est plus que probable que dans quelque temps le procédé sera officiellement reconnu.

——o——

RESSORTS POUR REMPLACER LES NERFS DU PIED



Pour venir en aide aux victimes de la guerre qui ont perdus le contrôle des nerfs du pieds, on a inventé un ressort spécial, beaucoup moins dispendieux que les appareils généralement employés en pareils cas.

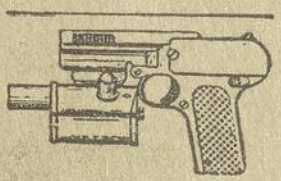
Cet appareil tient le pied relevé automatiquement. Il consiste en une pièce d'acier de la forme d'un point d'interrogation, tenue à des leviers pris dans la chaussure même. Des ressorts rejoignent le bout du pied au haut de l'appareil.

Le tout disparaît sous le bas du pantalon. Cet appareil est peu dispendieux et peu fatiguant à porter attendu qu'il est excessivement léger.

Il a été inventé tout récemment par un soldat anglais de retour du front et dont les nerfs du pied droit refusaient de fonctionner.

——:o:——

REVOLVER LUMINEUX



La gravure ci-contre nous montre un revolver muni d'une petite lampe électrique.

Ce revolver est des plus pratique si vous êtes attaqués le soir, soit dans la rue ou même chez vous.

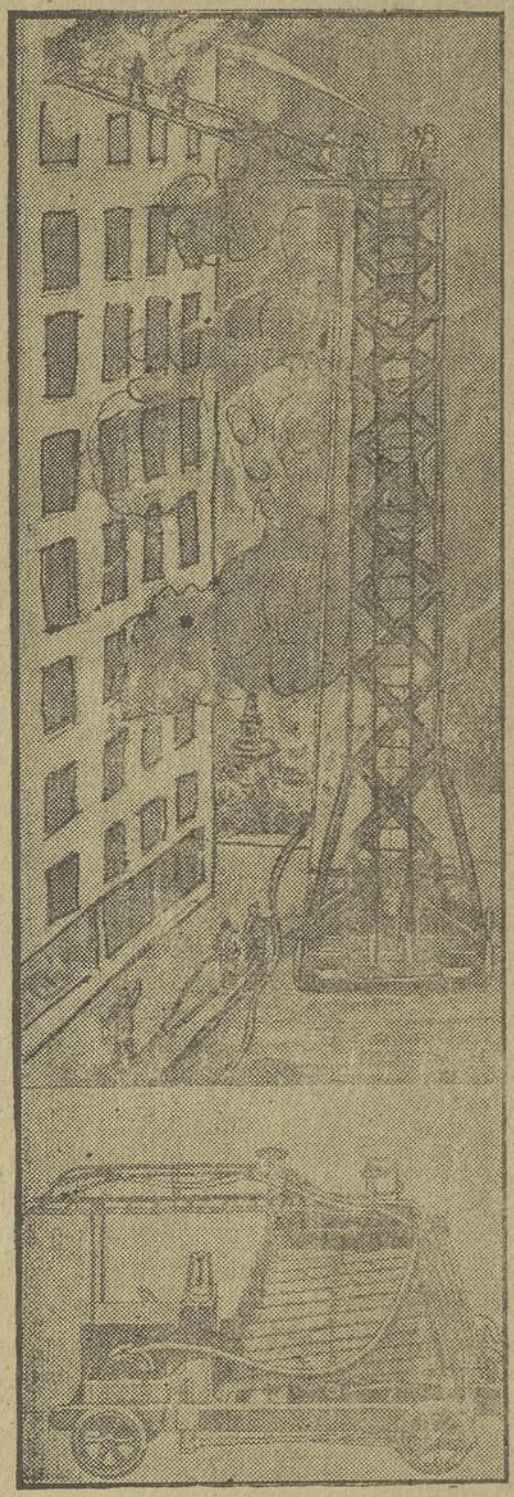
La lampe électrique se fixe très facilement au revolver et vous pouvez porter le tout dans votre poche sans que ce soit très embarrassant.

——:o:——

Il y a des gens qui ne se repentent véritablement que de leurs bonnes actions.

UNE TOUR A INCENDIE

Un pompier de Salem, Mass, E-U., a inventé une tour à incendie qui se



plie sur elle-même et qui peut atteindre une hauteur de 100 pieds en moins d'une minute.

Au sommet de la tour se trouve une plateforme où 7 ou 8 pompiers peuvent facilement trouver place. Sur un des côtés de cette plateforme, il y a une passerelle d'une longueur de 25 pieds que l'on peut placer à des angles différents.

Vue de la tour à incendie.

Une échelle en section monte jusqu'au sommet de la tour.

A l'intérieur de la tour se trouve un vaste panier de 3 pieds carrés dans lequel les sinistrés prennent place pour descendre à terre.

Cette tour à incendie repose sur un camion à moteur.

Une fois repliée sur elle-même l'échelle ne mesure plus que 7 pieds de haut.

La forme de la tour est très élégante.

—o—

PAIN DE MAIS

Les nouveaux moules que nous vous montrons aujourd'hui permettent à votre boulanger de vous servir



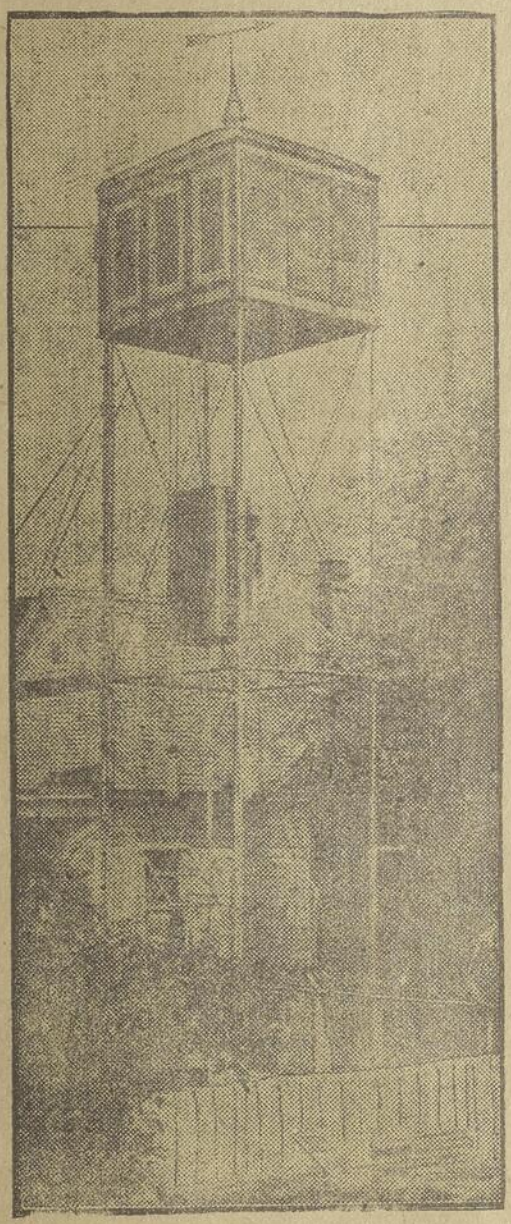
du pain de maïs (blé-d'inde) ayant absolument la forme d'un épi de maïs.

Ces moules sont en aluminium et ils donnent l'illusion, par leur contenu, qu'on mange du blé-d'inde en épi.

—o—

UNE CHAMBRE A COUCHER ORIGINALE

Un ingénieux mécanicien de la Californie a construit une chambre à coucher originale située à 38 pieds du sol. Cette chambre à coucher est un



véritable nid reposant sur des piliers en fer. A cette hauteur la température est de dix degrés plus fraîche que sur le sol.

Les piliers de fer sont reliés les uns aux autres solidement pour pouvoir affronter les vents de 200 milles à l'heure qui ne sont pas rares en Californie.

Un petit ascenseur électrique mû par un moteur minuscule de ⅛ de cheval-vapeur est employé pour parcourir la distance qui sépare la chambre du sol.

Il paraît que plusieurs médecins qui font une spécialité des maladies tuberculeuses, ont jugé très favorablement ce genre de construction et cet été les nombreux voyageurs parcourant la Californie pourront admirer plusieurs de ces logements originaux.

—o—

COUVERCLE POUR BOUTEILLE A LAIT



Il n'y a rien de désagréable et d'ennuyeux comme d'enlever le morceau de carton que l'on trouve sur les bouteilles à lait, sans compter que l'on risque à tout moment de se faire éclabousser.

On vient d'inventer un bouchon pour parer à ceci. Ce bouchon consiste en une petite plaque d'acier soutenue par un ressort également en acier.

Pour verser, on n'a qu'à appuyer sur la languette dépassant le flacon. Sitôt que la pression cesse sur la languette le couvercle se referme de lui-même. Ce couvercle adhère au flacon par un petit collier en acier adapté au goulot.

Ce petit couvercle est en vente chez tous les principaux marchands de quincaillerie.

—:o:—

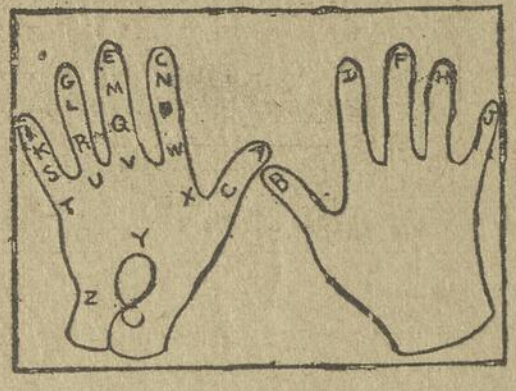
La raison est une boussole que nous consultons surtout pour en suivre les déviations et être trompés par elle.

—o—

GANTS-CONVERSATION A L'USAGE DES SOURDS-MUETS AVEUGLES

On dit souvent: "Moi, je n'ai pas besoin de mettre des gants pour parler aux gens!"

Il y a pourtant des gens fort estimables avec qui les choses iraient beaucoup plus vite, si l'on prenait la peine de mettre des gants pour leur



dire ce qu'on peut avoir à leur communiquer. Ce sont les sourds-muets.

La plupart d'entre vous lecteurs, ne connaissez pas l'alphabet par gestes des sourds-muets. Vous savez bien qu'il existe; vous connaissez peut-être quelques signes, mais c'est toute une étude que de l'apprendre de manière à s'en servir d'une manière aussi rapide et aussi sûre que la langue phonétique.

Combien plus simple pour vous serait le nouveau procédé de conversation du docteur William Terry, de Ansonia, Conn., à l'aide de gants marqués comme dans la vignette ci-contre. Le docteur Terry était déjà sourd-muet lorsqu'il devint aveugle. Tout autre homme moins fortement trempé que lui se serait cru à jamais isolé du monde vivant, et se serait désespéré. Loin de se décourager, il inventa le gant alphabet, pas pour lui, mais pour les personnes désireuses de causer avec lui. Elles n'ont qu'à mettre le gant marqué d'avance, et à toucher sur les mains du docteur Terry, les endroits marqués sur le gant qu'elles portent. Le docteur connait son nouvel alphabet par coeur, et il ne reste plus qu'à épeler les mots. Avec les sourds-muets qui voient, le procédé est encore plus rapide.

—o—

NOUVEAU BUREAU

Par la réunion d'un bureau et d'un casier à documents, on a combiné un bureau ou pupitre qui peut être d'une très grande utilité dans les manufactures et les grands magasins.

Ce bureau est construit de manière à avoir la forme d'un "U". La personne s'assied dans le fond de l'"U" qui se trouve être le bureau proprement dit; de chaque côté, c'est-à-dire dans les jambes de l'"U" se trouvent les casiers à documents.



L'employé à tous ses casiers sous la main, ce qui lui évite une perte de temps considérable et des déplacements trop fréquents.

Tous les casiers sont ou numérotés ou lettrés.

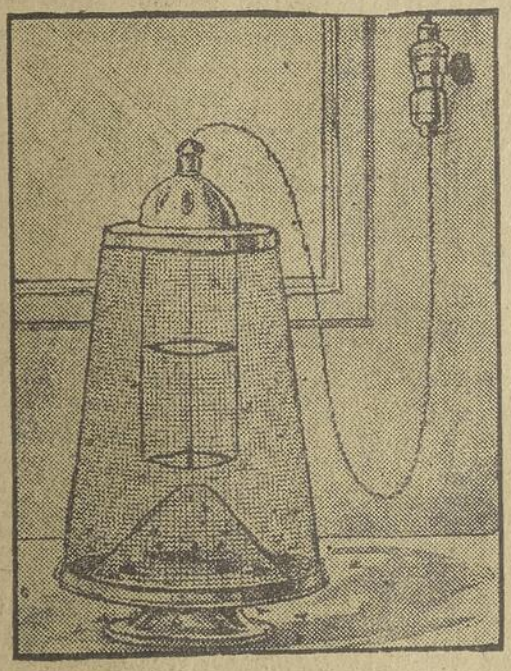
—o—

L'ATTRAPE-MOUCHE

Plusieurs maisons en Suisse, sont munies d'appareils électriques pour détruire les mouches.

Ces appareils sont aussi effectifs la nuit que le jour, et nous savons maints endroits où ils seraient fort utiles.

La trappe électrique ressemble beaucoup à la trappe à mouche que l'on peut voir dans presque toutes les familles canadiennes. La seule différence consiste dans le fait que l'appareil suisse est chauffée à l'électricité. Un récipient placé au bas de ce piège contient un appât quelconque qui attire les mouches à l'intérieur.



Un très petit voltage est nécessaire et la dépense encourue est très minime.

Comme cette trappe est chauffée à l'électricité, elle donne la nuit, à l'obscurité, une petite lueur rouge qui attire les mouches autant qu'en plein jour.

—o—

LE JOUET LE PLUS EN VOGUE DE PARIS

Les Parisiens aiment les dadas et ils n'hésitent pas à mettre leurs grands hommes à toutes les sauces. Caricaturistes et fabricants de jouets sont sans cesse à l'affut de l'actualité politique ou autre, et dès qu'un de



leurs compatriotes sort de l'ordinaire, ils ne tardent pas à populariser sa tête et ses traits en le représentant sous les aspects les plus divers et les plus cocasses.

Quant aux hommes célèbres ainsi popularisés, au lieu de se fâcher des libertés prises à leur sujet, ils s'en amusent et savent en rire. Et, ainsi, tout en se distrayant avec le nouveau jouet à la mode, les enfants s'instruisent sur l'histoire contemporaine. Pour l'heure, selon que le fait voir notre vignette, c'est le premier ministre Clémenceau, déguisé en tigre, qui est à l'honneur, et tous les petits Parisiens savent que le grand vieillard est l'homme qui a dicté ses conditions à l'ennemi.

Quand donc nos grands hommes intéresseront-ils nos tout jeunes?

—o—

Ce n'est pas parce qu'ils sont jeunes que les jeunes gens croient au bien, mais parce qu'ils sont encore capables d'en faire.

HUILIER PRATIQUE POUR ECONOMISER DU TEMPS



Pour huiler les poulies et les roues de transmission sur les arbres de couches dans les usines ou les manufactures, on se sert généralement d'échelles ou d'escabeaux. Malheureusement ces échelles ou escabeaux sont assez dangereux, car un seul faux mouvement de l'ouvrier peut le précipiter dans le vide et le faire tomber sur une des nombreuses courroies qui sillonnent le plafond en tous sens.

Le nouveau huilier que nous mettons aujourd'hui sous vos yeux est appelé à éviter ce danger. Il est muni d'un bec ayant cinq ou six pieds de long, on peut même au besoin le faire plus long encore, ce qui permet à l'ouvrier de huiler les roues sans quitter le plancher de l'établissement. Cet huilier outre qu'il évite les risques d'accident, fait gagner un temps considérable à l'ouvrier.

LE PALAIS DE L'ESCURIAL

La grandeur du palais de l'Escurial, en Espagne, dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Il faudrait quatre jours pour passer dans toutes les chambres qu'il contient et le chemin parcouru représenterait 23 lieues espagnoles, soit environ 120 milles.

—o—

PAS DE CHAPEAUX

Il y a certaines parties de l'Espagne où l'on ne connaît les chapeaux que par les peintures. Pour couvrir leur tête, les hommes emploient un mouchoir, tandis que les femmes, plus poétiques, emploient des fleurs.

—o—

POUR BATTRE LES TAPIS SANS FATIQUE

Ce nouveau battoir pour tapis est actionné par le pied. Ceci, non seulement ne donne pas de courbatures aux reins, mais dispense la personne qui travaille de respirer la poussière qui sort du tapis.



L'usage de cet appareil est particulièrement recommandé aux dames, en ce sens qu'il demande moins de travail musculaire.

La position du battoir peut être changée facilement à l'aide du pied. C'est un appareil fort utile surtout à l'époque des déménagements.



LE CARACTERE D'APRES LE CHAPEAU



Il paraît que la manière de porter son chapeau indique, tout au moins dans ses grandes lignes, le caractère d'une personne.

L'homme qui place son chapeau bien d'aplomb et bien droit a de sérieuses qualités; il est actif, entreprenant et loyal. On peut se fier à lui.

Celui qui le place en arrière, le bord touchant le cou, a une grande puissance de cerveau; par contre, celui qui se le rabat sur le nez ne possède qu'une intelligence médiocre.

Incliné sur un côté, le chapeau dénote une bonne opinion de soi-même et que l'homme, à l'occasion, défendra volontiers avec ses poings.

Il y a des hommes qui aiment les chapeaux trop larges et que les oreilles seules empêchent de descendre trop bas; généralement ces homme sont peu communicatifs et sont même égoïstes. Les chapeaux trop étroits indiquent des gens qui s'admirent un peu plus que de raison eux-mêmes et qui ,selon un mot amusant, s'arrêteraient, s'ils le pouvaient, pour se regarder marcher.

Maintenant, ceci n'est pas une règle absolu, elle comporte certainement des exceptions.

—o—

TATOUAGES ROYAUX

Le tatouage de dessins divers sur le corps n'est pas en faveur seulement dans le peuple mais il y eut des têtes couronnées qui ne dédaignèrent pas ce genre d'ornementation.

Le roi d'Angleterre actuel s'est fait tatouer un bras par un professeur Japonais lors d'un voyage au Japon à Bord de la "Bacchante", il y a pas mal d'années. Son père, le feu roi Edouard, s'était fait également tatouer lorsqu'il était Prince de Galles.

L'ex-czar de Russie avait un dragon tatoué sur l'avant-bras et bien d'autres personnes royales, dans le passé comme dans le présent, se sont offertes ce luxe spécial.

A ce sujet, on raconte une amusante histoire au sujet de Charles Bernadotte qui, de révolutionnaire en France, a terminé sa carrière comme roi de Suède. C'était un sujet d'étonnement pour beaucoup de gens que jamais il ne se montrait les bras nus. Après sa mort, le mystère fut dévoilé quand on vit le tatouage exécuté sur un de ses bras. Dans ses jeunes jours révolutionnaires, le futur roi Bernadotte s'était fait inscrire cette phrase: "*Mort aux rois*", sous un superbe bonnet phrygien.

Semblable tatouage avait été exécuté, sur le bras d'un ouvrier avec cette légère différence que l'homme en question, ne visant sans doute dans sa haine que le seul roi de son époque, avait fait inscrire:

"*Mort au roi*" simplement. Vu son travail d'ouvrier il lui devint difficile de cacher cette inscription quand la révolution terminée et oubliée, cette sentence devenait dangereuse pour celui qui la portait.

L'homme s'en tira de façon adroite et originale; il lui était naturellement impossible d'effacer les mots encombrants mais il en changea complètement la signification par un léger travail supplémentaire; il fit ajouter une barre à l'*I* de roi ce qui fit un *T*, puis un autre *I* final, ce qui fit dorénavant: "*Mort au Roti*".

Tous les goûts sont admis en matière de plats et on ne saurait faire un crime à personne d'en détester certains, de le dire et de l'écrire. Le bonhomme était donc à l'avenir à l'abri de toute enquête et de toute poursuite grâce à la phrase parfaitement inoffensive désormais de son tatouage.

—o—

L'ORIGINE DU MOT DOLLAR



Le mot "dollar" vient de l'ancienne langue parlée en Bohême et dérive du mot "thal". Il existe depuis l'an 1518.

Dans le nord de la Bohême, il existe un petit district minier argentifère appelé Joachinisthal ou vallée de Joachim; au seizième siècle le duc régnant de ce district autorisa la frappe d'une monnaie d'argent qui fut appelé "Joachinisthaler". La première partie du mot disparut vite et il resta seulement "thaler". Cette monnaie devint d'usage courant en Allemagne et au Danemark; dans ce dernier pays elle fut appelée "daler". Finalement, les anglais l'adoptèrent pour désigner les pièces de 5 shillings et en transformèrent l'ortographe telle qu'elle existe aujourd'hui.

—o—

LE POIDS DU CERVEAU HUMAIN

Le cerveau d'un homme pèse, en moyenne, 50 onces et celui d'une femme 45 onces. Le cerveau d'Agasoiz, professeur suisse et naturaliste éminent pesait 54.4 onces; celui du poète anglais Byron, 63.7 onces; celui de Cuvier, le célèbre naturaliste français, 64.5 onces et celui de Turgeneff, romancier russe, 74,8 onces.

Il est avéré que les hommes de grande intelligence ont des cerveaux pesants et que les nations cultivées présentent la même supériorité sur les sauvages. Pourtant, le volume et le poids du cerveau ne sont pas toujours l'indice d'intelligences supérieures et l'on a connu des hommes presque stupides bien qu'ayant des cerveaux pesant au-delà de 75 onces.

—o—

DU STEAK AUX CHEVAUX

C'est très bien d'avoir des animaux et de les soigner convenablement mais, tout de même, certaines gens poussent leur sollicitude jusqu'à un degré quelque peu ridicule.

Après avoir donné des paletots et même des culottes à leurs chiens, il y en a qui imaginent maintenant de donner du steak à leurs chevaux. Naturellement, ce steak là doit subir une préparation spéciale; il est d'abord séché au four puis réduit en fragments très fins et alors mélangé à l'avoine donnée au cheval.

Il paraît que l'animal se trouve très satisfait de ce régime; c'est fort possible, mais un cheval n'est, en fin de compte, qu'une bête et le steak gaspillé à le nourrir serait beaucoup mieux à sa place dans les assiettes de certaines familles pauvres que dans les auges des chevaux.

—o—

SIX MOIS DANS UN BAIN

CERTAINES maladies de peau ne se guérissent qu'à l'aide de bains convenables mais il est assez rare que ces bains se prolongent pendant plusieurs jours et surtout pendant plusieurs mois.

Tel fut le cas cependant d'une malade dans un hôpital de Londres; elle souffrait d'une grave maladie de peau dont les complications allaient avoir une issue fatale pour elle quand un docteur eut l'idée de ce bain prolongé.

La jeune femme fut installée dans une baignoire perfectionnée et où il lui était possible de dormir sans risques. Elles n'avait que la tête hors de l'eau et pendant 183 jours exactement, elle ne quitta pas ce bain dans lequel elle mangeait et dormait.

Au bout de ce temps, la guérison fut complète et la jeune femme constata même qu'elle avait sérieusement engraissé.

Tout de même, six mois dans un bain! Il n'aurait pas fallu être en sel comme la femme de Loth...

—o—

LA DISTANCE DES ETOILES

L'esprit humain se fait difficilement une idée exacte de la distance énorme à laquelle les étoiles sont de nous.

Leur rayonnement qui leur donne l'aspect de clous d'argent aux cieux nous les fait paraître plus grosses encore que leur éloignement ne devrait. Lorsqu'on les regarde dans un télescope, ce rayonnement n'existe plus et il est alors facile de se rendre compte du peu d'espace qu'elles occupent dans l'immensité.

Que l'on prenne avec précaution un fil d'araignée que l'on placera sur l'objectif et qu'ensuite on déplace l'appareil jusqu'à faire passer le fil d'araignée devant l'étoile et on constatera que celle-ci disparaît complètement.

Or, il y a des étoiles qui sont des centaines de fois plus grosses que notre soleil lequel est, lui-même, un million trois cent mille fois plus gros que la terre.

En sachant cela, il est facile d'imaginer à quelle distance doit être un globe d'aussi formidables dimensions et qu'un fil d'araignée suffit à cacher.

—o—

CE QUE NOUS RESPIRONS

L'air des grandes villes est loin d'être d'une absolue pureté. D'après des analyses sérieuses, l'air de Londres contient six millions de parcelles de poussière par pouce cube dans certains quartiers.

En dix heures de temps, il paraît qu'un Londonnien avale en respirant quelque chose comme trente-sept millions de microbes.

L'air complètement pur n'existe d'ailleurs nulle part dans la nature et même celui des montagnes élevées contient encore trente mille parcelles de poussière diverses par pouce cube.

—o—

LE BOIS INCOMBUSTIBLE

Il y a des espèces de bois qui ne brûlent qu'avec une grande difficulté, par exemple l'ébène et le teck ou bois de fer.

Il n'y en a toutefois qu'un seul qui est absolument incombustible, c'est le "rhopala" qui pousse dans l'Amérique du Sud. Petit et tortueux, il se rencontre principalement dans les grandes savanes où les incendies sont chose fréquente.

Son écorce épaisse et rugueuse est sa protection et les incendies, loin de l'endommager font plutôt du bien à ce singulier arbuste car ils le dégagent des plantes encombrantes qui nuiraient à sa croissance.

Ce n'est donc pas le "rhopala" qu'il faudrait choisir pour allumer ou entretenir son feu.

—o—

LES BIENFAITS DU TABAC



Le tabac a ses partisans et ses ennemis, les premiers apprendront avec plaisir qu'il semble prouvé que le tabac est excellent pour prévenir les maladies des poumons.

Il est connu que le tabac et sa fumée sont de puissants antiseptiques et germicides; il n'y a guère de microbes qui leur résistent et les docteurs de plusieurs pays ont remarqué que les personnes travaillant dans des fabriques de tabac ne souffrent que très rarement de la poitrine.

On a connu des personnes qui offraient de sérieux symptômes de consomption, qui avaient même des crachements de sang fréquents et qui en ont été totalement guéries après un certain temps de travail dans une fabrique de tabac.

—o—

LE MOUVEMENT DE LA TERRE



La terre a trois mouvements différents; le premier, autour de son axe; le deuxième autour du soleil et le troisième, avec tout le système planétaire vers un but mystérieux dans l'espace.

Le poids de la terre est de quarante-sept trillions de tonnes ce qui ne l'empêche pas de se déplacer autour du soleil à la vitesse de onze cents milles à la minute pour décrire une orbite de six cents millions de milles.

Malgré cette vitesse et ce parcours énormes, la terre ne perd dans l'espace aucune partie d'elle-même si petite soit-elle, ne fut-ce qu'un grain de poussière.

—o—

UN JOUR DE 2,500 HEURES

A Londres et à Berlin, le jour le plus long de l'année a seize heures et demie; à Stockholm, dix-huit heures et demie; à Hambourg, le jour le plus long a dix-sept heures et le plus court sept heures; à Pétrograd, le jour le plus long a dix-neuf heures et le plus court cinq heures.

En Finlande, à Torena, l'écart estplus considérable encore; le jour le plus long a vingt et une heure et demie et le plus court deux heures et demie, mais tout cela n'est rien en comparaison de ce qui peut se voir à Wanderhus en Norvège où le jour dure sans interruption du 21 mai au 22 juillet et au Spitzberg où il se prolonge pendant 3 mois et demi.

Il est à présumer que, dans ce dernier pays, ce jour-là, la population fait plus que trois repas.

—o—

LA LONGUEUR DES ROMANS

Peu de personnes ont la patience de compter les mots que contient un roman. Ce chiffre est, naturellement, très variable mais dans beaucoup de cas, il oscille de 80 mille à 100 mille.

Il y a néanmoins des romans de "longue haleine" qui contiennent jusqu'à 400 mille mots. Le plus long qui ait été publié en langue anglaise l'a été en l'an 1749; c'est "Clarissa Harloww", par Richardson. Il comprend huit volumes et un total de 800 mille mots.

Ceci est toutefois dépassé par "Le grand Cyrus", roman de Mlle de Saudéry, publié au 17e siècle en cinq in-folios de 500 pages chacun.

Enfin, il y a mieux encore: "Cléopâtre" de La Calprenède, qui comporte 33 gros volumes.

—o—

VOULEZ-VOUS ETRE TRES ROBUSTES ?

Mangez des oignons.

En Espagne et dans plusieurs autres pays d'Europe, la nourriture des pauvres gens est d'une extrême simplicité; pourtant ces gens-là jouissent d'une santé et d'une vigueur admirables bien supérieures à celles des classes riches qui ont en abondance les mets les plus coûteux.

Une comparaison: le dîner d'un campagnard anglais du Yorkshire se compose ordinairement d'une livre de boeuf, de patates, de pain, de beurre et de fromage. En Espagne, un homme de la même classe sociale se contente d'un couple d'oignons et d'une croûte de pain et pourtant sa santé ne le cède en rien à celle du paysan anglais.

Cela tient à ce que les oignons ont une valeur nutritive supérieure à n'importe quel autre légume; il est reconnu par exemple qu'une soupe à l'oignon consommée après un travail fatiguant ou une marche très longue procure une sensation de repos très sensible.

Conclusion: si vous voulez être vigoureux, mangez des oignons... mais n'allez pas embrasser votre blonde après ça!

—— o ——

A L'EPREUVE DU FEU

De douloureux accidents arrivent chaque année à des bébés imprudents qui jouent avec des allumettes ou s'approchent trop près du poêle. Une étincelle tombe sur les vêtements et en un clin d'oeil le malheureux bébé est entouré de flammes.

Il serait pourtant assez facile d'éviter ces accidents grâce à un procédé peu compliqué et qui devrait être mis en pratique dans toutes les familles.

Il n'y a qu'à faire un mélange de moitié alun et moitié phosphate d'ammoniaque et à plonger les vêtements dans cette solution, après quoi on les laisse sécher.

Ainsi préparés, les habits résistent très bien aux flammes et à un tel point qu'ils ne prendraient pas feu même si on les avait saupoudrés précédemment de poudre à fusil.

—— o ——

DES LIVRES EN ALUMINIUM

L'aluminium est aujourd'hui d'un usage courant; ce métal sert à la fabrication de multiples objets et d'ustensiles de cuisine mais un des plus curieux usages auxquels on espère l'adapter est celui de la fabrication des livres.

On a très bien réussi à le transformer en feuilles épaisses de quatre millièmes de pouce, très résistantes et pesant moins que beaucoup d'espèces de papiers.

En employant une encre spéciale, l'impression se fait sur ces feuilles avec une extrême netteté, mais ce qui est surtout à considérer, c'est la durabilité des livres ainsi fabriqués. Même les meilleurs papiers en usage aujourd'hui n'ont qu'une durée limitée; d'autre part ils sont attaquables par les insectes et sont facilement endommagés par le feu et l'eau. Avec l'aluminium, aucun de ces inconvénients n'existe; c'est un matériel idéal.

Jusqu'ici le prix de revient est encore assez élevé et il n'y a guère que les ouvrages de luxe qui pourraient être édités de cette façon mais il ne faut pas désespérer de l'avenir; peut-être un jour verrons-nous les quotidiens et la "Revue Populaire" imprimés sur métal. L'imprimerie a accompli déjà des merveilles plus étonnantes que celle-là!

—— o ——

FRITURE DE MICROBES

Un médecin recommande l'usage de l'huile d'olive bouillante pour la désinfection des instruments chirurgicaux.

La plongée dans l'eau bouillante ne suffit pas; les microbes ont la vie dure, paraît-il, tout au moins certains d'entre eux qui résistent à ces bains brûlants. L'huile d'olive qui bout à une température de 320 à 356 degrés Fahrenheit stérilise par contre instantanément tous les instruments métalliques que l'on y plonge.

C'est véritablement de la friture de microbes.

Que, néanmoins, les malades ayant à subir une opération se rassurent; si les chirurgiens n'emploient généralement pas l'huile bouillante pour la désinfection de leurs instruments, c'est qu'il existe aujourd'hui des antiseptiques absolument efficaces et qui, à la température ordinaire donnnt le coup de mort presque instantanément même aux microbes les plus vigoureux.

—o—

LES MERVEILLES DU CORPS HUMAIN



Le mécanisme du corps humain est certainement le plus compliqué etle plus parfait qui existe. Les muscles seuls sont au nombre de cinq cents et la longueur d'intestins d'un homme normal est d'environ trente-deux pieds.

Le coeur a six pouces de longueur et quatre de largeur; il bat 70 fois par minute, 4,200 par heure, 100,800 fois par jour et 36,792,000 fois par an.

A chaque battement, il passe dans le coeur deux onces et demie de sang, soit 175 onces par minute, 656 livres par heure, ou sept tonnes et trois quarts par jour.

Tout le sang du corps passe par le coeur en 3 minutes. Ce petit organe déploie dans ces mouvements, par jour, une force suffisante pour lever 122 tonnes à un pied de hauteur.

Chaque pouce carré de la peau contient 3,500 pores, chacun d'eux ayant une longueur d'un quart de pouce. S'ils étaient mis bout à bout, il y en aurait une longueur de 201,166 pieds pour tout le corps humain.

—o—

LE NOMBRE 4

Il y a quatre points cardinaux, quatre vents principaux, les quatre quartiers de la lune, quatre saisons, quatre figures dans le quadrille, quatre règles d'arithmétique, quatre quarts dans l'heure, quatre pieds aux tables, chaises, lits et divers meubles et la plupart des animaux ont quatre pattes.

On place les morts entre quatre planches et les prisonniers entre quatre murs. Nous avons quatre dents incisives et quatre canines et nos fourchettes ont généralement quatre dents.

Le violon, ce roi des intruments, a quatre cordes; il y a quatre grands continents; chaque chambre a quatre coins et quatre côtés, chaque tiroir également.

On dit d'un avare qu'il couperait un cheveu en quatre et d'une personne dévouée qu'elle se mettrait en quatre pour rendre service.

Il serait sans doute possible de trouver encore de nombreuses applications au chiffre quatre et si ce petit jeu là amuse les lecteurs il leur est facile de le continuer.

—o—

DANS DES BOUTEILLES D'OR

Le vin le plus précieux se conserve dans de simples bouteilles de verre, mais il est certains liquides plus difficiles à "tenir en cage" et auxquels le verre le plus épais n'opposerait qu'une barrière tôt rompue et franchie.

Tel est le cas de l'acide fluorhydrique. Ce liquide a l'apparence de l'eau mais il est loin d'être inoffensif comme elle; laissez-en tomber une goutte dans le creux de votre main et vous aurez la douce sensation d'être mordu par un tigre. En respirer signifie une mort certaine; plusieurs savant ont péri de cette façon.

Mettez cet acide dans la bouteille la plus épaisse et il aura vite fait d'en ronger les parois. Quatre substances seulement ont le privilège de pouvoir le conserver: le plomb, le caoutchouc, le platine et l'or; les deux dernières seules offrent une réelle sécurité.

Même dans une bouteille d'or, il faut prendre les plus grandes précautions; le bouchon doit être recouvert soigneusement de parafine et la température de l'endroit où on conserve l'acide ne doit pas dépasser 60 degrés ou alors la bouteille éclate.

L'acide fluorhydrique sert principalement à graver les tubes des thermomètres. Détail curieux, si le verre est parfaitement sec, l'acide ne mort pas, mais s'il existe la moindre trace d'humidité, l'acide ronge le verre comme si c'était du beurre.

—— o !——

LE TRAVAIL PROLONGE LA VIE

Un docteur de Dublin prétend que le problème de la vie longue est facile à résoudre. Il suffit de travailler avec énergie.

Il dit que rarement un homme meurt lorsqu'il est jeune mais que la jeunesse n'est pas indispensable pour le maintien en bonne santé; le travail assidu empêche de penser à la mort, voilà tout le secret.

La généralité des hommes travaillent en vue de se reposer dès que la cinquantaine est atteinte et même plus tôt s'il est possible; c'est une grave erreur et il est à remarquer que la plupart ne jouissent que quelques années du repos désiré.

Si nous avions la volonté, ajoute le docteur, de travailler jusqu'à l'âge de quatre-vingt dix ans, nous atteindrions facilement la centaine.

Il y a peut-être du vrai dans cette théorie, mais combien d'hommes ont, dans la vieillesse, encore suffisamment d'intelligence et de vigueur pour exercer leur métier ou leur profession?

En tout cas, ceci est au moins de nature à consoler ceux qui n'ont pas eu la chance de venir au monde millionnaires.

—— o ——

LA GRANDE PYRAMIDE

La plus grande pyramide d'Egypte est celle de Chéops, construite il y a plus de 4,000 ans. Elle a 746 pieds de largeur à la base et 449 pieds de hauteur. Sa construction a demandé 100,000 ouvriers pendant vingt ans. Les pierres qui la composent venaient d'Arabie, à une distance de 700 milles et le coût de ce travail, en monnaie moderne, est évalué à 150 millions de dollars.

—— o ——

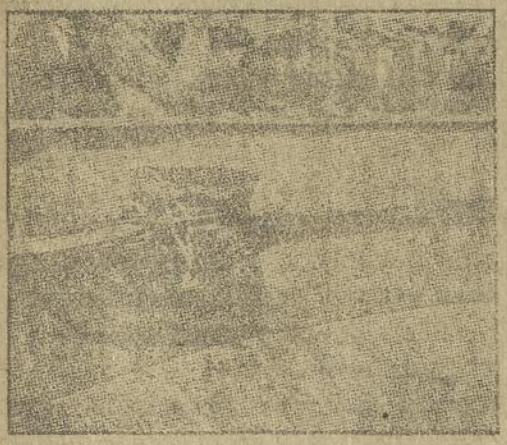
BIZARRE COUTUME

Au Pérou, jadis, une coutume barbare existait pour les domestiques; ils devaient se faire enlever les deux dents de devant de la mâchoire supérieure comme signe de servitude.

—— o ——

MOTOCYCLETTE COURANT SUR UNE PISTE PERPENDICULAIRE

Voici un exemple stupéfiant du pouvoir de la force centrifuge et de l'habileté d'un chauffeur de motocyclette.



Cet exercice ne peut se faire qu'à une vitesse de 80 milles à l'heure. Il demande le contrôle absolu des nerfs, car le moindre écart peut coûter la vie au chauffeur. Il faut que la motocyclette soit perpendiculaire au mur.

L'illustration ci-contre nous fait voir le chauffeur sur sa motocyclette dans son périlleux exercice.

—o—

ORIGINE DU MOT "JAZZ"

La mode est au Jazz et tous les endroits où l'on danse, où l'on s'amuse se croiraient déshonorés à tout jamais s'ils n'avaient leur "Jazz band". Mais une chose que l'on sait moins, c'est l'origine du mot "Jazz".

Les autorités dans la danse Jazz prétendent que c'est un mot employé par les nègres du sud des Etats-Unis pour donner l'idée de "chercher à attraper, à atteindre quelque chose ou quelqu'un".

Cette danse est connue et populaire depuis plusieurs années dans la Floride et la Californie.

La "Jazz band" se compose de deux ou trois banjos et d'un tambour. Le but principal est de faire du bruit; de fait, un humoriste américain a défini cette orchestre: un certain nombre de nègres entourés de bruit.

Il y a une couple d'années, un impressario américain engagea pour un Music-Hall de New-York, un Jazz Band; seulement pour la circonstance le nombre des membres de l'orchestre fut porté à 20 banjos et quatre tambours.

Le bruit fut tellement formidable que le Music-Hall s'écroula. Il n'en fallait pas plus pour rendre les "Jazz Bands" populaires.

Les Jazz Bands ont pénétré jusqu'en Angleterre où elles ont remporté un gros succès.



Ici, au Canada, le Jazz Band est très en faveur dans les endroits où l'on fait de la chorégraphie beaucoup plus acrobatique qu'artistique. Ce n'est pas de la musique: c'est du cocasse et de l'horripilant.

—o—

Quoique les chiens se battent entre eux, ils sont tous d'accord pour se jeter sur le mendiant.

—o—



POUR LIRE AUX ENFANTS A L'HEURE DU COUCHER



LES PETITS HOMMES DE LA MONTAGNE

Par J.-S. GATES
Traduit de l'anglais par Paul COUTLEE

Il y avait, une fois, un nain qui était très pauvre, si pauvre qu'il n'avait jamais assez de nourriture pour assouvir sa faim. Il s'appelait *Sigurd* et vivait dans une petite maison brune située au pied d'une haute montagne.

Chaque jour, il s'asseyait sur le seuil de sa petite maison brune et regardait les gens gravir la haute montagne pour essayer d'atteindre le sommet. Il remarqua que tous revenaient quelques instants plus tard avec la mine soucieuse et déconfite.

Un jour, un certain nombre de ces voyageurs s'arrêta chez lui pour prendre un peu de repos. Lenain en profita pour leur demander ce qu'ils allaient chercher au sommet de la haute montagne. Ils le regardèrent surpris et lui dirent:

"Comment, vous ne savez donc pas? Il y a sur le plus haut sommet de la montagne un arbre qui porte des pommes d'or. Chacun peut les prendre, mais jusqu'ici, aucun des voyageurs est parvenu à atteindre l'arbre. En montant sur ce grand pin, vous pouvez voir le pommier aux fruits d'or qui étincellent au soleil. Une seule de ces pommes rendrait un homme riche pour le restant de ses jours.

Lorsque les hommes furent partis, *Sigurd* mit le verrou à sa porte et partit pour la montagne.

"Ainsi, personne ne peut atteindre le sommet de la montagne", se dit-il à lui-même, "ah! ah! je saurai bien l'atteindre, moi, et j'aurai les belles pommes d'or et je n'aurai plus jamais faim car je pourrai manger à satiété."



Ses yeux brillaient en songeant à tout ce qu'il pourrait acheter avec une seule de ces pommes d'or.

Après avoir monté, monté, il arriva devant un haut mur de fer avec une porte de bronze qui ne pouvait s'ouvrir que de l'autre côté. Il essaya,, chercha une issue et n'en trouva pas; découragé, il se disposait à s'en revenir sur ses pas lorsqu'il entendit frapper, frapper et une voix lui cria: "Sigurd, enlève tes bottes et laisse-moi sortir. J'ouvrirai la porte pour toi". Surpris, il enleva ses bottes et de ses bottes sortit un petit homme comme lui, mais encore plus petit que lui.

"Je suis "Rolfe", annonça-t-il.

"Ho! ho! ho! s'écria Sigurd. Mais tu es plus petit que moi; qu'es-tu capable de faire?"



tête", dit Rolfe" et "Place-moi sur ta le verras". Une fois debout sur la tête de Sigurd, avec un bâton, il ouvrit la porte de bronze, et Sigurd fut très heureux d'avoir trouvé un pareil compagnon.

Ils continuèrent tous deux à marcher, marcher, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant un ruisseau profond. Ils cherchèrent partout et trouvèrent une planche qu'ils jetèrent sur les deux rives du ruisseau, mais la planche était trop mince et n'aurait pas pu porter le poids d'aucun de nos deux petits hommes.

"Regarde cette magnifique planche de l'autre côté du ruisseau", cria Sigurd.

"A quoi nous servira-t-elle? Nous ne pouvons pas l'atteindre", dit Rolfe. "Retournons-nous-en".

Découragés, ils se disposaient à s'en revenir sur leurs pas lorsqu'ils entendirent frapper, frapper, et une voix cria:

"Rolfe, enlève tes bottes et laisse-moi sortir. J'irai chercher la planche pour toi".

Surpris, il enleva ses bottes et de ses bottes sortit un petit homme comme lui, mais encore plus petit que lui.

"Je suis Junak", annonça-t-il.

"Ho! ho! ho! s'écrièrent les deux petits hommes, mais tu es plus petit que nous. Qu'es-tu capable de faire?

"Je vais vous montrer ce que je puis faire", dit Junak, et avant qu'ils aient eu le temps de compter, un, deux, trois, il était rendu de l'autre côté du ruisseau et avait jeté la planche. Ils passèrent et continuèrent joyeusement à monter, jusqu'au moment ou ils arrivèrent devant une haie, et qu'il leur était impossible de franchir. Ils aperçurent entre les branches, sur le sol, une barre de fer.

"Si je pouvais avoir cette barre", dit Sigurd, "je briserais la hai et nous pourrions passer. Nous faisons aussi bien de nous en retourner car ni toi ni moi ne pouvons passer."

Découragés, ils se disposaient à s'en revenir sur leurs pas ,lorsqu'ils entendirent frapper, frapper, et une voix cria:

"Junak, enlève tes bottes et laisse-moi sortir. J'aurai la barre de fer pour toi.

"Surpris. il enleva ses bottes et de ses bottes sortit un peit homme comme lui, mais encore plus petit que lui.



"Je suis Olaf", annonça-t-il.

"Ho! ho! ho! s'écrièrent les trois petits hommes. "Mais tu es plus petit que nous. Qu'es-tu capable de faire?"

Olof en branlant la tête leur dit: "Vous allez voir!"

Avec son petit corps il se faufila à travers la haie et avec la barre de fer il réussit à faire une tranchée assez large pour que tous puissent passer.

Une fois passés, ils continuèrent à monter, monter, et arrivèrent devant un autre mur, très haut. Par un trou du mur, ils virent un cadenas dans lequel se trouvait une grosse clef; mais le cadenas se trouvait de l'autre côté du mur.

Ils appelèrent mais personne ne vint ouvrir.

Olof essaya de passer par le trou du mur mais n'y réussit pas.

"Quel malheur d'être si près du but et

de ne pouvoir y atteindre", dit Olaf. "Retournons à la petite maison brune".



Découragés, ils se disposaient à s'en revenir sur leurs pas, lorsqu'ils entendirent frapper, frapper, et une voix cria:

"Olof, enlève tes bottes et laisse-moi sortir. Je tournerai la clef pour toi".

Surpris, il enleva ses bottes et de ses bottes sortit un petit homme comme lui, mais encore plus petit que lui. "Je suis Kostey", annonça-t-il.

"Ho! ho! ho! s'écrirent les quatre petits hommes. "Tu es plus petit que nous. Qu'es-tu capable de faire?

"Vous allez voir!", dit Kostey

"Mais tu n'es pas assez fort pour tourner la clef dans le cadenas, à supposer que tu puisses passer par le trou", dit Sigurd.

"J'ai assez de force pour tourner la clef, répliqua Kostey".

En une seconde il était de l'autre côté du mur, ayant passé par le trou; il tourna la clef dans le cadenas et ouvrit la porte.

"Tu es plus fort que je croyais", dit Sigurd, "nous avons été chanceux de te trouver, car sans toi nous n'aurions jamais pu passer. Tiens, regarde, on aperçoit d'ici l'arbre aux pommes d'or. Regarde comme elles étincellent au soleil. J'espère que nous n'aurons plus d'autres difficultés à surmonter pour les avoir en notre possession."

[illegible] mencèrent à monter, monter. Ils arrivèrent [illegible] ant une immense clôture en fil [illegible] barbelé qui encerclait l'arbre aux pom[illegible] Aucune d'entre eux ne pouvait, [illegible] et il n'y avait aucune ouverture [illegible] grande pour laisser passer le plus [illegible] des petits hommes.

"Je vois une petite hachette au pied de l'arbre. Si on pouvait l'avoir, nous pourrions briser les fils et passer. Mais je ne vois personne parmi nous capable de la saisir", dit Sigurd.

Tous les petits hommes courraient, courraient dans toutes les directions, comme une armies de fourmis pour essayer de trouve run endroit par où ils pourraient s'introduire à l'intérieur. Mais rien, aucun trou pour passer. co aof6 cun trou ni espace assez grands pour passer.

Découragés, ils se disposaient à s'en revenir sur leurs pas, lorsqu'ils entendirent frapper, frapper, et une voix cria:

"Kostey, enlève tes bottes et laisse-moi. J'irai chercher la hachette pour toi."

Surpris, il enleva ses bottes et de ses bottes sortit un petit homme comme lui, mais encore plus petit que lui.

"Je suis Alwin", annonça-t-il.

Aucun des cinq petits hommes ne cria: "Ho! ho! ho! car ils savaient qu'il n'y avait que lui d'assez petit pour passer dans les trous de la clôture.



Alwin traversa facilement par un espace libre, prit la hachette et abattit la clôture de fil de fer barbelé. Les autres petits hommes passèrent.

Ils étaient au pied de l'arbre aux pommes d'or.

"Maintenant, nous voilà riche", dit Sigurd, "je vais grimper à l'arbre". Mais il était trop lourd pour les branches et ne put monter, il en fut de même de tous les autres, même pour le petit Alwin.

Ils se laissèrent tomber de désespoir au pied de l'arbre et regardèrent les belles pommes d'or. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept belles pommes qui étincelaient au soleil. Mais, comme elles étaient trop hautes pour eux, découragés ils se disposaient à s'en revenir sur leurs pas, lorsqu'ils entendirent frapper, frapper, et une voix cria:

"Alwin, enlève tes bottes et laisse-moi sortir, je grimperai à l'arbre pour toi."



Surpris, il enleva ses bottes et de ses bottes sortit un petit homme comme lui, mais encore plus petit que lui.

"Je suis Eric", annonça-t-il.

"Ho! Ho! Ho! crièrent les six petits hommes, "c'est une chance que tu sois plus petit que nous. Et qu'es-tu capable de faire?"

"Vous allez voir!" Et Eric monta dans l'arbre avec l'agilité d'un écureuil. Il atteignit les pommes d'or, mais... au moment où il se disposait à les lancer, Sigurd cria: "Un instant, il est bien entendu qu'il m'en faut six pour ma part et je diviserai la septième entre vous tous.

"Ah! c'est ainsi", dit Eric, "eh, bien! vous n'en aurez aucune", et rapidement il descendit de l'arbre.

"Ah! mais je plaisantais", dit Sigurd. "Remonte à ton arbre."

"Cela vaut mieux", reprit Eric, "car, il ne faut pas oublier que nous vous avons tous aidé à parvenir jusqu'ici. Chacun de nous vous a été nécessaire pour atteindre le sommet de la montagne et même moi, le plus petit d'entre vous, j'ai fait quelque chose qu'aucun de vous n'aurait pu faire. Je suis pour la justice ou pour rien."

"Très bien", dit Sigurd. "Je partagerai deux pommes d'or entre vous tous."

"Non," reprit Eric, "ni trois, ni quatre. Vous nous donnerez chacun une pomme d'or ou je refuse de grimper de nouveau à l'arbre".

"Accordé!" soupira Sigurd.

En un clin d'oeil les sept pommes d'or étaient entre les mains des sept petits nains.

Maintenant, ils avaient grande hâte de s'en revenir vers leur demeure.

Eric s'écria: "J'ai une idée!"

"Dis-la", dirent les autres.

"Suivons le plus vieux d'entre nous. Si vous faites ce que je vous conseille nous serons dans la petite maison brune en un instant." Il courut x Alwin et lui dit: "Remets-moi où tu m'as trouvé". Alwin obéit et dit à Kostey: "Remets-moi où tu m'as trouvé". Ce que Kostey fit; après il dit à Olaf: "Remets-moi où tu m'as trouvé". Olof le plaça, puis se retournant vers Junak: "Remets-moi où tu m'as trouvé". Et quand Junak eut obéi, il dit à Rolfe: "Remets-moi où tu m'as trouvé". Rolfe s'exécuta puis dit à Sigurd: "Remets-moi où tu m'as trouvé". Sigurd le fit disparaître dans ses bottes et resta seul sur la montagne.

Il attendit un moment, puis cria: "Dis donc Eric, tu t'es moqué de moi. Je ne veux pas retourner seul".

Il attendit un moment puis entendit une petite voix flutée qui lui dit: "Nous suivons le plus vieux d'entre nous, va, fais ce que je fais".

A ce moment il entendit un rire sonore



que les bois répétèrent: Ho! ho! ho! Ils rirent tous jusqu'à Sigurd qui se roulait dans un rire nerveux; come il était près du bord de la montagne, il roula dans le vide. Plus il roulait plus les rires devenaient sonores et bruyants. En arrivant au bas de la montagne, ils constatèrent avec joie qu'ils étaient tombés devant la porte de la petite maison brune.

Chaque petit homme sortit de sa cachette.

Quelque temps plus tard les voyageurs pouvaient voir au pied de la haute montagne sept petites maisons brunes où les sept nains avaient assez pour manger et assez pour se vêtir.

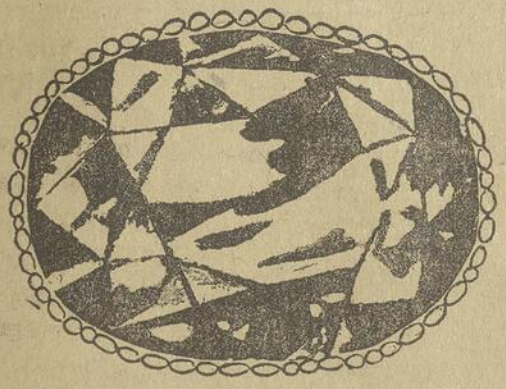
Ils vécurent après très heureux durant de très longues années.



ETERNEL FEMININ

Les diamants qui ont une influ ence sur la destinée humaine. — Astrologie, superstition ou coïncidences. — Histoire tragique d'un diamant d'un prix fabuleux, volé dans l'Hindoustan, il y a 150 ans.—On ne trouve sur ses traces, que malhe urs domestiques, accidents, tragédies et assassinats.

QUELQUES lecteurs et lectrices me demandent jusqu'à quel point ils doivent ajouter foi aux pierres de chance ou de malchance dont leur parlent les horoscopes.



La question est épineuse et frise de fort près la superstition. Cependant, l'astrologie est une science basée sur l'observation et la statistique, et il faut tout de même tenir compte de ses décrets, presque aussi vieux que le monde, qui, par coïncidence ou autrement, ont souvent été appuyés sur des faits réels et prouvés.

Or, qui parle de diamants, perles ou pierres précieuses, parle forcément de toilettes et de luxe, et il n'est pas hors du cadre de cette chronique de vous raconter ici la moderne histoire d'un diamant de prix fabuleux, qui semble avoir porté malheur à tous ceux qui l'ont porté, touché, possédé. L'histoire est d'autant plus intéressante que ses dernières péripéties se sont déroulées il y a à peines quelques semaines, chez nos voisins les Américains.

Ainsi, l'histoire du diamant "Hope", dont nous donnons ci-contre une illustra-

tion, n'est qu'un long enchaînement d'événements lamentables ou tragiques.

* * *

Il y a à peine trois mois, le petite Vinson Walsh McLean, l'enfant supposé le plus riche de l'Amérique, puisqu'il avait trouvé dans son berceau, une fortune évaluée à plus de cent millions, était brutale-



ment tué, au cours d'un accident d'automobile, en face de la somptueuse résidence de ses parents, à Washington; et il semblerait qu'il est, jusqu'à date, la dernière mystérieuse victime d'un des plus beaux diamants du monde que possèdent ses parents, diamant dont la légende semble écrite dans le malheur et le sang.

Il y a huit ans, Edward-B. McLean, le père du malheureux petit Vinson, achetait pour sa femme, Evelyn Walsh McLean, le fameux diamant dont il est ici question et d'un poids brut de 112½ carats. Il le paya $180,000 au courtier Pierre Cartier, et il ne l'acheta qu'à la condition de pouvoir l'échanger pour d'autres bijoux, si un malheur survenait dans la famille McLean, dans un délai de six mois.

Le délai fixé expira et il ne se produisit pas de malheur. Il est vrai qu'au moment de l'achat Mme McLean était malade, mais elle se rétablit et put porter le diamant. Depuis quelques années, cependant, une série de malchances sembla s'abattre sur la famille du millionnaire américain.

M. McLean tenait beaucoup à ce merveilleux et fameux diamant, et s'il persista à le garder en sa possession, il ne prit pas de chances de s'exposer aux infortunes dont on pouvait rendre le bijou responsable. Un fils naquit du mariage des époux McLean, et, afin de détourner de son héritier le mauvais sort, le père, archi-millionnaire, prit toutes les précautions imaginables. Aucun prince royal ne fut mieux soigné et mieux gardé que le petit Vinson McLean. Bébé, on ne le promenait que dans une voiture fermée à clef, et il avait, jour et nuit, autour de lui, tout un personnel dévoué et attentif. La demeure de ses parents était entourée d'un solide mûr de pierre et de grilles de fer que l'enfant ne pouvait jamais franchir seul. Une demi-douzaine de détectives et cinq nourrices veillaient sur l'enfant pour qu'il ne fut pas enlevé; au moindre bobo, les plus célèbres médecins se précipitaient à son chevet. Et, c'est en dépit de tant de précautions que, selon que nous l'ont appris les dépêches, le fils choyé de l'archi-millionnaire était tué accidentellement par une automobile.

Or, en supposant que l'influence néfaste du fatal diamant n'aurait rien à faire



dans cette mort tragique, il faut bien admettre tout de même que l'histoire de ce précieux bijou n'est qu'une longue série de malheurs et de tragédies.

Coïncidences, si l'on veut, mais n'

che que les désastres se sont succédés et ont poursuivi tous les possesseurs du diamant fatal, depuis qu'il fut volé, aux Indes, à la fin du dix-septième siècle, par un voyageur français du nom de André Tavarnier.

May Yohe, qui porta ce diamant, alors



qu'elle était l'épouse de sir Francis Hope, raconta, en 1911, alors que la famille McLean venait d'acheter ses bijoux, l'histoire tragique du diamant et ne put s'empêcher de faire cette réflexion: "Si le nouvel acquéreur est sage, il jettera ce diamant maudit au plus profond de la mer."

L'histoire de ce bijou nous apprend que Tavarnier, son premier possesseur occidental, le céda à Louis XIV pour la somme de 2,500,000 et un blason de baron. Moins d'un an après, il était dévoré vif par des chiens, au cours d'une grande chasse, en Espagne.

Le roi-Soleil offrit le diamant en cadeau à sa favorite préférée, la radieuse Madame de Montespan, qui fut peu après, supplantée dans les faveurs royales par Mme de Maintenon. Cette dernière, qui posait au bel esprit, attachait moins de prix aux richesses et aux bijoux qu'aux succès littéraires et poétiques, et le fatal diamant ne lui échut pas en partage. Le ministre Fouquet l'emprunta et le porta au cours de grandes réjouissances, et deux ans plus tard, il était décapité.

Louis XV, le roi dissipateur et de moeurs par trop légères, eut pourtant la sagesse de laisser reposer le diabolique diamant avec d'autres trésors, pendant tout le temps de son règne, mais Marie-Antoinette ne put résister à la tentation de l'étaler sur sa gorge magnifique. Elle le prêta même à son amie, la princesse de Lamballe, qui s'en para pendant des fêtes somptueuses. Marie-Antoinette fut guillotinée, et la princesse de Lamballe, après avoir été lapidée par la foule furieuse, eut la tête séparée du tronc, plantée au bout d'une lance et montrée à la populace surexcitée.

En 1830, c'est en Angleterre qu'on retrouve le sinistre diamant. On le voit à l'étalage d'un jouaillier du nom de David Ellisson qui déclara l'avoir acheté d'un passant qu'o ntrouvait mort de faim, le lendemain. Elisson vendit le diamant à Thomas Hope, et ce fut à partir de ce moment qu'on appela le diamant le "diamant de Hope". Lady Hope, qui le porta, eut de terribles troubles domestiques. Lord



Francis Hope en hérita et sa femme disait, en parlant du diamant: "Nous avons hérité en même temps de toute la malédiction attachée à ce joyau. Alors que je

possédais cette parure, j'ai commis la grande erreur de ma vie!"

Elle faisait alors allusion à sa fuite avec



le capitaine Putnam Bradlee Strong, fils d'un ancien maire de New-York. Lord Hope obtint son divorce, et sa femme, May Yoke, ayant à jamais perdu ses chances de devenir duchesse, épousa le capitaine Strong, dont elle dut divorcer peu après, à la suite d'un retentissant scandale.

Et, il y a huit ans, elle déclarait: "Je "n'avais pourtant porté ce diamant que "deux fois dans ma vie, mais plutôt que "d'être obligée de le porter de nouveau "j'aimerais mieux avoir une meule au cou "et être jeté dans la mer."

Lord Francis Hope vendit pour $168,000, le diamant au joaillier londonien Frankel, qui ne tarda pas à voir sa maison s'acheminer vers la banqueroute. Ce fut alors qu'Abdul Hamid sultan de Turquie acheta le diamant. Peu après, il était déposé pour avoir porté "la pierre bleue laissant un sillon rouge derrière elle", selon la définition de May Yoke. Plusieurs officiers Turcs, haut placés, qui avaient touché au diamant furent massacrés. L'orfèvre qui avait poli le diamant pour le Sultan fut, plus tard, battu à mort et jeté dans un donjon où il expira. A son tour le gardien de la voûte dans laquelle le diamant avait été placé, mourut étranglé mystérieusement. La populace turque tua un ennuque à qui on avait plus tard confié la garde du diamant. Abdul Hamid lui-même, dans un accès de jalousie furieuse, assassina sa superbe favorite Salma Zubeyda, à qui il avait offert sa dispendieuse parure.

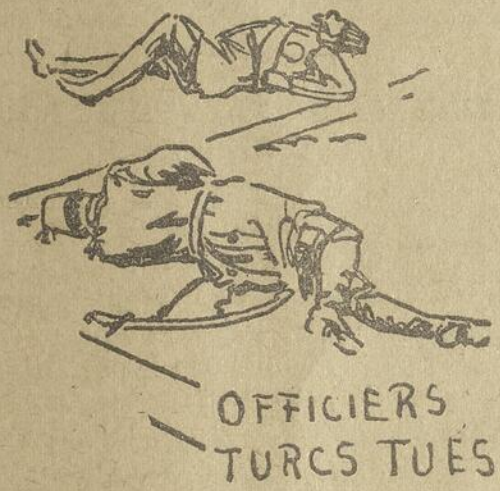
Un peu plus tard, un marchand de Paris ,du nom de S. I. Habid, se procura le diamant et le mit en vente. Il l'avait à peine depuis quelques jours qu'il périt dans un naufrage.

Ici, la filière est quelque peu interrompue, mais nous retrouvons alors, sans trop savoir comment, le diamant dans la vitrine d'un joaillier, sur la 5me avenue, à New-York.



Enfin, Edward B. McLean acheta le diamant de Pierre Cartier, agissant comme agent, déclarant qu'il n'était pas superstitieux et qu'il saurait bien conjurer

le sort qui semble attaché à ce bijou de malheur. Nos lecteurs savent maintenant ce qui est advenu de son unique héritier, et l'on se demande s'il a songé à se débarrasser du dangereux et encombrant bijou, actuellement déposé dans une voûte bien fermée et bien gardée.



Qui osera acheter et porter maintenant le sinistre diamant?

Etes-vous assez riche pour vous payer un tel luxe?

Si vous l'êtes l'achèteriez-vous?

Qui donc voudrait prendre tant de risquse?

Qui sait l'histoire du diamant fatal, avant l'époque où il fut volé aux Indes, il y a près de 150 ons? Qui sait comment il fut ensorcelé par ses lointains et antiques possesseurs?

N'oublions pas que les Indes sont le pays des plus ténébreux mystères, et que c'est dans ce pays qu'on trouve les exemples d'envoûtement incompréhensibles!

On peut donc ainsi résumer les malchances survenues aux propriétaires du fatal diamant:

Jean-Baptiste Tavarnier, dévoré par des chiens.

Mme de Montespan, supplantée par sa rivale, auprès de Louis XIV.

Fouquet, décapité.

Marie-Antoinette, guillotinée.

La princesse de Lamballe, guillotinée et décapitée.

Un inconnu, suicidé.

Un inconnu, mort de faim.

Henry Thomas Hope, troubles domestiques.

Lord Francis Hope, mariage malheureux, trépas.

May Yoke, scandale et malheurs.

Frankel, banqueroute financière.

Plusieurs officiers turcs, mort violente.

Salma Zubeya, assassinée par le Sultan.

Abdul Hamid, déposé.

M. et Mme Edward B. McLean, perte tragique de leur enfant unique et choyé.

* * *

Encore une fois, il peut ne se trouver dans toute cette série sombre, qu'un enchaînement de coïncidences, et je ne vous ai pas raconté la tragique histoire du dia-



mant "Hope", dans le but de vous enlever à jamais le goût des bijoux.

Ceux que nous vendent nos bijoutiers viennent bien rarement du tréfond du mystérieux Hindoustan, et il est encore plus rare d'en rencontrer qui auraient été

dérobés à quelque richissime Maharajah.

En tout cas, de tels diamants, comme le diamant "Hope" lui-même, ne sont guère à la portée des bourses modestes de la plupart d'entre-nous.

Donc, consolons-nous, dormons sur nos deux oreilles et continuons à donner, accepter et porter de jolies pierres ou perles finement montées, même si c'est de l'imitation, pourvu que ce soit de la bonne imitation, durable, distinguée, artistique.

Le contentement que nous éprouverons à montrer la parure donnée par une personne chère sera assez grand pour conjurer toutes les malchances qu'on aurait peut-être provoquées en vivant seul et privé d'une marque d'affection aussi tangible.

——:o:——

LES BETES QU'IL NE FAUT PAS TUER

Si vous tenez à vos récoltes, ne tuez pas:

La bête à bon Dieu (Coccinelle) qui se nourrit de pucerons;

Le petit grillé ou carabe doré qui fait la guerre aux chenilles, aux limaçons, aux hannetons;

Les araignées (excepté dans nos appartements) qui détruisent les mouches;

Le crapaud qui mange les limaces et les fourmis;

L'engoulevent ou crapaud volant qui extermine des milliers de cousins;

La chauve-souris qui fait aux papillons de nuit et aux hannetons la guerre, de l'hirondelle aux moucherons;

L'orvet, sorte de petit serpent non venimeux qui croque les sauterelles.

Les musaraigne qui vit de vers de terre comme la souris de blé;

Le coucou dont la nourriture préférée est la chenille;

Le grimpereau et la fauvette, enemmis des guêpes;

Les étourneaux qui passent leur vie à manger des larves;

Les mésanges dont chaque couple prend en moyenne 120,000 vers ou insectes pour élever ses petits;

Le hérisson qui détruit les vipères;

La chouette, qui fait la besogne de plusieurs chats, en mangeant plus de six mille souris.

——:o:——

RICHESSES DU PAUVRE ET PAUVRETE DU RICHE

La vie des riches paraît d'autant plus belle qu'on la connaît moins. Elle n'est que rarement exempte de ces inquiétudes que le pauvre croit son lot exclusif, ou de ces humiliations que la misère rend naturelles, mais que les riches ne s'épargnent pas, non plus, entre eux. Combien de riches voyagent sans goûter véritablement les paysages qu'ils traversent, et prennent le plaisir pour l'amour, faute de mieux. La richesse consiste à jouir du bonheur qu'on peut créer autour de soi, de la beauté de certaines âmes, comme de celles de la nature et des arts. L'artiste pauvre qui contemple un tableau génial éprouve mille fois plus de volupté que le riche amateur qui refuse la même toile, parce qu'elle n'est pas signée, pour acheter cette étude banale mais cotée. Le poète qui sent en lui le luxe de certains soleils couchants, est plus riche que tel Crésus entouré d'un luxe qui lui est étranger. La plupart des riches jouissent des belles choses, non parce qu'elles sont belles, mais parce qu'elles coûtent cher, c'est-à-dire qu'ils n'en jouissent pas. Celui-là seul est véritablement riche qui projette sa richesse intérieure sur le monde, et cette richesse n'est donnée aux riches que bien rarement.



Il arrive parfois que des lecteurs nous posent certaines questions ou nous demandent des renseignements sur les sujets les plus divers; nous y répondrons bien volontiers dans ce nouveau département spécialement créé pour eux. Nous ne considérerons, toutefois, que les questions ayant un réel intérêt pour tout le monde; d'autre part, nous n'avons pas la prétention d'être un puits de science et de connaître tout ce qui s'est passé et se passe au monde. Les lecteurs nous excuseront donc bien volontiers quand nous ne serons pas en mesure de les renseigner.

NOTA. — *Nous ne reproduirons les lettres que sous forme de question très courte.*

Le mot "tip" employé pour désigner un pourboire est-il anglais et quelle est son origine? JULES M., Ottawa.

Ce n'est, en réalité, pas un mot mais trois initiales de trois mots. Dans une ancienne auberge anglaise, un domestique eut l'idée de placer une petite boîte destinée à recevoir les dons des clients qui voudraient encourager les serviteurs. Une inscription placée sur la boîte le faisait clairement comprendre par ces trois mots " To Insure Promptness ". (Pour garantir la promptitude). Le système ayant donné de bons résultats, d'autres auberges imitèrent bientôt cet usage et ensuite, les initiales seules (T. I. P.) furent marquées sur les boîtes.

Il n'en fallut pas davantage pour créer un nouveau mot, Tip, qui s'est transmis jusqu'à nous et dont bien peu de personnes aujourd'hui connaissent l'origine.

Les uniformes de la marine de toutes les nations sont bleus ; quelle en est la raison? Y a-t-il eu une convention établissant cela? UN EX-MARIN, Montréal.

Cet usage général date d'au moins 150 ans et il n'y a eu aucune convention internationale pour l'établir. La raison pour laquelle le bleu a été choisi, c'est que l'indigo est à l'épreuve de la décoloration par l'eau salée beaucoup plus que toute autre couleur. Ceci a été prouvé il y a environ deux siècles par les Hollandais et a mis le bleu en faveur dans toutes les nations. La seule exception qui a existé durant quelque temps a été dans la marine des Etats Confédérée Secessionnistes; leurs uniformes qui étaient une copie à peu près exacte de ceux de la marine anglaise de l'époque étaent gris comme couleur.

Le coeur est-il plus volumineux chez les hommes que chez les femmes? L. C., Vancouver.

Oui; le poids moyen du coeur d'un homme varie de dix à douze onces et

celui des femmes pèse ordinairement deux onces de moins. Toutefois, en proportion du poids total du corps, l'avantage est du côté des femmes; le coeur d'une femme étant, en moyenne 1|149 du poids de son corps tandis que celui d'un homme n'est que de 1|169.

Quel est le nombre des vibrations des sons les plus hauts et les plus bas que l'on peut entendre? MUSICIEN.

Le ton le plus bas que l'oreille humaine puisse saisir comporte 32 vibrations par seconde et le plus haut, soixante-dix mille. La voix d'un homme ne peut que très rarement descendre au-dessous de 164 vibrations, ni la voix d'une femme monter au-delà de 2088 vibrations à la seconde.

Depuis quand connaît-on la poudre à canon? LECTEUR du NORD.

On prétend généralement que sa découverte ne remonte qu'au 14e siècle, mais des documents établissent qu'elle était déjà connue longtemps auparavant. Le Dr Richard Garnett fait remonter son origine au 5e siècle. D'autre part, parmi les auteurs anciens, Olympiodore dit que Liban, un magicien asiatique, en avait apporté le secret à Constantius, en l'an 421 avant Jésus-Christ, dans le but de combattre les barbares. Toutefois Liban fut mis à mort sous l'inculpation de sorcellerie et son secret périt avec lui.

D'où vient le mot "Hurrah"? J. M.

Il paraît que ce mot est d'origine égyptienne. Quand les anciens égyptiens marchaient au combat, ils avaient pour coutume de s'encourager en criant "Hoo Ra!", ce qui dans leur langue signifiait: "Le roi!" Mieux encore, "Ra" ne voulait pas dire seulement "roi" mais encore "Dieu" et "homme". La signification concentrée du cri égyptien pouvait donc être celle-ci "Pour Dieu, pour le roi, pour le pays".

Il est toutefois assez difficile d'expliquer comment cette exclamation datant de plusieurs milliers d'années a pu survivre à la langue égyptienne entièrement disparue et se perpétuer surtout dans la langue anglaise.

Si, cependant, l'explication ci-dessus peut laisser place au doute, on conviendra qu'elle attribue un sens réellement patriotique au mot dont il s'agit.

---o---

LE TELEPHONE MAITRE DE CHANT

Les professeurs de chant ont observé que l'usage du téléphone améliorerait notablement la voix. La nécessité de parler distinctement dans l'appareil oblige en effet les gens qui s'en servent souvent à une diction extrêmement nette. Le timbre même de la voix s'en trouve heureusement modifié, et l'on s'en aperçoit en écoutant chantonner à la sortie de leurs bureaux — et parfois même, disent les mauvaises langues, entre deux communications— nos aimables téléphonistes.

---:o:---

Le plus grand drapeau américain est celui de la gare du Grand Central Railway Terminal à New-York. Il mesure 80 pieds par 160 pieds; les bandes ont 6 pieds de large et chaque étoile mesure 5½ pieds d'une pointe à l'autre.

---o---



GRANDEUR ET DECADENCE

L'infortuné Nicolas II ex-empereur de Russie n'était pas précisément à plaindre lorsqu'il était sur le trône.

Il possédait, outre de nombreux châteaux, environ un million de milles carrés de terres cultivées. En plus de cela, il avait un revenu minimum de dix millions de dollars par an, sans compter que, comme maître suprême de l'empire, il pouvait à son gré disposer de tout ce qui lui plaisait sans que personne pût s'y opposer.

Cette fortune énorme et ce pouvoir sans limites ont été néanmoins impuissants à le protéger de la fin la plus tragique: l'assassinat après l'exil avec toute sa famille.

—o—

SUR LE RHIN

Le premier pont français jetés sur le Rhin, entre Nienstein et Oppenhet a été construit le 20 décembre 1918 par les français.

Ce pont a 1,650 pieds de long et a été fait en cinq heures. Une ouverture de 246 pieds y est maintenue en permanence pour laisser la navigation libre.

Deux autres ponts ont été construits depuis sur le large fleuve.

—o—

LES PILLARDS

En Alsace, comme en Belgique, les Allemands se conduisirent en pillards au moment même leur évacuation.

Un trait savoureux à titre d'exemple: un régiment d'artillerie devait livrer aux Français 50 canons à Colmar et emporter les autres avec ses attelages. Il laissa tous ses canons avec leurs attelages et il emporta des pianos et des matelas.

Cela se passa, raconte le correspondant militaire du *Temps*, sous l'oeil bienveillant des autorités militaires boches.

—o—

LES OBSEQUES DE ROOSEVELT

Les obsèques de Roosevelt, ex-président des Etats-Unis, furent d'une simplicité extrême, conforme au caractère démocratique du célèbre homme d'Etat.

Une soixantaine de personnes seulement assistèrent au service funèbre qui prit place à Oyster-Bay.

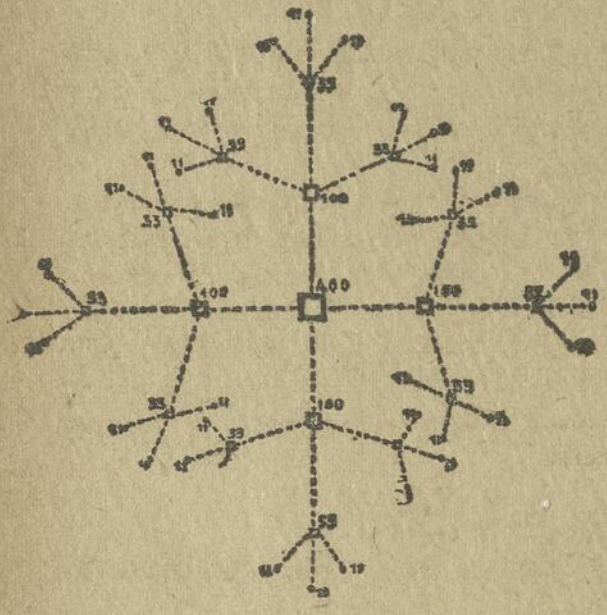
L'inhumation eut lieu à 2 hrs. p. m. et pour rendre hommage au grand disparu, la suspension de tout travail à ce moment, pendant *une minute*, a été générale dans toute l'étendue des Etats-Unis.

—o—

RUSES DE GUERRE DES TARTARES

On a surnommé les Tartares les "Pirates de la steppe". Cavaliers agiles et pleins d'audace, ils attaquent les caravanes et résistent aux escadrons cosaques envoyés pour les réprimer.

Leur organisation est toute militaire. Ils sont partagés en *kasans*, (mot qui veut dire marmite) ou détachements d'hommes qui mangent à la même marmite. Ils sont naturellement plus pacifiques qu'ils ne l'étaient autrefois, mais il y a encore une vingtaine d'années, ils vivaient constamment de pillage. Bien des villages des bords du Dnieper ont été mis à sac par eux.



Leurs stratagèmes, pour déjouer l'action des Cosaques chargés de les tenir à distance, étaient aussi remarquables que les ruses des Apaches du Far West. En voici un exemple.

Dans l'Ukraine, on rencontre de nombreuses parties de la steppe qui sont couvertes d'herbes de haute taille. On ne peut donc les traverser sans fouler ce végétal. Ces herbes donnaient aux Cosaques de précieuses indications sur les Tartares, leurs nombre et la direction qu'ils suivaient.

Bien entendu, les Tartares évitaient ces steppes autant que possible, et tâchaient de les contourner pour faire piétiner par leurs chevaux des terrains rocailleux où ils n'auraient point laissé de traces. Mais cela n'était pas toujours facile, il fallait "mettre parfois les pieds dans le plat" et voici comment les Tartares s'en tiraient. Suivez notre explication sur notre croquis.

En supposaient que leur détachement se composait de quatre cents chevaux, les Tartares se divisaient en quatre bandes de cent chevaux, dont la première allait vers le nord, l'autre vers le sud, la troisième à l'ouest, et la dernière à l'est.

Après avoir fait environ une lieue, chaque bande se divisait en trois autres de trente-trois chevaux chacune, qui se divisaient et s'écartaient encore, jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en pelotons de onze chevaux.

Toute cette manoeuvre s'exécutait au grand trot, en moins de deux heures. Ainsi divisés, les pelotons de onze chevaux se mettaient en marche en décrivant des courbes obliques pour éviter de se croiser en chemin. Et ils arrivaient les uns après les autres à un endroit convenu, distant de 15 à 25 milles du lieu de départ.

Si les Cosaques rencontraient leurs traces le jour même de leur passage, ce labyrinthe de sentiers les mettait dans l'impossibilité de découvrir la véritable direction qu'avaient prise les Tartares en fuyant.

—o—

CELA A COUTE CHER!

Pour mettre la main sur une partie des insoumis militaires, le gouvernement canadien a dépensé la somme de $5,373,092 sans compter les soldes des officiers et soldats employés à cette besogne. Le gouvernement a trouvé 27,429 individus qui ne s'étaient pas conformés aux exigences des multiples décrets du Conseil. Cela fait donc $195 par individu.

—o—

PAIN DE FOUGERE



L'horrible famine qui est actuellement le sort d'une grande partie de la Russie, rappelle le lamentable état de choses qui traversa la France au dix-septième siècle, dans la période la plus prospère du règne de Louis XIV.

La grandeur apparente d'un monarque, faite de gloire militaire, des splendeurs de sa cour, du renom de la France à l'étranger n'était en réalité qu'une façade: jamais, sans doute, le peuple ne fut aussi malheureux, jamais les habitants des campagnes ne connurent semblable misère.

Les historiens du temps nous montrent, pendant que l'on danse à Versailles, "les paysans du pays de Blois réduits à pâturer l'herbe, les orties, les racines des prés, et dévorant les bêtes mortes: des femmes ee des enfants trouvés morts par les chemins, la bouche encore pleine d'herbes; des enfants suçant dans les cimetières les os des morts."

Dans le diocèse d'Angers, en 1683, écrit Rambaud, il y a des paysans qui ne mangent que du pain de fougère, et d'autres "qui sont trois ou quatre jours sans en manger un morceau".

Dans la généralité de Rouen, en 1696, sur 700,000 habitants, il n'y en a pas 50,000 qui mangent du pain à leur aise...; dans celle de Caen, la population a diminué de moitié, dans celle d'Alençon, la moitié des maisons est en ruines.

Dans la généralité de Moulons, lisons-nous encore, "les paysans sont noirs, livides, hideux: ils n'ont d'autre nourriture que leurs bestiaux, des châtaignes et des raves, et encore pas tous". Dans la généralité de Riom, ils ne se nourrissent que d'huile de noix.

"Vos peuples meurent de faim", ose écrire au grand roi l'archevêque de Cambrai.

Et Vauban note en 1707:

"La dixième partie du peuple est réduite à la mendicité et mendie effectivement, des neuf autres parties, il y en a cinq ans qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là, parce qu'elles sont elles-mêmes réduites, à très peu de chose près, à cette malheureuse condition; des quatre autres, trois sont fort malaisées".

En 1709, le roi commence à entrevoir la misère du pays: on sert du pain noir à sa table et ses laquais mendient par les chemins.

—o—

LE TELFERIQUE

C'est surtout en Italie que la guerre dans les régions montagneuses utilisa le merveilleux moyen de transport qu'est le telférique.

C'est un chariot léger qui réunit, au-dessus des abîmes, les sommets aux sommets, et qui, glissant sur de simples fils métalliques, transporte les combattants sur les lieux de combat et aussi les mulets, ravitaille en munitions les troupes des hauts plateaux et des montagnes et évacue les blessés.

—o—

LE PLUS ANCIEN DRAPEAU

A peu près toutes les nations ont déjà leur drapeau et celles qui n'en possèdent pas encore s'en feront certainement faire bientôt.

A ce sujet, il est intéressant de savoir que le plus ancien drapeau — parmi ceux qui sont en existence actuellement — est celui du Danemark. C'est une croix blanche sur fond rouge; il a été créé par le roi Waldemar il y a sept cents ans et n'a jamais subi aucune modification depuis.

—o—

POUR LE SOUVENIR

Lors de la discussion au Conseil des ministres de Belgique du projet de reconstruction des régions dévastées, il a été décidé que, tandis qu'on prendrait les mesures nécessaires pour remettre en état la plupart des villes et des villages, on conserverait leur aspect actuel à certains champs de bataille.

De même, on maintiendra en ruines, s'il y a lieu, certaines localités qui ne pourraient être reconstruites sur leur emplacement actuel.

C'est ainsi qu'Ypres et Dinant seront laissées dans leur état de ruines: des villes nouvelles seront bâties à côté.

—o—

LE COUT DES GUERRES



Depuis l'année 1850, mais sans compter les pertes causées par la dernière guerre qui a été la plus terrible de toutes, trois millions d'hommes avaient péri dans les guerres.

Celle de Crimée avait coûté 350 millions de dollars à l'Angleterre et un milliard cent- cinquante millions à la France et à la Russie.

La guerre de 1870 a coûté à la France 850 millions de dollars pour une durée de sept mois et ceci en dehors de l'indemnité à l'Allemagne et de la perte de l'Alsace-Lorraine.

La victoire des Russes sur la Turquie, en 1877-78, a coûté à la Russie 950 millions et la lutte du Japon avec la Chine a fait dépenser 211 millions à ce dernier pays.

Avant la guerre, toujours, les seules grandes puissances d'Europe dépensaient annuellement plus de six cents millions pour leurs armées qui comprenaient, au total et sur le pied de paix, deux millions et demi d'hommes. Ces chiffres élevés d'hommes et d'argent ne sont néanmoins que peu de chose, comparés aux effectifs et aux dépenses de la dernière guerre qui a mis aux prises vingt millions d'hommes et fait valser les milliards par centaines.

—o—

LA RECONSTRUCTION DE REIMS

D'après l'avis des experts, il en coûtera au moins un milliard de dollars pour réparer les dégâts causés à la ville de Reims par le bombardement des Boches.

C'est un montant énorme mais il faut savoir que cette ville avait des monuments magnifiques et qu'elle a subi au-delà de mille journées de bombardement au cours de la guerre.

Malgré les difficultés de la reconstruction et le coût élevé des matériaux, les travaux vont être poussés activement. Vingt plans complets ont été soumis par les principaux architectes de Paris et d'autres villes importantes. Aucun d'eux ne sera totalement adopté mais il sera fait usage de ce que chacun d'eux présente de meilleur pour arriver à un autre plan, définitif celui-là après approbation par le Conseil de ville.

Parmi les détails déjà décidés, il y a la construction de rues principales très larges, de quartiers ouvriers avec jardins et de trois cercles de Boulevards de largeur différente, dans le genre de ceux de Paris et de Bruxelles.

Il a été convenu également que toutes les maisons entourant la cathédrale disparaîtront, elles sont d'ailleurs en ruines; la cathédrale se trouvera ainsi au milieu d'une large place ce qui en rehaussera encore la beauté.

—o—

AUTRES TEMPS AUTRES MOEURS

25 février 1848, jour où le peuple français s'empara des Tuileries, des citoyens arrivés en armes au palais rassemblèrent vivement tous les objets les plus précieux, les portèrent dans une chambre basse et se firent les gardiens incorruptibles de véritables trésors. Tous ces hommes étaient pauvres et leur nourriture ne fut pendant deux journées que de pain grossier. Lorsque le gouvernement provisoire envoya avec eux un commissaire pour procéder à l'enlèvement de ces richesses, qui allaient être tranférées intactes au Ministère des Finances, le délégué du pouvoir révolutionnaire dit à ces braves gens:

— Que voulez-vous pour votre récompense?

— Du pain blanc, répondirent-ils.

—— o ——

UN JOUR FAVORABLE

Il y a de nombreuses personnes qui considèrent le vendredi comme un jour néfaste; c'est de la superstition tout simplement et il serait facile de prouver par de nombreux faits d'histoire que la réputation de malchance faite au vendredi n'est certainement pas méritée.

C'est un vendredi que Christophe Colomb partit d'Espagne à la recherche d'un nouveau monde, un vendredi qu'il aperçut la terre pour la première fois, un vendredi encore qu'il commença son voyage de retour et un vendredi également qu'il débarqua en Espagne.

C'est un vendredi que, le voyage suivant il vit la terre américaine, un vendredi qu'il y débarqua et un vendredi toujours qu'il rentra pour la deuxième fois dans son pays.

—— o ——

BARBE-BLEUE A-T-IL EXISTE?

La fameuse affaire Landru remet en mémoire le fameux Barbe-Bleue dont les exploits sanglants nous ont fait tous frémir quand nous étions enfants.

Chacun croit qu'il ne s'agit là que d'un conte, alors qu'en réalité, Barbe-Bleue a existé. D'anciennes chroniques nous apprennent que, jadis vécut en Angleterre un homme qui fut accusé et convaincu d'avoir tué plusieurs de ses successives épouses et au-delà de cent enfants. Il subit en conséquence le supplice du bûcher.

Une particularité extraordinaire qui lui valut son surnom, c'est que sa barbe et ses cheveux très noirs avaient des reflets bleus qand on les regardait sous un certain jour.

Un auteur français vit dans tout cela l'occasion d'un conte sensationnel et il ne se trompa nullement. Le Barbe-Bleue de la légende est connu de tous alors que le vrai est totalement oublié.

—— o ——

LA TREVE DE DIEU

Le plus grand mal du moyen âge venait des guerres continuelles. Les évêques firent de constants efforts pour y mettre fin.

Au onzième siècle, de nombreux conciles proclamèrent la *Trêve de Dieu*. Il y avait trêve, c'est-à-dire cessation de toute hostilité entre seigneurs voisins belligérants, depuis le mercredi, au coucher du soleil, jusqu'au lundi matin.

La guerre était encore défendue pendant le carême, l'Avent, les jours de vigiles et de fêtes. Les conciles stipulaient en outre que nul homme de guerre ne pouvait attaquer et "faire aucun dommage" aux moines, aux clercs, aux religieuses, aux femmes, aux pèlerins, aux marchands, à leurs serviteurs et aux laboureurs.

—— o ——

FLEURS DE CHAMPS DE BATAILLE



Un phénomène étrange peut être vu actuellement sur les récents champs de bataille, en France. Dans les trous d'obus et dans les tranchées poussent des fleurs d'un genre tout-à-fait inconnu aux personnes vivant actuellement.

Les botanistes se sont intéressés à la chose et croient que ces fleurs proviennent de semences jusqu'alors trop profondément enfouies dans le sol pour pousser.

L'un d'eux dit ceci: "C'est la preuve que des semences peuvent être enterrées pendant de longues années sans perdre leur pouvoir de germination; on en a déjà observé qui avaient été soixante ans dans ce cas-là. Dans les tombeaux des momies égyptiennes, on a trouvé des grains de blé enfouis là depuis des milliers d'années et qui ont parfaitement germé quand on les a plantés. Il est donc, non seulement possible mais probable, que les fleurs étranges vues en France soient dans des conditions semblables."

Voilà une conséquence de la guerre que peu de personnes, certainement, auraient pu prévoir.

—— o ——

ESPIONS DE HAUTE ENVERGURE

En temps de guerre et même en temps de paix, l'espionnage se pratique continuellement dans toutes les nations; ce n'est peut-être pas d'une délicatesse très raffinée mais c'est admis et les plus grands hommes eux-mêmes n'ont pas dédaigné, à l'occasion d'espionner avec une audace parfois stupéfiante.

Un général, disait le grand Napoléon, doit voir par les yeux de tous ses hommes, soldats et officiers et, s'il ne voit pas clairement, il doit employer ses propres yeux.

C'est d'après ce principe que, lui-même, risqua témérairement sa vie ou tout au moins sa liberté en débarquant une nuit, en 1805, sur la côte Sud d'Angleterre pour découvrir l'endroit le plus favorable à une invasion de ce pays.

Lord Kitchener fit preuve d'une égale audace en maintes circonstances lors de ses campagnes coloniales; son exemple a été suivi par ses officiers, principalement le colonel Wingate.

Une légende veut que, la nuit précédant Waterloo, Wellington se soit promené dans tout le camp français grâce à un passe-port falsifié ou procuré à prix d'argent.

Dans cette guerre, nombre d'officiers de haut grade, parmi les alliés comme parmi les ennemis ont espionné au prix des plus grands risques et plusieurs ont payé de leur vie leur entreprise hasardeuse.

—— o ——

UNE GRANDE CAVERNE

La plus grande caverne connue est la "Mammoth Cave", à 85 milles du sud-ouest de Louisville, dans le Kentuckey. Elle a environ 10 milles de longueur et une multitude de galeries, grottes, avenues où il y a des rivières et des chutes d'eau. Pour parcourir la "Mammoth Cave" entière, il faudrait faire un trajet de 150 milles.

—— o ——

FLEURS DE PAPIER

Les fleurs artificielles étaient inconnues aux anciennes nations civilisées de l'Europe; on les mentionne pour la première fois en Italie au XIVe siècle. En Chine cependant, on en fabriquait depuis très longtemps.



HOMMES

L'impulsion irrésistible poussant un célibataire à faire l'amour à toutes les jolies filles qu'il rencontre sur sa route, est aussi inévitable que les oreillons, la grippe espagnole ou les cors aux pieds.

Avant le mariage, les paroles d'un homme sont trop belles pour être vraies, après le mariage, elles sont trop vraies pour être belles.

Un homme prend généralement une femme pour sa grande force de caractère et les brillantes qualités qu'elle n'a jamais eues.

FEMMES

Une femme garde toute la vie une petite place dans son coeur pour les amoureux qu'elle a eus autrefois; mais chez un homme il n'y a rien de mort comme un amour mort. Tout disparaît, jusqu'au souvenir.

Les jeunes filles, cette année, ne portent leurs robes un peu plus longues, que pour permettre aux célibataires d'admirer leurs jolis chapeaux.

Lorsqu'une jeune femme commence à s'apercevoir que tous les hommes sont faits sur le même modèle, il est temps pour elle de s'en retourner chez sa mère.

Un homme chanceux en amour est celui qui peut sortir d'un flirt avant qu'il ne soit trop tard.

Quelquefois un seul mot sorti de la bouche d'une jeune fille nous fait songer à l'amour, à Venise, à la poésie ou à une autre femme.

Ce ne sont pas les femmes qu'il a aimées et perdues qui troublent le coeur d'un célibataire; ce sont les femmes qu'il a aimées et qu'il n'a jamais réussi à conquérir.

Un homme peut pardonner à une femme de le détester mais non de l'aimer sans sa permission.

Un homme à la même opinion d'une jeune fille qui fume la cigarette qu'une jeune fille aurait d'un jeune homme qui s'asseoirait dans un hamac pour faire voir ses jolies chaussettes.

Le dernier mot d'un homme marié est toujours le mot avant le dernier.

Ce qui fait qu'un homme est resté célibataire, c'est qu'une femme, puis une autre et encore une autre se sont trouvées sur son chemin.

Pour un célibataire, une femme est une petite créature qui mange de tout excepté de la vraie viande, croit tout excepté la vérité, dit tout excepté ce qu'elle pense et fait tout excepté ce que l'on attend d'elle.

Il est parfois difficile pour un célibataire d'être "constant" dans ses variations sentimentales.

L'homme est toujours possédé par ce qu'il possède: le mari par sa femme, l'avare ou le riche par la fortune, le vaniteux par son orgueil et son ambition.

Ce qui empêche une jeune fille de se marier, c'est ce qu'elle aura à dépenser et ce qu'il aura à dépenser.

Une jolie sténographe blonde, brune ou rousse, trouvera toujours une bonne raison pour empêcher son patron d'aller dîner avec sa moitié.

Le jour du mariage pour une jeune fille est un véritable enterrement, car c'est la dernière fois qu'elle fera à son goût dans le ménage.

Avez-vous déjà regardé ou remarqué le regard triste de la jeune épouse qui rencontre un de ses anciens amoureux qui était trop pauvre pour faire un mari mais qui était assez aimable pour faire un amoureux charmant.

Quelles que soient les connaissances d'une femme en mathématiques, elle ne pourra jamais admettre que quinze livres ajoutées à son poids la feront peser quinze livres de plus et que six ans ajoutés à ses 25 ans la feront plus vieille que 27 ans.

La mode des chapeaux et des robes peut changer, mais la femme idéale pour un homme sera toujours le modèle de 1830, la Mimi-pinson de Musset.

Une femme se marie pour avoir quelqu'un de qui parler. Un homme se marie pour avoir quelqu'un à qui parler.

Les amoureux de nos villégiatures sont comme des fleurs annuelles, ils sont les plus charmants mais les plus passagers.

Il n'y a qu'une chose plus vaine que les hommes, ce sont les regrets.

De tous les êtres vivants, les femmes, les chats et les mouches, sont ceux qui perdent le plus de temps à leur toilette.



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

Un archéologue américain parvient à pénétrer les mystères de la plus ancienne des pyramides d'Egypte. — Un monument indestructible de cinquante-sept siècles d'existence. — La chambre mortuaire du Pharaon Cheops et les couloirs musicaux qui y conduisent.

Il y a maintenant cinquante-sept siècles, soit depuis trente-sept siècles avant la naissance du Christ, que la grande pyramide de Khufu ou Cheops, repose sur ses assises immuables, à huit milles à peine du Caire, capitale de l'Egypte. Cette merveille du monde, qui a fait l'admiration de nombre de Canadiens ayant voyagé, est l'irréfutable preuve que nos ancêtres savaient construire solidement. Car, lequel de nos monuments modernes, ou même datant de quelques centaines d'années, pourrait résister ainsi, pendant près de six mille ans, aux morsures du temps et au vandalisme des touristes?

Il ne faut pas oublier que c'est à l'ombre de cette pyramide que Napoléon livra l'une des plus remarquables batailles de l'histoire, et que bien des fois, avant le grand empereur, le même monument avait été le témoin impassible d'autres combats. Forcément, au cours de ces rencontres de masses armées, des projectiles, en grand nombre, atteignirent les pyramides, mais c'est à peine s'ils lui causaient des éraflures plutôt insignifiantes.

Les milliers et les milliers d'amateurs de souvenir ont tour à tour arraché un caillou ou un fragment de roc à l'antique monument, mais rien n'en a paru dans son ensemble. Les savants et les archéologues ne cessent pas d'y pratiquer des fouilles, au nom de la science et de l'histoire, mais le colosse de pierre est toujours là, toujours ainsi majestueux, aussi imposant, défiant les siècles de son sommet souvent couronné de nuages, semblant se confondre avec l'inconnu, l'éternité.

On a arraché à la pyramide nombre de ses secrets, mais parmi les fouilles les plus importantes et les plus intéressantes, il faut signaler celles de l'Américain Dow Covington, suspendues à cause de la guerre, mais qui doivent se continuer incessamment.

Dow Covington a commencé ses travaux de recherches en 1905, et en neuf années d'excavations et de fouilles, il a réussi à arracher à la plus grande des pyramides, plus de secrets que n'en avaient trouvés tous les au-

tres archéologues réunis qui l'avaient précédé.

Ainsi, il est parvenu à déblayer tous les couloirs ou conduits qui purent être trouvés. Il a découvert que certains vents produisaient des sons musicaux en passant par certaines prises d'air que des débris accumulés depuis plus de 5000 ans avaient bouchés. Il espère découvrir une autre prise d'air, au nord, ce qui produira un autre effet de musique, lorsque le vent s'y engagera. C'est peut-être là ce que des poètes appelleront la chanson des pyramides.

Il a réussi à abaisser la température intérieure, de 89 degrés à 77 degrés. Il a découvert un chemin accessible aux touristes, conduisant aux chambres mystérieuses du centre, ainsi qu'à un puits merveilleux atteignant le niveau du Nil, en l'an 2170 avant l'ère chrétienne.

C'est Dow Covington, qui, le premier, découvrit sous les sables du désert, accumulés depuis des siècles, que la surface initiale des pyramides était de pierre calcaire polie et blanche comme du marbre. Le monde entier ignorait ce détail, à cause des amoncellements de sable et de pierre accumulés sur cette surface, pendant des milliers et des milliers d'années. C'est cette même qualité de pierre calcaire qu'on utilise pour construire les plus belles mosquées égyptiennes modernes. Lorsque Covington découvrit le tombeau du roi Cheops, il constata qu'il était aussi blanc que le marbre le plus blanc des palais modernes; l'air, cependant, a quelque peu changé cette blancheur initiale.

Il en est fort peu parmi vous, jeunes lecteurs, en état de bien comprendre ce que représente une période de trente-sept siècles avant l'ère chrétienne. Cela fait près de cinquante-sept siècles ou exactement 5,611 ans!

Or, à cette époque lointaine, on savait—c'est fantastique,—mieux construire que de nos jours. Quelle maçonnerie moderne pourrait durer autant que celle des pyramides? Combien de monuments superbes ont été élevés et sont disparue, depuis? Seules, les pyramides restaient intactes et devenaient avec les siècles, de plus en plus mystérieuses.

Mais la main d'oeuvre qu'il fallut pour leur construction ne se trouverait plus de nos jours. On la trouverait mieux pour la destruction, puisque c'est une des leçons de l'épouvantable guerre d'où nous sortons. Et, en passant, disons qu'il faut de la souffrance autant pour construire que pour détruire. Il y a 5,000 ans, c'était les esclaves qui peinaient, de nos jours ce sont les soldats qui s'entretuent.

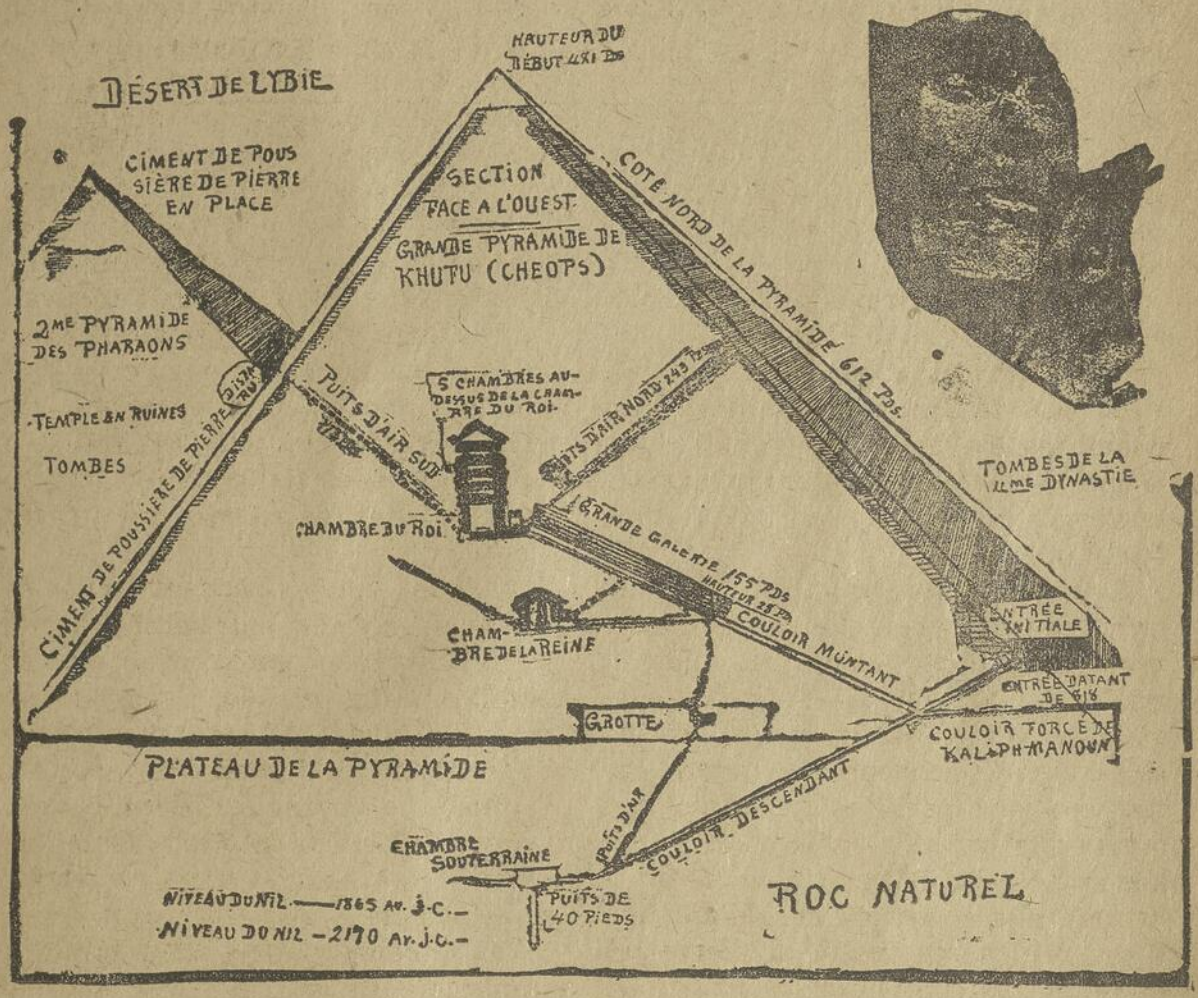
Pendant vingt ans, cent mille esclaves taillèrent et empilèrent les pierres, les tournant dans l'exacte direction du nord et du sud. Ils construisirent d'abord sur le roc qu'ils excavèrent ensuite, une base d'un septième de mille de longueur, latérale, exactement 761 pieds, et cette seule base couvrait près de 13 acres de terrain, en superficie.

On a compté dans cet immense monument de 481 pieds de hauteur, 210 espèces différentes de pierre calcaire, ressemblant au marbre, tellement bien jointes, malgré leur diversité, que l'ensemble, à part les cavités voulues ne forme qu'une masse compacte. L'angle d'inclinaison des faces de la pyramide, de la base au sommet, est un peu plus de 51 degrés. Quand on songe que des manoeuvres qui ne possédaient pas nos machineries perfectionnées, ont ainsi accumulé et entassé 85,000,000 de pieds cubes de

pierre, ou 2,300,000 blocs séparés, on a une faible idée de l'effort gigantesque qui a dû être déployé dans cette construction.

Et, dire que pendant des siècles, on a pris les pyramides pour une carrière publique, et qu'on a enlevé de leur surface, toute la pierre qui en

M. Covington a trouvé dans les fouilles pratiquées à la base, des reliques merveilleuses qu'il a envoyées aux grands musées de Londres, Paris et New-York: des bronzes et des terre-cuites d'un art inconcevable, ainsi que le squelette complet d'un oiseau sacré qui volait, il y a 5,600 ans. Il a com-



Poupe latérale de la pyramide de Chéops, vieille de 5,600 ans, montrant les divers pavage conduisant à la mystérieuse chambre de Pharaon.

était détachable, pour la transporter au Caire et en construire des palais. Malgré cette exploitation ou ce vandalisme, les pyramides n'ont perdu autre chose que leur surface et elles restent debout, indestructibles et impassibles témoins des siècles et des générations qui se sont succédées!

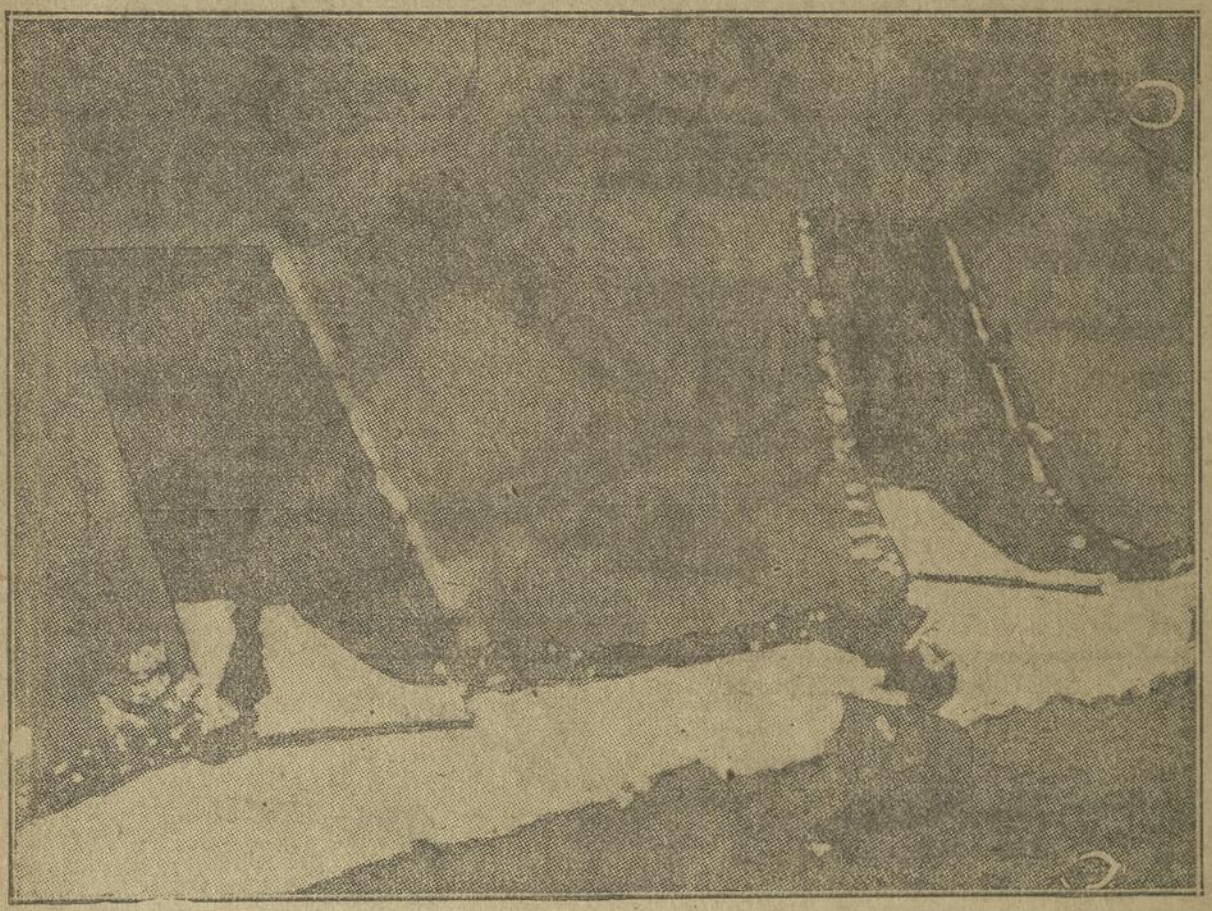
mencé des fouilles à l'endroit même où le calife Manoun avait abandonné les siennes, il y a plus de 1000 ans, en 818 de l'ère chrétienne. Ce fut ce Manoun qui découvrit la première entrée du monstre de pierre, mais ses recherches incomplètes furent vite abandonnées.

Les siècles passèrent, et il appartenait à un citoyen Américain de pénétrer le premier au coeur même de la pyramide et de mettre à jour une partie des mystères endormis dans ses flancs.

Pour arriver à la première chambre intérieure qu'il découvrit, il lui fallut déblayer un couloir de 350 pieds de long, dans lequel il fallait marcher degrés. Et lorsqu'il parvint à déboucher un autre puits de 174 pieds, donnant dans la chambre du roi, il abaissa encore cette température intérieure.

Il est difficile de dire à quoi servaient ces couloirs diamétralement opposés.

Au-dessous de la chambre du roi, située au coeur même de la pyramide, se trouve la chambre de la reine, où



donner d'abord que quatre pieds de hauteur par trois de large. Dans la chambre, au bout de ce couloir, il dé- sur les genoux, puisqu'il ne put lui couvrit l'orifice d'un puits de 192 pieds de profondeur, bouchée par une épaisseur de 20 pieds de débris. Lorsque tout fut déblayé, un courant d'air frais et musical s'établit, et la température intérieure baissa du coup de 12

aboutit un puits non encore tout déblayé, mais qui doit avoir une longueur de 300 pieds. M. Covering a déjà installé des supports métalliques sur une longueur de 156 pieds, dans ce puits, et le travail d'excavation va reprendre de plus belle, depuis la fin de la guerre. En dirigeant ces derniers travaux, M. Covington a trouvé, entre autres reliques, à la quatre-vingt-qua-

trième couche de pierre, un bracelet de fer, pour enfant, très finement ciselé. Il croit avec raison que c'est là le plus ancien objet de luxe, dans le monde entier.

C'est M. Covington qui a eu l'honneur de tracer le premier la route de la chambre du roi d'Egypte Cheops, le constructeur de ce monument, et il a trouvé également la tête momifiée et passablement conservée de ce pharaon, dans son tombeau.

Le visiteur qui fait aujourd'hui une excursion à l'intérieur de la pyramide de Gheops, entend comme des sons de harpe éolienne, c'est le vent qui s'engouffre dans le couloir-cheminée du côté sud. Lorsque le couloir nord sera débouché à son tour, on s'attend à trouver une nouvelle mélodie, et l'on est persuadé que les Egyptiens primitifs connaissaient assez les lois de l'acoustique pour avoir fait construire de cette façon, en tuyaux d'orgue, les multiples prises d'air de la pyramide.

La chambre de la reine n'a jamais servi, car Mertitefe, l'épouse du Pharaon Cheops, survécut à ce dernier et épousa son beau-frère Chephren qui fut le constructeur de la seconde pyramide qu'on voit au second plan, dans la vignette ci-contre, à l'entrée du désert de Lybie.

La grande chambre du roi a 36 pieds par 17 en superficie, et elle mesure 19 pieds en hauteur. Les murs sont en granit poli comme des glaces et d'une grande richesse. Il y a quatre autres chambres superposées au-dessus de cette chambre centrale, contenant le tombeau du pharaon, en marbre incrusté de métaux précieux. On accède à cette chambre royale par une vaste galerie de 155 pieds de long par 28 de haut et sept de large. Cette galerie avait été découverte par des archéologues antérieurs à M. Covington, mais celui-ci fut le premier à en entreprendre le parfait déblaiement. Tout le long de cette galerie, on compte 28 enfoncements ou niches que l'on suppose avoir été construites pour y placer d'autres tombeaux.

Comme je vous le disais, plusieurs de nos concitoyens ont eu l'avantage de visiter cette merveille du monde. Je vous souhaite d'avoir à votre tour le même avantage, lorsque vous serez plus grands, et je suis certain que vous prendrez là une magnifique leçon de l'histoire la plus ancienne qui nous soit parvenue.

——o——

LE PANORAMA DE SEDAN

L'anniversaire de Sedan, que l'Allemagne célèbre avec fracas, nous rappelle une proposition qui fut faite à un peintre français et qui a donné lieu à une réponse qui a souvent été attribuée à Detaille.

M. Wolff, à la suite delavogue des panemas, avait demandé à M. Castellani, qui était un maître de ce genre, le panorama de Sedan, pour Berlin.

L'artiste ne roulait pas sur l'or, et la proposition, au point de vue pécuniaire, était avantageuse: on était monté jusqu'à $60,000 versés tout de suite.

— Je veux bien me déshonorer, dit M. Castellani, mais si la somme en vaut la peine.

— Combien voulez-vous donc? lui demanda-t-on.

— Cinq milliards, répondit-il.

Cinq milliards était l'indemnité que la France avait payé à l'Allemagne après la guerre de 1870.

——o——

Le jeu est la distraction des gens d'esprit et la passion des imbéciles.



SOURCE DE REVENUS QUE NOUS NEGLIGEONS : LE CAVIAR

Le caviar est un mets connu depuis plusieurs siècles, et le grand poète anglais Shakespeare en fait mention dans "Hamlet".

Le caviar se fait avec les oeufs de différentes espèces d'esturgeon.

Le meilleur caviar nous vient de Russie; les grandes rivières de ce pays regorgent d'esturgeons. Ce poisson est également abondant au Canada.

L'esturgeon est un genre de poisson de la famille des acipensérídés; il a une peau granuleuse armée d'écussons osseux disposés régulièrement. Sa tête est prolongée en un grouin pointu, sous lequel s'ouvre une bouche sans dents.

Il se tient généralement dans les eaux salées, mers lacs ou fleuves qu'il remonte au moment du frai.

Outre le caviar, l'esturgeon fournit une bonne colle; sa chair est très bonne. Elle se fume et se sale comme l'anguille.

Le caviar, que les Russes appelle "ikra" est l'objet d'un commerce important en Russie. Il en existe plusieurs sortes: Le "caviar grenu", destiné à être mangé frais. On le prépare en nettoyant les oeufs dans un crible et en les laissant séjourner une heure dans la saumûre; après quoi on les fait égoutter sur un tamis. Le "caviar compact" se prépare de même; pendant que les oeufs sont dans la saumûre, on les pétrit avec la main, puis on les met dans des sacs de toile, que l'on tord fortement pour faire égoutter la saumure, avant de les placer dans des barils; ensuite on les sale de nouveau et on les fait sécher au soleil. Le "caviar rouge" se fait avec les oeufs de deux poissons, le mulet gris et une espèce particulière de carpe.

La taille de l'esturgeon varie entre un pied de long et quinze pieds. Quelques specimens pèsent jusqu'à 2,000 livres.

Depuis plusieurs années les Etats-Unis ont commencé à faire le commerce du caviar et y ont trouvé des bénéfices appréciables. Chez nous malheureusement les pêcheurs maladroits jettent chaque année à la mer des millions et des millions d'oeufs d'esturgeon qui pourraient être vendus avec profit. Le gouvernement devrait instruire les pêcheurs et leur faire comprendre les fortunes qu'ils gaspillent ainsi; sans compter qu'avec la quantité d'esturgeons que nous pêchons chaque année, la province de Québec pourrait se créer de toute pièce une industrie rapportant de gros bénéfices.

—:o:—



Alexandre Hardy et les principaux interprètes de ses oeuvres.

HISTOIRE DU THEATRE EN FRANCE

Dans un article précédent nous avons parlé du théâtre français jusqu'à Molière et Corneille.

Il importe d'ajouter quelques traits à cette époque que l'on a appelée "la renaissance", alors que son influence se faisait sentir en Italie depuis au-delà de cent cinquante ans.

Marot qu'on peut considérer comme le père de la poésie française, avait conservé dans ses vers la naïve allure des ballades et des fabliaux ; mais bientôt avec Ronsard, les hymnes et les odes ressuscitèrent. Ronsard s'amusa à combiner, à l'aide du grec et du latin, une langue particulière qui le rendit souvent inintelligible. Cependant Ronsard eut beaucoup de génie et jouit d'un grand crédit auprès de ses contemporains. Ronsard traduisit le "Plutus" d'Aristophane. C'était une époque de traduction. Octavien de St-Gelais avait déjà mis en français six comédies de Térence ; Baif, Bonaventure Desperriers s'appliquaient à faire revivre le goût ancien.

Jodelle fut le premier qui bannit de la scène française les Moralités et les mystères, et remit en honneur les formes grecques et latines.

Jodelle, le premier, d'une plainte hardie
Françaisement chanta la grecque tragédie
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
La jeune comédie en langage françois,
Et si bien les rima, que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre.

Jodelle n'a pas suivi exactement une même mesure de vers ni un ordre régulier de rimes masculines et féminines, progrès qui ne faisait que commencer à s'introduire dans la poésie française.

Jodelle mourut "de pauvreté", son dernier soupir s'exhala en un reproche à l'adresse de Charles IX. Jodelle se compare à Anaxagoras s'enveloppant de son manteau pour mourir et disant à l'oublieux Périclès:

Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met.

Jean de la Taille n'est resté célèbre que par la fameuse licence qu'il se permit dans sa tragédie intitulée : Daïre. L'auteur a mis ces paroles dans la bouche de Darius mourant:

O Alexandre, adieu; quelque part que [tu sois,
Ma mère et mes enfants aye en re- [commanda...
Il ne put achever, car la mort l'en- [garda.

Recommanda, pour recommandation est unique dans son genre et constitue la plus forte licence qu'aucun auteur se soit permis. Jacques de la Taille mourut à vingt ans, et c'est là son excuse.

Garnier donna au théâtre plus de régularité, il fut le premier à représenter sur la scène française des sujets nationaux.

Pierre de la Rivey composa plusieurs comédies en prose dont l'une "les Esprits", semble avoir fournie des situations à l'avare de Molière et au Retour Imprévu de Régnard.

Hardy, le plus fécond de nos auteurs dramatiques, composa plus de huit cents pièces, dont quarante seulement nous sont parvenues. Hardy composa en une seule journée au-delà de deux mille vers. Hardy offre de curieuses expressions, tout à fait dignes de ses prédécesseurs:

Craindre, le repentir. Eh, pourquoi [donc, mauvaise,
M'eslis-tu pour époux? Que deviendra [ma braise?

Mayret fut un des meilleurs poètes de ce temps; dans Les Galanteries du Duc D'Ossone, Mayret donna libre cours à ses audaces licencieuses (les plus honnêtes femmes fréquentaient cette comédie avec aussi peu de scrupule et de scandale que le jardin du Luxembourg). Cela ne faisait pas l'éloge du Luxembourg.

Beauchamp dans ses recherches sur les commencements du théâtre français les divise en trois âges: le premier, d'Etienne Jodelle à Robert Garnier (de 1521 jusqu'à 1573), le second, depuis Robert Garnier jusqu'à Alexandre Hardy (de 1573 jusqu'à 1662); le troisième depuis Alexandre Hardy jusqu'à Pierre Corneille (de 1662 jusqu'à 1684, période que nous allons parcourir.

Parmi les poètes et écrivains dramatiques que nous allons voir il convient de donner une place de choix à Rotrou.

Rotrou, plus jeune que Corneille de quelques années, l'avait précédé dans la carrière dramatique, Corneille l'appelait même son père; mais le fils ne tarda pas à laisser le père loin derrière lui. Les principales oeuvres de Rotrou sont: Le Mort amoureux, Hercule mourant, Céliane, Laure persécutée, Venceslas. Cette dernière pièce est la seule de Rotrou qui soit maintenue au répertoire actuellement.

Immédiatement après Rotrou vint le "matamore" Georges de Scudéry; on a dit de lui qu'il écrivait avec la pointe de son épée de garde-française. Ses principales oeuvres sont: Alaric, Lygdamon. Il eut le tort de s'attaquer au Cid de Corneille pour plaire au cardinal de Richelieu qui était à ce moment tout puissant.

Du Ryer vint après, on lui doit Scévole et Thémistocle; il a fait de très jolis vers pleins de noblesse et d'énergie :

Qui remplit tout le pont de sa seule [personne,
. . . . . .

J'ai fait la guerre aux rois, je l'eusse fait aux dieux.

Bois-Robert qui fut le protégé de Richelieu, n'a rien laissé qui vaille la peine d'être cité. Ce fut un poète très prétentieux qui se contenta de faire de mauvaises adaptations ou traductions des pièces de Calderon ou de Scarron.

Benserade fut surtout un poète de cour, après avoir composé plusieurs tragédies dans sa jeunesse il fit un très grand nombre de ballets. Benserade a mis en rondeaux les Métamorphoses d'Ovide. On connait la fameuse dispute qui eut lieu au sujet du sonnet de Job et de celui d'Uranie, dispute qui partagea toute la cour.

Desmarets doit sa réputation à ses Visionnaires, il avait une grande supériorité de versification sur les auteurs que nous avons cités.

Tristan l'Hermite, Cyrano de Bergérac, Gaultier de Coste, La Calprenède, Pujet de la Serre, Colletet, l'abbé Boyer (qui fit plus de 500,000 vers), Scarron qui composa le Roman comique, préparèrent l'arrivée de Corneille. Scarron fit surtout des comédies en vers et en prose; Jodelet maître et valet, etc. Ce fut un poète excessivement malheureux, il avait épousé Mlle d'Aubigné qui devint plus tard Mme de Maintenon. Scarron, malgré les plus vives souffrances, garda toujours une inaltérable gaieté.

Nous ne parlerons que pour mémoire de Claude de L'Estoile, Claveret, de Guérin, du Bouscal, de Chevreau, de Brosse, Magnon, Michel Leclerc.

Desfontaines, Montauban, Gilbert; ces auteurs n'ont pu même atteindre à la médiocrité.

Le théâtre de cette époque subissait les influences italiennes et espagnoles; d'Italie vinrent les pointes, les concetti, les métaphores burlesques; d'Espagne vinrent les intrigues romanesques, les fanfaronnades, le décousu de l'action; mais des deux côtés, malgré ces défauts, notre théâtre gagna une vivacité comique, et une liberté que l'antiquité ne lui aurait pas donnée.

Nous terminerons cet article en donnant l'heure à laquelle les théâtres ouvraient leurs portes; c'était à une heure précise, le spectacle commençait à deux heures; il devait être fini à quatre heures et demie. On avait pris cette mesure à cause de la boue et des filous qui, au dire des historiens encombraient les rues de Paris à cette époque.

—o—

MOTIFS QUI DOIVENT ENGAGER A PLANTER DES ARBRES

Les arbres font obstacles aux vents.

Les arbres empêchent le sol de poudrer.

Les arbres empêchent l'évaporation.

Les arbres retiennent la neige.

Les arbres augmentent les rendements.

Les arbres diminuent les mauvais effets des vents chauds.

Les arbres servent de demeure aux oiseaux destructeurs d'insectes.

Les arbres embellissent les demeures, fournissent de l'abri au bétail, au jardin, au verger.

Les arbres cultivés proprement croissent bien. Laissés à lutter contre les mauvaises herbes, les plantes adventices, ils poussent misérablement.

—o—

Dans la cuisine révolutionnaire, les niais font le plum-pudding et les habiles le mangent.

INDUSTRIE CRIMINELLE

Comment certains commerçants peu scrupuleux n'hésitent pas à empoisonner les gens pour s'enrichir. — Ce que nous mangeons très souvent.

Le Conseil supérieur d'hygiène de la province de Québec a commencé cette année à faire la lutte contre les exploiteurs de la viande de veau. Depuis quelques années déjà cette fraude se fait sur une échelle plus ou moins grande, mais cette année elle a pris des proportions tellement considérables que le Conseil d'hygiène a cru devoir intervenir.

Voici en quoi consiste cette exploitation. Des commerçants vont de rang en rang dans nos campagnes et achètent des habitants des veaux, qui non seulement ont moins de trois semaines, mais dont la plus grande partie sont de 2, 3, 4 et 5 jours. Ces veaux sont apportés à un endroit central où on en fait l'abatage. On en enlève la peau, on les vide, on les désosse, et on coupe la chair encore visqueuse en petits morceaux que l'on met ensuite en barils. De plus, ce qui est encore plus criminel, on a le soin de mêler cette viande avec d'autres ingrédients, que l'on emploie, à ce que l'on dit, pour en empêcher la putréfaction. Tel paraît bien être le but que l'on se propose, puisque l'un des composés dont on fait usage s'appelle la préservaline.

Ces barils sont encore expédiés à certains établissements. Là, ils sont vidés et on en mêle le contenu avec d'autres viandes, soit de poulet, de jambon, de langue, ou autres, pour en faire de la saucisse, du *baloney* (saucisson de Boulogne) ou pour les mettre en boîte de conserves.

Comme on le voit, cette exploitation de la viande de veau constitue une industrie très payante et en même temps très dangereuse. En effet, ces viandes qui sont à peine formées et qu'on livre sans scrupule à l'alimentation humaine, sont malsaines par le fait qu'elles sont exposées à se corrompre facilement et rapidement. De plus elles contiennent des poisons organiques, qu'on appelle des toxines, qui ont un très mauvais effet sur l'estomac et sur les intestins de ceux qui en mangent. Aussi, n'est-il pas rare de constater souvent des diarrhées très aiguës et même des empoisonnements après l'ingestion de toutes ces substances. Disons enfin que ces viandes ne contiennent pas d'aliments nutritifs.

On conçoit donc, que le Conseil d'hygiène ne pouvait pas rester indifférent devant une telle situation. Son devoir d'intervenir était tout tracé afin de protéger la santé publique menacée. Mais dans la dernière campagne qu'il vient de faire à travers la Province de Québec, il n'est pas parvenu à faire disparaître tous les foyers de l'exploitation de cette viande malsaine. Il a pu réussir cependant à en déloger un bon nombre dans lesquels il a découvert près d'une centaine de mille livres de viande de veaux abattus prématurément. Ces viandes ont été confisquées d'urgence et détruites sur place.

LA CHASSE A LA LOUTRE



Dans les rivières où elles se rencontrent, les loutres causent de grands dommages car elles mangent beaucoup de poissons. On s'efforce donc de les détruire par tous les moyens: pièges, fusils, etc. Mais, en Angleterre, on les chasse surtout avec des chiens, ce qui constitue un sport très en faveur.

Il y a des meutes pour la chasse à la loutre comme il y en a pour la chasse au renard. Elles se composent généralement d'une trentaine de chiens courants, auxquels on adjoint quelques chiens de petite taille, qui ont leur utilité, comme vous allez le voir.

C'est pendant la nuit que les loutres attrapent le poisson. Le jour, elles restent cachées. Il s'agit donc, pour les chasseurs, de découvrir leurs retraites et ce n'est pas là chose aisée. En effet, les terriers, situés sur les bords de la rivière, ont toujours leur ouverture au-dessous du niveau de l'eau. Ils ne sont donc pas visibles. Pour rentrer chez elles, les loutres font un plongeon et disparaissent.

Le principe essentiel, pour les chasseurs, est de remonter le courant d'une rivière et de toujours repousser la loutre devant soi, dès qu'on l'a découverte. Il y a plusieurs raisons à cela. La première est de ne pas troubler l'eau. Ensuite, l'eau descendante apporte au nez des chiens l'odeur particulière de la loutre et cette odeur permet de découvrir la piste et le terrier. Conséquemment, en suivant cette tactique, l'odeur des chiens ne parvient pas à la loutre et celle-ci, sans défiance, reste dans son terrier jusqu'au dernier moment.

Les chiens, menés par les piqueurs, suivent donc les rives, tantôt sur terre, tantôt dans l'eau, en flairant et en inspectant tout minutieusement. Dès qu'un chien a flairé la loutre, il donne de la voix et la chasse commence à prendre de l'intérêt.

Les chasseurs observent avec soin la nappe d'eau. Et voici, en effet, la loutre qui vient d'être "levée". Elle a quitté son refuge, affolée par le bruit, et maintenant elle nage entre deux eaux, avec l'idée d'échapper aux chiens qui nagent à sa poursuite. Toujours, suivant le principe énoncé plus haut, il faut éviter que la loutre ne descende le courant. Pour cela un certain nombre de chasseurs entrent dans l'eau, souvent jusqu'aux épaules, et, se tenant les uns près des autres, forment un barrage.

La loutre, trouvant sa retraite coupée en aval, remonte donc le courant, poursuivie par les chiens. Mais sa nage est plus rapide que celle de ses assaillants et bientôt elle leur échappe en se réfugiant dans un autre terrier. Elle a ainsi plusieurs domiciles, tout comme les gens riches. Les uns sont des habitations somptueuses, sûres et remplies de provisions. Les autres ne sont que des petites cachettes provisoires. Si l'imprudente s'est confiée à un de ces derniers domiciles, sa mort est prochai-

ne. On en dégage l'entrée à coup de pioches et voici que la loutre est traquée dans son gîte par une meute furieuse.

Pourtant, les chiens courants sont trop gros pour pénétrer dans l'étroit couloir de l'entrée. C'est alors qu'interviennent les petits chiens qui se glissent dans le repaire-repaire et, après un combat acharné, font sortir l'animal.

La loutre, désespérée, fait face à ses ennemis. Mais, blessée, fatiguée par une longue résistance, elle est tuée en un clin d'oeil.

—o—

POUR COMBATTRE LES MOUCHES

Ces parasites causent de grandes pertes aux cultivateurs. Elle irritent les vaches à tel point qu'elle réduisent la production du lait. On peut les combattre en appliquant, à intervalles plus ou moins fréquents aux parties du corps généralement attaquées, des substances à odeur forte. Cependant il est beaucoup de ces substances qui ne repoussent les mouches que pendant un temps très court. En voici une que nous avons essayée ici avec succès, qui est assez bon marché, d'effet relativement durable et qui n'offre que peu d'objection. C'est un composé de 10 livres de saindoux non salée; 1 livre de goudron de pin, une once d'acide carbolique, parfaitement mélangées et appliquées aussi souvent qu'il est nécessaire sur ces parties du corps où les mouches se posent généralement. Lorsque les vaches sont traites à l'étable pendant l'été il est généralement impossible d'empêcher les mouches de s'y propager. On pourra cependant en réduire largement le nombre en mettant, dans les plats peu profonds, un mélange de deux parties de lait écrémé et d'une partie de formaline. Nous avons essayé cette méthode et nous l'avons trouvée très utile pour chasser les mouches.

"NE ME TUEZ PAS", S'ECRIA LA VACHE QUI PARLAIT

Une vache parlante, qui n'avait rien d'Espagnol, vient de causer toute une sensation à Calcutta, aux Indes. Voici les faits:

On venait de conduire aux abattoirs de Cooliehazar (Hastings) quatre paisibles vaches qui devaient être abattues, selon la coutume ordinaire. Le boucher venait d'en expédier trois "ad patres" lorsqu'il entendit la quatrième prononcer clairement, en langue Urdu: *Maro mat* (Ne me tue pas).

Stupéfié, médusé, le boucher mit son arme de côté, et refusa de tuer la bête. Ses assistant refusèrent à leur tour. La nouvelle se répandit et une foule énorme entoura les abattoirs. Un sergent européen à qui l'on rapporta le fait, rit de bon coeur et décida de faire une enquête.

On recommença l'expérience devant des centaines de témoins et lorsque le boucher s'avança de nouveau, l'arme levée, tous entendirent distinctement la vache s'écrier, non en espagnol, non en français, mais en pur dialect Urdu:

"*Kho da ki Kasam, nehi maro*". (Pour l'amour du ciel, ne me tuez pas.)

Devant une prière si inattendue et si renversante, l'arme s'abaissa et... l'animal fut épargné.

On croit avoir eu affaire à un ventriloque musulman, mais comme les Hindous sont très superstieux, celui qui aurait tué l'animal devenu sacré, eut été lynché sur place. Plusieurs Hindous pieux se sont adressées aux autorités militaires afin d'acheter la vache parlante.

—o—

Dans les écoles privées, en Chine, le professeur reçoit un demi-sou de salaire, quotidiennement, pour chaque élève.

—o—

LES DENTS BIZARRES DANS LE REGNE ANIMAL

L'oiseau-lézard, dont le bec est muni de dents.—Les bêtes qui ont des dents mobiles, de rechange ou qui en ont aux pattes et sur le nez.

Vous avez sans doute déjà vu des femmes très grasses rire tellement qu'elles en crachaient leur dentier. De même vous êtes-vous déjà fait caresser les molaires par la pince du dentiste, ou avez-vous senti à une ligne de vos mollets les terribles crocs d'un dogue furieux? Il n'y a pas de doute que vous avez alors compris ce que c'était que des dents, si vous ne l'aviez pas compris auparavant.

Mais il est probable que vous n'avez pas rencontré souvent des êtres vivants avec des dents aux pieds, sur le nez, ou des oiseaux ou volailles avec des dents. C'est même pour cela que certains débiteurs rébarbatifs disent parfois à leurs créanciers: "Je vous paierai quand les poules auront des dents, c'est-à-dire jamais."

Pourtant, il ne faut jamais jurer de rien, et si nous ne trouvons plus de nos jours, d'oiseaux ou volailles munis d'une dentition superbe bien qu'incomplète, il y en a eu, il y a de cela pas mal longtemps, avant le déluge.

Mais avant d'arriver aux oiseaux dentés, parlons brièvement des autres animaux qui ont les dents drôlement placées.

D'ordinaire on place les dents après les mâchoires et dans la bouche; cela nous semble absolument normal, et lorsqu'on vient nous dire qu'il existe, même de nos jours, des êtres qui ont les dents aux pieds, on est porté à se demander: Lesquels? En avons-nous déjà vus?

Certainement que vous en avez déjà vus et que vous pouvez en voir tous les jours, si vous le désirez.

Et, les homards, ces sales bêtes comme on dit, ils n'ont pas seulement du poil aux pattes, mais ils y ont des dents, ne vous déplaise. Le roi des crabes, par exemple, celui qui est fait en fer à cheval, n'a-t-il pas aux pattes toute une collection d'épines très aiguisées qui s'emparent de la nourriture et la déchirent avant qu'elle soit introduite dans le corps de l'animal?

L'espadon ou le poison-scie, porte son dentier ou sa scie au bout de son nez, et c'est avec cet instrument qu'il découpe la nourriture qu'il ingurgite ensuite.

Chez les terriens, les dents se portent d'ordinaire dans la bouche, et les oiseaux actuels, s'ils n'ont pas de dents apparentes, parce que les dents ne sont plus à la mode, dans la gente ailée, ont du moins l'équivalent de dents à l'intérieur de leur organisme buccal, ce qui leur permet de réduire à la proportion voulue ce que leurs coups de bec n'auraient pu convenablement déchiqueter.

Mais, avant le déluge c'était une autre histoire, et pour ne parler que de l'oiseau-lézard dont nous reproduisons ci-contre un dessin reconstitué, c'était un "citoyen" dont la rencontre ne devait pas être des plus agréables.



Le terrible oiseau-lézard préhistorique.

A en juger par ses dimensions et par les dimensions du squelette qu'on a pu retrouver de lui, il aurait plutôt mérité le nom d'oiseau-crocodile ou crocodile volant. Il a bien, en effet, le corps d'un énorme reptile, et ce corps est surmonté d'une tête d'oiseau, dans le bec duquel on remarque aisément des dents aigues et pas du tout caressantes.

La plupart des créatures cependant ont le bon goût de porter leurs dents dans leur bouche; mais, il faut bien le dire, nous rencontrons chez les bêtes des spécimens qui semblent plus perfectionnés que les humains, quant au système dentaire, puisqu'ils sont doués de dents mobiles.

Certains poissons et reptiles sont munis de palettes d'ivoire attachées à la mâchoire par des ligaments; ainsi ils peuvent remuer leurs dents tout comme une mule fait avec ses oreilles. Il paraît que c'est très commode pour mastiquer et avaler d'une certaine façon.

Un bon vieux "citoyen de la jungle", fort connu des amateurs de cirque et de vaudeville, l'éléphant, puisqu'il faut l'appeler par son nom, porte ses dents de chaque côté, pas ses défenses, mais ses dents, et il sait les faire mouvoir en bon ordre comme des files de soldats bien exercés. Il mastique d'abord avec les premières dents des files latérales, et une fois la mastication passablement avancée, la nourriture passe à l'arrière, alors que d'autres dents mobiles continue le travail en marchant de l'avant à l'arrière. Ces dents, à vrai dire, font l'office de broyeurs mobiles, et on les retrouve dans les squelettes de nombre d'animaux préhistoriques, dont l'éléphant est l'un des derniers représentants vivants.

Le requin, de son côté, n'a pas be-

soin d'aller visiter le dentiste pour remplacer une dent brisée; il possède plusieurs rangées de dents, les unes derrière les autres, et aussitôt qu'une dent de front se brise, l'une des dents d'arrière se déplace et vient prendre sa place. La nature a été prévoyante, ici, car il est admis que les requins lorsqu'ils mordent, n'y vont pas avec délicatesse.

La nature, dans sa prévoyance, a su trouver des dents pour toutes les sortes d'aliments, depuis les cailloux les plus durs jusqu'aux éponges les plus tendres, et lorsqu'un étudiant en art dentaire entreprend de visiter la section des squelettes des grands musées anatomiques, il trouve tant de sortes de dents de dimensions et de formes si diverses, parmi les différents spécimens exposés, qu'il en a vite pour son argent ou sa curiosité.

—o—

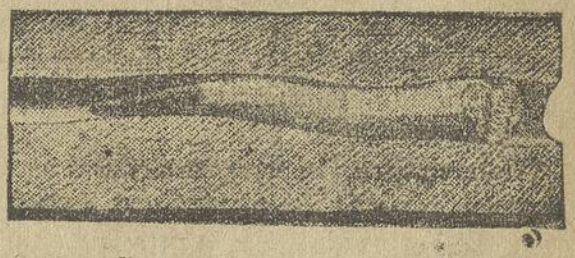
LE MOLLUSQUE PERCE-NAVIRES

Imaginez un mollusque dont le corps, très allongé, ressemble assez à un ver. Une des extrémités de ce corps est envelopée dans une petite coquille à deux valves. Voilà le taret.

Notre dessin, qui vous le représente dépouillé de sa coquille, vous montre que cet animal a assez la forme d'un clou ou d'une vrille.

Eh bien, le taret est en réalité un animal terrible. Long de quelques centimètres, il a causé la perte de milliers etde milliers de navires: il s'incruste dans les bois les plus durs, il les perce, et bientôt la coque du plus beau vaisseau, semblable à une écumoire, coule au fond des eaux.

Comme cette créature malfaisante arrive à perforer le bois, cela tient du miracle. Car même, le taret n'est qu'un amas de chair sans grande consistance. Et ses mus-cles ne suffiraient pas à entamer une poutre. Il n'a pas de bouche, pas de dents armées de limes. Mais c'est en faisant agir l'extrémité de sa coquille à la manière d'une artarière (outil de charpentier qui sert à creuser des trous ronds dans le bois) que l'animal creuse, au-dessous de la ligne de flottaison des bateaux, le trou qui lui servira de demeure.



Coupe d'une pièce de bois montrant le taret qui s'y est logé.

A mesure qu'il s'enfonce, il enduit cette excavation d'une matière calcaire, de façon, que bientôt, il se trouve logé dans un tube pierreux qui sert de "tapisserie" au logis. Une partie de son corps, celle qui est enveloppée de la coquille, reste blottie dans le voisinage de l'entrée que la coquille ferme comme par une petite porte. Et c'est par cette porte que le taret permet, en la soulevant, l'admission de l'eau qui est nécessaire à sa respiration et à sa nourriture.

Des bateaux, au retour de certains voyages, ont été trouvés entièrement habités par les tarets et impropres à tout service. C'est pour lutter contre ces mollusques que l'on a imaginé le blindage en cuivre des bâtiments.

—o—

POISSONS D'AQUARIUM

Les poissons rouges de nos aquariums sont originaires de la Chine; on les trouvait dans un grand lac près du mont Tsien-tsing. Ce fut au XVIIe siècle qu'on les importa dans les autres pays.

—o—

LE DANGER MUSICAL

Comme nous comptons, dans notre monde musical canadien, bon nombre d'admirateurs et d'enthousiastes de musique allemande, malgré la guerre, il n'est pas sans intérêt de reproduire presque en entier l'article suivant du maître Camille Saint-Saëns, le chef de l'école musicale française et le plus farouchement patriote de tous les artistes:

"Sous ce titre, j'ai écrit des articles pour signaler le péril; j'ai montré que, dans le mur que l'on voulait élever entre la France et l'Allemagne, la musique ferait une brèche, par laquelle les Allemands rentreraient chez nous. Mais que peuvent faire quelques rares articles? Autant en emporte le vent. Une campagne de presse aurait été nécessaire, et personne n'a voulu venir à mon aide. Combien de fois ne m'a-t-on pas dit, quand les malheurs étaient arrivés:

"— Ah! si nous vous avions écouté!...

"Mais on ne m'avait pas écouté, et l'on ne m'écoutera pas davantage cette fois.

. . . . . .

"Et voici qu'avant même que la paix soit signée, on redemande à grands cris la musique allemande! On redit cette ineptie tant de fois réfutée, que l'Art n'a pas de patrie! N'ai-je pas lu ce raisonnement imprévu: En exécutant souvent les oeuvres allemandes, on les fatigue, on les use; en ménageant les nôtres, on leur conserve leur fraîcheur!

"C'est ainsi que les jeunes filles restent fraîches et reposées, quand elles ne trouvent pas d'épouseurs.

"C'est ainsi que de petites choses pour chant et orchestre, *L'Angelus*, *Les Papillons*, que j'ai écrites l'an dernier, sont encore ignorées du public. On les garde au frais, pour ne pas les fatiguer.

* * *

"C'est la musique de Richard Wagner, naturellement, que l'on redemande d'abord. S'il y a de fichus quarts d'heure dans ses oeuvres, il y a aussi de délicieux moments, et l'on ne veut pas se priver de ces voluptés. Il y a des gens qui écouteraient et applaudiraient un ténor, eût-il assassiné leur mère, s'il avait une jolie voix.

"Faut-il répéter que, dans ces derniers temps, les Allemands avaient fait de Richard Wagner leur artiste national, leur "grand héros d'art", comme ils disent? Que l'automobile du kaiser était annoncé par des fanfares tirées de ses oeuvres? Que les tranchées de guerre boches portaient les noms de *Siegfried*, de *Wotan*, et autres personnages re ses drames?

"On sait tout cela; mais on ne *veut* pas le savoir.

* * *

"Je n'ai jamais écrit un article antiallemand sans recevoir des lettres de gens qui, dévoilant leur belle âme, me demandaient "quel intérêt j'avais à cela". Car certaines personnes ne peuvent comprendre que l'on agisse autrement que dans un intérêt personnel.

"Quel aurait été mon intérêt? Je vais vous le dire: c'eût été de faire le mort, de me tenir coi, afin que ma musique ne fut pas mise à l'index en Allemagne. Ainsi ont agi des musiciens que je ne veux pas nommer, allant même jusqu'à prendre la dé-

fense de l'odieux libelle dans lequel Richard Wagner, célébrant la capitulation de Sedan, a couvert Victor Hugo de ridicule, montré les soldats français dansant le cancan autour de l'autel de la République et autres gentillesses tudesques.

"Mais Richard Wagner ne suffit pas; on veut nous rendre Johannès Brahms! Ici, ce sont les moments délicieux qui sont rares, les fichus quart d'heure qui sont la majorité. Rien de plus opposé au tempérament français que cette musique inexpressive, indigeste, dont la lourdeur est donnée pour de la profondeur, que le public allemand lui-même n'a doptée qu'à grand'peine. L'élégance d'écriture, cette qualité maîtresse des grands maîtres allemands, que Wagner lui-même avait conservée jusque dans ses aberrations, fait ici complètement défaut; c'est en musique le mauvais goût boche qui s'étale si fâcheusement dans les autres arts et jusque dans l'art dramatique. Mais le nom de Brahms commence par un B; et les Allemands, un beau jour, en ont pris prétexte pour en faire l'égal des noms glorieux d'un Bach et d'un Beethoven. C'est à peu près comme si l'on faisait de Campistron l'égal de Corneille.

"Il y a, pourtant, un moyen bien simple de se régaler de musique allemande, si l'on ne peut s'en passer: c'est d'aller l'entendre en Allemagne, quand la paix sera signée.

"Mais ce n'est pas cela que souhaitent les Allemands; ils veulent s'introduire chez nous par leur musique, sachant bien que c'est leur meilleur moyen de pénétration; et des Français, imitant les Troyens, sont tout disposés à les y aider.

* * *

"Pour mettre sur leurs programmes de la musique allemande, les grands concerts ne manquent pas de mauvaises raisons: ils allèguent le goût du public, la nécessité de l'attirer pour encaisser d'indispensables recettes. Les concerts militaires ne sont pas dans les mêmes conditions: ils s'adressent à un public naïf, qui vient entendre "la musique" et ne s'inquiète pas du programme; on lui fait entendre ce que l'on veut. Dès lors, ne serait-ce pas un devoir de considérer la musique militaire comme la voix de la patrie, destinée à mettre dans la mémoire de ses auditeurs, *avant tout*, de la musique française! Il ne semble pas que les clefs de musique y aient suffisamment songé. Ils avaient rendu populaire l'ouverture de *Poète et Paysan*, de l'Autrichien Suppé, alors que tant d'ouvertures françaises qui la valaient bien ne jouissaient pas de la même faveur. Les noms de Gounod, de Bizet, de Massenet, de Delibes, de Paladilhe, de Guiraud, ne devraient-ils pas figurer plus souvent dans leurs auditions? Un mot du ministre de la guerre suffirait pour remédier à la situation; mais le ministre a bien autre chose à faire. Il ne doit pas ignorer, pourtant, que les petites causes ont souvent de grands effets."

—— o ——

LE BERET

Le béret des troupes alpines française fit sa première apparition dans l'armée en 1888. Alors que le shako, qui a donné naissance au képi, est hongrois, le béret est d'origine basque et béarnaise. Au XVIIe siècle, le béret complétait en Espagne la tenue des *somatens mignones*, soldats d'infanterie de montagne, qui se recrutaient en Catalogne, en Aragon et en Navarre. En 1744, Louis XV prescrivit l'organisation d'un régiment de fusilliers de montagne dont l'uniforme et l'équipement étaient imités des mignones, mais au béret les autorités préférèrent le chapeau tricorne. Il faut dire que la coiffure basque paraissait peu militaire, parce que dès le Xe siècle les clercs de l'église portaient le béret pour se préserver la tête des piqûres de mouches.

LA PRESSION DE L'EAU

Lorsqu'un objet tombe à la mer et s'enfonce sous les eaux, il atteint rapidement une profondeur où la pression de l'eau peut se comparer à celle des plus puissantes presses construites par l'homme.

Tous les trente-cinq pieds, cette force d'écrasement se chiffre par environ 13 livres par pouce carré. Par conséquent une ordinaire boîte de conserves ayant seulement six pouces de hauteur sur quatre de diamètre et placée à 35 pieds sous l'eau, supportera une perssion de 170 livres; à trois cent cinquante pieds, ce sera dix fois plus, soit 1,700 livres et, 3,500 pieds, dix-sept mille livres.

Supposons qu'elle puisse aller toucher le fond du Pacifique aux endroits où la sonde a révélé des profondeurs de plus de trente mille pieds et la pauvre boîte de



Boîtes de conserves déformées par la pression de l'eau.

conserves, malgré son volume peu important devra supporter quelque chose comme cent quarante-cinq mille livres de pensanteur d'eau!

Inutile de dire qu'elle ne descendrait pas jusque-là car elle aurait été écrasée auparavant comme une vulgaire coquille d'oeuf dans la main d'un homme.

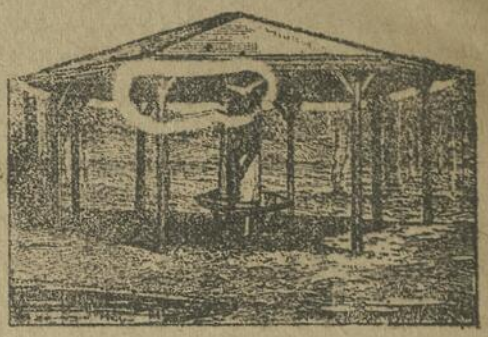
C'est naturellement cette pression, sans cesse croissante et qui est énorme avec les objets de grande surface, qui empêche plongeurs et sous-marins de descendre trop bas.

—o—

UN ABRI DANS UN BOIS

Il n'y a pas grand plaisir à avoir dans un pique-nique en pleine forêt si vous n'avez pas un abri en cas de pluie.

Combien de fêtes joyeuses ont été gâtées par une simple averse de quel-



ques minutes, parce que les pique-niqueurs manquaient d'endroit pour se retirer.

Un abri tel que celui illustré par notre gravure peut rendre de grands services et présenter de plus un coup d'oeil agréable et pittoresque.

Un arbre mort que vous coupez à dix pieds du sol fait un excellent support pour un abri de ce genre. Sur le sommet du tronc faites partir 8 soliveaux solides de douze pieds de long. Ces huit soliveaux reposeront sur des piliers de bois ayant huit pieds de hauteur.

Employez des planches de 7/8 de pouce d'épaisseur pour former la couverture.

Placez un siège circulaire autour du tronc d'arbre, peinturez votre abri et vous aurez en pleine forêt, un joli refuge en cas de pluie.

—o—

C'est en Chine où l'on a fait pour la première fois usage des armes à feu. Les Chinois se servaient de fusils pour se battre tandis que les Européens ne connaissaient que l'arc et la flèche.

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO-KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes etnerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend $1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL, 19, - - - ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames ! - GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

: : EN 25 JOURS GRACE AU : :

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR.** Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et arment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec **Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.** Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. **Toute correspondance** strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

L'augmentation sans cesse croissante de la clientèle de la **REVUE POPULAIRE** démontre que le public sait apprécier les améliorations successives apportées à ce Magazine.

Le **No de SEPTEMBRE** ne le cèdera en rien aux précédents sous le rapport de la variété des articles, de leur quantité et du soin apporté à leur choix.

On ylira un très beau roman complet:

Est-Ce de L'Or ?

Par CLAIRE DE NESTE

le délicat auteur de nombreux romans qui ont fait le charme des lectrices et des lecteurs.

Il y aura également;

L'**Horoscope** du mois;

Des **Pages Canadiennes**;

Des **Travaux d'Amateurs** simples et pratiques;

Un Département de **Jeux Amusants**;

Des **Réflexions de Célibataires,** hommes et femmes.

Des **Fragments d'Histoire** intéressants;

Des articles sur les **Inventions** modernes et autres;

Et une quantité d'articles sur d'autres sujets, rédigés dans un style clair à la portée de tous.

196 Pages — Chez tous les Dépositaires — 15 cents
Retenez ce No dès Maintenant.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, *les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que *nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, *désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS | Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE **144 rue Sainte-Catherine Est,** Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "peddlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

: Chacun a sa maniere :

Tout augmente !...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuilletons au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi ?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illlustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour $3.50 par an ou $1.75 pour six mois.